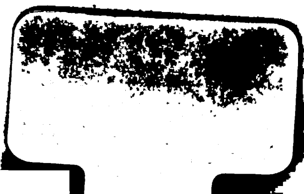




HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHÛTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN;

Traduite de l'Anglois de M. Gibbon,

Par M. de Septchênes.

TOME SECOND.



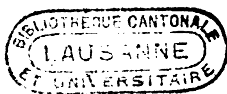


A PARIS,

Chez Moutard, Libraire de la Reine, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny; Le Tellier, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE HUITIÈME.

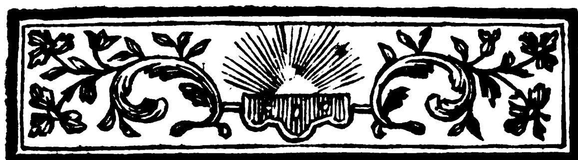
CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHÛTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'état de la Perse, après le rétablissement de cette monarchie par Artaxerxès.

Barbares de l'orient & du nord.

TOUTES les fois que Tacite abandonne son sujet pour faire paroître sur la scène les Germains ou les Parthes, il semble que la plume de ce grand écrivain, lasse de présenter au lecteur un tableau uniforme de crimes & de

misères (1), se soulage à peindre des mœurs moins odieuses. Durant les premiers siècles qui suivirent la destruction de la république, Rome n'eut à redouter que les tyrans & les soldats, ennemis cruels qui déchiroient son sein. Les nations voisines respectoient sa puissance; &, depuis le règne d'Auguste jusqu'au temps d'Alexandre Sévère, la prospérité de l'empire ne ressentit que bien foiblement le contre-coup des révolutions qui pouvoient arriver au-delà du Rhin & de l'Euphrate. Mais lorsque l'anarchie eut confondu tous les ordres de l'état,

(1) M. Gibbon dit simplement que *Tacite se propose de détourner l'attention du lecteur de dessus une scène uniforme de vices & de misères.* Nous avons ennobli cette idée, en substituant à la phrase de notre auteur cette expression tirée de J. J. Rousseau : « Tels les Germains, » dont une *plume lasse* de tracer les crimes & les noir- » ceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, » *se soulageoit* à peindre la simplicité, l'innocence & » les vertus ». Disc. sur les sciences & les arts, part. 1re. *Note du traducteur.*

lorſque la puiſſance militaire eut anéanti l'autorité du prince, les loix du ſénat, & même la diſcipline des camps, les Barbares de l'orient & du nord, qui avoient ſi long-temps menacé les frontières, attaquèrent ouvertement les provinces d'une monarchie qui s'écrouloit. Leurs incurſions, d'abord incommodes, devinrent bientôt des invaſions formidables : enfin, après une longue ſuite de calamités réciproques, les conquérans s'établirent dans le centre de l'empire. Pour développer avec plus d'étendue la chaîne de ces grands événemens, nous commencerons par nous former une idée du caractère, des forces & des projets de ces nations, qui vengèrent la cauſe d'Annibal & de Mithridate.

Dans les premiers ſiècles dont l'hiſtoire faſſe mention, tandis que les forêts qui couvroient le ſein de l'Europe, ſervoient d'aſyle à quelques hordes de ſauvages errans, l'Aſie comptoit un

Révolutions d'Aſie.

grand nombre de villes floriſſantes ; déjà elle avoit vu ſe former de vaſtes empires, où régnoient le luxe, les arts & le deſpotiſme. Les Aſſyriens donnèrent des loix à l'Orient (1), juſqu'à ce que le ſceptre de Ninus & de Sémiramis s'échappât des mains de leurs indignes ſucceſſeurs. Les Mèdes & les Babyloniens ſe partagèrent leurs états, & furent eux-mêmes engloutis dans la monarchie des Perſes, qui ſe répandirent au-delà des limites de l'Aſie. Un deſcendant de Cyrus, ſuivi, dit-on, de deux millions *d'hommes*, Xerxès

(1) Un ancien chronologiſte, cité par Vel Paterculus (l. 1, c. 6), obſerve que les Aſſyriens, les Mèdes, les Perſes & les Macédoniens régnèrent en Aſie mil neuf cens quatre-vingt-quinze ans, depuis l'avènement de Ninus juſqu'à la défaite d'Antiochus par les Romains. Comme le dernier de ces deux évènemens arriva cent quatre-vingt-neuf ans avant Jeſus-Chriſt, le premier peut être placé deux mille cent quatre-vingt-quatre ans avant la même époque. Les obſervations aſtronomiques, trouvées à Babylone par Alexandre, remontoient cinquante ans plus haut.

fondit ſur la Grèce. Trente mille *ſoldats*, ſous le commandement d'Alexandre, fils de Philippe, à qui les Grecs avoient remis le ſoin de leur vengeance & de leur gloire, ſuffirent pour ſubjuguer la Perſe. Les Séleucus s'emparèrent des conquêtes des Macédoniens en Orient. Le règne de ces princes dura peu. Environ dans le temps qu'un traité ignominieux avec Rome les forçoit de céder le pays ſitué en deçà du mont Taurus, ils furent chaſſés des provinces de la haute Aſie par les Parthes, peuplade obſcure venue originairement de la Scythie. Ces nouveaux conquérans avoient formé un empire qui s'étendoit de l'Inde aux frontières de la Syrie. Leur puiſſance formidable fut renverſée par Ardshir ou Artaxerxès, fondateur d'une nouvelle dynaſtie, qui, ſous le nom des Saſſanides, gouverna la Perſe juſqu'à l'invaſion des Arabes. Cette grande révolution, dont les Romains éprouvèrent bientôt la fatale influence,

arriva la quatrième année du règne d'Alexandre Sévère, deux cens vingt-six ans après la naissance de Jésus-Christ (1).

Monarchie des Perses, rétablie par Artaxerxès.

Artaxerxès avoit acquis une grande réputation dans les armes. Il paroît que ses services ne furent payés que d'ingratitude, récompense ordinaire d'un mérite supérieur, & que, banni d'abord de la cour d'Artaban, dernier roi des Parthes, il fut ensuite forcé de lever l'étendart de la révolte. Son origine est à peine connue L'obscurité de sa naissance donna lieu également à la

(1) Dans la cinq cens trente-huitième année de l'ère de Séleucus. Voyez Agathias, l. 11, p. 63. Ce grand événement (tel est le peu d'exactitude des Orientaux) est avancé par Eutychius jusques dans la dixième année du règne de Commode, & reculé par Moyse de Chorène jusques sous l'empereur Philippe. Ammien Marcellin a puisé dans de bonnes sources pour l'histoire de l'Asie, mais il copie ses matériaux si servilement, qu'il représente les Arsacides encore assis sur le trône des Perses dans le milieu du quatrième siècle.

malignité de ses ennemis & à la flatterie de ses partisans.

Les uns prétendent qu'il étoit le fruit illégitime du commerce d'un soldat (1) avec la femme d'un tanneur. Selon le rapport des autres, il descendoit des anciens rois de Perse, quoique le temps & la fortune eussent insensiblement réduit ses ancêtres au rang de simples citoyens (2). Artaxerxès s'empressa d'adopter cette dernière opinion. Comme héritier de la monarchie, il résolut de faire valoir les droits qui l'appelloient au trône ; & rempli d'une noble ardeur, il forma le projet de délivrer les Perses de l'oppression sous laquelle ils gémissoient depuis plus de cinq siècles. Les Parthes furent vaincus ; trois grandes batailles décidèrent de leur sort. Dans

(1) Le nom du tanneur étoit Babec; celui du soldat, Sassan : d'où Artaxerxès fut surnommé Babegan, & tous les descendans de ce prince ont été appellés *Sassanides*.

(2) D'Herbelot, bibliothèque orientale, au mot *Ardshir*.

la dernière, le roi Artaban perdit la vie, & le courage de la nation fut pour jamais anéanti (1). Après une victoire si décisive, Artaxerxès fit reconnoître solemnellement son autorité dans une assemblée tenue à Balch, ville du Chorasan. Il ne voyoit déjà plus d'ennemis capables de lui résister. Deux jeunes princes de la maison des Arsacides restèrent confondus parmi les satrapes obscurs & humiliés. Un troisième, plus animé par le sentiment de son ancienne grandeur, que par celui d'une nécessité présente, voulut se réfugier, avec une suite nombreuse, à la cour du roi d'Arménie, lié par le sang à l'infortuné Arsacès. Cette troupe de fuyards fut surprise & arrêtée par la vigilance des Perses. Ainsi le vainqueur (2), devenu maître d'une puissante monarchie, ceignit fièrement le double diadême,

(1) Dion Cassius, l. LXXX. Herodien, l. VI, p. 207. Abulpharage Dyn. p. 80.

(2) Voyez Moyse de Chorène, l. II, c. 65-71.

& prit, à l'exemple de ſon prédéceſſeur, le ſurnom de roi des rois. Loin de ſe laiſſer éblouir par l'éclat du trône, le nouveau monarque s'occupa des moyens de juſtifier le choix de ſa nation. Tous les titres pompeux qu'il avoit raſſemblés ſur ſa tête, ne ſervirent qu'à lui inſpirer la noble ambition de rétablir la religion & l'empire de Cyrus, & de rendre à ſa patrie ſon ancienne ſplendeur.

Réformation du culte des Mages.

Durant le long eſclavage de la Perſe ſous le joug des Macédoniens & des Parthes, les nations de l'Europe & de l'Aſie avoient réciproquement adopté & corrompu les idées que la ſuperſtition avoit créées dans ces deux parties du monde. A la vérité, les Arſacides embraſsèrent la religion des mages; mais ils en altérèrent la pureté par un mélange d'idolatrie étrangère. Quoique ſous leur règne on révérât dans tout l'Orient la mémoire de Zoroaſtre, l'ancien prophète & le premier philoſophe

des Perses (1), l'explication du Zendavesta, rempli d'expressions inintelligibles & mystérieuses (2), devenoit une source perpétuelle de discussions. On vit s'élever soixante & dix sectes différentes, toutes également en bute aux traits satyriques des infidèles, qui rejettoient la mission & les miracles du prophète. Plein de respect pour le culte de ses ancêtres, Artaxerxès entre-

(1) Hyde & Prideaux, composant d'après les légendes persanes & leurs propres conjectures une histoire très-agréable, prétendent que Zoroastre fut contemporain de Darius Hystapes. Mais les écrivains grecs, qui vivoient presque dans le même siècle, s'accordent à placer l'ère de Zoroastre quelques centaines d'années ou même mille ans plus haut. Cette observation n'a pas échappée à M. Moyle, qui, à l'aide d'une critique judicieuse, a soutenu, contre le docteur Prideaux son oncle, l'antiquité du prophète persan. Voyez son ouvrage, vol. II.

(2) Cet ancien idiome étoit appellé le *Zend*. Le langage du commentaire, *le pehlvi*, quoique beaucoup plus moderne, a cessé depuis plusieurs siècles d'être une langue vivante. Ce seul fait, s'il est authentique, garantit suffisamment l'antiquité des ouvrages apportés en Europe par M. Anquetil, & que ce sçavant a traduits en françois.

prit d'abattre l'idolâtrie, de réunir les ſchiſmes, de confondre l'incrédulité, & de ſoumettre les dogmes à la déciſion infaillible d'un conſeil général. Dans cette vue, il convoqua les mages de toutes les parties de ſes domaines. Ces prêtres, qui avoient langui ſi long-temps dans le mépris & dans l'obſcurité, obéirent avec tranſport. A la voix du ſouverain, ils accoururent au nombre de quatre-vingt mille environ. Une aſſemblée ſi tumultueuſe ne pouvoit être guidée par la raiſon, ni même par l'enthouſiaſme : auſſi fut-elle ſucceſſivement réduite à quarante mille, à quatre mille, à quatre cens, à quarante, & enfin à ſept mages les plus renommés pour leur piété & pour l'étendue de leurs connoiſſances.

Un d'entr'eux, Erdaviraph, jeune, mais revêtu du caractère ſacré de pontife, reçut des mains de ſes frères trois coupes remplies d'un vin ſoporifique. Il les but, & tomba tout-à-coup dans

un profond sommeil. A son réveil, il fit part à la multitude crédule & au monarque, de son voyage au ciel, & des conférences particulières qu'il avoit eues avec la divinité. Ce témoignage surnaturel détruisit tous les doutes; les articles de la foi de Zoroastre furent fixés avec précision, & d'une manière irrévocable (1). Essayons de tracer une légère esquisse du culte des Perses; elle servira non-seulement à développer leur caractère, mais encore à répandre un nouveau jour sur les évènemens importans de la guerre & de la paix, qui se sont passés entre cette nation & le peuple romain (2).

---

(1) Hyde, *de religione veterum Persarum*, c. 21.

(2) J'ai principalement tiré cette description du Zandavesta de M. Anquetil, & du Sadder qui se trouve joint au traité du docteur Hyde. Cependant, il faut l'avouer, l'obscurité étudiée d'un prophète, le style figuré des Orientaux, & l'altération qu'a pu souffrir le texte dans une traduction françoise ou latine, nous ont peut-être induits en erreur, & nous ont fait adopter de faux principes dans cet abrégé de la théologie des Perses.

Théologie des Perses : deux principes.

Le grand article de la religion de Zoroaſtre, l'article qui ſert de baſe à tout le ſyſtême, eſt la fameuſe doctrine des deux principes : effort hardi & téméraire de la philoſophie orientale, pour concilier l'exiſtence du mal moral & phyſique avec les attributs d'un créateur bienfaiſant qui gouverne le monde. L'origine de toutes choſes, le premier être, dans lequel ou par lequel l'univers exiſte, eſt appellé chez les Perſes *le tems ſans bornes*. Cependant, il faut l'avouer, cette ſubſtance infinie ſemble plutôt un être métaphyſique, une abſtraction de l'eſprit, qu'un objet réel animé par le ſentiment intime de ſa propre exiſtence, & doué de perfections morales. Par l'opération aveugle ou par la volonté intelligente de ce temps infini, qui ne reſſemble que trop au chaos des Grecs, Ormuſd & Ahriman ſont engendrés de toute éternité : principes ſecondaires, mais les ſeuls actifs de l'univers ; poſſédant

tous les deux le pouvoir de créer, & chacun forcé, par ſa nature invariable, à exercer ce pouvoir ſelon des vues différentes. Le principe du bien eſt éternellement abſorbé dans la lumière ; le principe du mal éternellement enſeveli dans les ténèbres. Ormuſd tira l'homme du néant, le forma capable de vertu, & remplit ſon ſuperbe ſéjour d'une foule de matériaux, ſur leſquels devoit s'élever l'édifice de ſon bonheur. Les ſoins vigilans de ce ſage génie ramènent l'ordre conſtant des ſaiſons, font mouvoir les planettes dans leurs orbites, & entretiennent l'harmonie des élémens. Mais, hélas! ſes ouvrages ſont expoſés aux fureurs d'un rival impitoyable. Il y a long-temps que le cruel Ahriman a percé l'*œuf* d'Ormuſd, ou, pour nous ſervir d'une expreſſion plus ſimple, a violé l'harmonie de ſes ouvrages. Depuis cette fatale irruption, tout eſt bouleverſé ; les particules les plus déliées du bien & du mal ſont

intimement mêlées entr'elles, & fermentent perpétuellement. Auprès des plantes les plus salubres croissent de funestes poisons. Les déluges, les embrâsemens, les tremblemens de terre, attestent les combats de la nature; & l'homme est sans cesse le jouet du crime & du malheur : *ce petit monde* éprouve aussi de terribles convulsions.

Que les mortels se traînent en esclaves à la suite du barbare Ahriman ; le fidèle Persan seul adore son ami, son protecteur le grand Ormusd. Il combat sous sa bannière éclatante ; il marche auprès de lui, dans la ferme conviction qu'au dernier jour il partagera la gloire de son triomphe. A cette époque décisive, la sagesse lumineuse de la souveraine bonté rendra la puissance d'Ormusd supérieure à la méchanceté de son rival. Désarmés & soumis, Ahriman & ceux qu'il enchaîne à son char, seront précipités dans les ténèbres ; & la vertu maintiendra à

jamais la paix & l'harmonie de l'univers (1).

Culte religieux.

La théologie de Zoroastre parut toujours obscure aux étrangers & même au plus grand nombre de ses disciples. Cependant les observateurs les moins pénétrans ont été frappés de la simplicité vraiment philosophique qui caractérise la religion des Perses. « Ce » peuple, dit Hérodote (2), rejette » l'usage des temples, des autels & » des statues. Il méprise tous ces » dieux faits à l'image de l'homme, » & il se rit des folles idées que les » autres nations de la terre se sont » formées de la divinité. C'est sur

(1) Aujourd'hui les Parsis (& en quelque façon le Sadder) érigent Ormusd en cause première & toute puissante, tandis qu'ils abaissent Ahriman, & le représentent comme un esprit inférieur, mais rebelle. Leur désir de plaire aux Mahométans a peut-être contribué à épurer leur systême théologique.

(2) Hérodote, l. 1, c. 131. Mais le docteur Prideaux pense avec raison que l'usage des temples fut permis par la suite dans la religion des mages.

» la cime des plus hautes montagnes » que les Perses offrent des sacrifices. » Leur culte consiste principalement » dans des prières & dans des hymnes » sacrés. L'objet qu'ils invoquent est » cet être suprême dont l'immensité » remplit la vaste étendue des cieux. » On reconnoît dans l'historien grec le véritable esprit du polythéisme, lorsqu'il reproche en même temps aux disciples de Zoroastre d'adorer la terre, l'eau, le feu, les vents, le soleil & la lune. Mais de tout temps les Perses ont entrepris de se justifier, en expliquant les motifs d'une conduite un peu équivoque : s'ils révéroient les élémens, & sur-tout le feu, la lumière & le soleil, en leur langue Mithra, c'est qu'ils les regardoient comme les symboles les plus purs, les productions les plus nobles, & les agens les plus actifs de la nature & de la puissance divine (1).

---

(1) Hyde, *de rel. Pers.* c. 8. Malgré toutes leurs distinctions & toutes leurs protestations, qui paroissent

Cérémonies & préceptes moraux.

Pour faire une impression profonde & durable sur l'esprit humain, toute religion doit exercer notre obéissance, en nous prescrivant des pratiques de dévotion dont il nous soit impossible d'assigner le motif. Elle doit encore gagner notre estime, en inculquant dans notre ame des devoirs de morale analogues aux mouvemens de notre propre cœur. Zoroastre avoit principalement employé le premier de ces moyens, & sa religion renfermoit une portion suffisante du second. Dès que le fidèle persan avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit une ceinture mystérieuse, gage de la protection divine; & depuis ce moment, toutes les actions de sa vie, les plus nécessaires comme les plus indifférentes, étoient également sanctifiées par des prières & par des génuflexions. Aucune circonstance particulière ne devoit le dispenser de ces cérémo-

assez sincères, leurs tyrans, les Mahométans, leur ont toujours reproché d'être adorateurs idolâtres du feu.

nies ; la plus légère omission l'auroit rendu aussi coupable que s'il eût manqué à la justice, à la compassion, à la libéralité & à tous les devoirs de la morale. D'un autre côté, ces devoirs essentiels étoient indispensablement prescrits au disciple de Zoroastre qui vouloit échapper aux persécutions d'Ahriman, & qui aspiroit à vivre avec Ormusd dans une éternité bienheureuse, où le degré de félicité est exactement proportionné au degré de piété & de vertu dont on a donné l'exemple sur la terre (1).

Encouragement de l'agriculture.

Zoroastre ne s'exprime pas toujours en prophète ; quelquefois il prend le ton de législateur. C'est alors qu'il paroît s'occuper du bonheur des peuples, & qu'il développe une noblesse de senti-

(1) Voyez le Sadder, dont la moindre partie consiste en préceptes de morale : les cérémonies prescrites sont infinies, & la plupart ridicules. Le fidèle persan est obligé à quinze génuflexions, prières, &c. lorsqu'il coupe ses ongles, &c. ou toutes les fois qu'il met la ceinture sacrée. Sadder, art. 14, 50, 60.

mens & une élévation que l'on decouvre rarement dans ces systêmes absurdes enfantés par une vile superstition. Le jeûne & le célibat lui semblent odieux; il condamne ces moyens si ordinaires d'acheter la faveur divine: selon lui, il n'est point de plus grand crime que de dédaigner ainsi les dons précieux d'une providence bienfaisante. La religion des mages ordonne à l'homme d'engendrer des enfans, de planter des arbres utiles, de détruire les animaux nuisibles, d'arroser le sol aride de la Perse, & de travailler à l'œuvre de son salut en cultivant la terre. On trouve dans le Zendavesta une maxime dont la sagesse doit faire oublier un grand nombre d'absurdités que ce livre renferme. « Celui qui sème » des grains avec soin & avec pureté est » aussi grand devant Ormusd que s'il » avoit répété dix mille prières (1). »

Tous les ans on célébroit au printems

(1) Zendavesta, tom. 1, p. 224; & précis du systême de Zoroastre, tom. III.

une fête destinée à rappeller l'égalité primitive, & à représenter la dépendance réciproque du genre humain. Les superbes monarques de la Perse se dépouilloient de leur vaine pompe; & environnés d'une grandeur plus véritable, ils paroissoient confondus dans la classe la plus humble, mais la plus utile de leurs sujets. Les laboureurs étoient alors admis sans distinction à la table du roi & des satrapes : le souverain recevoit leurs demandes, écoutoit leurs plaintes, & conversoit familièrement avec eux. « C'est à vos » travaux, leur disoit-il », & s'il ne s'exprimoit pas sincèrement, il parloit au moins le langage de la vérité, « c'est » à vos travaux que nous devons » notre subsistance. Nos soins paternels » assurent votre tranquillité. Ainsi, » puisque nous nous sommes égale- » ment nécessaires, vivons ensemble; » aimons-nous comme frères, & que » la concorde règne toujours parmi

» nous (1) ». Dans un état puissant & soumis au despotisme, une pareille fête devoit perdre insensiblement de son importance & de sa dignité. En admettant qu'elle fût devenue une représentation de théâtre, cette scène méritoit bien d'avoir pour acteur un souverain; & quelquefois elle pouvoit imprimer une grande leçon dans l'ame d'un jeune prince.

Pouvoir des mages.

Si toutes les institutions de Zoroastre eussent porté l'empreinte de ce caractère élevé, son nom eût été digne d'être prononcé avec ceux de Numa & de Confucius; & ce seroit à juste titre que l'on donneroit à son systême tous les éloges qui lui ont été prodigués par quelques-uns de nos théologiens, & même de nos philosophes. Mais dans ses productions bisarres, fruit d'une passion aveugle & d'une raison éclairée, on reconnoît le lan-

(1) Hyde, *de rel. Pers.* c. 19.

gage de l'enthousiasme & de l'intérêt personnel. Les vérités importantes & sublimes qu'il annonce sont dégradées par un mêlange de superstition méprisable & dangereuse. Les mages formoient une classe très-considérable de l'état. Nous les avons déja vu paroître dans une assemblée au nombre de quatre-vingt mille. La discipline multiplioit leurs forces ; ils composoient une hiérarchie régulière répandue dans toutes les provinces de la Perse. Le principal d'entre eux résidoit à Balch, où il recevoit les hommages de toute la nation, comme chef visible de la religion, & comme successeur légitime de Zoroastre (1). Ces prêtres avoient des biens immenses. Outre les terres les plus fertiles de la Medie (2), dont

(1) Le même, c. 28. Hyde & Prideaux affectent d'appliquer à la hiérarchie des mages les termes consacrés à la hiérarchie chrétienne.

(2) Ammien Marcellin, XXIII, 6. Il nous apprend (si cependant nous pouvons croire cet auteur) deux

les Perses les voyoient jouir paisiblement, leurs revenus consistoient en une taxe générale sur les fortunes & sur l'industrie des citoyens (1). « Il ne » suffit pas, s'écria l'avide prophète, » que vos bonnes œuvres surpassent » en nombre les feuilles des arbres, » les gouttes de la pluie, les sables » de la mer ou les étoiles du firmament; il faut encore, pour qu'elles » vous soient profitables, que le *des-* » *tour* (2) daigne les approuver. Vous

particularités curieuses : la première, que les mages tenoient, des brachmes de l'Inde, quelques-uns de leurs dogmes les plus secrets; la seconde, que les mages étoient une tribu ou une famille aussi bien qu'un ordre.

(1) N'est-il pas surprenant que les dîmes soient d'institution divine dans la loi de Zoroastre & dans celle de Moyse? Ceux qui ne sçavent comment expliquer cette conformité, peuvent supposer que dans des temps moins reculés les mages ont inséré un précepte si utile dans les écrits d eur prophète.

(2) *Ou le prêtre.* Encore aujourd'hui les Guèbres, ou descendans des anciens Perses, appellent leur souverain pontife *destour destouran*, ce qui signifie *règle des règles*. Chardin, tom. II, p. 183. *Note du traducteur.*

» ne pouvez obtenir une pareille faveur
» qu'en payant fidèlement à ce guide
» du salut la dîme de vos biens, de
» vos terres, de votre argent, de tout
» ce que vous possédez. Si le destour
» est satisfait, votre ame évitera les
» tourmens de l'enfer. Vous serez
» comblé d'éloges dans ce monde-ci,
» & vous goûterez dans l'autre un
» bonheur éternel; car les destours
» sont les oracles de la divinité; rien
» ne leur est caché, & ce sont eux
» qui délivrent tous les hommes (1). »

Ces maximes importantes de respect & d'une foi implicite étoient sans doute gravées avec le plus grand soin dans l'ame tendre des jeunes Perses, puisque l'éducation appartenoit aux mages, & que l'on remettoit entre leurs mains les enfans même de la famille royale (2). Les prêtres, doués d'un génie spéculatif, étudioient & déroboient aux yeux

(1) Sadder, art. 8.
(2) Platon. Alcibiade.

de la multitude les secrets de la philosophie orientale. Ils acquéroient, par des connoissances profondes ou par un art supérieur, la réputation d'être très-habiles dans quelques sciences occultes, qui, par la suite, ont tiré des mages leur dénomination (1). Ceux qui avoient reçu de la nature des dispositions plus actives, passoient leur vie dans le monde, au milieu des intrigues des cours & du tumulte des villes. Et tant qu'Artaxerxès tint les rênes du gouvernement, la politique ou la superstition l'engagèrent à se laisser diriger par les avis de l'ordre sacerdotal, dont il rétablit la dignité dans tout son éclat (2).

Esprit de persécution.

Le premier conseil que les mages donnèrent à ce prince, étoit conforme

---

(1) Pline (hist. nat. liv. XXX, c. 1) observe que les mages tenoient le genre humain sous la triple chaîne de la religion, de la médecine & de l'astronomie.

(2) Agathias, l. IV, p. 134.

au génie intolérant de leur religion (1), à la pratique des anciens rois (2), & même à l'exemple de leur législateur, qui, victime du fanatisme, avoit perdu la vie dans une guerre allumée par son zèle opiniâtre (3).

Artaxerxès proscrivit, par un arrêt rigoureux, l'exercice de tout culte, excepté de celui de Zoroastre. Les temples des Parthes, & les statues de leurs monarques qui avoient reçu les honneurs de l'apothéose, furent renversés avec ignominie (4). On brisa

(1) M. Hume, dans l'histoire naturelle de la religion, remarque avec sagacité que les sectes les plus épurées & les plus philosophiques sont constamment les plus intolérantes.

(2) Cicéron, *de legibus* II, 10, ce furent les mages qui conseillèrent à Xerxès de détruire les temples de la Grèce.

(3) Hyde, *de rel. Pers.* c. 23, 24. D'Herbelot, bibliothèque orientale, au mot *Zerdusht.* Vie de Zoroastre, tom. II du Zendavesta.

(4) Comparez Moyse de Chorène, l. II, c. 74, avec Ammien Marcellin, XXIII, 6. Je ferai usage par la suite de ces passages.

facilement *l'épée d'Aristote* (1), nom que les Orientaux avoient imaginé pour désigner le polythéisme & la philosophie des Grecs. Les flammes vengeresses enveloppèrent les juifs & les chrétiens (2) les plus attachés à leurs dogmes; elles n'épargnèrent pas même les hérétiques de la nation : la majesté d'Ormusd, qui étoit jaloux d'un rival, fut secondée par le despotisme d'Artaxerxès, qui ne pouvoit souffrir de rebelle. Enfin, des cruautés auxquelles les prêtres ne manquoient pas d'applaudir, réduisirent bientôt les schismatiques au nombre de quatre-vingt mille (3). Cet esprit de persécution déshonore le culte de Zoroastre ; mais

(1) Rabbi, Abraham, dans le Tarikh schickard, p. 108, 109.

(2) Basnage, hist. des juifs, liv. VIII, c. 3. Sozomène, l. II, c. 1. Manes, qui souffrit une mort ignominieuse, peut être regardé comme hérétique de la religion des mages, aussi bien que comme hérétique de la religion chrétienne.

(3) Hyde, *de rel. Pers.* c. 21.

comme il ne produisit aucune dissention civile, il servit à resserrer les liens de la nouvelle monarchie, en rassemblant sous la même bannière tous les habitans de la Perse.

Etablissement de l'autorité royale dans les provinces.

Artaxerxès, par sa valeur & par sa conduite, avoit arraché le sceptre de l'Orient à la dynastie des Parthes. Lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à combattre, il résolut d'affermir un trône ébranlé par tant de secousses, & d'établir dans ses vastes domaines une administration ferme à la fois & uniforme : entreprise plus difficile peut-être qu'une conquête. Les foibles Arsacides avoient cédé à leurs fils & à leurs frères une partie de leur autorité. Sous leurs règnes, les principales provinces & les grandes charges de la couronne étoient devenues des possessions héréditaires. On avoit permis aux *Vitaxes*, dix-huit des plus puissans satrapes, de prendre le titre de roi. Une autorité idéale sur tant de rois vassaux,

flattoit l'orgueil du monarque. A peine même les Barbares, au milieu de leurs montagnes, & les Grecs de la haute-Asie (1), dans le sein de leurs villes, connoissoient-ils le nom ou du moins la puissance d'un maître. L'empire des Parthes présentoit une vive image du gouvernement féodal (2), si connu depuis en Europe.

L'activité du vainqueur ne lui permit pas de prendre de repos qu'il n'eût tout soumis. Il parcourut en personne les provinces de la Perse, à la tête

(1) Ces colonies étoient extrêmement nombreuses. Séleucus Nicator fonda trente-neuf villes, qu'il appella de son nom ou de celui de ses parens. (Voyez Appien *in Syriac.* p. 124.) L'ère de Séleucus, toujours en usage parmi les chrétiens de l'Orient, paroît, jusques dans l'année 508, la cent quatre-vingt-seizième de Jésus-Christ, sur les médailles des villes grecques renfermeés dans l'empire des Parthes. Voyez les œuvres de Moyle, vol. 1, p. 273, &c. & M. Fréret, mém. de l'académie, tom. XIX.

(2) Les Perses modernes appellent cette période la dynastie des rois des nations. Voyez Pline, hist. nat. VI, 25.

d'une armée nombreuſe & diſciplinée. La défaite des plus fiers rebelles, & la réduction des places les plus fortes (1), répandirent la terreur de ſes armes, & contribuèrent à faire recevoir paiſiblement ſon autorité. Les chefs tombèrent victimes d'une réſiſtance opiniâtre; leurs partiſans ſeuls furent traités avec douceur (2). Une ſoumiſſion volontaire étoit récompenſée par des richeſſes & par des honneurs. Trop prudent pour laiſſer aucun ſujet ſe parer des ornemens de la royauté, Artaxerxès abolit tout pouvoir intermédiaire entre le trône & le peuple. Son royaume, à peu près auſſi étendu que la Perſe moderne, ſe

Etendue & population de la Perſe.

(1) Eutychius (tom. 1, p. 367, 371, 375) rapporte le ſiège de l'île de Meſène dans le Tigre, avec des circonſtances aſſez ſemblables à l'hiſtoire de Niſus & de Scylla.

(2) Agathias, II, 164. Les princes du Segeſtan défendirent leur indépendance pendant quelques années. Comme les romanciers en général placent dans une période reculée les événemens de leurs temps, cette hiſtoire véritable a peut-être donné lieu aux exploits fabuleux de Ruſtan, prince du Segeſtan.

trouvoit resserré de tous côtés entre la mer & de grands fleuves. Il avoit pour limites l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe, le Tigre, l'Indus, la mer Caspienne & le golfe persique (1).

Dans le dernier siècle, ce pays pouvoit

(1) Pour l'étendue & pour la population de la Perse moderne, voyez Chardin, tom. III, c. 1, 2, 3.

On peut à peine comprendre dans la monarchie persane la côte maritime de Gedrosie ou Mekran, qui s'étend le long de l'Océan indien, depuis le cap de Jask (le promontoire Carpella) jusqu'au cap Goadel. Du temps d'Alexandre, & probablement plusieurs siècles après, ce pays n'avoit pour habitans que quelques tribus de sauvages ichyophages, qui ne possédoient aucun art, qui ne reconnoissoient aucun maître, & que d'affreux déserts séparoient d'avec le reste du monde. (Voyez Arrien, *de reb. indicis.*) Dans le douzième siècle, la petite ville de Taiz, que M. d'Anville suppose être la Tesa de Ptolémée, fut peuplée & enrichie par le concours des marchands arabes. (Voyez géographie nubienne, p. 58, & géographie ancienne, tom. II, p. 283). Dans le siècle dernier, tout le pays étoit divisé entre trois princes, l'un mahométan, les deux autres idolâtres, qui maintinrent leur indépendance contre les successeurs de Shaw-Abbas (Voyage de Tavernier, part. I, l. V, p. 635.)

pouvoit contenir cinq cent cinquante-quatre villes, ſoixante mille villages, & environ quarante millions d'ames. Si l'on compare l'adminiſtration des Saſſanides avec le gouvernement de la maiſon de Sefi, l'influence politique des Mages avec celle de la Religion Mahométane, on ſuppoſera facilement que les Etats d'Artaxerxès renfermoient au moins un auſſi grand nombre de villes, de villages & d'habitans. Mais comme la Nature n'a point creuſé de ports en Perſe, & que l'eau eſt fort rare dans les provinces de l'intérieur, les progrès du commerce & de l'agriculture ont toujours dû être très-lents chez ces peuples, qui ſemblent, en parlant de leur population, s'être livrés aux mouvemens trop ordinaires de la vanité nationale.

Récapitulation des guerres entre les Parthes & les Romains.

Dès qu'Artaxerxès eut triomphé de ſes rivaux, ſon ambition ſe porta vers les Etats voiſins, qui, durant le ſommeil léthargique de ſes prédéceſſeurs,

avoient insulté avec impunité un royaume affoibli. Il remporta quelques victoires faciles sur les Scythes indisciplinés, & sur les Indiens amollis; mais il trouva dans les Romains des ennemis formidables, dont les outrages réitérés l'excitoient à la vengeance, & avec lesquels il ne pouvoit se mesurer sans employer les plus grands efforts.

Quarante ans de tranquillité, fruit de la valeur & de la modération, avoient succédé aux conquêtes de Trajan. L'empire, depuis l'avénement de Marc-Aurèle jusqu'au règne d'Alexandre Sévère, avoit été deux fois en guerre avec les Parthes, & quoique les Arsacides eussent alors développé toutes leurs forces contre une partie seulement des troupes romaines, les Césars furent presque toujours victorieux. A la vérité le timide Macrin, enchaîné par une situation précaire, acheta la paix au prix de quarante millions (1). Mais

(1) Dion, l. XXVIII, p. 1335.

les généraux de Marc-Aurèle, l'empereur Sévère, ſon fils même, érigèrent en Arménie, dans la Méſopotamie & en Aſſyrie pluſieurs trophées. Une relation imparfaite de leurs exploits auroit interrompu le récit intéreſſant des révolutions qui dans cette période agitèrent le ſein de l'empire. Comme ces événemens particuliers ſont peu importans par eux-mêmes, nous ne parlerons ici que des calamités auxquelles furent ſouvent expoſées deux des principales villes de l'orient, Séleucie & Ctéſiphon.

Séleucie & Ctéſiphon.

Séleucie, bâtie ſur la rive occidentale du Tigre, à quinze lieues environ au nord de l'ancienne Babylone, étoit la capitale des Macédoniens dans la haute Aſie (1). Pluſieurs ſiècles après

(1) Pour connoître la ſituation exacte de Babylone, de Seleucie, de Cteſiphon, de Modain & de Bagdad, villes ſouvent confondues l'une avec l'autre, voyez une excellente diſſertation de M. d'Anville, mém. de l'académie, tom. XXX.

la chute de leur Empire, cette ville avoit conservé le véritable caractère de ses fondateurs : on y retrouvoit encore les arts, le courage militaire & l'amour de la liberté, qui distinguent une colonie Grecque. Un Sénat composé de trois cents nobles gouvernoit cette République indépendante. Six cent mille citoyens vivoient tranquillement à l'abri de leurs remparts ; & tant que les différens ordres de l'Etat restèrent unis, ils n'eurent que du mépris pour la puissance des Parthes. Quelquefois l'esprit de faction portoit les habitans de Séleucie à implorer le secours dangereux de l'ennemi commun, qu'ils voyoient posté presque aux portes de la ville (1).

Les Souverains des Parthes se plaisoient, comme les Monarques de l'Indoustan, à mener la vie pastorale des Scythes leurs ancêtres. Ils campoient

(1) Tacite, ann. XI, 42. Pline, hist. nat. VI. 26.

ordinairement dans la plaine de Ctésiphon, sur la rive orientale du Tigre, à la distance seulement d'une lieue de Séleucie (1). Le luxe & le despotisme attiroient autour du Prince une foule innombrable ; & le petit village de Ctésiphon devint insensiblement une grande ville (2). Les Romains, sous le règne de Marc-Aurèle, pénétrèrent jusques dans ces contrées. Reçus en amis par la colonie Grecque, ils attaquèrent, les armes à la main, le siège de la grandeur des Parthes. Les deux A. 165.

(1) C'est ce que l'on peut inférer de Strabon, l. VI, p. 743.

(2) Bernier, ce voyageur curieux qui suivit le camp d'Aurengzeb depuis Delhi jusqu'à Cachemire (Voyez Hist. des Voyages, tom. X), décrit avec une grande exactitude cette immense ville mouvante. Les gardes à cheval consistoient en trente-cinq mille hommes, les gardes à pied en dix mille. On compta que le camp renfermoit cent cinquante mille chevaux, mulets & éléphans, cinquante mille chameaux, cinquante mille bœufs, & entre trois & quatre cent mille personnes. Presque tout Delhi suivoit la Cour, dont la magnificence soutenoit l'industrie de cette grande capitale.

villes éprouvèrent cependant le même traitement. Les Romains flétrirent leurs lauriers (1) par le pillage de Séleucie & par le massacre de trois cents mille habitans. Cette superbe cité, qu'avoit déja épuisée le voisinage d'un rival trop puissant, succomba sous le coup fatal. Ctésiphon seule sortit de ses ruines,
A. 198. & dans un espace de trente-trois ans, elle avoit repris assez de force pour soutenir un siège opiniâtre contre l'Empereur Sévère. Elle fut néanmoins emportée d'assaut, & le Roi, qui la défendoit en personne, se sauva précipitamment. Cent mille captifs & de riches dépouilles récompensèrent les travaux des soldats Romains (2). Babylone, Séleucie n'existoit plus ; ainsi,

(1) Dion, l. LXXI, p. 1178. Histoire aug. p. 38. Eutrope, VIII, 10. Eusèbe, *chron. Quadratus* (cité dans l'histoire auguste), entreprend d'excuser les Romains, en assurant que les habitans de Séleucie s'étoient d'abord rendus coupables de trahison.

(2) Dion, l. LXXV, p. 1263. Herodien, l. III, p. 120. Hist. aug. p. 70.

malgré tant de malheurs, Ctésiphon conserva le rang d'une des plus grandes capitales de l'Asie. En été les vents rafraîchissans, qui sortent des montagnes de la Médie, rendoient le séjour d'Ecbatane plus agréable aux Monarques Persans; mais pendant l'hiver ils venoient jouir à Ctésiphon des douceurs d'un climat plus tempéré.

Les Romains, quoique victorieux, ne tirèrent aucun avantage réel ni durable de leurs expéditions, & jamais ils ne songèrent à conserver des conquêtes si éloignées, séparées de leur Empire par de vastes déserts. L'acquisition de l'Oshroêne, moins brillante, à la vérité, leur devint bien plus importante. Ce petit Etat renfermoit la partie septentrionale & la plus fertile de la Mésopotamie, entre le Tigre & l'Euphrate. Edesse, sa capitale, avoit été bâtie à sept lieues environ au-delà du premier de ces fleuves; & les habitans, depuis Alexandre, étoient

Conquête de l'Oshroêne par les Romains.

un mélange de Grecs, d'Arabes, de Syriens & d'Arméniens (1).

Les foibles Monarques de ce royaume, placés entre les frontières de deux Empires rivaux, paroissoient intérieurement disposés en faveur des Parthes; mais la puissance formidable de Rome leur arracha un hommage qu'ils ne rendirent qu'à regret, comme leurs médailles l'attestent encore aujourd'hui. Les Romains crurent devoir s'assurer de leur fidélité par des gages plus certains; après la guerre des Parthes sous Marc-Aurèle, ils construisirent des forteresses au milieu de leur pays, & ils mirent une garnison dans l'importante place de Nisibe.

Durant les troubles qui suivirent

(1) Les habitans policés d'Antioche appelloient ceux d'Edesse un mélange de barbares. Il faut cependant dire, en faveur de ceux-ci, qu'on parloit à Edesse l'araméen, le plus pur & le plus élégant des trois dialectes du syriaque. M. Bayer a tiré cette remarque (hist. Edess. p. 5) de George de Malatie, auteur syrien.

la mort de Commode, les Princes de l'Oshroêne entreprirent en vain de secouer le joug. La politique ferme de Sévère sut les contenir (1), & la conduite perfide de Caracalla termina une conquête facile. Abgare, dernier Roi d'Edesse, fut envoyé à Rome chargé de fers, son royaume fut réduit en province, & sa capitale honorée du rang de colonie. Ainsi, dix ans avant la chûte des Parthes, les Romains avoient obtenu au delà de l'Euphrate un établissement fixe & permanent (2). A. 216.

Artaxerxès réclame les provinces de l'Asie, & déclare la guerre aux Romains. A. 230.

Lorsqu'Artaxerxès prit les armes, la gloire & la prudence auroient pu le justifier, s'il eût borné ses vues à l'acquisition ou à la défense d'une frontière utile. Mais l'ambition lui avoit tracé un plan de conquête bien plus

(1) Dion, l. LXXV, p. 1248, 1249, 1250. M. Bayer a négligé ce passage important.

(2) Depuis Oshroes, qui donna un nouveau nom au pays, jusqu'au dernier Abgare, ce royaume a duré trois cents cinquante-trois ans. Voyez le sçavant ouvrage de M. Bayer. *Historia Oshroena & Edessena.*

vaste ; & il se persuada qu'il pouvoit employer la raison, aussi-bien que la force, pour soutenir ses prétentions excessives. Cyrus étoit le modèle qu'il se proposoit d'imiter. « Ce héros, disoit-» il, subjugua le premier toute l'Asie, » & ses successeurs en restèrent long-» temps les maîtres. Leurs domaines » touchoient à la Propontide & à la mer » Egée. Des Satrapes gouvernoient en » leur nom la Carie & l'Ionie ; enfin, » toute l'Egypte, jusqu'aux confins de » l'Ethiopie, reconnoissoit leur souve-» raineté (1). Leurs droits, ajoutoit » Artaxerxès, ont été suspendus par » une longue usurpation : ils ne sont » pas détruits; & puisque ma naissance » & mon courage m'ont posé la cou-

(1) Xenophon, dans la préface de la Cyropedie, donne une idée claire & magnifique de l'étendue de la monarchie de Cyrus. Herodote (l. III, c. 79 &c.) entre dans une description particulière & très-curieuse des vingt grandes satrapies, dans lesquelles Darius Hystape divisa l'empire des Perses.

» ronne sur la tête, tout me prescrit la » loi de rétablir la gloire & les limites » de la monarchie persane. Que les » Romains se retirent donc immédiate- » ment des provinces où régnoient » autrefois mes ancêtres; qu'ils cèdent » aux Perses l'empire de l'Asie. Ils » peuvent rester en Europe; je consens » de leur en abandonner la jouissance. »

Quatre cents Perses, d'une beauté & d'une taille remarquables, furent chargés de ce fier message. Ils apportèrent à Rome les propositions du grand Roi, titre qu'Artaxerxès affectoit de prendre en parlant à Alexandre; & ils s'efforcèrent, par de superbes chevaux, par des armes magnifiques & par une suite brillante, de déployer l'orgueil & la grandeur de leur maître (1). Une pareille ambassade étoit moins une offre de négociation, qu'une déclaration de guerre. Les deux Monarques

(1) Herodien, VI, 209, 212.

rassemblèrent aussi-tôt toutes leurs forces, & prirent le parti de conduire leurs armées en personne.

Prétendue victoire d'Alexandre Sévère.
A. 233.

Il existe encore un discours de l'Empereur lui-même, qui fut prononcé à cette occasion dans le Sénat. Si nous en croyons ce monument, qui sembleroit devoir être très-authentique, la victoire d'Alexandre Sévère égala toutes celles que le fils de Philippe avoit autrefois remportées sur les Perses. L'armée du grand Roi étoit composée de cent vingt mille chevaux couverts de bardes, de dix-huit cents chariots armés de faulx, & de sept cents éléphans, qui portoient des tours remplies d'archers. Les annales de l'Asie n'ont jamais présenté de description si pompeuse : à peine même les Orientaux en ont-ils imaginé de semblables dans leurs Romans (2). Malgré ce redouta-

(1) A la bataille d'Arbèle, Darius avoit deux cents chariots armés de faulx. Dans l'armée nombreuse de Tygrane, qui fut vaincu par Lucullus, on ne comptoit

ble appareil, l'ennemi fut entièrement vaincu dans une grande bataille, où l'Empereur Romain développa tout le

que soixante & dix mille chevaux complètement armés. Antiochus mena cinquante-quatre éléphans contre les Romains. Ce prince avoit une fois rassemblé cent cinquante de ces animaux dans les guerres & dans les négociations fréquentes qu'il avoit eues avec les souverains de l'Inde ; mais on peut douter que le plus puissant monarque de l'Indostan ait formé sur le champ de bataille une ligne de sept cents éléphans. Au lieu de trois ou quatre mille éléphans que le grand Mogol avoit, comme on le prétendoit, Tavernier (voyages, part. II, l. I, p. 198) découvrit, après des recherches exactes, que ce prince en avoit seulement cinq cents pour son bagage, & quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour le service de la guerre. Les Grecs ont varié sur le nombre de ceux que Porus mena sur le champ de bataille. Mais Quinte-Curce (VIII, 13), qui, dans cet endroit, est judicieux & modéré, se contente de quatre-vingt-cinq éléphans remarquables par leur force & par leur grandeur. Dans le royaume de Siam, où ces animaux sont les plus nombreux & les plus estimés, dix-huit éléphans paroissent suffisans pour chacune des neuf brigades, dans lesquelles une armée complète est divisée. Le nombre entier, qui est de cent soixante-deux éléphans de guerre, peut quelquefois être doublé. Histoire des voyages, tom. IX, p. 260.

courage d'un soldat intrépide, & les talens d'un général expérimenté. Le grand Roi prit la fuite. Un butin immense, & la conquête de la Mésopotamie, furent les fruits de cette journée mémorable. Telles sont les circonstances invraisemblables d'une relation dictée, selon toutes les apparences, par la vanité du monarque, composée par de vils flatteurs, & reçue avec transport par un sénat que l'éloignement & l'esprit d'adulation réduisoient au silence (1). Loin de penser que les armes d'Alexandre aient triomphé de la valeur des Perses, perçons au travers du nuage qui nous dérobe la vérité : peut-être tout cet éclat d'une gloire imaginaire cache-t-il quelque disgrace réelle.

Relation plus probable de la guerre.

Nos soupçons sont confirmés par l'autorité d'un historien contemporain qui honore les vertus d'Alexandre, & qui

(1) Hist. auguste; p. 133.

expose de bonne foi les défauts de ce Prince. Il trace d'abord le plan judicieux formé pour la conduite de la guerre. Trois armées romaines devoient s'avancer par différens chemins, & envahir la Perse dans le même temps : mais le talent & la fortune ne secondèrent pas les opérations de la campagne, quoiqu'elles eussent été sagement concertées. Dès que la première de ces armées se fut engagée dans les plaines marécageuses de la Babylonie, vers le confluent artificiel du Tigre & de l'Euphrate (1), elle se trouva environnée de troupes supérieures en nombre, & les flêches de l'emmemi la détruisirent entièrement. La seconde armée se flattoit de pouvoir pénétrer dans le cœur de la Médie. L'alliance de Chosroës, Roi d'Arménie (2), lui

(1) M. de Tillemont a déjà observé que la géographie d'Hérodien est en quelque sorte confuse.

(2) Moyse de Chorène (hist. d'Arménie, l. II, c. 71) explique cette invasion de la Medie, en avançant

en facilitoit l'entrée ; & les montagnes, dont tout le pays est couvert, la mettoient à l'abri des attaques de la cavalerie Persane. Les Romains ravagèrent d'abord les provinces voisines ; & leurs premiers succès semblent excuser, en quelque sorte, la vanité de l'Empereur. Tout-à-coup ces braves troupes abandonnent imprudemment la victoire. La retraite leur devint funeste. En repassant les montagnes, les fatigues d'une route pénible, & le froid rigoureux de la saison, firent périr un grand nombre de soldats. Tandis que ces deux grands détachemens marchoient en Perse par les extrémités opposées, Alexandre, à la tête d'un principal corps d'armée, devoit les soutenir en se portant au centre du royaume. Ce jeune Prince, sans expérience, dirigé par les con-

que Chosroës, Roi d'Arménie, défit Artaxerxès, & qu'il le poursuivit jusqu'aux confins de l'Inde. Les exploits de Chosroës ont été exagérés : ce Prince agissoit comme un allié dépendant des Romains.

seils

ſeils de ſa mère, ou peut-être par ſa propre timidité, renonça aux plus belles eſpérances. Après avoir paſſé l'été en Méſopotamie dans l'inaction, il ramena honteuſement à Antioche une armée que les maladies avoient conſidérablement diminuée, & qu'irritoit le mauvais ſuccès de cette expédition.

La conduite d'Artaxerxès avoit été bien différente. Volant avec rapidité des montagnes de la Médie aux marais de l'Euphrate, ce Prince ſe montra par-tout où ſa préſence paroiſſoit néceſſaire; il repouſſa lui-même l'ennemi, & toujours ſupérieur à la fortune, il joignit à la plus grande habileté le courage le plus intrépide. Mais les combats opiniâtres qu'il eut à ſoutenir contre les vétérans des légions romaines, lui coûtèrent l'élite de ſes troupes. Ses victoires même l'avoient épuiſé. L'abſence d'Alexandre, & la confuſion qui ſuivit la mort de cet

empereur, offroient en vain une nouvelle carrière à son ambition. Loin de chasser les Romains du continent de l'Asie, comme il le prétendoit, il se trouva hors d'état de leur arracher la petite province de Mésopotamie (1).

☞ Caractère & maximes d'Artaxerxès

A. 240.

Le règne d'Artaxerxès, qui depuis la dernière défaite des Parthes, gouverna la Perse pendant quatorze ans, forme une époque mémorable dans les annales de l'Orient & même dans l'histoire de Rome. Son caractère semble avoir eu une expression forte & hardie, qui distingue généralement un conquérant d'un Prince, que le droit de sa naissance appelle au trône de ses pères. Les Perses respectèrent sa mémoire jusqu'à la fin de leur monarchie, & son code de loix fut toujours la base de leur administration civile &

---

(1) Voyez, pour le détail de cette guerre, Hérodien, l. VI, p. 209, 212. Les anciens abbréviateurs & les compilateurs modernes ont aveuglément suivi l'histoire auguste.

religieuse (1). Plusieurs de ses maximes nous sont parvenues. Une, entr'autres, prouve combien ce Prince pénétrant connoissoit les ressorts de la constitution. « L'autorité du Monarque, » dit-il, doit être soutenue par une » force militaire. Cette force ne peut se » maintenir que par des impôts. Tous » les impôts tombent à la fin sur l'agri» culture; & l'agriculture ne fleurira » jamais qu'à l'abri de la modération » & de la justice (2) ». Le fils d'Artaxerxès étoit digne de lui succéder. Sapor hérita des Etats de son père, & de ses idées de conquête contre les Romains; mais ces projets ambitieux,

(1) Eutichius, tom. II, p. 189, publié par Pococke. Le grand Chosroès Noushirwan envoya le code d'Artaxerxès à tous ses satrapes, comme la règle invariable de leur conduite.

(2) D'Herbelot, bibl. or. au mot *Ardshir*. Nous pouvons observer qu'après une ancienne période remplie de fables, & un long intervalle d'obscurité, les annales de Perse ont commencé avec la dynastie des Sassanides, à prendre un air de vérité.

trop vastes pour les Perses, firent le malheur des deux nations, & les plongèrent dans une suite de guerres sanglantes.

Puissance militaire des Perses.

A cette époque, la nation Persane, depuis long-tems civilisée & corrompue, étoit bien loin de posséder la valeur qu'inspire l'indépendance, la force du corps & l'impétuosité de l'ame, qui ont livré l'Empire de l'univers aux Barbares du Septentrion. Les principes d'une tactique éclairée, qui rendirent triomphantes Rome & la Grèce, & qui distinguent aujourd'hui les habitans de l'Europe, n'ont jamais fait de progrès considérables en Orient. Les Perses n'avoient aucune idée de ces évolutions admirables, qui dirigent & animent une multitude confuse, & ils ignoroient également l'art de construire, d'assiéger ou de défendre des fortifications régulières. Ils se fioient plus à leur nombre qu'à leur courage, plus à leur courage qu'à leur disci-

pline. Une victoire dispersoit, aussi facilement qu'une défaite, leur infanterie composée d'une foule de paysans peu aguerris, presque sans armes, levés à la hâte, & attirés sous les étendards par l'espoir du pillage. Le Monarque & les seigneurs de sa cour transportoient dans les tentes l'orgueil & le luxe du sérail. Une suite inutile de femmes, d'eunuques, de chevaux & de chameaux retardoit les opérations militaires; & souvent, au milieu d'une campagne heureuse, l'armée Persane se trouvoit séparée ou détruite par une famine imprévue (1).

Leur infanterie méprisable.

Mais les nobles de ce royaume conservèrent toujours au sein de la mollesse & sous le joug du despotisme, un sentiment intime de galanterie per-

Leur cavalerie excellente.

(1) Hérodien, l. VI, p. 214. Ammien Marcellin, l. XXIII, c. 6. On peut observer entre ces deux historiens quelque différence; effet naturel des changemens produits par un siècle & demi.

sonnelle & d'honneur national. Dès qu'ils avoient atteint l'âge de sept ans, on leur enseignoit à fuir le mensonge, à tirer de l'arc & à monter à cheval. Ils excelloient sur-tout dans ces deux derniers arts (1). Les jeunes gens les plus distingués étoient élevés sous les yeux du Monarque ; ils apprenoient leurs exercices dans l'enceinte du palais. On les accoutumoit de bonne heure à la sobriété & à l'obéissance, & leurs corps endurcis par des chasses longues & pénibles, devenoient ensuite capables de supporter les plus grandes fatigues. Dans chaque province le Satrape avoit à sa cour une école semblable.

Les seigneurs Persans étoient tenus au service militaire, en conséquence des terres & des maisons que la bonté du Roi leur accordoit ; tant est na-

(1) Les Perses sont encore les cavaliers les plus habiles, & leurs chevaux les plus renommés de l'Orient.

turelle l'idée du gouvernement féodal. Au premier ſignal, ils montoient à cheval, & voloient aux armes, ſuivis d'une troupe brillante & remplie d'ardeur. A leur tête, marchoit un corps nombreux de gardes choiſis avec ſoin parmi les eſclaves les plus robuſtes, & les aventuriers les plus braves de l'Aſie. Ces cavaliers, également redoutables par l'impétuoſité du choc & par la rapidité des mouvemens, menaçoient ſans ceſſe l'Empire Romain; & les habitans des provinces orientales voyoient tous les jours ſe former les nuages qui préſageoient les malheurs & la déſolation de leur patrie (1).

(1) Hérodote, Xenophon, Hérodien, Ammien, Chardin, &c. m'ont donné des éclairciſſemens ſur la nobleſſe Perſane. J'ai tiré de ces auteurs les détails qui m'ont paru convenir généralement à tous les ſiècles, ou en particulier à celui des Saſſanides.



CHAPITRE IX.

Etat de la Germanie jusqu'à l'invasion des Barbares sous le règne de l'Empereur Dèce.

LES sanglans démêlés des Perses avec Rome, & leur influence marquée sur la décadence & sur la chûte de l'Empire, nous ont engagés à faire connoître la religion & le gouvernement de ce peuple. Maintenant, si nous portons nos regards vers le nord du globe, nous voyons d'abord les Scythes ou Sarmates, errer avec leurs chevaux, leurs troupeaux, leurs femmes & leurs enfans, dans ces plaines immenses, qui s'étendent depuis la mer Caspienne jusqu'à la Vistule, depuis les confins de la Perse jusqu'à ceux de la Germanie. Mais il n'est point de nation plus digne que les Germains

d'occuper une place confidérable dans notre hiftòire. Ce font eux qui d'abord eurent le courage de réfifter aux Romains qui envahirent enfuite les domaines de ces fuperbes vainqueurs, & qui enfin écrasèrent leur puiffance en Occident.

Des confidérations plus fortes, & qui nous touchent de bien près, exigent encore toute notre attention. Les peuples les plus civilifés de l'Europe moderne font fortis des forêts de la Germanie; & nous pourrions retrouver dans les inftitutions groffières des Barbares qui les habitoient alors, les principes originaux de nos loix & de nos mœurs. Tacite a fait un ouvrage exprès fur les Germains (1) : leur état primitif, leur fimplicité, leur indépen-

---

(1) « Tacite a fait un ouvrage exprès fur les » mœurs des Germains; il eft court cet ouvrage, » mais c'eft l'ouvrage de Tacite, qui abrégeoit tout, » parce qu'il voyoit tout ». Efp. des loix, l. XXX. c. 2. *Note du traduct.*

tentrion resta toujours inconnu aux anciens : ils n'entrevirent qu'imparfaitement un océan glacé, au-delà de la mer baltique & de la Péninsule, ou des îles (1) de la Scandinavie.

Climat. Quelques écrivains ingénieux (2) ont soupçonné que l'Europe étoit autrefois bien plus froide qu'elle ne l'est à présent. Les plus anciennes descriptions de la Germanie tendent singulièrement à confirmer leur théorie. Il n'est question, en parlant de cette

(1) Les philosophes modernes de la Suède semblent convenir que les eaux de la mer Baltique diminuent dans une proportion régulière ; & ils ont calculé que cette diminution est d'environ un demi pouce par an. Le pays bas de la Scandinavie devoit être, il y a vingt siècles, couvert de la mer, tandis que les hauteurs s'élevoient au-dessus des eaux, comme autant d'îles différentes par leurs formes & par leur étendue. Telle est réellement l'idée que Méla, Pline & Tacite nous donnent des contrées baignées par la mer Baltique. Voyez dans la bibliothèque raisonnée, tom. XL & XLV, un extrait étendu de l'histoire de Suède de Dalin, composée en suédois.

(2) En particulier M. Hume, l'Abbé Dubos, & M. Pelloutier, histoire des Celtes, tom. I.

contrée, que de neiges, de frimats & d'un hiver perpétuel. On doit peut-être avoir peu d'égards à ces expressions générales, puisque nous n'avons aucune méthode pour réduire à la mesure exacte du thermomètre les sensations ou l'éloquence d'un orateur né sous le climat fortuné de la Grèce & de l'Asie. Il existe cependant deux preuves incontestables, & qui, par leur nature, ne peuvent être révoquées en doute.

1°. La glace arrêtoit souvent le cours de deux grands fleuves qui servoient de limites à l'Empire. Pendant l'hiver, le Rhin & le Danube étoient capables de soutenir les fardeaux les plus énormes. Alors les Barbares, qui choisissoient ordinairement cette saison rigoureuse pour leurs incursions, transportoient, sans crainte & sans danger, sur une masse d'eau devenue immobile (1); leurs nombreuses ar-

(1) Diodore de Sicile, l. v, p. 340, édit. Wessel.

mées, leur cavalerie, & des chariots remplis de provisions de toute espèce. Les siècles modernes n'ont jamais été témoins d'un pareil phénomène.

2°. Le renne, cet animal utile, dont le sauvage du nord, condamné à vivre sous un ciel affreux, tire de si grands avantages, est d'une constitution qui supporte, qui exige même le froid le plus rigoureux. On le trouve sur le rocher de Spitzberg, à dix degrés du pôle. Il semble se plaire au milieu des neiges de la Sibérie & de la Laponie : aujourd'hui il ne peut vivre, encore moins se reproduire dans aucune

---

Herodien, liv. VI, p. 221. Jornandès, c. 55. Sur les rives du Danube le vin étoit souvent gelé, & on l'apportoit à table en gros morceaux. *Frusta vini*. Ovide, *epist. ex ponto*, l. IV, 7, 9, 10; Virgile, Georg. l. III, 355. Ce fait est confirmé par un observateur, soldat & philosophe, qui avoit senti le froid rigoureux de la Thrace. Voyez Xenophon, retraite des dix Mille, l. VII, p. 560, édit. Hutchinson.

contrée au sud de la mer Baltique (1). Du temps de Jules César, le renne, aussi-bien que l'élan & le taureau sauvage, existoit dans la forêt Hercynienne, qui couvroit alors une partie de l'Allemagne & de la Pologne (2).

Les travaux des hommes expliquent suffisamment les causes de la diminution du froid. Ces bois immenses, qui déroboient la terre aux rayons du soleil (3) ont été détruits. A mesure que l'on a cultivé les terres & desséché les eaux, la température du climat est devenue plus douce. Le Canada nous présente maintenant une peinture exacte de l'ancienne Germanie. Quoique située sous la même latitude que les plus belles

(1) Buffon, hist. nat. tom. XII, p. 79, 116.

(2) César, *de bell. Gall.* VI, 23, &c. Les Germains ne connoissoient pas les dernières limites de cette forêt, quoique quelques-uns d'entr'eux y eussent fait plus de soixante journées de chemin.

(3) Cluvier (*Germania antiqua*, l. III, c. 47) recherche de tous côtés les plus petits restes de la forêt hercynienne.

provinces de la France & l'Angleterre ; cette partie du nouveau monde éprouve le froid le plus rigoureux. Le renne y est commun : la terre reste ensevelie sous une neige profonde & impénétrable. Le fleuve Saint-Laurent est régulièrement gelé dans un temps où les eaux de la Seine & de la Tamise sont ordinairement débarrassées des glaces (1).

Ses effets sur les naturels.

On a souvent examiné l'influence du climat sur les corps & sur les esprits des Germains. Il est plus facile d'en exagérer les effets que de les déterminer avec précision. Quelques écrivains ont supposé, & ils croyent tous pour la plupart, quoique peut-être sans aucune preuve suffisante, que le froid rigoureux du nord contribuoit à la longue vie des habitans & favorisoit la propagation de l'espèce ; que les hommes de ces contrées étoient plus

(1) Charlevoix, hist. du Canada.

propres à la génération, & les femmes plus fécondes que dans les climats chauds ou tempérés (1).

Nous pouvons avancer avec plus d'assurance que les peuples du septentrion avoient reçu de la Nature de grands corps & une vigueur inépuisable, & qu'ils avoient en général sur ceux du midi l'avantage d'une taille élevée (2). L'air âpre de la Germanie donnoit aux naturels une sorte de force plus faite pour les exercices violens que pour un travail soutenu. Il leur inspiroit une intrépidité qui résultoit de leurs fibres & de leur organisation particulière. En temps de guerre ces hardis enfans du nord (3) sentoient à peine

(1) Olaus Rudbek assure qu'en Suède les femmes ont dix ou douze enfans, & quelquefois vingt ou trente; mais l'autorité de Rudbek est très-suspecte.

(2) *In hos artus, in hæc corpora, quæ miramur excrescunt.* Tacite, Germ. 3, 20. Cluvier, l. 1, c. 14.

(3) Plutarque, vie de Marius. Les Cymbres s'amusoient souvent à descendre, sur leurs larges boucliers, des montagnes de neige.

les rigueurs d'un hiver qui glaçoit le courage du ſoldat Romain. Incapables à leur tour de réſiſter aux grandes chaleurs, ils éprouvoient pendant l'été une langueur & des maladies mortelles ; & toute leur fougue ſe diſſipoit ſous les feux brûlans du ſoleil de l'Italie (1).

Origine des Germains.

En parcourant la ſurface du globe, il n'eſt point de partie conſidérable où l'on ne découvre des habitans ; & partout l'hiſtoire ſe tait ſur la manière dont ces pays ont d'abord été peuplés. En vain l'eſprit philoſophique examine ſoigneuſement l'enfance des grandes ſociétés ; il n'apperçoit que des ténèbres, & notre curioſité ſe conſume en efforts inutiles. Lorſque Tacite conſi-

(1) Les Romains faiſoient la guerre dans tous les climats ; par tout leur vigueur & leur ſanté ſe ſoutenoient, en grande partie, par leur diſcipline excellente. On peut remarquer que l'homme eſt le ſeul animal qui puiſſe vivre & ſe reproduire dans toutes les contrées, depuis l'équateur juſqu'aux poles. Le cochon ſemble approcher le plus de notre eſpèce pour cette faculté.

dère la pureté du sang des Germains & l'aspect affreux de leur patrie, il est disposé à déclarer ces Barbares indigènes. Il est peut-être vrai qu'ils n'ont point tiré leur origine de quelque colonie d'étrangers unis déja par les liens de la politique & du gouvernement (1). Ce qui paroît le plus probable, c'est que les sauvages errans de la forêt Hercynienne, rassemblés d'abord en petit nombre, auront insensiblement formé un grand peuple connu sous le nom de nation Germanique. Si l'on osoit prétendre ensuite que ces sauvages fussent enfans de la terre qu'ils fouloient aux pieds, un pareil systême seroit condamné par la religion, & la raison ne fourniroit aucune arme pour le défendre.

(1) Tacite, Germ. 2, 3. Les Gaulois, dans leurs migrations, suivirent le cours du Danube, & se répandirent dans la Grèce & en Asie. Tacite n'a pu découvrir qu'une très-petite tribu, qui conserva quelques traces d'une origine Gauloise.

Fables & conjectures.

Ces doutes sensés sont bien opposés aux notions de la vanité nationale. Parmi les peuples qui ont adopté l'histoire de Moyse, l'arche de Noé est devenue ce que le siége de Troye avoit été pour les Grecs & pour les Romains. Sur la base étroite de la vérité, l'imagination a placé l'immense colosse de la fable. Ecoutez l'orgueilleux Irlandois (1) : il peut, aussi-bien que le sauvage des déserts de la Tartarie (2), vous montrer dans un fils de Japhet la tige d'où sont sortis ses ancêtres. Le

(1) Selon le docteur Keating (hist. d'Irlande, p. 13, 14), le géant Partholanus, qui étoit fils de Seara, fils d'Esra, fils de Sru, fils de Framant, fils de Fathaclan, fils de Magog, fils de Japhet, fils de Noë, débarqua sur la côte de Munster le 14 mai de l'année du monde 1978. Quoiqu'il réussît dans cette grande entreprise, la conduite déréglée de sa femme le rendit très-malheureux dans sa vie domestique, & l'irrita à un tel point, qu'il tua un levrier qu'elle aimoit beaucoup. Selon la remarque judicieuse du savant historien, ce fut le premier exemple, de fausseté & d'infidélité parmi les femmes, que l'on vit alors en Irlande.

(2) Histoire généalogique des Tartares, par Abulghazi Bahadur Khan.

dernier siècle a produit une foule de savans d'une érudition profonde & d'un esprit crédule qui, guidés par la lueur incertaine des légendes, des traditions, des conjectures & des étymologies, ont conduit les enfans & les petits-fils de Noé, depuis la tour de Babel, jusqu'aux extrémités de la terre. De tous ces critiques si judicieux, celui qui mérite le plus d'être remarqué, est Olaus Rudbeck, professeur de l'université d'Upsal (1). Ce zélé citoyen fait de son pays natal le théâtre de toutes les merveilles que la fable & l'histoire ont célébrées. Sa patrie lui paroît une contrée délicieuse, dont les anciens ne nous ont laissé qu'une idée imparfaite. C'est de la Suède que les Grecs ont tiré leur alphabet, leur astronomie, leur religion. La Suède est

---

(1) Son ouvrage, qui a pour titre : *Atlantica sive Manheim* &c. est singulièrement rare. Bayle en a donné deux extraits fort curieux. Rep. des lettres, janvier & février 1685.

l'atlantique de Platon, le pays des Hyperboréens, les îles fortunées, le jardin des Hespérides, & même les champs Elisées. Un climat si favorisé de la Nature ne pouvoit rester long-temps désert, après le déluge. En peu d'années la famille de Noé, composée d'abord de huit personnes, compte vingt mille rejetons. Alors le savant Rudbeck les sépare en petites colonies, & les disperse sur toute la terre pour en couvrir la surface. Le détachement Germain ou Suédois, commandé, si je ne me trompe, par Askenaz, fils de Gomer, fils de Japhet, se conduisit dans cette grande entreprise avec une activité extraordinaire. Bientôt le nord envoie de nombreux essains en Europe, en Asie & en Afrique; &, pour me servir de la métaphore de l'auteur, le sang se porta des extrémités au cœur de l'univers.

Les Germains n'avoient pas l'usage des lettres.

Mais tous ces systêmes savans d'antiquités germaniques viennent se briser

contre un ſeul fait trop bien atteſté pour donner lieu au moindre doute, & d'une eſpèce trop déciſive, pour qu'il ſoit poſſible d'y répondre. Les Germains, du temps de Tacite, n'avoient point l'uſage des lettres (1), connoiſſance précieuſe qui diſtingue principalement un peuple civiliſé d'une horde de ſauvages plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ou incapables de réflexion.

---

(1) Tacite, Germ. II, 19. *Literarum ſecreta viri pariter ac feminæ ignorant.* Nous pouvons nous contenter de cette autorité déciſive, ſans entrer dans des diſputes obſcures, concernant l'antiquité des caractères runiques. Selon le ſavant Celſius Suédois, qui joignit l'érudition à la philoſophie, ces caractères n'étoient autre choſe que les lettres Romaines, avec les courbes changées en lignes droites pour la facilité de la gravure. Voyez Pelloutier, hiſtoire des Celtes, l. II, c. II. Dictionnaire diplomatique, tom. I, p. 223. Nous pouvons ajouter que les plus anciennes inſcriptions runiques ſont ſuppoſées être du troiſième ſiècle, & que le plus ancien écrivain qui ait parlé des caractères runiques, eſt Venantius Fortunatus (Carm. VII, 18), qui vivoit vers la fin du ſixième ſiècle.

Barbara Fraxineis pingatur runa tabellis.

Privé de ce secours artificiel, l'homme perd le souvenir ou altère la nature des idées qu'il a reçues. Bientôt les modèles s'effacent, les matériaux disparoissent, le jugement devient foible & inactif, l'imagination reste languissante ; ou si elle veut prendre l'essor, elle n'enfante que des chimères. Enfin, l'ame abandonnée à elle-même méconnoît insensiblement l'exercice de ses plus nobles facultés. Pour nous convaincre de cette vérité importante, considérons l'état actuel de la société. Quelle distance immense entre l'homme instruit & le paysan entièrement privé de la connoissance des lettres! L'un livré à des méditations sublimes, ou éclairé par les productions du génie, multiplie sa propre existence ; il parcourt tout l'univers ; il se transporte dans les siècles les plus éloignés. L'autre, attaché à la glébe qui l'a vu naître, végéte pendant quelques années. Son intelligence surpasse à peine l'instinct de cet animal

tranquille qui partage ses travaux. On trouvera une différence encore plus grande parmi les nations que parmi les individus. N'en doutons point, sans une méthode propre à exprimer les pensées par des figures, un peuple ne conservera jamais de monumens historiques. Incapable de percer dans les sciences abstraites, jamais il ne pourra cultiver avec succès les arts utiles & agréables de la vie.

Ces arts furent entièrement inconnus aux habitans du nord. Les Germains passoient leurs jours dans un état de pauvreté & d'ignorance, que de vains déclamateurs se sont plu à décorer du nom de vertueuse simplicité. On compte maintenant en Allemagne environ deux mille trois cents villes (1) entourées de murs. Dans une étendue de pays beaucoup plus considérable, Ptolémée n'a

Des arts, de l'agriculture.

(1) Recherches philosophiques sur les Américains, tom. III, p. 228. L'auteur de cet ouvrage curieux est Allemand.

pu découvrir que quatre-vingt-dix places. Elles ne méritoient sûrement pas le titre pompeux que leur donne ce géographe (1). Selon toutes les apparences, les forêts de la Germanie ne renfermoient que des fortifications grossières, élevées sans art, pour mettre les femmes, les enfans & les troupeaux à l'abri d'une invasion subite, tandis que les guerriers marchoient à la rencontre de l'ennemi (2). Tacite rapporte comme un fait certain que de son temps ces Barbares n'avoient aucunes villes (3). Ils affectoient de mépriser les ouvrages de l'industrie romaine; toutes ces anceintes redoutables leur paroissoient plutôt une prison qu'un lieu de sûreté (4).

(1) Le géographe d'Aléxandrie est souvent critiqué par l'exact Cluvier.

(2) Voyez César & le savant M. Whitaker, dans son histoire de Manchester, tom. 1.

(3) Tacite, Germ. 15.

(4) Lorsque les Germains ordonnèrent aux Ubiens, habitans de Cologne, de secouer le joug des Romains, & de reprendre, avec leur nouvelle liberté,

Leurs maiſons iſolées ne formoient aucun village régulier (1). Chaque ſauvage fixoit ſes foyers indépendans ſur le terrein auquel un bois, un champ, une fontaine l'engageoient à donner la préférence. Là on n'employoit ni pierres, ni briques, ni tuiles (2). Toutes ces habitations n'étoient réellement que de petites cabanes de figure circulaire, conſtruites en bois informe, couvertes de chaumes & percées vers le haut pour laiſſer un paſſage libre à la fumée. Dans l'hiver le Germain n'avoit pour ſe garantir du froid le plus rigoureux qu'un léger manteau fait de la peau de

---

leurs anciennes mœurs, ils exigèrent d'eux qu'ils démoliroient immédiatement les murailles de la colonie. « Poſtulamus à vobis muros coloniæ, munimenta ſervitii detrahatis; etiam fera animalia, ſi clauſa teneas, virtutis obliviſcuntur ». Tacite, hiſt. IV, 64.

(1) Les maiſons diſperſées, qui forment un village en Siléſie, s'étendent ſur une longueur de pluſieurs milles. Voyez Cluvier, l. 1, c. 13.

(2) Cent quarante ans après Tacite, quelques bâtimens plus réguliers furent conſtruits près les bords du Rhin & du Danube. Herodien, l. VII, p. 234.

quelque animal. Les tribus du nord portoient des fourures, & les femmes filoient elles-mêmes une ſorte de toile groſſière dont elles ſe ſervoient (1). Le gibier de toute eſpèce, dont les forêts étoient remplies, procuroit à ces peuples une nourriture abondante & le plaiſir de la chaſſe (2). De nombreux troupeaux, moins remarquables il eſt vrai par leur beauté que leur utilité (1), formoient leurs principales richeſſes. Leur contrée ne produiſoit que du bled; on n'y voyoit ni vergers, ni prairies artificielles; & comment l'agriculture ſe feroit-elle perfectionnée dans un pays où tous les ans une nouvelle diviſion de terres labourables cauſoit un changement univerſel parmi les propriétés, & dont les habitans, pour éviter toute diſpute en ſuivant cette coutume ſin-

(1) Tacite, Germ. 17.

(2) Tacite, Germ. 5.

(3) Céſar, *de bel. gal.* VI, 21.

gulière, laissoient en friche une grande partie de leur territoire (1)?

Et des métaux.

L'argent, l'or & le fer étoient extrêmement rares en Germanie. Les naturels n'avoient ni la patience ni le talent nécessaires pour tirer du sein de la terre ces riches veines d'argent, qui depuis ont récompensé si libéralement les soins des Souverains de Saxe & de Brunswick. La Suède, dont le fer est si estimé, ignoroit également ses trésors. A voir les armes des Germains, on jugera facilement qu'ils avoient peu de fer, puisqu'ils ne pouvoient en employer beaucoup à l'usage qui devoit paroître le plus noble aux yeux d'un peuple belliqueux. Les guerres & les traités avoient introduit quelques espèces romaines, d'argent pour la plupart, chez les nations qui habitoient les bords du Rhin & du Danube; mais les tribus les plus éloignées n'avoient aucune idée de la

(1) Tacite, Germ. 26. César, VI, 22.

monnoie. Leur commerce borné consistoit dans l'échange des marchandises, & de simples vases d'argile leur paroissoient aussi précieux que ces coupes d'un riche métal dont Rome avoit fait présent à leurs Princes & à leurs ambassadeurs (1).

Ces faits principaux instruisent mieux un esprit capable de réflexion que tout le détail minutieux d'une foule de circonstances particulieres. La valeur de la monnoie a été fixée d'un consentement général pour exprimer nos besoins & nos propriétés, comme les lettres ont été inventées pour rendre nos pensées. Ces deux institutions, en augmentant la force de la nature humaine, & en donnant à nos passions une énergie plus active, ont contribué à multiplier les objets qu'elles devoient représenter. L'usage de l'or & de l'argent est en grande partie idéal; mais il seroit im-

(1) Tacite, Germ. 6.

possible de calculer les services nombreux & importans que l'agriculture & tous les arts ont retirés du fer, lorsque ce métal a été épuré par le feu & façonné par une main adroite. En un mot, la monnoie est l'attrait le plus universel de l'industrie humaine; le fer en est l'instrument le plus puissant. Otez à un peuple ces deux moyens; qu'il ne soit ni excité par l'un, ni secondé par l'autre, il ne pourra jamais sortir de la barbarie la plus grossiere (1).

Leur indolence.

Si nous contemplons un peuple sauvage, une quiétude indolente, une insensibilité sur l'avenir nous paroissent former la partie dominante de son caractere. Dans un état civilisé, l'ame tend à se développer; toutes ses facultés sont perpétuellement exercées, &

(1) On prétend que les Mexicains & les Péruviens, sans connoître l'usage de la monnoie ou du fer, ont fait de grands progrès dans les arts. Ces arts, & les monumens qu'ils ont produits, ont été singulièrement exagérés. Voyez les recherches sur les Américains, tom. II, p. 153, &c.

la grande chaîne de dépendance mutuelle embrasse & resserre les individus. La portion la plus considérable de la société est constamment employée à des travaux utiles. Quelques-uns placés par la fortune au-dessus de cette nécessité, peuvent cependant occuper leur loisir en suivant l'intérêt ou la gloire, en augmentant leurs biens, en perfectionnant leur intelligence, ou en se livrant aux devoirs, aux plaisirs, aux folies même de la vie sociale.

Les Germains n'avoient aucune de ces ressources. Ils abandonnoient aux vieillards, aux gens infirmes, aux femmes & aux esclaves, les détails domestiques, la culture des terres & le soin des troupeaux. Privé de tous les arts qui pouvoient remplir son loisir, le guerrier fainéant satisfaisoit ces appétits sensuels qui confondent l'homme avec la brute. Il passoit les jours & les nuits à manger & à dormir. Et cependant, combien la Nature ne differe-

t-elle pas d'elle-même ! Selon la remarque d'un Ecrivain qui en avoit sondé toute sa profondeur, les mêmes sauvages étoient tour-à-tour les plus indolens & les plus impétueux de tous les hommes. Ils aimoient l'oisiveté, ils détestoient le repos (1). Leur ame languissante, accablée de son propre poids, cherchoit avidement quelque sensation nouvelle, quelque objet capable de lui donner des secousses. La guerre & ses horreurs avoient seuls des charmes pour ces caracteres féroces. Dès que le bruit des armes se faisoit entendre, le Germain transporté sortoit tout-à-coup de son engourdissement : il voloit aux combats ; il se précipitoit au milieu des dangers. Les violens exercices du corps & les mouvemens rapides de l'ame lui donnoient un sentiment plus vif de son existence. Dans les sombres intervalles de la paix, ces

(1) Tacite, Germ. 15.

Barbares buvoient immodérément, & se livroient avec excès à la passion du jeu. Ces deux occupations, dont l'une enflammoit leurs desirs, & l'autre éteignoit leur raison, contribuoient ainsi, par des moyens différens, à les délivrer de la peine de penser. Ils mettoient leur gloire à rester à table des journées entieres. Souvent ces assemblées tumultueuses étoient souillées du sang de leurs parens & de leurs amis (1). Ils payoient avec la plus scrupuleuse exactitude les dettes d'honneur, car ce sont eux qui nous ont appris à désigner ainsi les dettes du jeu. L'infortuné qui dans son désespoir avoit risqué sa personne & sa liberté au hasard d'un coup de dez, se soumettoit patiemment à la décision du sort. Garotté, exposé aux traitemens les plus durs, quelquefois même vendu comme esclave dans les pays étrangers, il obéissoit sans mur-

(1) *Id.* 22, 23.

mure à un maître plus foible, mais plus heureux (1).

Une bière, faite sans art avec du froment ou de l'orge, liqueur forte qui pouvoit en quelque sorte tenir lieu de vin, suffisoit aux habitans de la Germanie pour leurs parties ordinaires de débauche. Mais ceux qui avoient goûté les vins délicieux de l'Italie & de la Gaule, soupiroient après une espèce d'ivresse plus agréable. Ils ne songèrent cependant pas, comme on l'a exécuté depuis avec tant de succès, à planter des vignes sur les bords du Rhin & du Danube; & l'industrie ne leur procura jamais de matières pour un commerce avantageux. La nation auroit rougi de devoir à un travail pénible ce qu'elle pouvoit obtenir par les armes (2). Le goût immodéré des Germains pour les

Leur goût pour les liqueurs fortes.

(1) *Id.* 24. Les Germains avoient peut-être tiré leurs jeux des Romains; mais la passion du jeu est singulièrement attachée à l'espèce humaine.

(2) Tacite, Germ. 14.

liqueurs fortes les engagea souvent à envahir les régions comblées des présens si enviés de l'art ou de la nature. Le Toscan qui livra l'Italie aux Celtes les attira dans sa patrie en leur montrant les excellens fruits & les vins précieux que produisoit un climat plus fortuné (1). Ce fut ainsi que, durant les guerres du seizième siècle, les Allemands accoururent en France pour piller les riches côteaux de la Bourgogne & de la Champagne (2). Chez un peuple à peine civilisé, l'ivrognerie, le plus bas, mais non le plus dangereux de nos vices, peut occasionner une bataille, une guerre ou une révolution.

Population de la Germanique.

Depuis Charlemagne, dix siècles de travaux ont adouci le climat & fertilisé le sol de la Germanie. Un million d'ouvriers & de laboureurs mènent à présent une vie aisée & agréable dans un pays

(1) Plutarque, vie de Camille. Tite-Live, V. 33.

(2) Dubos, hist. de la Monarchie Françoise, tom. 1, p. 193.

où cent mille guerriers pareſſeux trouvoient à peine autrefois de quoi ſubſiſter. (1). Les Germains deſtinoient leurs immenſes forêts au plaiſir de la chaſſe. Ils employoient en pâturage la plus grande partie de leurs terres, & ils en cultivoient une très-petite portion d'une manière fort imparfaite. Comment ne ſe ſeroient-ils pas plaint de l'aridité & de la ſéchereſſe d'une contrée qui refuſoit de nourrir ſes habitans ? Lorſqu'une famille cruelle venoit les convaincre de la néceſſité des arts, ils n'avoient ſouvent alors d'autre reſſource que d'envoyer au dehors la troiſième, ou peut-être la quatrième partie de leur jeuneſſe (2). Une

(1) La nation helvétienne, qui ſortit du pays appellé maintenant la Suiſſe, contenoit trois cent ſoixante-huit mille perſonnes de tout âge & de tout ſexe. (César, de *bel. gal.* 1, 29.) Aujourd'hui le nombre des habitans du pays de Vaud (petit diſtrict ſitué ſur le bord du lac de Genève) ſe monte à cent douze mille cinq cent quatre-vingt-onze. Voyez une excellente diſſertation de M. Muret, dans les mémoires de la ſociété de Berne.

(2) Paul Diacre, c. 1, 2, 3. Davila, Machiavel, & le

possession & une jouissance assurées sont les liens qui attachent un peuple à sa patrie. Mais les Germains portoient avec eux ce qu'ils avoient de plus cher ; & dès qu'ils voyoient briller l'espoir d'une conquête ou d'un riche butin, ils abandonnoient la vaste solitude des bois, & marchoient aux combats avec leurs troupeaux, leurs femmes & leurs enfans. Les nombreux essains qui sortirent, ou qui parurent sortir de la *grande fabrique des nations*, ont été multipliés par l'effroi des vaincus, & par la crédulité des siècles suivans. Des faits ainsi exagérés ont insensiblement établi une opinion que de très-habiles écrivains ont soutenue. On s'est imaginé que du temps de César & de Tacite le nord étoit infiniment plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours (1). Des recherches plus exactes

reste de ceux qui ont suivi Paul Diacre, n'ont point assez connu la nature de ces migrations, lorsqu'ils les ont représentées comme des entreprises concertées & régulières.

(1) Le chevalier Temple & le président de Montes-

sur les causes de la population semblent avoir convaincu les philosophes modernes de la fausseté, de l'impossibilité même de cette hypothèse. Aux noms de Mariana & de Machiavel (1), nous pouvons en opposer d'aussi respectables, ceux de Hume & de Robertson (2).

Un peuple guerrier qui n'a point de villes, qui néglige tous les arts, & qui ne connoît l'usage ni des lettres ni de la monnoie, possede cependant quelques avantages. L'éclat de la liberté fait disparoître à ses yeux les traits grossiers de la barbarie. Tels étoient les Germains : leur pauvreté assuroit leur indépendance. En effet, nos possessions & nos desirs sont les chaînes les plus fortes du despotisme. « Les Suéones, dit Ta- Liberté.

quieu, s'abandonnent sur ce sujet à la vivacité ordinaire de leur imagination.

(1) Machiavel, hist. de Florence, liv. 1. Mariana, hist. d'Espagne, l. v, c. 1.

(2) Robertson, histoire de Charles-Quint. Hume, essais politiques.

» cite (1), honorent les richesses : » aussi sont-ils soumis à un Monarque » absolu. Les armes ne sont pas parmi » eux, comme chez les autres peuples » Germaniques, entre les mains de tout » le monde. Le Roi les tient en dépôt » sous la garde d'un homme de con- » fiance, & cet homme n'est pas ci- » toyen ; ce n'est pas même un affran- » chi, c'est un esclave. Les voisins des » Suéones, les Sitones, sont tombés au- » dessous de la servitude ; ils obéissent » à une femme (2) ». En faisant cette exception, Tacite reconnoît la vérité du principe général que nous avons exposé sur la théorie du gouvernement. Nous sommes seulement en peine de concevoir par quels moyens les richesses & le despotisme ont pénétré dans une

(1) Traduction de l'abbé de la Bleterie.

(2) Tacite, Germ. 44, 45. Frenshemius, qui a dédié son supplément de Tite-Live à Christine, Reine de Suède, croit devoir paroître très-fâché contre le Romain qui traite avec si peu de respect les Reines du nord.

partie du nord ſi éloignée, & ont pu éteindre les feux dont étoient embraſées les contrées voiſines des Provinces Romaines. Comment les ancêtres de ces Norvégiens & de ces Danois, ſi connus depuis par leur caractère indomptable, ſe ſont-ils laiſſé enlever le ſceau de la liberté germanique (1)? Quelques tribus des bords de la Baltique reconnoiſſoient l'autorité des Rois, ſans avoir abandonné les droits de l'homme (2). Mais dans preſque toute la Germanie la forme du gouvernement étoit une démocratie tempérée, il eſt vrai, & modérée moins

(1) Ne pouvons-nous pas imaginer que la ſuperſtition enfanta le déspotiſme? Les deſcendans d'Odin, dont la race exiſtoit encore en 1060, regnèrent, dit-on, en Suède plus de mille ans. Le temple d'Upſal étoit l'ancien ſiège de la religion & de l'Empire. En 1153, je trouve une loi ſingulière qui défendoit l'uſage & la profeſſion des armes à toute perſonne, excepté aux gardes du Roi. N'eſt-il pas vraiſemblable que cette loi fut colorée par le prétexte de faire revivre une ancienne inſtitution? Voyez l'hiſtoire de Suède, par Dalin, dans la bibliot. raiſonnée, tom. XL & XLV.

(2) Tacite, Germ. c. 43.

par des loix générales & positives que par l'ascendant momentané de la naissance ou de la valeur, de l'éloquence ou de la superstition (1).

Assemblées du peuple.

Les gouvernemens civils ne sont, dans leur premiere origine, que des associations volontaires formées par des motifs de défense réciproque. Pour parvenir à ce but desiré, il est absolument nécessaire que chaque individu se croie essentiellement obligé de soumettre ses opinions & ses actions particulières au jugement du plus grand nombre de ses associés. Les Germains se contentèrent de cette ébauche informe, mais hardie, de la société politique. Dès qu'un jeune homme, né de parens libres, avoit atteint l'âge viril, on l'introduisoit dans le conseil général de la nation; on lui donnoit solemnellement la lance & le bouclier. Il prenoit aussi-tôt place parmi ses compatriotes, & il devenoit membre de la république militaire.

(1) *Id.* c. 11, 12, 13, &c.

Les guerriers de la tribu s'assembloient en certains temps fixes, ou dans des occasions extraordinaires. L'administration de la justice, l'élection des magistrats, & les grands intérêts de la guerre & de la paix se décidoient par le suffrage libre de tous les citoyens. A la vérité un corps choisi des grands ou des chefs de la nation préparoit quelquefois & proposoit les affaires les plus importantes (1). Les magistrats pouvoient délibérer & persuader; le peuple seul avoit le droit de prononcer & d'exécuter. La promptitude & la violence caractérisoient presque toujours les résolutions des Germains. Ces barbares, qui faisoient consister la liberté à satisfaire la passion du moment, & le courage à braver les dangers, rejettoient en frémissant les conseils timides de la justice ou de la politique. Leur indignation

(1) Grotius change une expression de Tacite, *pertractantur*, en *prætractantur*. Cette correction est également juste & ingénieuse.

éclatoit alors par un sombre murmure. Mais lorsqu'un orateur plus populaire leur proposoit de venger quelque injure, de briser même les fers du dernier des citoyens ; lorsqu'il appelloit ses compatriotes à la défense de l'honneur national ou à la poursuite de quelque entreprise pénible & glorieuse, un choc terrible d'épées & de boucliers exprimoit les transports & les applaudissemens de toute l'assemblée. Le Germain ne se montroit jamais que couvert de ses armes, & au milieu des délibérations les plus sérieuses, l'on avoit tout à craindre du caprice aveugle d'une multitude féroce qu'enflammoient l'esprit de discorde & l'usage des liqueurs fortes, & toujours prêtes à soutenir par la violence des résolutions prises au sein du tumulte. Combien de fois avons-nous vu les diètes de Pologne teintes de sang, & le parti le plus nombreux forcé de céder à la faction la plus séditieuse (1) ?

(1) Souvent, même dans l'ancien parlement d'An-

Autorité des Princes & des Magistrats.

Lorsqu'une tribu avoit à redouter quelque invasion, elle se choisissoit un général. Si le danger devenoit plus pressant, & qu'il menaçât l'état entier, plusieurs tribus concouroient à l'élection du même général. C'étoit au guerrier le plus brave que l'on confioit le soin important de mener ses compatriotes sur le champ de bataille. Il devoit leur donner l'exemple plutôt que des ordres; mais cette autorité, quoique bornée, étoit toujours odieuse. En temps de paix les Germains ne reconnoissoient aucun chef suprême (1). L'assemblée générale nommoit cependant des *princes* pour administrer la justice, ou plutôt pour accommoder les différends (2) dans leurs districts respectifs. En choisissant ces magistrats, on avoit autant égard à

---

gleterre, les barons emportoient une question, moins par le nombre des voix que par celui de leurs suivans armés.

(1) César, *de bel. Gal.* VI, 23.

(2) *Minuunt controversias*; expression très-heureuse de César.

la naissance qu'au mérite (1). La nation leur accordoit à chacun une garde & un conseil de cent personnes. Il paroît que le premier d'entre eux jouissoit, pour le rang & pour les honneurs, d'une prééminence qui engagea quelquefois les Romains à les décorer du titre de Roi (2).

Plus absolue sur les propriétés que sur les personnes des Germains.

Pour se représenter tout le systême des mœurs des Germains, il suffit de comparer deux branches remarquables de l'autorité de leurs princes. Ces magistrats disposoient entiérement de toutes les terres de leur district, & ils en faisoient chaque année un nouveau partage (3). D'un autre côté, la loi leur défendoit de punir de mort, d'emprisonner, de frapper même un simple citoyen (4). Des hommes si jaloux de

(1) *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.* Tacite, Germ. 7.

(2) Cluvier, Germ. ant., l. 1, c. 38.

(3) César, VI, 22. Tacite, Germ. 26.

(4) Tacite, Germ. 7.

leurs personnes, si peu occupés de leurs propriétés, n'avoient certainement aucune idée des arts ni de l'industrie; mais ils devoient être animés par un sentiment élevé de l'honneur & de l'indépendance.

Les Germains ne connoissoient d'autres devoirs que ceux qu'ils s'étoient eux-mêmes imposés. Le soldat le plus obscur dédaignoit de se soumettre à l'autorité du magistrat. « Le jeune guerrier de la » naissance la plus illustre ne rougissoit » pas du titre de *compagnon*. Chaque » chef renommé avoit une troupe de » gens qui s'attachoient à lui, & qui le » servoient. Il y avoit entre eux une » émulation singuliere pour obtenir » quelque distinction auprès du prince, » & une même émulation entre les » princes sur le nombre & la bravoure » de leurs compagnons. C'est la dignité, » c'est la puissance d'être toujours en- » touré d'un essain de jeunes gens que » l'on a choisis; c'est un ornement dans

Service volontaire.

» la paix, c'est un rempart dans la » guerre. On se rend célebre dans sa » nation & chez les peuples voisins, si » l'on surpasse les autres par le nombre » & par le courage de ses compagnons; » on reçoit des présens; les ambassades » viennent de toutes parts. Souvent la » réputation décide de la guerre. Dans » le combat il est honteux au Prince » d'être inférieur en courage; il est » honteux à la troupe de ne point éga- » ler la valeur du Prince. C'est une in- » famie éternelle de lui avoir survécu. » L'engagement le plus sacré, c'est de » le défendre. Si une cité est en paix, » les Princes vont chez celles qui sont » la guerre; c'est par-là qu'ils conservent » un grand nombre d'amis. Ceux-ci » reçoivent d'eux le cheval du combat, » & le javelot terrible. Les repas, peu » délicats, mais grands, sont une espèce » de solde pour eux; le Prince ne soutient » ses libéralités que par les guerres, par

» les rapines & par les présens volon» taires de ses amis (1) ».

Cette institution, qui affoiblissoit le gouvernement des différens Etats de la Germanie, donnoit un nouveau ressort au caractere général des nations qui l'habitoient. Elle développoit parmi elles le germe de toutes les vertus dont les Barbares sont susceptibles. C'est du même foyer que sont sorties long-tems après la valeur, la fidélité, la courtoisie & l'hospitalité, qui distinguerent nos anciens chevaliers. Un célèbre Ecrivain de nos jours apperçoit dans les dons honorables accordés par le chef à ses braves compagnons, l'origine des fiefs que les seigneurs barbares, après la conquête des provinces romaines, distribuèrent à leurs vassaux, en exigeant pareillement d'eux l'hommage & le service militaire (2). Ces conditions cependant sont

(1) *Id.* 13, 14. Traduction de Montesquieu, esp. des loix, l. xxx, c. 3.

(2) Esprit des loix, l. xxx, c. 3. Au reste, l'ima-

entièrement contraires aux maximes des Germains, qui aimoient à faire des présens, mais qui auroient rougi d'imposer ou d'accepter aucune obligation (1).

Chasteté des Germaines.

« Dans les siècles de chevalerie, au » moins si l'on en croit les vieux roman» ciers, tous les hommes étoient braves, » toutes les femmes étoient chastes ». La dernière de ces vertus, quoique bien plus difficile à acquérir & à conserver que la première, est attribuée presque sans exception aux femmes des Germains. La polygamie avoit lieu seulement parmi les Princes; encore ne se la permettoient-ils que pour multiplier leurs alliances. Les divorces étoient défendus par les mœurs, plutôt que par les loix. On punissoit l'adultère comme

---

gination brillante de Montesquieu est corrigée par la logique exacte de M. l'abbé de Mabli. Observ. sur l'hist. de France, tom. 1, p. 356.

(1) *Gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur.* Tacite, Germ. 21.

un crime rare & impardonnable. Ni l'exemple, ni la coutume, ne pouvoient justifier la séduction. (1). Il paroît que l'ame honnête de Tacite se plaisoit à contempler le contraste de la vertu des Barbares avec la conduite dissolue des dames romaines : cependant son récit renferme plusieurs circonstances frappantes, qui donnent un air de vérité ou du moins de probabilité à la chasteté & à la foi conjugale des Germains.

Ses causes probables.

Les arts ont certainement mis un frein aux passions les plus violentes de la nature humaine; mais leurs progrès semblent avoir été moins favorables à la chasteté, dont le principal ennemi est la mollesse de l'ame. Les rafinemens de la vie, en répandant des charmes sur le commerce des deux sèxes, en altèrent

(1) La femme coupable d'adultère étoit fouettée dans tout le village. Ni la richesse ni la beauté ne pouvoient exciter de compassion, ni lui procurer un second mari. Tacite, Germ. 18, 19.

la pureté. Le physique de l'amour (1) devient plus dangereux, lorsque le sentiment lui imprime un plus grand degré d'énergie, ou plutôt lorsqu'il le déguise. Les graces, la politesse, l'élégance des habits donnent un lustre à la beauté, & enflamment les sens par la voie de l'imagination. Ces divertissemens, ces danses, ces spectacles, où les mœurs sont si peu respectées, sont autant de piéges tendus à la fragilite des femmes, & leur présentent une foule d'occasions dangereuses (2). Heureux les Sauvages grossiers qui habitoient le septentrion! la pauvreté, la solitude & les soins pénibles de la vie domestique garantissoient leurs femmes de ces dangers. Le chaume, qui laissoit leurs cabanes ou-

(1) Le texte dit *le grossier appétit de l'amour. Note du Traducteur.*

(2) Ovide employe deux cens vers à chercher les endroits les plus favorables à l'amour. Il regarde surtout le théâtre comme le lieu le plus propre à rassembler les beautés de Rome, & à leur inspirer la tendresse & la sensualité.

vertes de tous côtés à l'œil de l'indiscrétion ou de la jalousie, étoit pour la fidélité conjugale un rempart plus sûr que les murs, les verroux & les eunuques d'un harem.

A cette cause on peut en ajouter une plus honorable. Les Germains avoient pour leurs femmes de l'estime & de la confiance. Ils les consultoient dans les occasions les plus importantes, & ils se plaisoient à croire que leur ame renfermoit une portion de sainteté & de sagesse surnaturelles. Quelques-unes de ces interprêtes du destin, telle que Velleda dans la guerre des Bataves, gouvernoient, au nom de la divinité, les plus fières nations germaniques (1); sans être adorées comme déesses, les autres jouissoient de la considération que méritoient les compagnes libres des soldats, & dont la cérémonie du mariage les rendoit encore plus dignes.

(1) Tacite, hist. IV, 61, 65.

en les aſſociant à une vie de fatigues, de travaux & de gloire (1). Dans les grandes invaſions les camps des Barbares étoient remplis d'une multitude de guerrieres, qui fermes au milieu du bruit des armes, regardoient avec intrépidité le ſpectacle effrayant de la deſtruction, & les bleſſures honorables de leurs fils & de leurs époux (2). Des armées en déroute ont été plus d'une fois ramenées à la victoire par le déſeſpoir généreux des femmes, qui redoutoient bien moins la mort que la ſervitude. S'il ne reſtoit plus de reſſource, elles ſçavoient ſe dérober à l'inſolence du vainqueur (3), & elles s'immoloient

(1) Le préſent de mariage étoit des bœufs, des chevaux & des armes. Germ. c. 18. Tacite eſt en quelque ſorte trop fleuri en traitant ce ſujet.

(2) Le changement de *exigere* en *exugere* eſt une excellente correction.

(3) Tacite, Germ. 7. Plutarque, vie de Marius. Les femmes des Teutons, avant de ſe tuer & de maſſacrer leurs enfans, avoient offert de ſe rendre, à condition qu'elles ſeroient reçues comme eſclaves des veſtales.

avec leurs enfans ſur les débris de la liberté expirante. De pareilles héroïnes ont des droits à notre admiration ; mais nous ne croirons ſûrement pas qu'elles ayent été aimables ni propres à inſpirer de l'amour. Elles ne pouvoient imiter les vertus fortes de l'homme, ſans renoncer à cette douceur attrayante, dans laquelle conſiſtent principalement le charme & la foibleſſe ſéduiſante de la femme. L'orgueil apprenoit aux Germaines à étouffer tout mouvement de tendreſſe qui auroit porté la moindre atteinte à l'honneur, & l'honneur du ſexe a toujours été la chaſteté. Les ſentimens & la conduite de ces reſpectables matrones ſont à la fois une cauſe, un effet & une preuve du caractère général de la nation. Le courage des femmes, quoique produit par le fanatiſme, ou ſoutenu par l'habitude, n'eſt qu'une image foible & imparfaite de la valeur, qui diſtingue les hommes d'un ſiècle ou d'une contrée.

Religion. Le systême religieux des Germains, si l'on peut donner ce nom aux opinions grossières d'une nation sauvage, avoit pour principes leurs besoins, leurs craintes & leur ignorance (1). Ils adoroient des objets visibles & les grands agens de la nature : le soleil & la lune, la terre & le feu. Ils avoient en même-tems imaginé des divinités qui présidoient, selon eux, aux occupations les plus importantes de la vie humaine. Ces Barbares croyoient pouvoir découvrir la volonté des êtres supérieurs par quelques pratiques ridicules de divination ; & le sang des hommes qu'ils immoloient aux pieds des autels de leurs dieux, leur paroissoit l'offrande la plus précieuse & la plus agréable. On s'est

(1) Tacite a traité cet obscur sujet en peu de mots, & Cluvier en cent vingt-quatre pages. Le premier apperçoit en Germanie les dieux de la Grèce & de Rome. L'autre assure positivement que, sous les emblêmes du soleil, de la lune, & du feu, ses pieux ancêtres adoroient la Trinité.

trop empressé d'applaudir à leurs notions sur la divinité qu'ils ne renfermoient pas dans l'enceinte d'un temple, & qu'ils ne représentoient sous aucune forme humaine. Rappellons-nous que les Germains n'avoient pas la moindre idée de la sculpture, & qu'ils connoissoient à peine l'art de bâtir : il nous sera facile d'assigner le véritable motif d'un culte qui venoit bien moins d'une supériorité de raison que d'un manque de génie. Des bois antiques, consacrés par la vénération des siècles, étoient les seuls temples des Germains. Là résidoit la majesté d'une puissance invisible. Ces sombres retraites en ne présentant aucun objet distinct de crainte ou de culte réel, inspiroient un sentiment bien plus profond d'horreur religieuse (1), & l'expérience

(1) Le bois sacré, décrit par Lucain avec une horreur si sublime, étoit dans le voisinage de Marseille; mais il y en avoit plusieurs de la même espèce en Germanie.

avoit appris à des prêtres grossiers tous les artifices qui pouvoient maintenir & fortifier des impressions terribles, si conformes à leurs intérêts.

Son influence dans la paix.

La même ignorance qui rend les Barbares incapables de concevoir ou d'adopter l'empire utile des loix, les livre nuds & sans défense aux terreurs aveugles de la superstition. Les prêtres Germains profitèrent de cette disposition de leurs compatriotes, & ils exercèrent même dans les affaires temporelles une autorité que le magistrat n'auroit osé prendre.

Le fier guerrier se soumettoit patiemment à la verge de la correction, lorsque la main vengeresse tomboit sur lui pour exécuter, non la justice des hommes, mais l'arrêt immédiat du dieu de la guerre (1). Souvent la puissance ecclésiastique réparoit les défauts de l'administration civile. L'autorité

(1) Tacite, Germ. 7.

divine intervenoit conſtamment dans les aſſemblées populaires pour y maintenir l'ordre & le ſilence ; & quelquefois elle s'occupoit d'objets plus importans au bien de l'état. On faiſoit en certain tems une proceſſion ſolemnelle dans le pays de Mecklenbourg & de Poméranie. Le ſymbole inconnu de la déeſſe Herthe (la terre) couvert d'un voile épais, ſortoit avec pompe de l'iſle de Rugen, ſa réſidence ordinaire : placée ſur un char tiré par des géniſſes, elle viſitoit de cette manière pluſieurs tribus de ſes adorateurs. Pendant ſa marche, les querelles étoient ſuſpendues, les cris de guerre étouffés ; le Germain belliqueux dépoſoit ſes armes ; il pouvoit goûter alors les douceurs de la paix & de la tranquillité (1). La *trève de Dieu*, ſi ſouvent & ſi inutilement proclamée par le clergé du onzième ſiècle, ne fut

(1) *Id.* 40.

qu'une imitation de cette ancienne coutume (1).

Dans la guerre.

Mais la religion avoit bien plus de force pour enflammer que pour modérer les passions violentes des Germains. L'intérêt & le fanatisme portoient souvent les prêtres à sanctifier les entreprises les plus audacieuses & les plus injustes, par l'approbation du ciel & par l'assurance du succès. Les étendards, tenus long-tems en dépôt dans les bois sacrés, brilloient tout-à-coup sur le champ de bataille (2); l'on dévouoit l'armée ennemie, avec de terribles imprécations, aux dieux de la guerre & du tonnerre (3). Dans la religion du soldat, la lâcheté est le plus grand des crimes. Elle paroissoit telle aux yeux des Germains. L'homme

---

(1) Robertson, histoire de Charles-Quint, vol. 1, note 21.

(2) Tacite, Germ. 7. Ces étendards n'étoient que des têtes d'animaux sauvages.

(3) Voyez un exemple de cette coutume, Tacite, an. XIII, 57.

courageux se rendoit digne des faveurs & de la protection des divinités tutélaires. Le malheureux qui avoit perdu son bouclier étoit banni à jamais de toutes les assemblées civiles & religieuses. Quelques tribus du Nord semblent avoir embrassé la doctrine de la transmigration (1). D'autres avoient imaginé un paradis grossier, où les héros s'enivrent pendant toute l'éternité (2). Elles convenoient toutes qu'une vie passée dans les combats, & qu'une mort glorieuse pouvoient seules assurer un avenir heureux dans ce monde-ci ou dans l'autre.

L'immortalité, que la superstition présentoit au héros du Nord comme *Les Bardes.*

---

(1) César, Diodore & Lucain paroissent attribuer cette doctrine aux Gaulois; mais M. Pelloutier (hist. des Celtes, l. III, c. 18) travaille à réduire leurs expressions à un sens plus orthodoxe.

(2) Pour connoître cette doctrine grossière, mais attrayante, voyez la fable neuvième de l'Edda, dans la traduction curieuse de ce livre, donnée par M. Mallet. Introd. à l'histoire du Dannemark.

une récompense de ses vertus, lui étoit en quelque sorte conférée par les Bardes. Cette classe d'hommes singuliers a mérité l'attention de tous ceux qui ont étudié les antiquités des Celtes, des Scandinaves & des Germains. Des recherches exactes ont fait connoître le génie, le caractère des Bardes : on sait combien leurs emplois importans inspiroient de vénération pour leurs personnes. Il est plus difficile d'exprimer, de concevoir même cette fureur pour les armes, cet enthousiasme militaire qu'ils allumoient par leurs chants dans le cœur de leurs compatriotes. Chez un peuple civilisé, le goût de la poésie est plutôt un amusement de l'imagination qu'une passion de l'ame; & cependant, lorsque dans le calme de la retraite, nous lisons les combats décrits par Homere ou par le Tasse, insensiblement la fiction nous séduit; nous ressentons quelques feux d'une ardeur martiale. Mais que peut sur un esprit

tranquille le silence de l'étude ? Si elle excite quelques sensations, combien seront-elles froides & amorties ? C'étoit au moment de la bataille, c'étoit au milieu des fêtes de la victoire, que les Bardes célébroient les exploits des anciens héros, & qu'ils faisoient revivre les ancêtres de ces prêtres belliqueux qui écoutoient avec transport des chants barbares, mais animés (1). La poésie tendoit à inspirer la soif de la gloire & le mépris de la mort ; & ces passions enflammées par le bruit des armes & par la vue des dangers, devenoient le sentiment habituel de l'habitant du Nord.

(1) Tacite, Germ. 3. Diodore de Sicile, l. v. Strabon, l. IV, p. 197. On peut se rappeller le rang que Demodocus tenoit à la Cour du Roi des Pheaciens, & l'ardeur que Tyrtée inspira aux spartiates découragés. Cependant il est peu vraisemblable que les Grecs & les Germains fussent le même peuple. Nos antiquaires s'épargneroient beaucoup d'érudition frivole, s'ils se donnoient la peine de réfléchir que des situations semblables produiront naturellement des mœurs semblables.

Causes qui ont arrêté les progrès des Germains.

Telles étoient la situation & les mœurs des Germains. Le climat, l'ignorance de ces barbares, qui ne connoissoient ni les lettres, ni les arts, ni les loix, leurs notions sur l'honneur, sur la galanterie & sur la religion, le sentiment qu'ils avoient de la liberté, leur inquiétude dans la paix, leur ardeur pour la guerre, tout contribuoit à former un peuple de héros. Pourquoi, pendant les deux siècles & demi qui s'écoulèrent depuis la défaite de Varus jusqu'au règne de l'Empereur Dèce, ces guerriers formidables ne se distinguèrent-ils par aucune entreprise importante? Pourquoi firent-ils à peine impression sur les foibles habitans des provinces de l'Empire, asservis par le luxe & par le despotisme? Si leurs progrès furent alors arrêtés, c'est qu'ils manquoient à la fois d'armes & de discipline, & que leur fureur fut détournée par les discordes intestines, qui, durant

tant cette période, déchirèrent le sein de leur patrie.

I. On a raison de dire que la possession du fer assure bientôt à une nation celle de l'or. Mais les Germains, également privés de ces métaux précieux, ne les durent qu'à leur courage. » Le fer n'est pas en abondance chez » ces peuples, autant qu'on en juge » par leurs armes. Peu font usage de » l'épée ou de la pertuisane. Ils ont » des lances, ou framées, comme ils » les appèlent, dont le fer est étroit » & court, mais si bien acérées & si » maniables, qu'elles sont également » propres à combattre de près ou de » loin. Leur cavalerie n'a que la lance » & le bouclier. Chaque fantassin a de » plus un certain nombre de javelots. » Alerte, parce qu'il est sans habits, » ou couvert d'une simple saye, il les » pousse à une distance incroyable (1). Manque d'armes.

(1) *Missilia spargunt.* Tacite, Germ. 6. Soit que cet historien ait employé une expression vague, soit

» Ces guerriers ne se piquent d'aucune » magnificence, ou plutôt ils n'en con- » noissent d'autre que d'embellir leurs » boucliers des plus brillantes couleurs. » Il est rare qu'ils aient des cuirasses. » On voit à peine un ou deux casques » dans toute une armée. Leurs che- » vaux ne sont remarquables ni par la » vîtesse ni par la beauté, ni dressés » à tourner en tous sens comme les » nôtres (1). » Plusieurs de leurs nations se rendirent cependant célèbres par leur cavalerie ; mais en général, la principale force des Germains consistoit dans une infanterie (2) redoutable, rangée en différentes colonnes, selon la distinction des tribus & des familles. Trop impétueux pour s'accommoder des délais & pour supporter les fati-

Et de discipline.

qu'il ait voulu dire que ces dards étoient lancés au hasard.

(1) Traduction de l'Abbé de la Bleterie.

(2) C'étoit en quoi les Germains étoient principalement distingués des Sarmates, qui combattoient généralement à cheval.

gues, ces soldats à peine armés s'élançoient sur le champ de bataille sans aucun ordre, & en poussant des cris terribles. Quelquefois la fougue d'un courage naturel renversoit les efforts de l'art, & triomphoit de la valeur plus calme des mercenaires Romains. Mais comme les Barbares jettoient tout leur feu dès le premier choc, ils ne savoient ni se rallier, ni faire retraite. Un premier échec assuroit leur défaite; une défaite entraînoit presque toujours une destruction totale.

Lorsque nous nous rappellons l'armure complette des Romains, les exercices, la discipline & les évolutions de leurs troupes, leurs camps fortifiés & leurs machines de guerre, nous ne pouvons trop nous étonner que des Sauvages nuds, & sans autre secours que leur valeur, aient osé se mesurer contre des légions formidables & les différens corps d'auxiliaires qui secondoient leurs opérations. Il fallut pour

balancer les forces, que le luxe eût énervé la vigueur des Romains, & qu'un esprit de désobéissance & de sédition eût relâché cette discipline fameuse qui avoit subjugué l'Univers. Rome perdit elle-même de sa supériorité en recevant dans ses armées des barbares auxiliaires; démarche fatale qui leur apprit insensiblement les arts de la guerre & de la politique. Quoiqu'elle les admît en petit nombre & avec la plus grande circonspection, l'exemple de Civilis auroit dû lui apprendre qu'elle s'exposoit à un danger évident, & que ses précautions n'étoient pas toujours suffisantes (1). Durant les discordes intestines qui suivirent la mort de Néron, cet adroit & intrépide Batave, que ses ennemis ont daigné comparer avec Annibal &

(1) La relation de cette entreprise occupe une grande partie du quatrième & du cinquième livre de l'histoire de Tacite, qui a traité ce sujet avec plus d'éloquence que de clarté. Le Chevalier Saville a observé dans sa narration plusieurs inexactitudes.

avec Sertorius (1), forma le noble projet de briser les fers de ses compatriotes, & de rendre leur nom célèbre. Huit cohortes, dont le courage avoit été éprouvé dans les guerres de Bretagne & d'Italie, se rangèrent sous son étendart. Il introduisit au sein de la Gaule une armée de Germains. A son approche, Trèves & Langres, cités importantes, furent forcées d'embrasser sa cause. Il défit les légions, détruisit leurs camps fortifiés, & employa contre les Romains les talens & la science militaire qu'il avoit acquis en servant avec eux. Lorsqu'enfin, après une défense opiniâtre, il fut contraint de céder à la puissance de l'Empire, il assura sa liberté & celle de sa patrie par un traité honorable. Les Bataves restèrent toujours en possession de l'isle du Rhin (2), comme alliés, & non comme

(1) Tacite, hist. IV, 13. Comme eux il avoit perdu un œil.

(2) Cette île étoit renfermée entre les deux an-

sujets de la Monarchie Romaine.

Dissentions civiles des Germains.

II. Les Germains auroient paru bien redoutables, si toutes leurs forces réunies eussent agi dans la même direction. La vaste étendue de leur contrée pouvoit contenir environ un million de guerriers, puisque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, désiroient de s'en servir. Mais cette fière multitude, incapable de concevoir ou d'exécuter une grande entreprise, se laissoit entraîner par une foule d'intérêts, souvent funestes à la gloire de la nation. La Germanie renfermoit plus de quarante Etats indépendans; & même dans chaque Etat, les différentes tribus qui le composoient, ne tenoient entr'elles que par de foibles liens. Ces Barbares s'enflammoient aisément. Ils ne savoient pas pardonner une injure, encore

---

ciennes branches du Rhin, telles qu'elles subsistoient avant que la face du pays eût été changée par l'Art & par la Nature. Voyez Cluvier, Germ. ant. l. II, c. 30, 37.

moins une insulte. Dans leur colère implacable, ils ne respiroient que le sang. Les disputes qui arrivoient si fréquemment dans leurs parties tumultueuses de chasse ou de débauche, suffisoient pour provoquer des nations entières. Les vassaux & les alliés d'un chef puissant partageoient ses animosités. Enlever les dépouilles d'un rival foible, ou punir le superbe, étoient autant de causes de guerre. Les plus formidables Etats de la Germanie affectoient d'étendre autour de leurs territoires d'immenses solitudes & des frontières dévastées. La distance qu'ils observoient entre eux & leurs voisins, imprimoit la terreur de leurs armes, & les mettoit en quelque sorte à l'abri du danger d'une invasion subite (1).

« Les Bructeres ne sont plus, (c'est » maintenant Tacite (2) qui parle); » leur hauteur insupportable, le désir de

Fomentées par la politique de Rome.

(1) César, *de bel. gal.* l. VI, 23.

(2) Traduction de l'Abbé de la Bleterie.

» profiter de leurs dépouilles, ou peut-
» être le ciel, protecteur de notre
» Empire, a réuni contr'eux les peu-
» ples voisins (1), qui les ont chassés
» & détruits. Les Dieux nous ont mé-
» nagés jusqu'au plaisir d'être specta-
» teurs du combat. Plus de soixante
» mille hommes ont péri, non sous
» l'effort des armes Romaines, mais,
» ce qui est plus magnifique, pour nous
» servir de spectacle & d'amusement.
» Si les peuples étrangers ne peuvent
» se résoudre à nous aimer, puissent-
» ils du moins se haïr toujours! Dans
» cet état de grandeur (2) où les des-
» tins de Rome nous ont élevés, la
» fortune n'a plus rien à faire que de
» livrer nos ennemis à leurs propres

(1) Nazarius, Ammien, Claudien, &c. en font mention dans le quatrième & dans le cinquième siècle comme d'une Tribu de Francs. Voyez Cluvier, Germ. ant. l. III, c. 13.

(2) On lit communément *urgentibus*; mais le bon sens, J. Lipse, & quelques manuscrits se déclarent pour *vergentibus*.

» dissentions (1). » Ces sentimens, moins dignes de l'humanité que du patriotisme de Tacite, expriment les maximes invariables de la politique de ses concitoyens. En combattant les Barbares, une victoire n'auroit été ni utile ni glorieuse; il paroissoit bien plus sûr de les diviser. Les trésors & les négociations de Rome pénétrèrent dans le cœur de la Germanie, & les Empereurs employèrent avec dignité toute sorte de moyens pour séduire des peuples séparés de leurs Etats par le Rhin ou par le Danube, & dont l'amitié pouvoit être aussi avantageuse, que leur inimitié eût été fatale. On flattoit la vanité des principaux chefs par des présens de peu de valeur, qu'ils recevoient comme objets de luxe, ou comme marque de distinction. Dans les guerres civiles, la faction la plus

(1) Tacite, Germ. 33. Le dévot Abbé de la Bleterie, très-irrité contre Tacite, parle du Diable qui *fut homicide dès le commencement*, &c.

foible cherchoit à se fortifier en formant des liaisons secretes avec les gouverneurs des provinces frontières. Toutes les querelles des Germains étoient fomentées par les intrigues de Rome ; tous leurs projets d'union & du bien public renversés par l'action puissante de la jalousie & de l'intérêt particulier (1).

Union passagère contre Marc-Aurèle.

Sous le règne de Marc-Aurèle, presque tous les Germains, des Sarmates même, entrèrent dans une conspiration générale qui glaça l'Empire d'effroi. Quel motif pouvoit rassembler tout-à-coup tant de nations différentes, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube (2) ? Il nous est impossible

(1) On peut voir dans Tacite & dans Dion plusieurs traces de cette politique ; & l'on peut juger, en considérant les principes de la Nature humaine, qu'il en existoit bien davantage.

(2) Hist. aug. p. 31. Ammien Marcellin, l. XXXI, c. 5. Aurel. Victor. L'empereur Marc-Aurèle fut réduit à vendre les meubles magnifiques du palais, & à enrôler les esclaves & les malfaiteurs.

de déterminer si ce fut la raison, la nécessité ou la passion qui les réunit. Nous devons seulement être assurés que les Barbares ne furent ni attirés par l'indolence, ni provoqués par l'ambition de l'Empereur Romain. Une invasion si dangereuse exigeoit toute la fermeté & toute la vigilance de Marc-Aurele. Il confia plusieurs postes importans à d'habiles généraux, & il prit en personne le commandement de ses armées dans la province du haut Danube, où sa présence paroissoit plus nécessaire. Après plusieurs campagnes sanglantes, où la victoire fut souvent disputée, il détruisit les forces des Barbares. Les Quades & les Marcomans (1), qui avoient donné le signal de la guerre, en furent les principales

(1) Les Marcomans, colonie qui, sortie des rives du Rhin, occupoit la Bohême & la Moravie, avoient, dans des temps plus anciens, érigé une grande Monarchie, & s'étoient rendus formidables sous leur Roi Marobodnus. Voyez Strabon, l. VII. Velleius Paterculus, II, 105. Tacite, an. II, 63.

victimes. Ces peuples demeuroient sur les rives du Danube. L'empereur les força de se retirer à deux lieues au-delà de ce fleuve (1), & de lui livrer la fleur de la jeunesse, qui fut aussi-tôt envoyée en Bretagne, où elle pouvoit servir d'otages & devenir utile comme soldats (2). Les fréquentes rébellions des Quades & des Marcomans avoient tellement irrité Marc-Aurele, qu'il se proposoit de réduire leur pays en province. La mort l'en empêcha. Cette ligue redoutable, la seule dont l'histoire fasse mention dans les deux premiers siècles de l'empire, fut entiérement dissipée; & il n'en subsista aucune trace parmi les peuples du Nord.

Distinction des tribus Germaniques.

Jusqu'à présent nous nous sommes bornés aux principaux traits des mœurs

---

(1) M. Wotton (hist. de Rome, p. 166) prétend qu'ils eurent ordre de se retirer dix fois plus loin. Son raisonnement est spécieux sans être décisif. Cinq milles suffisoient pour une barrière fortifiée.

(2) Dion, l. LXXI & LXXII.

de la Germanie, sans essayer de décrire ou de distinguer les différentes tribus que cette contrée renfermoit au temps de César, de Tacite & de Ptolémée. Nous parlerons en peu de mots de leur origine, de leur situation & de leur caractère particulier, à mesure qu'elles se présenteront dans la suite de cette histoire. Les nations modernes sont des sociétés fixes & permanentes, liées entre elles par les loix & par le gouvernement; les arts, l'agriculture, les ouvrages de l'industrie les tiennent constamment attachées à leur pays natal. Les tribus Germaniques étoient des associations volontaires & mouvantes, composées de soldats, je dirois presque de sauvages. Le même territoire, exposé à un reflux perpétuel de conquêtes & de migrations, changeoit plus d'une fois d'habitans dans un court espace de tems. Lorsque plusieurs communautés s'unissoient pour former un plan d'invasion ou de défense, elles

donnoient un nouveau titre à leur nouvelle confédération. La dissolution d'une ancienne ligue rendoit aux tribus indépendantes les dénominations qui leur étoient propres, & qu'elles avoient oubliées pendant long-tems. Un peuple vaincu adoptoit souvent le nom du vainqueur. Quelquefois des flots de volontaires accouroient de tous côtés se ranger sous les étendarts d'un chef renommé. Son camp devenoit leur patrie ; & bientôt quelque circonstance particulière servoit à désigner toute la multitude. Les traits distinctifs de ces peuples féroces éprouvoient de leur part une altération perpétuelle, & ils étoient sans cesse confondus par les sujets consternés de l'Empire Romain (1).

Leur nombre. Les guerres & l'administration des

(1) Voyez une excellente dissertation sur l'origine & sur les migrations des peuples dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XVIII, p. 48-71. Il est bien rare que l'Antiquaire & le Philosophe se trouvent si heureusement réunis.

affaires publiques sont les principaux sujets de l'histoire. Mais le nombre des personnages qui remplissent la scène, varie selon les différentes conditions du genre humain. Dans les grandes Monarchies, des millions d'hommes condamnés à l'obscurité se livrent en paix à des occupations utiles. L'Ecrivain & le Lecteur n'ont alors devant les yeux qu'une cour, une capitale, une armée régulière, & les pays qui peuvent être le théâtre de la guerre. Mais au sein des discordes civiles, chez un peuple libre & barbare, ou dans de petites républiques (1), les situations deviennent bien plus intéressantes; presque tous les membres de la société sont en action, & méritent par conséquent d'être connus. Les divisions irrégulières des Germains, & l'impétuosité de leurs

(1) Croirions-nous qu'Athènes ne contenoit que vingt & un mille citoyens, & Sparte trente-neuf mille seulement? Voyez Hume & Vallace, sur la population des temps anciens & modernes.

mouvemens éblouissent notre imagination. Il semble que leur nombre se multiplie. Cette énumération prodigieuse de Rois & de guerriers, d'armées & de nations, ne doit pas nous faire oublier que les mêmes objets ont sans cesse été représentés sous des dénominations différentes, & que les dénominations les plus magnifiques ont été souvent prodiguées aux objets les moins importans.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Empereurs Dèce, Gallus, Emilien, Valérien & Gallien. Irruption générale des Barbares. Les trente tyrans.

DEPUIS les jeux séculaires célébrés avec tant de pompe par Philippe jusqu'à la mort de l'empereur Gallien, vingt ans de calamités désolèrent l'univers Romain. Durant cette période désastreuse, dont tous les instans furent marqués par la honte & par le malheur, les provinces restèrent exposées aux invasions des Barbares, & gémirent sous le despotisme des tyrans militaires; l'empire s'affaissoit de tous côtés; ce grand corps sembloit toucher au moment de sa ruine. La confusion des tems, & le manque de matériaux, présentent d'égales difficultés à l'historien qui voudroit mettre un

Nature du sujet.
A. 248-268.

ordre suivi dans sa narration. Entouré de fragmens imparfaits, toujours concis, souvent obscurs, quelquefois contradictoires, il est réduit à conférer, à comparer, à conjecturer; & quoiqu'il ne lui soit pas permis de ranger ses conjectures dans la classe des faits, il peut suppléer, au défaut de monumens historiques, en étudiant la nature humaine & le jeu des passions, lorsque n'étant retenues par aucun frein, elles exercent toute leur violence.

L'Empereur Philippe.

Ainsi l'on concevra, sans difficulté, que les massacres successifs de tant d'empereurs durent relâcher tous les liens entre les Princes & ses sujets; que les généraux de Philippe étoient disposés à imiter l'exemple de leur maître, & que le caprice des armées, accoutumées depuis long-tems à de sanglantes révolutions, pouvoit élever sur le trône le dernier des soldats. L'histoire se contente d'ajouter que la première rébellion contre l'Empereur Philippe, éclata

parmi les légions de Moësie, dans l'été de l'année deux cent quarante-neuf. Le choix de ces troupes séditieuses tomba sur Marinus, officier subalterne (1). Philippe prit l'alarme. Il craignoit que ces premières étincelles ne causassent un embrasement général. Déchiré par les remords d'une conscience coupable, & tremblant à la vue du danger qui le menaçoit, il fit part au sénat de la révolte des légions. Le morne silence qui régna d'abord dans l'assemblée attestoit la crainte, & peut-être le mécontentement général. Dèce prenant un caractère conforme à la noblesse de son extraction, osa montrer plus de fermeté que le prince. Il parla de la conspiration comme d'un soulèvement passager & digne de mépris, & il traita Marinus de vain fantôme, qui seroit détruit en peu de jours par la même

Services, révoltes, victoires & règne de l'Empereur Dèce. A. 249.

(1) L'expression, dont se servent Zosime & Zonare, peut signifier que Marinus commandoit une centurie, une cohorte, ou une légion.

inconstance qui l'avoit créé. Le prompt accompliſſement de la prophétie frappa l'Empereur. Rempli d'une juſte eſtime pour celui dont les conſeils avoient été ſi utiles, il le crut ſeul capable de rétablir l'harmonie & la diſcipline dans une armée, dont l'eſprit tumultueux n'avoit pas été entiérement diſſipé après la mort du rival de Philippe. Dèce refuſa long-tems d'accepter cet emploi. Il vouloit faire entendre au Prince combien il étoit dangereux de préſenter un chef de mérite à des ſoldats animés par le reſſentiment & par la crainte. L'événement juſtifia encore ſa prédiction. Les légions de Moëſie forcèrent leur juge à devenir leur complice. Elles ne lui laiſsèrent que l'alternative de la mort ou de la pourpre. Après une démarche ſi déciſive, il n'avoit plus à balancer. Il mena ou fut obligé de ſuivre ſon armée juſqu'aux confins de l'Italie; tandis que Philippe raſſemblant toutes ſes forces pour repouſſer le compéti-

teur redoutable qu'il avoit lui-même élevé, marchoit à sa rencontre. Les troupes impériales étoient supérieures en nombre (1); mais les rebelles formoient une armée de vétérans commandés par un général habile & expérimenté. Philippe fut ou tué, ou mis à mort quelques jours après à Vérone. Les prétoriens massacrèrent dans la capitale son fils qu'il avoit associé à l'empire. L'heureux Dèce, moins criminel que les usurpateurs de ce siècle, fut universellement reconnu par les provinces & par le sénat. On dit qu'im-

(1) Il naquit à Bubalie, petit village de la Pannonie (Eutrope, IX, Victor, *in Cesarib. & epit*). Cette circonstance, à moins qu'elle ne soit produite par un accident, semble détruire l'opinion qui faisoit remonter l'origine de ce Prince aux Decius. Six cents ans d'illustration avoient ennobli cette famille; mais les Decius n'avoient d'abord été que des Plébeïens d'un mérite distingué. On les voit paroître parmi les premiers qui partagèrent le consulat avec les superbes Patriciens. *Plebeiæ deciorum animæ &c.* Juvenal, sat. VIII, 254. Voyez le beau discours de Decius dans Tite-Live, X, 9, 10.

médiatement après avoir été forcé d'accepter le titre d'Auguste, il avoit, par un message particulier, assuré Philippe de sa fidélité & de son innocence, déclarant solemnellement qu'à son arrivée en Italie il quitteroit les ornemens impériaux & reprendroit le rang d'un sujet soumis. Ses protestations pouvoient être sincères ; mais dans la situation où la fortune l'avoit placé, il lui auroit été difficile de recevoir ou de donner le pardon (1).

Il marche contre les Goths. A. 250.

Le nouvel Empereur avoit à peine employé quelques mois au rétablissement de la paix & à l'administration de la justice, lorsqu'il fut tout-à-coup appellé sur les rives du Danube, par des cris de guerre & par l'invasion des Goths. C'est ici la première occasion importante où l'histoire fasse mention de ce grand peuple, qui bientôt après renversa la monarchie Romaine, sac-

(1) Zosime, l. 1, p. 20. Zonare, l. XII, p. 624, édition du Louvre.

cagea le capitole, & donna des loix à la Gaule, à l'Eſpagne & à l'Italie. Ses conquêtes en Occident ont laiſſé des traces ſi profondes, que même encore aujourd'hui, on ſe ſert, quoique fort improprement, du nom de Goths pour déſigner tous les barbares groſſiers & belliqueux.

Dans le commencement du ſixième ſiècle, les Goths, maîtres de l'Italie, & devenus ſouverains d'un puiſſant Empire, ſe livrèrent au plaiſir de contempler leur ancienne gloire & l'avenir brillant qui s'offroit à leurs yeux. Tout leur déſir ſe bornoit alors à perpétuer le ſouvenir de leurs ancêtres, & à tranſmettre leurs propres exploits aux ſiècles futurs. Le ſavant Caſſiodore, principal miniſtre de la cour de Ravenne, remplit les vœux des conquérans. Son hiſtoire des Goths conſiſtoit en douze livres; elle eſt maintenant réduite à l'abrégé imparfait des Jor- Origine des Goths.

nandès (1). Ces Ecrivains ont eu l'art de passer avec rapidité sur les malheurs de la nation, de célébrer son courage, lorsqu'il étoit secondé par la fortune, & d'orner ses triomphes de plusieurs trophées érigés en Asie par les Scythes. Sur la foi incertaine de quelques poésies, les seules archives des Barbares, ils font venir originairement les Goths de la Scandinavie (2). Cette vaste péninsule, située à l'extrémité septentrionale de l'ancien continent, n'étoit pas inconnue aux conquérans de Rome. De nouveaux liens d'amitié avoient resserré les premiers nœuds du sang. On avoit vu un roi Scandinave descendre de son trône rustique, & se rendre à Ravenne pour y passer tranquillement le reste

(1) Voyez les préfaces de Cassiodore & de Jornandès. Il est surprenant que la dernière ait été omise dans l'excellente édition des Ecrivains Gothiques donnée par Grotius.

(2) D'après l'autorité d'Ablavius, Jornandès cite quelques anciennes chroniques des Goths composées en vers. *De reb. Geticis*, c. 4.

de ſes jours au milieu d'une cour brillante (1). Des veſtiges qui ne peuvent être attribués à la vanité nationale, atteſtent l'ancienne réſidence des Goths dans les contrées au nord de la Baltique. Depuis le géographe Ptolémée, le midi de la Suède ſemble avoir toujours appartenu à la partie la moins entreprenante de la nation, & même aujourd'hui un pays conſidérable eſt diviſé en Gothie orientale & occidentale. Depuis le neuvième ſiècle juſqu'au douzième, tandis que le chriſtianiſme s'avançoit à pas lents dans le ſeptentrion, les Goths & les Suédois formoient dans le même royaume deux branches différentes, & quelquefois ennemies (2). Le dernier de ces deux noms a prévalu ſans anéantir le pre-

(1) Jornandès, c. 3.

(2) Voyez les extraits aſſez étendus des ouvrages d'Adam de Brême, & de Saxon le grammairien, qui ſe trouvent dans les prolegomènes de Grotius. Adam de Brême écrivoit en 1077, & Saxon le grammairien vers l'année 1200.

mier. Les Suédois, assez grands par eux-mêmes pour se contenter de leur réputation dans les armes, ont toujours réclamé l'ancienne gloire des Goths. Dans un moment de ressentiment contre la cour de Rome, Charles XII fit entendre que ses troupes victorieuses n'avoient pas dégénéré de leurs braves ancêtres, dont la valeur avoit autrefois subjugué la reine du monde (1).

Religion des Goths.

Le célèbre temple d'Upsal subsistoit encore à la fin du onzième siècle, dans cette ville, la plus considérable de celles des Goths & des Suédois. L'or enlevé par les Scandinaves dans leurs expéditions maritimes, en faisoit le principal ornement; & la superstition y avoit consacré, sous des formes grossières, les trois principales divinités, le Dieu de la

(1) Voltaire, histoire de Charles XII, l. III. Lorsque les Autrichiens demandoient du secours à Rome contre Gustave Adolphe, ils ne manquoient jamais de représenter ce conquérant comme le successeur direct d'Alaric. Harte. hist. de Gustave, vol. II, p. 123.

guerre, la Déesse de la génération, & le Dieu du tonnerre. Dans la fête générale que l'on célébroit chaque neuvième année, neuf animaux de toute espèce, sans en excepter l'espèce humaine, étoient immolés avec la plus grande cérémonie, & leurs corps ensanglantés suspendus dans le bois sacré qui tenoit au temple (1). Les seules traces qui subsistent maintenant de ce culte barbare, sont contenues dans l'Edda, systême de mythologie, compilé en Islande vers le treizième siècle, & que les savans de Suède & de Danemark ont étudié comme les restes les plus précieux de leurs anciennes traditions.

Malgré l'obscurité mystérieuse de Institutions d'Odin, sa mort.

(1) Voyez Adam de Breme, dans les prolégomènes de Grotius, p. 104. Le temple d'Upsal fut détruit par Ingot., Roi de Suède, qui monta sur le trône en 1075; & environ quatre-vingts ans après on éleva sur ses ruines une église cathédrale. Voyez l'histoire de Suède par Dalin, dans la bibliot. raisonnée.

l'Edda, il est facile de distinguer deux personnages célèbres confondus sous le nom d'Odin; le Dieu de la guerre & le grand législateur de la Scandinavie. Celui-ci est le Mahomet du Nord. Ce fut lui qui institua une religion adaptée au climat & au peuple. Les nombreuses tribus des bords de la Baltique furent subjugées par la valeur invincible d'Odin, par son éloquence persuasive & par sa réputation d'habile magicien. Pendant le cours d'une vie longue & heureuse, il ne s'étoit occupé qu'à propager sa religion. Il y mit le sceau par une mort volontaire. Redoutant les approches ignominieuses des maladies & des infirmités, il résolut d'expirer comme il convenoit à un guerrier. Dans une assemblée solemnelle des Suédois & des Goths, il se fit neuf blessures mortelles. « Je cours, disoit-» il, en rendant le dernier soupir, pré-» parer le festin des héros dans le palais » du dieu de la guerre (1). »

(1) Mallet, introd. à l'hist. de Dannemark.

La patrie d'Odin eſt connue. On ſait qu'il venoit originairement d'*As-gard*. L'heureuſe conformité de ce nom avec *As-bourg* ou *As-of* (1), mots dont la ſignification eſt la même, ſert de baſe à un ſyſtême hiſtorique ſi ingénieux, que nous ſouhaiterions qu'il fût vrai. On ſuppoſe qu'Odin étoit le chef d'une tribu de Barbares qui habitèrent les bords des palus méotides, juſqu'à ce que la chûte de Mithridate & les armes victorieuſes des Romains firent trembler le Nord pour ſa liberté. Odin, trop foible pour réſiſter à un pouvoir ſi formidable, ne céda qu'en frémiſſant; forcé de quitter ſon pays natal, il conduiſit ſa tribu depuis les frontières de la Sarmatie Aſiatique juſqu'en Suède, avec le projet véritablement grand de former, dans des retraites inacceſſi-

Hypothèſe agréable, mais incertaine, touchant Odin.

(1) Mallet, c. IV, p. 55, a tiré de Strabon, de Pline, de Ptolemée & d'Etienne de Bizance, les veſtiges de ce peuple & de cette ville. . . . .

bles à la servitude, une religion & un peuple, qui pussent servir un jour sa vengeance immortelle, lorsque ses invincibles Goths, animés par l'enthousiasme de la gloire, sortiroient en nombreux essains des environs du pôle pour châtier les oppresseurs du genre humain (1).

Migrations des Goths de la Scandinavie en Prusse.

Si tant de générations successives ont été capables de conserver quelques foibles traces de l'origine des Goths, il ne faut pas demander à des Barbares sans lettres un détail exact des

(1) Il est difficile d'admettre comme un fait authentique l'expédition merveilleuse d'Odin, qui pourroit fournir le sujet d'un beau poëme épique, en faisant remonter à une époque si mémorable l'inimitié des Goths & des Romains. Selon le sens le plus naturel de l'Edda, & l'interprétation des plus habiles critiques, As-gard n'est point réellement une Ville de la Sarmatie Asiatique; c'est le nom du séjour mystérieux des Dieux, c'est l'Olimpe de la Scandinavie. Le Prophête étoit supposé en descendre, lorsqu'il vint annoncer sa nouvelle Religion à la Nation des Goths, qui étoient déja établis dans la partie méridionale de la Suède.

tems & des circonstances de leurs migrations. Le passage de la Baltique étoit une entreprise facile & naturelle. Les habitans de la Suède avoient un nombre suffisant de vaisseaux à rames (1) ; & depuis Carlscroon jusqu'aux ports les plus proches de la Prusse & de la Poméranie, la distance n'est que de trente-quatre lieues environ. Ici enfin nous marchons à la lueur de l'histoire sur un terrein solide. Du moins en remontant jusqu'à l'ère chrétienne (2), au plutard jusqu'au siècle des Antonins (3), nous voyons les Goths établis à l'embouchure de la Vistule ; & dans cette fertile province, où long-tems après furent bâties les villes commerçantes de Thorn, d'Elbing, de Konigsberg

(1) Tacite, Germ. 44.

(2) Tacite, an. 11, 62. Si l'on pouvoit ajouter foi aux voyages de Pytheas de Marseille, il faudroit convenir que les Goths avoient passé la Mer Baltique au moins trois cens ans avant Jesus-Christ.

(3) Ptolémée, L. 11.

& de Dantzik (1). A l'occident de ces contrées les nombreuses tribus des Vandales se répandirent le long des rives de l'Oder, & des côtes maritimes de Mecklenbourg & de la Poméranie. Une ressemblance frappante de mœurs, de traits, de religion & de langage, semble indiquer que les Vandales & les Goths étoient originairement une grande & même nation (2). Ceux-ci paroissent avoir été subdivisés en Ostrogoths, Visigoths & Gépides (3). La

(1) Par les colonies Allemandes qui suivirent les armes des Chevaliers Teutoniques. Ces avanturiers terminèrent, dans le trezième siècle, la conquête & la conversion de la Prusse.

(2) Pline (hist. nat. IV, 14) & Procope (*in bell. Vand.* l. 1, c. 1) ont suivi la même opinion. Ces deux auteurs vivoient dans des siècles éloignés, & ils employèrent différentes voies pour chercher la vérité.

(3) Les Ostrogoths, & les Visigoths, ou les Goths orientaux & occidentaux, avoient été ainsi désignés, lorsqu'ils habitoient la Scandinavie. Par la suite, dans toutes leurs marches & dans tous leurs établissemens ils conservèrent avec leurs noms la même situation

distinction

distinction des Vandales fut plus fortement marquée par les noms indépendans d'Hérules, de Bourguignons, de Lombards, & d'une foule d'autres petits Etats qui formèrent pour la plupart, dans les siècles suivans, de puissantes Monarchies.

Dans le siècle des Antonins, les Goths habitoient encore la Prusse. Déjà, sous le règne d'Alexandre Sévère, leurs hostilités & leurs incursions fréquentes avoient annoncé leur voisinage aux Romains de la Dacie (1). Cet intervalle, qui est d'environ soixante & dix ans, est donc la période

De la Prusse en Ukraine.

respective qui les leur avoit fait donner. La première fois qu'ils sortirent de Suède, la colonie, dans son enfance, étoit contenue dans trois vaisseaux. Un de ces bâtimens, qui n'étoit pas si bon voilier que les deux autres, fut retardé dans sa route; & l'équipage, qui forma ensuite une grande nation, reçut le nom de Gépides ou *Traîneurs*. Jornandès, c. 17.

(1) Voyez un fragment de Pierre Patrice, dans l'ouvrage intitulé, *Excerpta legationum*; & pour la date, voyez Tillemont, histoire des Empereurs, tom. III, p. 346.

où nous devons placer la seconde migration des Goths, lorsqu'ils se portèrent de la Baltique au Pont-Euxin. Mais il est impossible d'en démêler la cause au milieu des différens ressorts qui faisoient mouvoir des barbares errans. La peste ou la famine, une victoire ou une défaite, un oracle des Dieux ou l'éloquence d'un chef entreprenant, suffisoient pour les attirer dans les climats plus tempérés du midi. Outre l'influence d'une religion guerrière, leur nombre & leur intrépidité applanissoient devant eux les plus grands dangers. Leurs boucliers ronds & leurs épées courtes les rendoient formidables, lorsqu'ils en venoient aux mains. Ils avoient des Rois héréditaires, & leur obéissance donnoit à leurs conseils une union & une stabilité peu communes. (1) Amala, le

(1) *Omnium harum gentium insigne, rotunda scuta, breves gladii, & erga reges obsequium.* Tacite, Germ. 43. Le commerce de l'ambre procura vraisemblablement du fer à la Nation des Goths.

héros de ce siècle, le dixième aïeul de Théodoric, Roi d'Italie, étoit digne de les commander. Ce chef illustre soutenoit, par l'ascendant du mérite personnel, la noblesse d'une naissance qu'il tiroit des *Anses* ou demi-dieux de la nation (1).

La nation des Goths s'accroît dans sa marche.

Dès que la renommée eut semé chez les Germains le bruit d'une grande entreprise, les plus braves Vandales voulurent en partager la gloire ; & ils combattirent sous l'étendart des Goths (2). Les conquérans se rendirent d'abord sur les rives du Prypec, rivière que les anciens ont universellement regardée comme la branche

(1) Jornandès, c. 13, 14.

(2) Les Herules & les Bourguignons sont particulièrement nommés. Voyez l'histoire des Germains, par Mascou, l. v. Un passage de l'histoire auguste, p. 28, paroît faire allusion à cette grande migration. La guerre des Marcomans fut occasionnée en partie par la pression des Tribus Barbares, qui fuyoient devant les armes de Barbares plus septentrionaux.

méridionale du Borysthène (1). Ce grand fleuve, qui arrose les plaines de la Pologne & de la Russie, servit de direction aux Barbares, & leur procura pendant toute leur marche une provision constante d'eau, & d'excellens pâturages pour les nombreux troupeaux qui les accompagnoient. Guidés par leur bravoure, ils pénétrèrent dans des contrées inconnues, sans songer aux puissances qui auroient pu s'opposer à leurs progrès. Les Bastarnes & les Vénèdes furent les premiers qui se présentèrent. La fleur de leur jeunesse prit parti de gré ou de force dans l'armée des Goths. Les Bastarnes occupoient le nord des monts Crapacs. L'immense contrée qui séparoit ces peuples des Sauvages de Finlande, étoit habitée ou plutôt dévastée par les Vénèdes (2). Selon toutes les appa-

(1) D'Anville, géographie ancienne, & la troisième partie de son incomparable carte d'Europe.

(2) Tacite, Germ. 46.

rences, les Bastarnes, qui se distinguèrent dans la guerre de Macédoine (1), & qui formèrent ensuite ces tribus redoutables de Peucins, de Borans, de Carpiens, &c. tiroient leur origine de la Germanie. Nous sommes mieux fondés à placer dans la Sarmatie le berceau des Vénèdes qui devinrent si fameux dans le moyen âge (2). Mais le mêlange du sang & des mœurs, sur la frontière douteuse de ces deux vastes régions, embarrasse souvent l'observateur le plus exact (3). En s'avançant plus près du Pont-Euxin, les Goths rencontrèrent des races plus pures de Sarmates, les Jaziges, les Alains & les Roxolans. Les Goths furent vraisemblablement les premiers Germains qui

Distinction des Germains & des Sarmates.

---

(1) Cluvier, Germ. ant. l. III, c. 43.

(2) Les Venèdes, les *Slaves*, & les Antes, étoient trois grandes Tribus du même peuple. Jornandès, c. 24.

(3) Tacite mérite certainement ce titre; & même son incertitude prouve l'exactitude de ses recherches.

apperçurent les bouches du Tanaïs & du Borysthène. Il est facile de connoître ce qui distinguoit particulièrement les peuples de la Germanie & de la Sarmatie. Des cabanes fixes ou des tentes mobiles, les loix du mariage qui permettoient d'épouser une ou plusieurs femmes, un habit serré ou des robes flottantes, une force militaire qui consistoit principalement en infanterie ou en cavalerie; telles sont les marques caractéristiques de ces deux grandes portions du genre humain. Il ne faut pas sur-tout oublier l'usage des langues celtique & esclavone, dont la dernière s'est répandue par la voie des armes, des confins de l'Italie au voisinage du Japon.

Description de l'Ukraine

Avant d'attaquer les provinces romaines, les Goths possédoient déjà l'Ukraine, pays remarquable par sa fertilité. Il est partagé presque également par le Boristhène qui reçoit des deux côtés les eaux de plusieurs ri-

vières navigables. Cette vaste contrée renfermoit en quelques endroits des bois immenses de chênes antiques & très-élevés. L'abondance du gibier & du poisson, les ruches innombrables que l'on trouvoit dans les cavités des rocs ou dans le creux des vieux arbres, & qui même en ces temps grossiers formoient une branche considérable de commerce, la beauté du bétail, la tempétature de l'air, un sol propre à toute espèce de grains, la richesse de la végétation, tout attestoit la libéralité de la nature, & invitoit l'industrie de l'homme (1). Les Goths dédaignèrent ces avantages. Une vie de paresse, de pauvreté & de rapine leur parut toujours préférable.

---

(1) Histoire généalogique des Tartares, p. 593. M. Bell (vol. II, p. 379) traversa l'Ukraine, en voyageant de Petersbourg à Constantinople. La face du pays représente exactement aujourd'hui ce qu'il étoit autrefois, puisqu'entre les mains des Cosaques, il reste toujours dans un état de nature.

Les Goths envahissent les provinces Romaines.

Les hordes des Scythes, qui bordoient leurs nouveaux établissemens du côté de l'orient, ne leur offroient que le hasard incertain d'une victoire inutile. L'aspect brillant des campagnes romaines avoit bien plus d'attraits pour les Goths. Les champs de la Dacie, cultivés par des habitans industrieux, pouvoient être moissonnés par un peuple guerrier. Les successeurs de Trajan consultèrent moins les véritables intérêts de l'Etat, que de fausses idées de grandeur, lorsqu'ils conservèrent les conquêtes de ce Prince au-delà du Danube. Il est probable que leur politique affoiblit l'Empire du côté de ce fleuve. La Dacie, province nouvelle & à peine soumise, n'étoit ni assez forte pour résister aux Barbares, ni assez opulente pour assouvir leur cupidité. Tant que les rives éloignées du Niester servirent de bornes à l'Empire, les fortifications du bas Danube furent gardées avec moins de pré-

cautions: ensevelis dans une fatale sécurité, les habitans de la Mœsie se persuadèrent qu'une distance trop vaste pour être franchie les mettoit à l'abri de tout danger de la part des Barbares. L'irruption des Goths, sous le règne de Philippe, les tira de leur funeste erreur. Le roi, ou chef de cette fière nation, traversa avec mépris la province de la Dacie, & passa le Niester & le Danube, sans rencontrer aucun obstacle. Les troupes romaines ne connoissoient déjà plus de discipline; elles livrèrent à l'ennemi les places importantes qui leur avoient été confiées, & la crainte d'un juste châtiment en attira un grand nombre sous les étendarts des Goths. Tous ces Barbares parurent enfin devant Marcianopolis, ville bâtie par Trajan en l'honneur de sa sœur, & qui servoit alors de capitale à la seconde Mœsie (1). Les habitans se

(1) Dans le seizième chapitre de Jornandès, au

crurent trop heureux de racheter à prix d'argent leurs biens & leurs personnes, & les conquérans retournèrent dans leurs déserts, plus énorgueillis que satisfaits du premier succès de leurs armes contre un état foible mais opulent. Dès que Déce fut monté sur le trône, il apprit que Cniva, Roi des Goths, avoit passé une seconde fois le Danube avec des troupes plus nombreuses; que ses détachemens répandoient de tous côtés la désolation en Mœsie; & que le principal corps d'armée, composé de soixante-dix mille Germains & Sarmates, pouvoit se porter aux entreprises les plus audacieuses. Une invasion si formidable exigeoit la présence du

---

lieu de *secundo Mæsiam*, on peut substituer *secundam*, la seconde Mœsie, dont Marcianopolis étoit certainement la capitale. (Voyez Hierocles, *de Provinciis*, & Wesseling, *ad locum*, p. 636. *Itineraria.*) Il est étonnant qu'une faute si palpable du copiste ait échappée à la correction judicieuse de Grotius.

Monarque, & le développement de toutes ses forces.

Dèce trouva les Goths occupés au siège de Nicopolis sur le Jatrus, un de ces monumens qui devoient perpétuer le souvenir des exploits de Trajan (1). A son approche ils se retirèrent, mais avec le projet de voler à une conquête plus importante, & d'attaquer Philippopolis, ville de Thrace, bâtie par le père d'Alexandre, presque aux pieds du mont Hémus (2). L'empereur les suivit par des marches forcées dans un pays difficile; mais lorsqu'il se croyoit à une distance considérable de leur arrière-garde, Cniva se tourna contre lui avec

Divers événemens de la guerre des Goths. A. 250.

(1) La place est encore appellée Nicop. La petite rivière sur les bords de laquelle elle est située, tombe dans le Danube. D'Anville, géographie ancienne, tom. 1, p. 307.

(2) Etienne de Bizance, *de urbibus*, p. 740. Wesseling, *itineraria*, p. 136. Zonare, par une méprise singulière, attribue la fondation de Philippopolis au prédécesseur immédiat de l'empereur Dèce.

une furieuſe impétuoſité. Le camp des Romains fut pillé; & pour la première fois, leur ſouverain prit la fuite devant une troupe de Barbares à peine armés. Après une grande réſiſtance, Philippopolis, privée de ſecours, fut emportée d'aſſaut. On aſſure que cent mille perſonnes perdirent la vie dans le ſac de cette ville (1). Pluſieurs priſonniers de marque ajoutèrent à l'importance du butin; & Priſcus, frère du dernier Empereur Philippe, ne rougit point de prendre la pourpre ſous la protection des plus cruels ennemis de Rome (2). Cependant la longueur du ſiège avoit donné le temps à Dèce de ranimer le courage, de rétablir la diſcipline, & d'augmenter le nombre de ſes troupes. Il intercepta différens partis de Barbares qui accouroient de la Germanie pour venir partager la victoire de leurs compa-

(1) Ammien, XXXI. 5.

(2) Aurel. Victor. c. 29.

triotes (1). Des officiers d'une fidélité & d'une valeur éprouvées (2), eurent ordre de garder les paſſages des montagnes. Les fortifications du Danube furent réparées & miſes en état de défenſe. Enfin, le Prince employa les plus grands efforts pour s'oppoſer aux progrès ou à la retraite des Goths. Encouragé par le retour de la fortune, il ſe préparoit à frapper de plus grands coups, & il attendoit avec inquiétude le moment de venger ſa propre gloire & celle des armes romaines (3).

---

(1) Les mots, *victoriæ carpicæ*, qui ſe trouvent ſur quelques médailles de l'Empereur Déce, inſinuent ces avantages.

(2) Claude, dont le règne fut par la ſuite ſi glorieux, gardoit les Termopyles avec deux cens Dardaniens, cent hommes de cavalerie peſante, & cent ſoixante de cavalerie Légère, ſoixante archers Crétois, & mille hommes de nouvelles troupes bien armées. Voyez une lettre originale de l'Empereur à ſon générale, dans l'hiſtoire auguſte, p. 200

(3) Jornandès, c. 16-18. Zoſime, l. 1, p. 22. Il eſt aiſé de découvrir, dans le récit général de cette guerre, les préjugés oppoſés de l'auteur Grec & de

Déce rétablit l'office de censeur ans le personne de Valérien.

Dans le tems qu'il luttoit contre la violence de la tempête, son esprit, calme & réfléchi au milieu du tumulte de la guerre, méditoit sur les causes plus générales, qui, depuis le siècle des Antonins, avoient précipité si impétueusement la décadence de la grandeur romaine. Il découvrit bientôt qu'il étoit impossible de replacer cette grandeur sur une base solide, sans rétablir la vertu publique, les principes fondamentaux de la constitution, les mœurs antiques de l'Etat, & la majesté des loix opprimée. Pour exécuter un projet si beau, mais si difficile, il résolut d'abord de faire revivre l'ancien office de censeur, magistrature importante, qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement (1), jusqu'à ce qu'usurpée par

---

l'historien des Goths. Ils ne se ressemblent que par le manque d'exactitude.

(1) Montesquieu. Grandeur & décadence des Romains, c. 8. Il parle de la nature & de l'usage de

les Césars, elle eût perdu son intégrité primitive, & fût tombée insensiblement en oubli (1). Persuadé que la faveur du souverain peut donner la puissance, mais que l'estime du peuple confère seule l'autorité, Dèce abandonna le choix d'un censeur au suffrage libre du sénat. Les voix unanimes, ou plutôt les acclamations de l'assemblée, nommèrent Valérien, comme le plus digne de remplir cet auguste emploi. Ce vertueux citoyen, qui fut depuis revêtu de la pourpre, servoit alors avec distinction dans les troupes. Dès que l'Empereur eut appris son élection, il assembla dans son camp un

A. 251, 27 octobre.

la censure avec sa sagacité ordinaire & avec une précision peu commune.

(1) Vespasien & Titus furent les derniers censeurs (Pline, hist. nat. VII, 49. Censorin, *de die natali*). La modestie de Trajan ne lui permit pas d'accepter un honneur dont il étoit digne; & son exemple fut une loi pour les Antonins. Voyez le panégyrique de Pline, c. 45 & 60.

conseil général; & avant de donner l'investiture au nouveau censeur, il crut devoir lui rappeller la difficulté & l'importance de sa charge. « Heureux » Valérien, dit le Prince à son illustre » sujet, heureux d'avoir mérité l'appro- » bation du sénat & de la république! » Acceptez la censure, & réformez les » mœurs du genre humain. Vous choi- » sirez parmi les sénateurs ceux qui » méritent de conserver leur rang dans » cette auguste assemblée. L'ordre éques- » tre vous devra le rétablissement de » son ancienne splendeur. En augmen- » tant les revenus de l'Etat, songez à » diminuer les charges publiques. Par- » tagez en plusieurs classes régulières » la multitude confuse des citoyens. » Que la puissance militaire, les riches- » ses, les vertus & les ressources de » Rome soient l'objet constant de votre » attention. Vos décisions auront force » de loix. L'armée, le palais, les mi- » nistres de la justice, les grands offi-
» ciers

» ciers de l'Empire ſont ſoumis à votre » tribunal. Nul n'eſt excepté que les » Conſuls ordinaires (1), le Préfet de » la ville, le Roi des ſacrifices & la » première des Veſtales, auſſi long- » tems que cette vierge conſervera ſa » chaſteté; & même ce petit nombre, » qui peut ne pas redouter la ſévérité » du cenſeur romain s'efforcera de ga- » gner ſon eſtime (2) ».

Un magiſtrat revêtu d'un pouvoir ſi étendu, auroit moins été le miniſtre que le collègue de ſon maître (3). Valérien redoutoit avec raiſon une place qui devoit l'expoſer aux ſoup-

Ce projet impraticable & ſans effet.

(1) Malgré cette exemption, Pompée parut cependant devant le tribunal du Cenſeur pendant ſon conſulat. L'occaſion étoit à la vérité également ſingulière & honorable. Plutarque, vie de Pompée, p. 630.

(2) Voyez le diſcours original dans l'hiſtoire auguſte, p. 173, 174.

(3) C'eſt peut-être ce qui a trompé Zonare. Cet auteur ſuppoſe que Valérien fut alors déclaré le collégue de Déce, l. XII, p. 625.

çons & à l'envie. Sa modestie parut allarmée de la grandeur du poste où on vouloit le placer. Après avoir insisté sur sa propre insuffisance & sur la corruption du siècle, il représenta fort adroitement que l'office de censeur ne pouvoit être séparé de la dignité impériale, & que les mains d'un sujet étoient trop foibles pour supporter l'énorme fardeau d'une telle administration (1). La guerre arrêta bientôt l'exécution d'un projet spécieux, mais impraticable; & en mettant Valérien à l'abri du danger, elle épargna au Prince la honte de ne pas réussir. Un censeur peut maintenir les mœurs d'un Etat; il ne saura jamais les rétablir. Il est impossible que l'autorité d'un pareil magistrat soit avantageuse, qu'elle produise même aucun effet, à moins qu'il ne trouve dans le cœur du peuple un sentiment vif d'honneur & de

(1) Histoire auguste, p. 174. La réponse de l'Empereur est omise.

vertu, & qu'il ne soit soutenu par un respect religieux pour l'opinion publique, & par une foule de préjugés utiles favorisant les mœurs nationales. Dans un tems où ces principes sont anéantis, l'office de censeur doit dégénérer en vaine représentation, ou devenir un nouvel instrument d'oppression (1) & de despotisme. Il étoit plus aisé de vaincre les Goths, que de déraciner les vices de l'Etat. Quel pouvoit donc être l'espoir de Dèce, puisque même dans la première de ces entréprises il perdit son armée & la vie ?

Défaite & mort de Dèce & de son fils.

Environnés des troupes romaines, les Goths se trouvoient alors exposés à des attaques continuelles. Le siége de Philippopolis leur avoit coûté leurs meilleurs soldats, & le pays dévasté n'offroit plus de subsistance au reste d'une multitude de Barbares indisci-

(1) Telles que les tentatives d'Auguste, pour la réforme des mœurs, Tacite, an, III, 24.

plinés. Dans cette extrémité ils auroient volontiers rendu leur butin & leurs prisonniers, pour avoir la permiſſion de ſe retirer paiſiblement ; mais l'Empereur ſe croyoit ſûr de la victoire ; & réſolu de répandre une terreur ſalutaire parmi toutes les nations du nord, il refuſa d'écouter aucun accommodement. Des Barbares intrépides préfèrent la mort à l'eſclavage. Il fallut en venir aux mains. La bataille ſe donna ſous les murs d'une ville obſcure de la Mœſie, appellée *Forum Terebronii* (1). L'armée des Goths étoit rangée ſur trois lignes, & par un effet du haſard ou d'une ſage diſpoſition, un marais couvroit le front de leur troiſième ligne. Au commencement de l'action, le fils de Déce, jeune Prince de la plus belle eſpérance, &

(1) Tillemont, Hiſtoire des Empereurs, tom. III, p. 598. Comme Zoſime, & quelques-uns de ceux qui l'ont ſuivi, prennent le Danube pour le Tanaïs, ils placent le champ de bataille dans les plaines de la Scythie.

déja revêtu de la pourpre, fut percé d'une flèche, & tomba mort à la vue d'un pere affligé qui, rappellant sa fermeté, s'efforçoit de ranimer le courage de ses troupes. « La perte d'un soldat, » s'écrioit-il, importe peu à la Républi- » que (1). » Le choc fut terrible; c'étoit le combat du désespoir contre la douleur & la rage. Enfin la première ligne des Goths fut enfoncée. La seconde, qui s'avançoit pour la soutenir, eut le même sort. La troisième seulement restoit entière, disposée à disputer le passage du marais que l'ennemi présomptueux eut l'imprudence de vouloir forcer. La fortune change tout-à-coup. » Tout est contre les Romains, la pro- » fondeur du marécage, un terrein où » l'on enfonce pour peu qu'on s'arrête, » où l'on glisse quand on fait un pas; » la pesanteur de la cuirasse, la hauteur

(1) Aurelius Victor place la mort des deux Déces dans deux actions différentes; mais j'ai préféré le récit de Jornandès.

» des eaux, qui ne permet pas de lan-» cer le javelot. Au contraire, les Bar-» bares, habitués à combattre dans les » terreins marécageux, outre l'avan-» tage de la taille, avoient encore celui » des longues piques, dont ils attei-» gnoient de loin (1). » Après d'inutiles efforts, l'armée romaine fut ensevelie dans ce marais, & jamais on ne put retrouver le corps de l'empereur (2). Tel fut le destin de Déce, âgé pour lors de cinquante ans; monarque accompli, actif dans la guerre, affable au sein de la paix (3). Son fils auroit été digne de lui succéder. La vie & la mort de ces deux Princes les ont

(1) J'ai hazardé de tirer de Tacite (an. 1, 64) le tableau d'une action semblable entre une armée Romaine & une Tribu Germanique. *La traduction est de l'Abbé de la Bleterie.*

(2) Jornandès, c. 18. Zosime, l. 1. p. 22. Zonare, l. XII, p. 627. Aurel. Victor.

(3) Les Déces furent tués avant la fin de l'année 251, puisque les nouveaux Princes prirent possession du consulat dans les calendes de janvier qui suivirent.

fait comparer aux plus brillans modèles de la vertu républicaine (1).

Ce funeste coup abattit pour quelque temps l'insolence des légions. Elles attendirent patiemment, & reçurent avec soumission le décret du sénat qui régloit la succession à l'empire. Un juste respect pour la mémoire de Déce éleva sur le trône le seul fils qui lui survivoit. Hostilien eut le titre d'empereur; mais avec un rang égal, on donna une autorité plus réelle à Gallus, dont l'expérience & l'habileté parurent nécessaires pour guider les pas du jeune Prince & pour gouverner la Monarchie dans la malheureuse situation où elle étoit réduite (2). Le premier soin du nouvel Empereur fut de délivrer les provinces Illyriennes de l'oppression

Election de Gallus. A. 251. Décembre.

A. 252

(1) L'histoire auguste, p. 223, leur donne une place très-honorable parmi le petit nombre de bons Princes qui régnèrent entre Auguste & Dioclétien.

(2) *Hæc ubi patres comperere...... decernunt.* Victor, *in Cæsaribus.*

cruelle d'un ennemi victorieux. Il conſentit à laiſſer entre les mains des Goths un butin immenſe, fruit de leur invaſion; & ce qui ajoutoit à la honte de l'Etat, il leur abondonna un grand nombre de priſonniers d'une naiſſance & d'un mérite diſtingués. Sacrifiant tout au deſir d'appaiſer le reſſentiment de ces fiers vainqueurs, & de faciliter leur départ, il s'engagea même à leur payer tous les ans une ſomme conſidérable, à condition qu'ils n'infeſteroient plus les provinces romaines (1).

Retraite des Goths.

Gallus achete la paix en payant aux Barbares un tribut annuel.

Dans le ſiècle des Scipions, les Rois, qui recherchoient la protection de la République, ne dédaignoient pas de recevoir des préſens de peu de valeur, mais auxquels la main d'un allié puiſſant attachoit le plus grand prix. Une chaiſe d'yvoire, un ſimple manteau de pourpre, une coupe d'argent, ou quelques pièces de cuivre (2), ſatisfaiſoient les Souve-

(1) Zonare, l. XII, p. 628.

(2) Le riche Monarque d'Egypte accepta avec joie

rains les plus opulens de la terre. Lorſque Rome eut englouti les tréſorsdes nations, les Céſars crurent qu'il étoit de leur grandeur, & même de leur politique d'exercer envers les alliés de l'Etat une libéralité conſtante & réglée par une ſage modération. Ils ſecouroient la pauvreté des Barbares, honoroient leur mérite, & récompenſoient leur fidélité. Ces marques volontaires de bonté ne paroiſſoient pas arrachées par la crainte; elles venoient ſeulement de la généroſité ou de la gratitude des Romains. Les amis & les ſupplians avoient des droits aux préſens & aux ſubſides de l'Empereur. Ceux qui les réclamoient comme une dette (1), eſſuyoient un dur refus. Mais

Mécontentement public.

& avec reconnoiſſance une chaiſe (*ſella*), une robe (*toga*), & une coupe (*patera*) d'or du poids de cinq livres (Tite-Live, XXVII, 4). *Quina millia æris* (qui valoient environ quatre cens dix livres), étoient le préſent ordinaire que la République donnoit aux Ambaſſadeurs étrangers. Tite-Live, XXXI, 9.

(1) Voyez quelle étoit la fermeté d'un général Romain juſques ſous le règne d'Alexandre Sevère. *Excerpta legationum*, p. 25, édition du Louvre.

la clause d'un payement annuel à un ennemi vainqueur parut un tribut ignominieux. Les Romains, jusques-là maîtres du monde, n'avoient point encore été accoutumés à recevoir la loi d'une troupe de Barbares. Le Prince qui, par une concession volontaire, avoit probablement sauvé sa patrie, devint l'objet du mépris & de l'aversion générale. Hostilien avoit été enlevé au milieu des ravages de la peste; on fit à Gallus un crime de sa mort (1). Le cri de la haine imputa même la défaite de Déce aux conseils perfides de son odieux successeur (2). La tranquillité que Rome goûta la première année de son administration (3) servit plutôt à enflammer qu'à appaiser le mécontentement public;

(1) Pour la peste, voyez Jornandès, c. 19; & Victor, *in Cæsaribus*.

(2) Ces accusations improbables sont rapportées par Zosime, l. 1, p. 23, 24.

(3) Jornandès, c. 19. L'écrivain Goth observa du moins la paix que ses compatriotes victorieux avoient jurée à Gallus.

& dès que le danger de la guerre eut été éloigné, on ſentit plus fortement & d'une manière bien plus vive l'infamie de la paix.

Victoire & révolte d'Emilien. A. 253.

Mais quel dut être le reſſentiment des Romains, lorſqu'ils découvrirent qu'ils n'avoient point aſſuré leur repos même au prix de leur honneur? Le fatal ſecret de l'opulence & de la foibleſſe de l'Empire avoit été révélé à l'univers. De nouveaux eſſaims de Barbares, enhardis par le ſuccès de leurs compatriotes, & ne ſe croyant pas enchaînés par les mêmes traités, répandirent la déſolation dans les provinces de l'Illyrie, & portèrent la terreur juſqu'aux pieds du capitole. Un gouverneur de Pannonie & de Mœſie entreprit la défenſe de l'Etat, que paroiſſoit abandonner le timide Gallus. Emilien rallia les troupes diſperſées & ranima leur courage abattu. Tout-à-coup les Barbares ſont attaqués, mis en déroute, chaſſés & pourſuivis au-delà du Danube. Le général victo-

rieux distribua aux compagnons de ses exploits l'argent destiné pour le tribut, & les acclamations de l'armée le proclamèrent Empereur sur le champ de bataille (1). Gallus sembloit avoir oublié les intérêts de l'Etat au milieu des plaisirs de l'Italie ; informé presque dans le même instant de la révolte heureuse & de la marche rapide de son ambitieux lieutenant, il s'avança au-devant de lui jusqu'aux plaines de Spolete. Lorsque les armées furent en présence, les soldats de Gallus comparèrent la conduite indigne de leur Souverain avec la gloire de son rival ; ils admiroient la valeur, la libéralité d'Emilien, qui offroit à tous les déserteurs une augmentation de paye considérable (2). Le meurtre de Gallus & de son fils Volusien termina la guerre civile ; le sénat donna une sanction légale aux droits de conquête. Les lettres d'Emilien, à cette assemblée,

Gallus abandonné & tué, A. 253. Mai.

(1) Zosime, l. 1, p. 25, 26.

(2) Victor, *in Cæsaribus*.

ſont un mélange de modération & de vanité. Il l'aſſuroit qu'il remettroit à ſa ſageſſe l'adminiſtration civile, & que, content de la qualité de général, il maintiendroit la gloire de la république, & délivreroit l'Empire en peu de temps des Barbares de l'orient & du nord (1). Son orgueil eut lieu d'être ſatisfait de l'applaudiſſement des ſénateurs. Il exiſte encore des médailles où il eſt repréſenté avec le nom & les attributs d'Hercule le victorieux, & de Mars le vengeur (2).

Valérien venge la mort de Gallus, & eſt proclamé empereur.

Si le nouveau monarque poſſédoit de grands talens, il n'eut pas le temps néceſſaire pour remplir ſes magnifiques promeſſes. Il ſe paſſa moins de quatre mois entre ſon élévation & ſa chûte (3). Gallus avoit été vaincu; on vit bientôt paroître un compétiteur plus formidable

(1) Zonare, l. XII, p. 628.

(2) Banduri numiſmata, p. 94.

(3) Eutrope, l. IX, c. 6, dit *tertio menſe*. Euſebe ne parle pas de cet Empereur.

que Gallus. Cet infortuné Prince avoit chargé Valérien, déja revêtu du titre honorable de censeur, d'amener à son secours les légions de la Gaule & de la Germanie (1). Valérien exécuta cette commission avec zèle & avec fidélité; arrivé trop tard pour sauver son Souverain, il résolut de le venger. La sainteté de son caractère, & plus encore, la supériorité de son armée, imprimèrent du respect aux troupes d'Emilien, qui restoient toujours campées dans les plaines de Spolete. Ces soldats indisciplinés n'avoient jamais été dirigés par aucun principe; devenus alors incapables d'attachement personnel, ils ne balancerent
A. 253. Août. pas à tremper leurs mains dans le sang d'un Prince qui venoit d'être l'objet de leur choix partial. Ils commirent seuls le crime; Valérien en recueillit le fruit. A la vérité, la guerre civile porta ce sage citoyen sur le trône; mais il en

(1) Zosime, l. 1, p. 28. Eutrope & Victor placent l'armée de Valerien dans la Rhetie.

monta les degrés avec une innocence rare, dans ce ſiècle de révolutions, puiſqu'il ne devoit ni reconnoiſſance ni fidélité au Souverain dont il prenoit la place.

Valérien avoit environ ſoixante ans (1) lorſqu'il commença ſon règne. Ce ne furent ni le caprice du peuple ni les clameurs de l'armée qui lui mirent la couronne ſur la tête; il ſembloit obéir à la voix unanime de l'univers Romain. En parcourant ſucceſſivement la carriere des honneurs, il avoit mérité la faveur des Princes vertueux, & il s'étoit montré l'ennemi des tyrans (2). La nobleſſe de ſon extraction, la douceur & la pureté de ſes mœurs, l'é- Caractère de Valérien.

(1) Il avoit environ ſoixante & dix ans lorſqu'il monta ſur le trône, ou, comme il eſt plus probable, lorſqu'il mourut. Hiſt. aug. p. 173. Tillemont Hiſt. des Emp. tom. III, p. 893, note 1.

(2) *Inimicus tyrannorum*, Hiſt. aug. p. 173. Lorſque le ſénat s'éleva avec un ſi beau zèle contre Maximin, Valérien joua le rôle d'un véritable patriote. Hiſt. aug. p. 156.

tendue de ses connoissances, & la grande expérience qu'il avoit acquise, lui attiroient la vénération du sénat & du peuple. Si le genre humain, selon la remarque d'un ancien auteur, eût été libre de se donner un maître, son choix seroit tombé sur Valérien (1). Peut-être le mérite de cet Empereur ne répondoit-il pas à sa réputation, son habileté ou du moins son courage se ressentoit peut-être de la langueur & du réfroidissement de l'âge. La conviction de sa propre foiblesse engagea Valérien à partager le trône avec un associé plus jeune & plus actif. Les circonstances ne demandoient pas moins un général qu'un Monarque, & l'expérience du censeur Romain auroit dû lui désigner le collégue le plus digne par ses talens militaires de recevoir la pourpre comme la récompense de son

Malheur général des regnes de Valérien & de Gallien. A. 253-268

(1) Selon la distinction de Victor, il paroît que Valérien reçut de l'armée le titre d'*Imperator*, & du sénat, celui d'*Auguste*.

mérite.

mérite. Au lieu de faire un choix judicieux, qui, en affermiſſant ſon règne, auroit rendu ſa mémoire chère à la poſtérité, Valérien ne conſulta que les mouvemens de la tendreſſe ou de la vanité; il conféra les honneurs ſuprêmes à ſon fils Gallien, jeune Prince, dont les vices efféminés avoient été juſqu'alors cachés dans l'obſcurité d'une condition privée (1). Le père & le fils gouvernèrent enſemble l'univers durant ſept ans environ. Gallien regna ſeul pendant huit autres années. Mais toute cette période ne préſente qu'une ſuite non interrompue de calamités & de confuſion. L'Empire Romain, attaqué de tous côtés, éprouva à la fois la fureur aveugle des Barbares du dehors, & l'ambition cruelle des uſurpateurs domeſtiques. Pour mettre de l'ordre & de la clarté

(1) D'après Victor & quelques médailles, M. de Tillemont (tom. III, p. 710) conclut avec raiſon que Gallien fut aſſocié à l'Empire vers le mois d'Août de l'année 253.

dans notre narration, nous ſuivrons moins la ſucceſſion incertaine des dates, que la diviſion plus naturelle des ſujets. Les plus dangereux ennemis de Rome furent alors, 1°. les Francs, 2°. les Allemands, 3°. les Goths, 4°. les Perſes. Sous ces dénominations générales nous comprendrons des tribus moins conſidérables, qui ſe ſont auſſi rendues célèbres par leurs exploits, mais dont les noms rudes & obſcurs ne ſerviroient qu'à ſurcharger la mémoire & à fatiguer l'attention du lecteur.

Incurſions des Barbares.

Origine & confédération des Francs.

I. Comme la poſtérité des Francs forme une des nations les plus grandes & les plus éclairées de l'Europe; l'érudition & le génie ſe ſont épuiſés pour découvrir l'état primitif de ſes barbares ancêtres. Aux contes de la crédulité, ont ſuccédé les ſyſtêmes de l'imagination. L'eſprit de recherche a ſcrupuleuſement examiné tous les paſſages qui pouvoient éclaircir cette matière, il s'eſt porté ſur tous les lieux où il a

cru appercevoir de foibles traces d'une origine obscure. On a supposé que la Pannonie (1), que la Gaule, que le nord de la Germanie (2) donna naissance à cette fameuse colonie de guerriers. Enfin les critiques les plus sensés, rejettant les fausses migrations de conquérans imaginaires, ont embrassé une opinion, qui, par sa simplicité même, nous paroît être la seule vraie (3). Selon leurs savantes conjectures, les anciens habitans du Veser & du Bas-Rhin, se réunirent vers l'an deux cent quarante (4) & formèrent une nouvelle

(1) On a formé différens systêmes pour expliquer un passage difficile de Grégoire de Tours, l. II, c. 9.

(2) Le Géographe de Ravenne, I, II. En parlant de *Mauringania*, sur les confins du Dannemark, comme de l'ancienne demeure des Francs, a fait naître le systême ingénieux de Leibnitz.

(3) Voyez Cluvier, Germ. ant. III, c. 20. M. Freret, Mém. de l'Académie, tom. XVIII.

(4) Vraisemblablement sous le règne de Gordien. La circonstance particulière qui y donna lieu a été pleinement examinée par Tillemont, tom. III, p. 710, 1181.

confédération sous le nom de Francs. Le Cercle de Westphalie, le Landgraviat de Hesse, les Duchés de Brunswick & de Lunebourg étoient autrefois la patrie des Cauques, qui, dans leurs marais inaccessibles, défioient les armes Romaines (1), des Chérusques fiers du nom d'Arminius, des Cattes, redoutables par la force & par l'intrépidité de leur infanterie, & de plusieurs autres tribus moins puissantes & moins célèbres (2). L'amour de la liberté étoit la passion dominante de ces Germains, la jouissance de cette liberté leur plus précieux trésor, & le mot qui désignoit cette jouissance, l'expression la plus agréable à leur oreille. Ils méritoient, ils prirent, ils conservèrent la dénomination de Francs ou hommes libres : titre honorable qui cachoit, mais qui ne détruisoit pas les noms

(1) Pline, hist. nat. xvi, 1. Les panégyristes font souvent allusion aux marais des Francs.

(2) Tacite, Germ. 30, 37.

particuliers des différens peuples de la confédération (1). Un consentement tacite & un avantage réciproque dictèrent les premières loix de l'union. L'expérience & l'habitude la cimentèrent par dégrès. La ligue des Francs pourroit être en quelque sorte comparée avec le Corps Helvétique, où chaque canton, retenant sa souveraineté indépendante, concourt avec les autres, dans la cause commune, sans reconnoître de chef suprême ni d'assemblée représentative (2). Mais le principe des deux confédérations est extrêmement différent. Une paix de deux cens ans a récompensé la politique sage & vertueuse des Suisses. L'inconstance, la soif du pillage & la violation des traités les plus solemnels ont déshonoré le caractère des Francs.

(1) On voit paroître là plupart de ces anciens noms dans une période moins éloignée. Voyez-en des vestiges dans Cluvier, Germ. ant. l. III.

(2) Simler, *de Repub. Helv. cum notis* Fuselin.

Ils envahissent la Gaule.

Depuis long-temps les Romains éprouvoient la valeur entreprenante des habitans de la basse Germanie ; tout-à-coup les forces réunies de ces Barbares menacèrent la Gaule d'une invasion plus formidable, & exigèrent la présence de Gallien, l'héritier & le collègue de l'Empereur (1). Tandis que ce Prince & Salonin, son fils, encore enfant, déployoient dans la Cour de Trêves toute la majesté du trône, les armées se signalèrent sous le commandement de Posthume ; quoique cet habile général trahît par la suite la famille de Valérien, il fut toujours fidèle à la cause importante de la Monarchie. Le langage perfide des panégyriques & des médailles parle obscurément d'une longue suite de victoires ; des titres, des trophées attestent, si l'on peut ajouter foi à un pareil témoignage, la réputation de Posthume, qui est

(1) Zosime, l. 1, p. 27.

ſouvent appellé le vainqueur des Germains & le libérateur de la Gaule (1).

Ils ravagent l'Eſpagne.

Mais un ſimple fait, le ſeul à la vérité dont nous ayons une connoiſſance certaine, renverſe en quelque ſorte ces monumens de la vanité & de l'adulation. Le Rhin, quoique décoré du titre de ſauve-garde des provinces, fut une bien foible barrière contre l'eſprit de conquête qui animoit les Francs. Leurs dévaſtations rapides s'étendirent depuis ce fleuve juſqu'aux pieds des Pyrénées. Ils franchirent bientôt ces hautes montagnes que la nature ſembloit leur oppoſer. L'Eſpagne n'avoit jamais redouté les incurſions des Germains; elle fut incapable de leur réſiſter. Pendant douze ans, la plus grande partie du règne de Gallien,

(1) M. de Brequigny (Mém. de l'Acad. tom. XXX) nous a donné une vie très-curieuſe de Poſthume. On a formé pluſieurs fois le projet d'écrire la vie des Empereurs d'après les médailles & les inſcriptions; & juſqu'à préſent cet ouvrage manque.

cette contrée opulente devint un théâtre de deſtruction, & ne préſenta de tous côtés que la foibleſſe aux priſes avec la fureur. Tarragone, capitale floriſſante d'une province tranquille, fut ſaccagée & preſque détruite (1). Et du temps d'Oroſe, qui écrivoit dans le cinquième ſiècle, de miſérables cabanes, éparſes au milieu des ruines d'un grand nombre de villes magnifiques, rappelloient encore la rage des Barbares (2). Lorſque le pays épuiſé n'offrit plus aucune eſpèce de butin, les Francs s'emparèrent de quelques vaiſſeaux dans les ports d'Eſpagne (3),

(1) Aurel. Victor. c. 33. Au lieu de *pæne direpto*, le ſens & l'expreſſion demandent *deleto*, quoiqu'à la vérité il ſoit également difficile, par des raiſons fort différentes, de corriger le texte des meilleurs écrivains & des plus mauvais.

(2) Du temps d'Auſone (à la fin du quatrième ſiècle), Ilerda ou Lerida étoit dans un état de ruine, ſuite vraiſemblablement de cette invaſion (Auſone, épit. XXV, 58).

(3) M. Valois ſe trompe donc, lorſqu'il ſuppoſe que les Francs ont envahi l'Eſpagne par mer.

& passèrent en Mauritanie. Quel dut être, à la vue de ces peuples féroces, l'étonnement d'une région si éloignée? Lorsqu'ils abordèrent sur la côte d'Afrique, où l'on ne connoissoit ni leur nom ni leurs mœurs, ni leurs traits, ils parurent sans doute tomber tout-à-coup d'un nouveau monde (1).

Et passent en Afrique.

II. Au-delà de l'Elbe, dans cette partie de la haute Saxe que l'on appelle aujourd'hui le marquisat de Lusace, il existoit anciennement un bois révéré, siège formidable de la religion des Suèves. Personne n'y entroit qu'il ne fût lié; & l'on ne pouvoit pénétrer dans l'enceinte sacrée sans reconnoître, par cette attitude humiliante & par des prosternemens, la présence immédiate de la divinité souveraine (2). Le patriotisme ne contribuoit pas moins que la superstition à consacrer le Sonnen-

Origine & renommée des Suèves.

(1) Aurel. Victor. Eutrope, IX, 6.

(2) Tacite, Germ. 38.

wald, ou bois des Semnones (1). Selon la créance universelle, la nation avoit reçu sa première existence sur ce lieu sacré. Les nombreuses tribus qui se glorifioient d'être du sang des Suèves, y envoyoient en certains temps des ambassadeurs; la mémoire de leur extraction commune se perpétuoit par des sacrifices humains. Les habitans des contrées intérieures de la Germanie, depuis les bords de l'Oder jusqu'à ceux du Danube, portoient le nom général de Suèves. Ces peuples étoient distingués des autres Germains par une mode particulière d'arranger leurs longs cheveux, qu'ils rassembloient en forme de nœud sur le haut de la tête. Ils chérissoient un ornement qui faisoit paroître leurs rangs plus élevés & plus terribles sur le champ de bataille (2).

(1) Cluvier, Germ. ant. III, 25.

(2) *Sic Suevi à ceteris Germanis, Sic Suevorum ingenui à servis separantur.* Quelle orgueilleuse distinction!

Les Germains, si jaloux de la gloire militaire, reconnoissoient tous la supériorité des Suèves; ils ne croyoient pas que ce fût une disgrace de fuir devant une nation à laquelle les dieux immortels eux-mêmes n'auroient pas résisté; c'est ainsi que s'exprimèrent les tribus des Tinctères & des Usipiens, qui marchèrent avec une grande armée au-devant du dictateur César (1).

Différentes Tribus de Suèves prennent le nom d'Allemands.

Sous le règne de Caracalla un nombreux essaim de Suèves, parut sur les rives du Mein & dans le voisinage des provinces Romaines, attirés par l'espoir de trouver des vivres, du butin ou de la gloire (2). Cette armée de volontaires, levés à la hâte, forma par dégrés une grande nation; & comme elle étoit composée d'une foule de tribus différentes, elle prit le nom d'Allemands, (ou *All-men*, *tous hommes*

(1) César, *in bel. gal.* IV, 7.

(2) Victor, *in Caracalla.* Dion Cassius, l. LXVII, p. 1350.

dans les langues du Nord) pour désigner à la fois leurs différentes races & leur bravoure commune (1). Ils se rendirent bientôt formidables aux Romains par leurs incursions. Les Allemands combattoient principalement à cheval; & leur cavalerie tiroit encore une nouvelle force d'un mélange d'infanterie légère, choisie parmi les jeunes guerriers les plus braves & les plus actifs, & accoutumés par de fréquens exercices à suivre les cavaliers dans les marches les plus longues, dans les chocs les plus furieux & dans les retraites les plus précipitées (2).

Les Allemands envahissent la Gaule & l'Italie.

Ces fiers Germains, étonnés d'abord des préparatifs immenses d'Alexandre-Sévère, respectèrent les armes de son

(1) Cette étymologie (bien différente de celles qui amusent l'imagination des sçavans) nous a été conservée par Asinius Quadratus, historien original cité par Agathias, 1, c. 5.

(1) Ce fut ainsi que les Suèves combattirent contre César; & cette manœuvre mérita l'approbation du vainqueur (*in bel. Gal.* 1, 48).

ſucceſſeur, Barbare qui les égaloit en courage & en férocité. Mais toujours prêts à fondre ſur les frontières de l'empire, ils augmentèrent le déſordre général qui déchira Rome après la mort de Dèce. Les riches provinces de la Gaule éprouvèrent leur fureur, & ce peuple arracha le premier le voile qui déroboit à l'univers la foible majeſté de l'Italie. Un nombreux corps d'Allemands traverſa le Danube, pénétra par les Alpes Rhétiennes dans les plaines de Lombardie, s'avança juſqu'à Ravenne, & déploya ſes étendards victorieux preſqu'à la vue de la capitale (1). Cette inſulte & le danger de l'état rallumèrent dans l'eſprit des ſénateurs quelqu'étincelle de leur ancienne vertu. Les Empereurs ſe trouvoient alors engagés dans des guerres très-éloignées. Valérien en Orient, & Gallien ſur les

(1) Hiſtoire auguſte, p. 215, 216. Dexippus, *Excerpta legationum*, p. 8. Saint Jerome, chron. Oroſe, VII, 22.

bords du Rhin. Toutes les espérances, toutes les ressources des Romains étoient en eux-mêmes. Dans cette extrêmité, le sénat prit la défense de la républi-que; il mit en ordre de bataille les gardes prétoriennes qui avoient été laissées dans la ville; & pour com-pléter leur nombre, il enrôla les plus forts & les plus zélés des Plébéiens. Les Allemands, surpris de voir tout-à-coup une armée plus nombreuse que la leur, repassèrent en Germanie chargés de butin; & le timide Romain prit cette retraite pour une victoire (1).

Ils sont repoussés de devant Rome par le Senat. & par le peuple.

Lorsque Gallien eut appris que les Barbares avoient été forcés d'abandon-ner les murs de sa capitale, loin d'ap-prouver la conduite du sénat, il crai-gnit que son courage ne le portât un jour à délivrer Rome de la tyrannie domestique, aussi-bien que des inva-sions étrangères. Sa lâche ingratitude

Gallien interdit aux Sénateurs le service militaire.

(1) Zosime, l. 1, p. 34.

parut visiblement dans un édit qui défendoit aux sénateurs d'exercer aucun emploi militaire, & même d'approcher du camp des légions. Mais ses alarmes n'étoient pas fondées. Les patriciens, énervés par le luxe & par les richesses, retombèrent bientôt dans leur caractère naturel. Ils acceptèrent comme une faveur cette exemption flétrissante de service ; & contens pourvu qu'on les laissât jouir de leurs théâtres, de leurs bains & de leurs maisons de campagne, ils abandonnèrent avec joie le fardeau du gouvernement aux mains des paysans & des soldats (1).

Un écrivain du bas Empire parle d'une autre invasion des Allemands, plus formidable, mais dont l'événement fut plus glorieux pour Rome. Trois cent mille de ces Barbares furent défaits, dit-on, près de Milan, dans une bataille où Gallien combattit en

Traité de ce Prince avec les Allemands.

(1) Aurel. Victor, *in Gallieno & Probo.* Ses plaintes respirent un grand esprit de liberté.

personne, avec cent mille Romains seulement (1). Cette victoire étonnante ne doit être attribuée qu'à la crédulité de l'historien, ou peut-être les exploits exagérés de quelque lieutenant de l'Empereur y ont-ils donné lieu. Gallien employa des armes d'une nature bien différente pour défendre l'Italie de la fureur des Germains. Il épousa Pipa, fille d'un Roi des Marcomans, tribu Suève, souvent confondue avec les Allemands dans leurs guerres & dans leurs conquêtes (2); & il accorda au père, pour prix de son alliance, un établissement considérable en Pannonie. Il paroît que les charmes naturels d'une beauté sauvage fixèrent l'inconstance de l'Empereur, & que les liens de la politique furent resserrés par ceux de l'amour. Mais l'orgueilleuse Rome conservoit encore

(1) Zonare, l. XII, p. 631.

(2) L'un des Victor l'appelle Roi des Marcomans; l'autre Roi des Germains.

ses préjugés. Elle refusa le nom de mariage à l'alliance profane d'un citoyen avec une Barbare, & l'épouse de Gallien ne fut jamais désignée que sous le titre flétrissant de sa concubine (1).

Incursions des Goths.

III. Nous avons déja tracé la marche des Goths depuis la Scandinavie, au moins depuis la Prusse, jusqu'à l'embouchure du Borystène ; & nous les avons vus porter ensuite leurs armes victorieuses sur les bords du Danube. Les provinces Romaines que ce fleuve séparoit de leurs établissemens furent perpétuellement infestées par les Germains & par les Sarmates sous les règnes de Valérien & de Gallien ; mais les habitans se défendirent avec une fermeté & un bonheur extraordinaires. Les pays qui étoient le théâtre de la guerre fournissoient aux légions un secours inépuisable d'excellens soldats :

---

(1) Voy. Tillemont, hist. des Empereurs, tom. III, p. 398, &c.

parmi ces paysans d'Illyrie, il y en eut plus d'un qui, parvenus au commandement des armées, déployèrent les talens d'un général habile. Les ennemis, campés sur les bords du Danube, menaçoient sans cesse les frontières : quoique leurs détachemens pénétrassent quelquefois jusqu'aux confins de la Macédoine & de l'Italie, les lieutenans de l'Empereur arrêtoient leurs progrès, ou les coupoient dans leurs retraites (1). Une nouvelle route vint s'offrir alors aux Barbares, & l'inondation couvrit d'autres contrées. Après avoir conquis l'Ukraine, les Goths devinrent bientôt maîtres de la côte septentrionale du Pont-Euxin : cette mer baignoit au midi les provinces opulentes & amollies de l'Asie-mineure, où l'on trouvoit tout ce qui pouvoit attirer un conquérant, & qui n'avoient rien pour lui résister.

(1) Voyez les vies de Claude, d'Aurélien & de Probus, dans l'histoire auguste.

Les rives du Boryſtène ne ſont qu'à vingt lieues du paſſage étroit (1) qui communique à la Tartarie-Crimée, péninſule connue chez les anciens ſous le nom de Cherſonèſe Taurique (2). C'eſt ſur ce rivage affreux qu'Euripide a placé la ſcène d'une de ſes plus intéreſſantes tragédies (3). L'imagination de ce poëte ſavoit embellir des plus brillantes couleurs les traditions de l'antiquité. Les ſacrifices ſanglans offerts à Diane, l'arrivée d'Oreſte & de Pylade, le triomphe de la religion & de la vertu ſur la férocité ſauvage, ſont l'emblême d'une vérité hiſtorique. Les Tauri, premiers habitans de la péninſule, avoient des mœurs cruelles; elles s'adoucirent inſenſiblement par leur com- **Ils s'emparèrent du royaume du Boſphore.**

(1) Sa largeur eſt environ d'une demi-lieue. Hiſt. général. des Tartares, p. 598.

(2) M. de Peyſſonel, qui avoit été Conſul François à Caffa : dans ſes obſervations ſur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube.

(3) Euripide, dans ſa tragédie d'Iphigénie en Tauride.

merce avec les Grecs, qui s'établirent le long des côtes maritimes. Ces colons dégénérés, & des Barbares à peine civilisés, formèrent le petit royaume du Bosphore, dont la capitale avoit été bâtie sur le détroit, où les eaux des palus méotides tombent dans le Pont-Euxin. Libres depuis la guerre du Péloponèse (1), ils furent enfin subjugués par l'ambitieux Mithridate (2): ils cédèrent ensuite, comme les autres sujets de ce Prince, à la force des armes Romaines. Après la chûte de la république (3), les Rois du Bosphore obéirent à l'Empire; leur alliance ne lui fut point inutile. Leurs armes, leurs présens, & quelques fortifications élevées le long de l'isthme, fermèrent aux

(1) Strabon, l. VII, p. 309. Les premiers Rois du Bosphore furent alliés d'Athênes.

(2) Appien, *in Mithrid.*

(3) Ce Royaume fut réduit par les armes d'Agrippa. Orose, VI, 21. Eutrope, VII, 9. Les Romains s'avancerent une fois à trois journées du Tanaïs. Tacite, an. XII, 17.

Sarmates l'entrée d'un pays qui par sa situation particulière & par la bonté de ses ports, dominoit le Pont-Euxin & l'Asie mineure (1). Tant que le sceptre fut entre les mains d'une famille de Rois héréditaires, ces Monarques s'acquittèrent de leurs fonctions importantes avec vigilance & avec succès; des factions domestiques & les craintes ou l'intérêt des usurpateurs obscurs qui s'étoient emparés du trône vacant, introduisirent les Goths dans le centre du Bosphore. Outre l'acquisition d'un pays fertile, les conquérans obtinrent assez de vaisseaux pour transporter leurs armées sur les côtes de l'Asie (2). Les bâtimens du Pont-Euxin étoient d'une forme singulière. On ne se servoit pour naviguer sur cette mer que de légers

Ils acquèrent des forces navales.

(1) Voyez le Toxaris de Lucien, s'il est possible de croire à la sincérité & aux vertus du Scythe, qui raconte une grande guerre de sa Nation contre les Rois du Bosphore.

(2) Zosime, l. 1, p. 28.

bateaux plats, conftruits en bois feulement fans aucun mélange de fer, & fur lefquels, dès que la tempête approchoit, on difpofoit un petit toît incliné (1). Tranquilles dans ces cabanes flottantes, les Goths bravoient une mer inconnue, & s'abandonnoient à des matelots, que la force feule avoit contraints d'entrer au fervice, & dont l'adreffe ne devoit pas être moins fufpecte que la fidélité. Mais l'efpoir du butin banniffoit toute idée du danger, & une intrépidité naturelle fuppléoit à la confiance plus raifonnable qu'infpirent la fcience & l'expérience. Sans doute des guerriers fi audacieux murmuroient fouvent contre des guides timides, qui, n'ofant fe livrer à la merci des flots fans les affurances les plus fortes d'un calme conftant, pouvoient à peine fe réfoudre à perdre les côtes de vue. Telle eft du moins aujourd'hui la pratique des

(1) Strabon, l. XI, Tacite, hift. III, 47. On les appelloit *Camaræ*.

Turcs (1); & ces peuples ne ſont vraiſemblablement pas inférieurs dans l'art de la navigation aux anciens habitans du Boſphore.

Première expédition maritime de ces peuples.

La flotte des Goths laiſſa la Circaſſie à gauche, & parut d'abord vers Pytius (2), la dernière limite des provinces Romaines, ville pourvue d'un bon port & défendue par une forte muraille. Ils y trouvèrent une réſiſtance qu'ils n'attendoient pas de la foible garniſon d'une forteresse éloignée. Les Barbares furent repouſſés : cet échec ſembla diminuer la terreur de leur nom. Tous leurs efforts devinrent inutiles tant que la garde de cette frontière fut confiée à Succeſſianus, officier d'un rang & d'un

(1) Voyez une peinture très-naturelle de la navigation du Pont Euxin, dans la ſeizième lettre de Tournefort.

(2) Arrien place la garniſon frontière à Dioſcurias ou Sebaſtopolis, à 15 lieues à l'eſt de Pytius. De ſon temps la garniſon du Phaſe ne conſiſtoit qu'en quatre cens hommes d'infanterie. Voyez le périplé du Pont-Euxin.

mérite supérieur. Mais aussi-tôt que Valérien l'eut élevé à un poste plus honorable & moins important, ils renouvellèrent leurs attaques, & la destruction de Pytius effaça le souvenir de leur première disgrace (1).

Les Goths assiègent & prennent Trébisonde.

En suivant le contour de l'extrémité orientale du Pont-Euxin, la navigation est d'environ cent lieues (2) depuis Pytius jusqu'à Trébisonde. Les Goths se portèrent à la vue du pays de Colchis, si fameux par l'expédition des Argonautes; ils entreprirent même de piller un riche temple à l'embouchure de Phase. Trébisonde, célébrée dans la retraite des dix mille comme une ancienne colonie Grecque (3), devoit sa splendeur & ses richesses à la magnificence de l'Empereur Adrien, qui avoit construit un port artificiel sur

(1) Zosime, l. 1, p. 30.

(2) Arrien (*in Periplo maris Eux.* 130) dit que la distance est de deux mille six cent dix stades.

(3) Xenophon, retraite des dix mille, l. IV, p. 348, édit. de Huchinson.

une côte où la nature n'a creusé aucun havre assuré (1). La ville étoit grande & fort peuplée. Une double enceinte de murs sembloit défier la fureur des Barbares ; & la garnison venoit d'être renforcée de dix mille hommes. Mais quels avantages peuvent suppléer à la vigilance & à la discipline ? Enervées par le luxe & ensevelies dans la débauche, les nombreuses troupes de Trébisonde dédaignoient de garder des fortifications qu'elles jugeoient imprenables. Les Goths ne tardèrent pas à découvrir l'extrême négligence des assiégés. Aussi-tôt ils préparent un grand amas de fascines, escaladent les murs dans le silence de la nuit, & parcourent la ville l'épée à la main. Les malheureux habitans périrent sous le fer du vainqueur, tandis que leurs lâches défenseurs se sauvèrent par les portes opposées à l'attaque. Les temples les

(1) Arrien, p. 129. L'observation générale est de Tournefort.

plus sacrés & les plus beaux édifices furent enveloppés dans une destruction commune. Les Goths se trouvèrent en possession d'un butin immense. Les contrées voisines avoient déposé leurs trésors dans Trébisonde, comme dans un lieu de sûreté. Les superbes dépouilles de cette ville remplirent une grande flotte qui mouilloit alors dans son port ; les Barbares, libres de dévaster toute la province du Pont (1), emmenèrent avec eux une quantité prodigieuse de captifs. Ils enchaînèrent aux rames de leurs vaisseaux les plus robustes d'entre ces malheureuses victimes ; enfin, fiers du succès de leur première expédition navale, ils retournèrent en triomphe dans leurs nouveaux établissemens du royaume du Bosphore (2).

Seconde expédition des Goths.

Lorsque les Goths se mirent une se-

(1) Voyez une lettre de Saint Grégoire Thaumaturge, Evêque de Neo-Cesarée, citée par Mascou, v, 37.

(2) Zosime, l. 1, p. 32, 33.

conde fois en mer, ils rassemblèrent des forces plus considérables en hommes & en bâtimens. Mais ils prirent une route tout-à-fait différente, & dédaignant les provinces épuisées du Pont, ils suivirent la côte occidentale de la mer Noire, passèrent devant les bouches du Borysthêne, du Niester & du Danube, prirent dans leurs courses un grand nombre de bateaux de pêcheurs, & s'approchèrent du canal resserré où le Pont-Euxin verse ses eaux dans la Méditerranée, & sépare l'Europe de l'Asie. La garnison de Chalcédoine campoit alors près du temple de Jupiter Urius, sur un promontoire qui commandoit l'entrée du détroit. Ce petit corps de troupes étoit supérieur aux Barbares, tant leurs invasions répondoient peu à l'effroi qu'elles inspiroient. Mais c'étoit en nombre seulement que les Romains surpassoient l'ennemi. Ils abandonnèrent avec précipitation leur poste avantageux, & livrèrent à la discrétion des

Les villes de Bithynie saccagées.

Goths la ville de Chalcédoine, abondamment fournie d'armes & de provisions. Les conquérans, prêts à se transporter par mer ou par terre dans les provinces intérieures de l'Empire, menaçoient à la fois l'Europe & l'Asie. Tandis qu'ils balançoient sur la route qu'ils devoient prendre, Nicomédie, éloignée seulement de vingt lieues du camp de Chalcédoine (1), leur fut montrée comme une conquête facile. Incapable de soutenir un siége, cette ancienne capitale des Rois de Bithynie renfermoit de grandes richesses. Un perfide transfuge conduisit la marche, dirigea les attaques, & partagea le butin; car les Goths avoient appris assez de politique pour récompenser le traître qu'ils détestoient. Nice, Pruse, Apæmée, Cios, villes qui, rivales de Nicomédie, en avoient quelquefois imité la splendeur, eurent le même

(1) Itiner. hyerosolym. p. 572. Wesseling.

fort ; & bientôt toute la Bithynie éprouva les plus cruelles calamités. Depuis long-temps les foibles habitans de l'Asie ne connoissoient plus l'usage des armes. Trois cens ans de paix avoient éloigné toute idée de danger. Les anciennes murailles tomboient en ruine, & les revenus des cités les plus opulentes servoient à la construction des bains, des temples & des théâtres (1).

Lorsque Cysique résista aux efforts de Mithridate (2), on y voyoit trois arsenaux remplis de bled, d'armes & de machines de guerre (3) ; deux cens galères défendoient son port, & des loix sages veilloient à sa conservation. Cette place n'avoit rien perdu de son état florissant ; mais il ne lui restoit de

Retraite des Goths.

(1) Zosime, l. 1, p. 32, 33.

(2) Il assiégea la place avec quatre cents galères, cent cinquante mille hommes de pied, & une nombreuse cavalerie. Voyez Plutarque, *in Lucul.* Appien, *in Mithrid.* Ciceron, *pro lege Manilia*, c. 8.

(3) Strabon, l. XII, p. 573.

son ancienne force qu'une situation avantageuse dans une petite île de la Propontide, qui tenoit par deux ponts seulement au continent de l'Asie. Après avoir saccagé Pruse, les Goths s'avancèrent à six lieues (1) de Cysique, avec l'intention de la détruire. Un heureux accident retarda la ruine de cette ville. La saison étoit pluvieuse, & les eaux du lac Apolloniates, réservoir de toutes les sources du mont Olympe, s'élevoient à une hauteur extraordinaire. La petite rivière de Rhyndacus, qui en sort, devint tout-à-coup un torrent large & rapide, qui arrêta les progrès des Goths. Ils avoient probablement laissé leur flotte à Héraclée : ce fut dans cette ville qu'ils se rendirent avec une longue suite de chariots chargés des dépouilles de la Bithynie; & ils traversèrent cette malheureuse province à la lueur des

(1) Pocock, description de l'Orient, l. II, c. 23, 24.

flammes de Nice & de Nicomédie, qu'ils avoient impitoyablement brûlées (1). On parle obſcurément d'un combat douteux, qui aſſura leur retraite (2); mais une victoire même complette ne leur auroit été que fort peu avantageuſe, puiſque l'approche de l'équinoxe d'automne les avertiſſoit de hâter leur retour. Naviguer ſur le Pont-Euxin avant le mois de mai ou après celui de ſeptembre; c'eſt, aux yeux des Turcs modernes, le comble de l'imprudence & de la folie (3).

Troiſième expédition maritime des Goths.

Lorſque nous apprenons que la troiſième flotte équipée par les Goths, dans les ports de la Cherſonèſe Taurique, conſiſtoit en cinq cens voiles (4), auſſi-

(1) Zoſime, l. 1, p. 33.

(2) George Syncelle rapporte une Hiſtoire inintelligible du Prince *Odenat*, qui défit les Goths & qui fut tué par le Prince *Odenat*.

(3) Voyages de Chardin, tom. 1, p. 45. Il s'embarqua à Conſtantinople avec les Turcs, pour ſe rendre à Caffa.

(4) George Syncelle, p. 382, parle de cette ex-

tôt notre imagination multiplie leurs forces, & se représente un armement formidable; mais, selon le témoignage du judicieux Strabon (1), les bâtimens de corsaires, dont les Barbares du Pont & de la petite Scythie faisoient usage, ne pouvoient contenir que vingt-cinq ou trente hommes; ainsi, nous ne craindrons pas d'assurer que quinze mille guerriers au plus s'embarquèrent pour cette grande expédition. Impatiens de franchir les limites du Pont-Euxin, ils dirigèrent leur course destructive du Bosphore Cimmérien à celui de Thrace. A peine avoient-ils gagné le milieu du détroit, qu'ils en furent rejettés tout-à-coup à l'entrée. Un vent favorable les porta le lendemain en peu d'heures dans la mer tranquille, ou plutôt dans le lac de la Propontide. Ils s'emparèrent de la petite île de

Ils passent le Bosphore & l'Helespont.

pédition, comme si elle eût été entreprise par les Herules.

(1) Strabon, l. XI, p. 495.

Cysique,

Cyfique, & détruifirent cette ville célèbre depuis plufieurs fiecles. Delà, fortant par le paffage étroit de l'Hélefpont, ils tournèrent toutes ces îles répandues fur l'Archipel ou la mer Egée. Les captifs & les déferteurs durent alors leur être abfolument néceffaires pour gouverner leurs vaiffeaux & pour les guider, lorfqu'ils portoient la défolation fur les côtes de la Grèce & de l'Afie. Enfin ils abordèrent au Pirée, cet ancien monument de la grandeur d'Athènes, dont il étoit féparé par une muraille de cinq milles de long (1). Les habitans de cette ville fembloient déterminés à une défenfe vigoureufe. Ils avoient effayé quelques préparatifs; & Cléodame, un des Ingénieurs nommés par l'Empereur pour fortifier les villes maritimes contre les Goths, avoit déja commencé à relever les murailles, qui n'avoient point été

(1) Pline, Hift. nat. III, 7.

réparées depuis Sylla. Les efforts de ſon art furent inutiles, & les Barbares devinrent maîtres de la patrie des Muſes. Tandis qu'ils s'abandonnoient à tous les excès de la fureur & de l'avarice, leur flotte, qu'ils avoient laiſſée dans le port ſous une foible garde, fut tout-à-coup attaquée par Dexippus. Ce brave citoyen s'échappa du ſac d'Athènes avec l'Ingénieur Cléodame, &, raſſemblant à la hâte une bande de volontaires, tant payſans que ſoldats, il vengea en quelque ſorte les malheurs de ſes compatriotes (1).

Ravagent la Grèce, & menacent l'Italie.

Cet exploit, quelqu'éclat qu'il ait pu jetter au milieu des ténèbres qui couvroient alors la gloire d'Athènes, ſervit plutôt à irriter qu'à ſubjuguer le

(1) Hiſt. aug. p. 181. Victor, c. 33. Oroſe, VII, 42. Zoſime, l. I, p. 35, Zonare, l. XII, 635. George Syncelle, p. 382. Ce n'eſt pas ſans quelque attention que nous pouvons expliquer & concilier leurs récits imparfaits. On apperçoit toujours des traces de la partialité de Dexippus, dans la relation de ſes exploits & de ceux de ſes compatriotes.

caractère indomptable des conquérans du Nord. Un incendie général ravagea dans le même temps toute la Grèce. Thèbes & Argos, Corinthe & Sparte, ces Républiques si long-temps rivales, & qui s'étoient illustrées par tant d'actions mémorables, ne purent mettre une armée en campagne, ni même défendre leurs fortifications ruinées. Le feu de la guerre se répandit par mer & par terre depuis la pointe de Sunium jusqu'à la côte occidentale de l'Epire. Déja les Goths se montroient presque à la vue de l'Italie, lorsque l'approche d'un danger si imminent réveilla l'indolent Gallien. Sorti tout-à-coup de l'ivresse du plaisir, l'Empereur prit les armes. Il paroît que sa présence réprima l'ardeur & divisa les forces de l'ennemi. Naulobatus, chef des Hérules, accepta une capitulation honorable, entra au service de Rome avec un détachement considérable de ses compatriotes, & fut revêtu des ornemens de la dignité

consulaire, qui, jusques-là n'avoit jamais été profanée par la main d'un Barbare (1). Un grand nombre de Goths, dégoûtés des périls & des fatigues d'un voyage ennuyeux, s'enfonça dans la Mœsie avec le projet de gagner, par le Danube, leurs établissemens en Ukraine. L'exécution d'une entreprise si téméraire devoit causer leur ruine totale : le peu d'union qui régnoit entre les Généraux Romains procura aux Barbares les moyens de s'échapper (2). Ceux d'entr'eux, qui infestoient encore les terres de l'Empire, se retirèrent enfin sur leurs vaisseaux, & prenant leur route à travers l'Hélespont & le Bosphore, ils ravagèrent le rivage de Troye, dont le nom, immortalisé par Homère, survivra probablement au

Leur séparation & leur retraite.

---

(1) George Syncelle, p. 382. Ce corps d'Herules fut pendant long-tems fidèle & fameux.

(2) Claude, qui commandoit sur le Danube, avoit des vues très-justes, & se conduisoit avec courage. Son Collègue fut jaloux de sa réputation. Hist. aug. p. 181.

ſouvenir des conquêtes d'un peuple féroce. Dès qu'ils furent en ſûreté dans le baſſin de la mer Noire, ils deſcendirent à Anchiales, ville de Thrace, bâtie au pied du mont Hœmus. Ce pays, célèbre par la ſalubrité de ſes bains chauds, leur offroit, après tant de fatigues, un aſyle agréable ; ils y goûtèrent pendant quelque temps les douceurs du repos. La navigation qui leur reſtoit à faire, pour terminer leur voyage, étoit courte & facile (1).

Tels furent les divers événemens de cette troiſième & fameuſe entrepriſe navale. On aura peut-être de la peine à concevoir comment une armée, compoſée d'abord de quinze mille hommes, a pu ſoutenir les pertes d'une expédition ſi haſardeuſe, & former tant de corps ſéparés. A meſure que le fer, les naufrages & la chaleur du climat diminuoient le nombre de ces

(1) Jornandès, c. 20.

guerriers, il étoit sans cesse renouvellé par des troupes de brigands & de déserteurs, qui accouroient de toutes parts pour piller les Provinces de l'Empire, & par une foule d'esclaves fugitifs, souvent originaires de la Germanie ou de la Sarmatie, qui saisissoient avec empressement l'occasion glorieuse de briser leurs chaînes & de se venger. Dans toutes ces guerres, la portion la plus considérable de danger & d'honneur appartient à la nation des Goths. Les annales imparfaites de ce siècle distinguent quelquefois & le plus souvent confondent les tribus qui combattirent sous leurs étendarts; & comme les flottes des Barbares parurent sortir de l'embouchure du Tanaïs, on désigna fréquemment ces différens peuples réunis par le nom vague, mais plus connu, de Scythes (1).

(1) Zosime & les autres Grecs (tel que l'auteur du *Philopatris*) donnent le nom de Scythes aux peuples, que Jornandès & les Auteurs Latins appellent constamment du nom de Goths.

Au milieu des calamités générales, qui affligent le genre humain, la mort d'un individu, quelque grand qu'il soit, est un événement peu remarquable, & la destruction du plus superbe édifice semble ne devoir pas mériter la moindre attention. Nous ne pouvons cependant oublier le sort du temple de Diane à Ephèse, qui, après être sorti sept fois de ses ruines avec un nouvel éclat (1), fut enfin brûlé par les Goths dans leur troisième invasion navale. Les arts de la Grèce & les richesses de l'Asie avoient contribué à la construction de ce magnifique monument. Il s'élevoit sur cent vingt-sept colonnes d'ordre ionique. Ces colonnes, toutes d'un marbre de grand prix, avoient été données par des Monarques religieux, & chacune avoit soixante pieds de haut. Les sculptures admirables, qui ornoient l'autel, représentoient la naissance des divins

Ruine du temple d'Ephèse.

(1) Hist. aug. 178. Jornandès, c. 20.

enfans de Latone, la retraite d'Apollon après le meurtre des Cyclopes, & la clémence de Bacchus qui pardonnoit aux Amazones vaincues (1). Peut-être le célèbre Praxitele avoit-il tiré ces sujets des légendes & des traditions favorites du pays. Le Temple d'Ephèse n'avoit que quatre cent vingt-cinq pieds de diamètre, les deux tiers environ de la longueur sur laquelle a été bâtie l'Eglise de S. Pierre de Rome (2). Dans les autres dimensions, il étoit encore plus inférieur à ce chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Les bras spacieux d'une croix chrétienne exigent une largeur bien plus grande que les Temples oblongs des païens. Les artistes les plus hardis de l'antiquité auroient été effrayés, si

(1) Strabon, l. XIV, p. 640. Vitruve, l. I, c. I. Préface, l. VII. Tacite, annal. III, 61. Pline, Hist. nat. XXXVI, 14.

(2) La longueur de Saint Pierre de Rome est de huit cent quarante palmes romains, chaque palme est de huit pouces trois lignes. Voyez les mélanges de Greave, vol. I, p. 233, sur le pied romain.

on leur eut propofé d'élever en l'air un dôme fur les proportions du Panthéon. Au refte, le Temple de Diane étoit admiré comme une des merveilles du monde. Les Perfes, les Macédoniens, & les Romains en avoient tour-à-tour révéré la fainteté, & augmenté la magnificence (1). Mais les fauvages groffiers de la Baltique n'avoient aucun goût pour les arts agréables, & méprifoient les terreurs idéales d'une fuperftition étrangère (2).

On parle à cette époque d'une autre circonftance qui feroit digne d'être remarquée, fi nous n'étions fondés à croire qu'elle n'a jamais exifté que dans l'imagination d'un fophifte. Lorf- **Conduite des Goths à Athènes.**

(1) Au refte, la politique des Romains les engagea à refferrer les limites de l'afyle, que différens priviléges avoient fucceffivement étendu jufqu'à deux ftades autour du temple. Strabon, l. XIV, p. 641. Tacite, an. III, 60, &c.

(2) Ils n'offroient aucun facrifice aux Dieux de la Grèce. Voyez lettres de Saint Gregoire Thaumaturge.

que les Goths saccagèrent Athènes (1); ils rassemblèrent, dit-on, toutes les

(1) Nous avons employé ici les mêmes expressions qu'un de nos plus grands Ecrivains a si heureusement tirées de Montaigne. Voici les passages entiers de chacun de ces Auteurs.

MONTAIGNE.

» Quand les Goths ravagèrent » la Grèce, ce qui sauva toutes » les librairies d'estre passées au » feu, ce fust un d'entre eux qui » sema cette opinion, qu'il fal» loit laisser ce meuble entier » aux ennemis, propre à les » destourner de l'exercice mili» taire, & amuser à des occu» pations sedentaires & oisives. » Quand nostre Roy *Charles* » *huictième*, quasi sans tirer » l'espée du fourreau, se veid » maistre du Royaume de Naples » & d'une bonne partie de la » Toscane, les Seigneurs de sa » suite attribuèrent cette ines» pérée facilité de conqueste, à » ce que les Princes & la No» blesse d'Italie s'amusoient plus » à se rendre ingénieux & sa» vans, que vigoureux & guer» riers ».

Du Pédantisme, *l.* 1, *c.* 24.

ROUSSEAU.

« Quand les Goths ravagèrent » la Grèce, toutes les biblio» thèques ne furent sauvées du » feu, que par cette opinion » semée par l'un d'entre eux, » qu'il falloit laisser aux enne» mis des meubles si propres à » les détourner de l'exercice » militaire, & à les amuser à » des occupations oisives & sé» dentaires. Charles VIII se vit » maître de la Toscane & du » Royaume de Naples, sans » avoir presque tiré l'épée; & » toute sa Cour attribua cette » facilité inespérée, à ce que les » Princes & la Noblesse d'Italie » s'amusoient plus à se rendre » ingénieux & savans, qu'ils ne » s'exerçoient a devenir vigou» reux & guerriers «.

Disc. sur les Sciences & les Arts, *part.* 2.

Nous n'avons point eu intention d'accuser Jean-Jacques de Plagiat; ce reproche seroit d'autant moins

bibliothèques de cette ville, & se disposèrent à livrer aux flammes tant de dépôts précieux des connoissances humaines. Ce qui les sauva du feu, ce fut cette opinion semée par un de leurs chefs qu'il falloit laisser au Grecs des meubles si propres à les détourner de l'exercice des armes, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires (1). En admettant la vérité du fait, l'habile conseiller, quoique d'une politique plus raffinée que ses compatriotes, raisonnoit comme un barbare ignorant. Chez les nations les plus puissantes & les plus civilisées, le génie

fondé qu'il a soin de citer l'Auteur original qui lui a servi de modèle. Nous ne nous sommes permis ce rapprochement que pour faire voir combien Montaigne, dans son vieux langage si énergique, est encore près de la pureté du style; mais il faut pour cela qu'il soit retouché par un homme de génie. *Note du Traducteur.*

(1) Zonare, l. XII, p. 635. Une pareille anecdote convenoit parfaitement au goût de Montaigne. Il en fait usage dans son agréable essai sur le pédantisme, l. 1, c. 24.

s'eſt dévéloppé preſqu'en même temps dans tous les genres, & le ſiècle des arts a généralement été le ſiècle de la gloire & de la vertu militaire.

Conquête de l'Arménie par les Perſes.

IV. les nouveaux Souverains de la Perſe, Artaxerxès & ſon fils Sapor, avoient triomphé, comme nous l'avons déja vu, de la maiſon d'Arſaces. Parmi tant de Princes de cette ancienne famille, Chroſroès, Roi d'Arménie, avoit ſeul conſervé ſa vie & ſon indépendance. La force naturelle de ſon pays, le ſecours des déſerteurs & des mécontens qui ſe rendoient perpétuellement à ſa cour, l'alliance des Romains, & par deſſus tout ſon propre courage le rendirent invincible. Après s'être défendu avec ſuccès durant une guerre de trente ans, il fut aſſaſſiné par les émiſſaires de Sapor, Roi de Perſe. Les Satrapes d'Arménie qui, fidèles à l'état, vouloient en aſſurer la gloire & la liberté, implorèrent la protection des Romains en faveur de Tiridate, l'hê-

ritier légitime de la couronne. Mais le fils de Chrosroès sortoit à peine de la plus tendre enfance, les alliés étoient éloignés, & le Monarque Persan s'avançoit vers la frontière à la tête d'une armée formidable. Un serviteur zélé sauva le jeune Tiridate, qui devoit être la ressource de sa Patrie. L'Arménie, devenue Province d'un grand Royaume, demeura pendant plus de vingt-sept ans sous le joug des Perses (1). Ebloui par l'éclat d'une conquête facile, & comptant sur la foiblesse ou sur les malheurs des Romains, Sapor obligea les fortes garnisons de Carrhes & de Nisibe d'évacuer ces places, & il répandit la terreur & la désolation le long des rives de l'Euphrate.

Valérien marche en Orient.

La perte d'une frontière importante,

(1) Moyse de Chorène, l. II, c. 71, 73, 74. Zonare, l. XII, p. 628. La relation authentique de l'Auteur Arménien sert à rectifier le récit confus de l'Historien Grec. Celui-ci parle des enfans de Tiridate, qui alors étoit lui-même un enfant.

la ruine d'un allié naturel, & les succès rapides de l'ambitieux Sapor affectèrent vivement Rome : elle fut également frappée de l'insulte faite à sa grandeur, & du danger qui la menaçoit. Valerien, persuadé que la vigilance de ses Lieutenans, suffisoit pour garder le Rhin & le Danube, résolut, malgré son âge avancé, de marcher en personne à la défense de l'Euphrate. Lorsqu'il traversa l'Asie mineure, les entreprises navales des Goths furent suspendues, & cette Province infortunée jouit alors d'un calme passager & trompeur. L'Empereur passa l'Euphrate, rencontra les Perses près des murs d'Edesse, fut vaincu & fait prisonnier par Sapor. Les particularités de ce grand événement nous sont représentées d'une manière obscure & imparfaite. Cependant éclairés par une foible lueur, nous sommes en état d'appercevoir du côté de l'Empereur Romain une longue suite d'imprudences, de fautes, & de malheurs

Il est vaincu & fait prisonnier par Sapor.
A. 260.

qu'il s'attira par sa conduite. Il avoit une confiance aveugle en Macrien son Préfet du Prétoire (1). Cet indigne Ministre rendit son maître l'effroi des sujets opprimés, & le mépris des ennemis de Rome (2). Entraînée par les conseils foibles ou perfides de Macrien, l'armée Impériale se trouva dans une situation où la valeur & la science militaire devenoient également inutiles (3). En vain les Romains firent-ils les plus grands efforts pour s'ouvrir un chemin à travers l'armée Persanne; ils furent repoussés avec une perte considérable (4). Sapor, dont les troupes supérieures en nombre tenoient le camp de l'ennemi assiégé, attendit patiemment que les horreurs de la peste & de la famine eussent assuré sa victoire.

(1) Hist. aug. p. 191. Comme Macrien étoit ennemi des Chrétiens, ils l'accusèrent de magie.

(2) Zosime, l. 1, p. 33.

(3) Hist. aug. p. 174.

(4) Victor, *in Cæsarib.* Eutrope, IX, 7.

Bientôt les légions murmurèrent hautement contre Valérien, & lui imputèrent les maux qu'elles éprouvoient ; leurs clameurs ſéditieuſes demandoient une prompte capitulation. On offrit aux Perſes des ſommes immenſes pour acheter la permiſſion de faire une retraite honteuſe ; mais Sapor, ſûr de vaincre, refuſa l'argent avec dédain, il retint même les Députés ; & s'avançant en ordre de bataille juſqu'aux pieds du rempart des Romains, il inſiſta ſur une conférence perſonnelle avec leur Monarque. Valérien fut réduit à la néceſſité de commettre ſa dignité & ſa vie à la foi du Vainqueur. L'entrevue ſe termina, comme on devoit naturellement s'y attendre ; l'Empereur fut mis aux fers, & les troupes conſternées déposèrent leurs armes (1). Dans ce moment de triomphe, l'orgueil & la politique engagèrent Sapor à placer ſur

(1) Zoſime, l. 1, p. 33, Zonare, l. XII, p. 630 Pierre Patrice, *excerpta legationum*, p. 29.

le

le trône vacant de Rome un Souverain dont il pût entièrement difpofer. Un obfcur fugitif d'Antioche, Cyriade, livré à toutes fortes de vices, fut choifi pour déshonorer la pourpre impériale. Les troupes captives obéirent aux ordres du fuperbe Perfan, & ratifièrent, par des acclamations forcées, l'élection de leur indigne Souverain (1).

Sapor ravage la Syrie, la Cilicie & la Cappadoce.

L'efclave couronné s'empreffa de gagner la faveur de fon maître, en trahiffant fon pays natal. Il conduifit Sapor à la capitale de l'Orient: les Perfes traverfèrent l'Euphrate, prirent le chemin de Chalcis, & leur cavalerie fe porta vers Antioche avec une telle rapidité, que, fi nous en croyons un Hiftorien très-judicieux (2), cette ville fut fur-

(1) Hift. aug. p. 185. Le règne de Cyriade eft placé dans cette collection avant la mort de Valérien; mais j'ai préféré une fuite probable d'événemens à la chronologie douteufe d'un Ecrivain très-peu exact.

(2) Le témoignage décifif d'Ammien Marcellin

prise au moment où la multitude oisive assistoit aux jeux du cirque. Les édifices magnifiques d'Antioche furent pillés ou détruits, & ses nombreux habitans mis à mort ou menés en captivité (1). La fermeté du Grand-Prêtre d'Emèse arrêta pour un instant l'impétuosité de ce torrent qui désoloit toutes les provinces de l'Asie. Revêtu de ses habits sacerdotaux, & suivi d'une troupe considérable de paysans fanatiques, armés seulement de frondes, il sauva son Dieu & ses domaines des mains sacriléges des disciples de Zoroastre (2). Ce Pontife fut le seul qui résista aux Perses. Le triste aspect des ruines de Tarse, & de plusieurs autres villes, prouve que les progrès de leurs armes furent à peine in-

---

(XXIII, 5) fixe, sous le règne de Gallien, le sac d'Antioche, que plusieurs Auteurs placent quelque temps plus haut.

(1) *Zosime*, l. 1, p. 35.

(2) Jean Malala, tom. 1, p. 391. Il dénature cet événement probable par quelques circonstances fabuleuses.

terrompus par la conquête de la Syrie & de la Cilicie, dont ils s'emparèrent. Les Romains ne surent pas profiter des avantages que leur offroit le mont Taurus contre un ennemi dont la principale force consistoit en cavalerie, & qui auroit eu à soutenir un combat très-inégal dans les gorges étroites des montagnes. Sapor, ne trouvant aucune résistance, forma le siège de Césarée, capitale de la Cappadoce; quoique du second rang, cette ville pouvoit contenir quatre cent mille ames. Démosthène en avoit été nommé Gouverneur; mais ce fut principalement l'amour de la patrie qui engagea ce brave Officier à la défendre. Il suspendit pendant long-temps la ruine de la place. Enfin, lorsque Césarée eut succombé par la perfidie d'un Médecin, Démosthène se fit jour au milieu des Perses, qui avoient ordre de ne rien négliger pour s'emparer de sa personne. Tandis qu'il échappoit à un ennemi, qui auroit pu honorer ou punir sa va-

leur opiniâtre, plusieurs milliers de ses concitoyens furent enveloppés dans un massacre général. Sapor est accusé d'avoir exercé envers ses prisonniers des cruautés inouies (1). Ces imputations ont sans doute été dictées en grande partie par l'animosité nationale. Ce sont les derniers cris de l'orgueil humilié, & de la vengeance impuissante. Cependant, il faut l'avouer, le même Prince, qui avoit déployé en Arménie la bienfaisance d'un Législateur, ne se montra aux Romains qu'avec la férocité d'un Conquérant. Il désespéroit de pouvoir former aucun établissement permanent dans l'Empire; &, occupé seulement à laisser derrière lui d'affreux déserts, il transportoit dans ses Etats les habitans & les trésors des provinces (2).

(1) Zonare, l. XII, 630. Les corps de ceux qui avoient été massacrés remplissoient de profondes vallées. Des troupes de prisonniers étoient conduites à l'eau comme des bêtes, & un grand nombre de ces infortunés périssoient faute de nourriture.

(2) Zosime, l. I, p. 25, assure que Sapor seroit

Hardiesse & succès d'Odenat contre Sapor.

Dans le temps que l'Asie trembloit au nom de Sapor, ce Prince reçut en présent un grand nombre de chameaux chargés des marchandises les plus précieuses & les plus rares; ces richesses, dignes d'être offertes aux plus grands Rois, étoient accompagnées d'une lettre noble à la fois & respectueuse de la part d'Odenat, l'un des plus illustres & des plus opulens Sénateurs de Palmyre. « Quel est cet Odenat, dit le fier vainqueur, en faisant jetter ses présens dans l'Euphrate? Quel est ce vil esclave, qui ose écrire si insolemment à son maître? S'il veut conserver l'espoir d'adoucir son châtiment, qu'il vienne se prosterner aux pieds de notre trône, qu'il paroisse devant nous les mains liées derrière le dos. S'il hésite, une prompte destruction écrasera sa tête, sa race & son pays » (1). L'extrémité

resté maître de l'Asie, s'il n'eût point préféré le butin aux conquêtes.

(1) Pierre Patrice, *excepta legat.* p. 29.

cruelle où le Palmyrénien se trouvoit réduit, développa les sentimens généreux que son ame renfermoit. Odénat devint un héros. Il ne balança pas à se rendre devant Sapor; mais ce fut les armes à la main qu'il marcha à sa rencontre, inspirant son courage à la petite armée qu'il avoit levée dans les villages de la Syrie (1) & dans les tentes du désert (2); il voltigea autour des Perses, les harrassa dans leur retraite, s'empara d'une partie de leurs richesses; &, ce qui étoit infiniment plus précieux qu'aucun trésor, il enleva plusieurs des femmes du grand Roi, qui fut enfin obligé de repasser l'Euphrate à la hâte, avec quelques marques de confusion (3).

(1) *Sirorum agrestium manû.* Sextus Rufus, c. 23. Selon Rufus, Victor, l'Hist. aug. (p. 192) & plusieurs inscriptions, Odenat étoit un citoyen de Palmyre.

(2) Il avoit une si grande considération parmi les Tribus errantes, que Procope (*de bello Pers.* l. 11, c. 5), & Jean Malala (tom. 1, p. 391), l'appellent Prince des Sarrasins.

(3) Pierre Patrice, p. 25.

Par cet exploit, Odenat jetta les fondemens de la gloire & de la fortune dont il devoit jouir dans la suite. La majesté de Rome, avilie par un Persan, fut vengée par un Syrien ou un Arabe de Palmyre.

La voix de l'histoire, qui n'est souvent que l'organe de la haine ou de la flatterie, reproche à Sapor d'avoir indignement abusé des droits de la victoire. On prétend que le malheureux Valérien, chargé de fers avec les ornemens de la pourpre impériale, fut exposé aux regards injurieux de la multitude, offrant ainsi le triste spectacle de la grandeur renversée. Toutes les fois que le Monarque Persan montoit à cheval, il plaçoit son pied sur le col d'un Empereur Romain. Malgré toutes les remontrances de ses alliés, qui ne cessoient de lui rappeller les vicissitudes de la fortune, qui lui peignoient la puissance encore formidable de Rome, & qui l'exhortoient à faire de son illustre

Sort de Valérien.

captif le gage de la paix, & non un objet d'insulte, Sapor resta toujours inflexible. Lorsque Valérien succomba sous le poids de la honte & de la douleur, sa peau, garnie de paille, & conservant une forme humaine, resta suspendue pendant plusieurs siècles dans le temple le plus célèbre de la Perse : monument de triomphe plus réel que tous ces vains trophées érigés si souvent par la vanité Romaine (1).

Cette histoire est touchante, & renferme une grande morale; mais il est permis de la révoquer en doute. Les lettres encore existantes des Princes de l'Orient à Sapor, sont évidemment fausses (2). D'ailleurs est-il naturel de sup-

(1) Les Auteurs Chrétiens insultent aux malheurs de Valérien ; les Payens le plaignent. M. de Tillemont a rassemblé avec soin leurs divers témoignages, tom. III, p. 739, &c. L'histoire orientale, avant Mahomet, est si peu connue, que les Perses modernes ignorent entièrement la victoire de Sapor, événement si glorieux pour la Nation. V. la Biblioth. Orientale.

(2) Une de ces lettres est d'Artavasdes, Roi d'Ar-

poser qu'un Monarque, si jaloux de sa dignité, ait ainsi dégradé, même dans la personne d'un rival, la majesté des Rois ? Quelque traitement que l'infortuné Valérien ait éprouvé en Perse, il est du moins certain que ce Prince, le premier Empereur de Rome qui soit tombé entre les mains de l'ennemi, passa ses tristes jours dans une cruelle captivité.

Caractère & administration de Gallien.

Depuis long-temps, Gallien n'avoit pu supporter la censure sévère d'un père & d'un collègue. Il reçut la nouvelle de ses malheurs avec un plaisir secret, & avec une indifférence marquée. « Je sçavois, dit-il, que mon » père étoit homme ; & puisqu'il s'est » conduit avec courage, je suis satis- » fait. » Tandis que Rome consternée déploroit le sort de son Souverain, de vils courtisans applaudissoient à la dure

---

ménie. Comme l'Arménie étoit alors une Province de Perse, le Roi, le Royaume & la lettre n'ont jamais existé.

insensibilité du fils de ce malheureux Prince, & le louoient d'être parvenu à la fermeté parfaite d'un Héros & d'un Philosophe (1). Il seroit difficile de saisir les traits du caractère léger, variable & inconstant que Gallien développa dès que, devenu seul maître de l'Empire, il ne fut retenu par aucune contrainte. La vivacité de son esprit le rendoit propre à réussir dans tout ce qu'il entreprenoit; &, comme il manquoit de jugement, il embrassa tous les arts, excepté les seuls dignes d'un Souverain, ceux de la guerre & du gouvernement. Il possédoit plusieurs sciences curieuses, mais inutiles. Orateur facile, poëte élégant (2), habile jardinier, excellent cuisinier, il étoit le plus méprisable de tous les Princes.

(1) Voyez sa vie dans l'Histoire auguste.

(2) Il existe encore une très-jolie épithalame composée par Gallien, pour le mariage de ses neveux.

Ite ait, o Juvenes, pariter sudate medullis
Omnibus inter vos; non murmura vestra columbæ
Brachia non hederæ, non vincant oscula conchæ.

Lorsque les affaires les plus importantes de l'Etat exigeoient ses soins & sa présence, il s'occupoit à converser avec le Philosophe Plotin (1). Le plus souvent alors il passoit son temps dans la débauche ou dans des amusemens frivoles; tantôt il se préparoit à être initié aux mystères de la Grèce, tantôt il sollicitoit une place à l'aréopage d'Athènes. Sa magnificence prodigue insultoit à la misère générale, & la pompe ridicule de ses triomphes aggravoit le poids des calamités publiques (2). On venoit per-

(1) Il étoit sur le point de donner à Plotin une ville ruinée de la Campanie, pour essayer d'y réaliser la République de Platon. Voyez la vie de Plotin, par Porphyre, dans la Bibliothèque Grecque de Fabricius, l. IV.

(2) Une médaille, qui porte la tête de Gallien, a fort embarrassé les Antiquaires, par les mots de la légende, *Gallienæ Augustæ*, & par ceux qu'on voit sur le revers, *Ubique pax.* M. Spanheim suppose que cette médaille fut frappée par quelques ennemis de Gallien, & que c'étoit une satyre sévère de la conduite efféminée de ce Prince. Mais comme l'ironie paroît indigne de la gravité de la monnoie Romaine, M. de Vallemont a tiré d'un passage de Trebellius Pollion

pétuellement lui annoncer des invasions, des défaites & des révoltes. Ces tristes nouvelles n'excitoient en lui qu'un sourire d'indifférence. Choisissant, avec un mépris affecté, quelque production particulière d'une Province perdue, il demandoit froidement si Rome ne pouvoit subsister sans le lin d'Egypte, ou sans les étoffes d'Arras. La vie de Gallien présente cependant de courts intervalles, où ce Prince, irrité par quelque injure récente, déploya tout-à-coup l'intrépidité d'un soldat, & la cruauté d'un tyran. Mais bientôt, rassasié de sang ou fatigué de la résistance, il re-

(Hist. aug. p. 198) une explication ingénieuse & naturelle. *Galliena* étoit la cousine-germaine de l'Empereur ; en délivrant l'Afrique de l'usurpateur Celsus, elle mérita le titre d'*Augusta*. On voit sur une médaille de la collection du cabinet du Roi, une pareille inscription de *Faustina Augusta* autour de la tête de Marc-Aurèle. Pour les mots *ubique pax*, il est facile de les expliquer par la vanité de Gallien, qui aura peut-être saisi quelque calme momentané. Voyez nouvelles de la Répub. des Lettres, Janvier 1700, p. 21-34.

prenoit insensiblement la mollesse naturelle & l'indolence de son caractère (1).

Dans le temps que les rênes de l'Etat flottoient en de si foibles mains, il n'est pas étonnant que toutes les Provinces de l'Empire aient vû s'élever une foule d'usurpateurs contre le fils de Valérien. Les Ecrivains de l'histoire auguste ont cru jetter plus d'intérêt dans leur récit, en comparant les trente tyrans de Rome avec les trente tyrans d'Athènes. Cette idée les a probablement engagés à choisir ce nombre célèbre & plus connu (2). Dans tous les points, le parallèle est imparfait & ridicule. Quelle ressemblance pouvons-nous appercevoir entre un conseil de trente personnes réunies

Les trente tyrans.

(1) Je crois que ce caractère singulier nous a été fidèlement transmis. Le règne de son successeur immédiat fut court & agité ; & les Historiens, qui écrivirent avant l'élévation de la famille de Constantin, ne pouvoient avoir aucune sorte d'intérêt à représenter sous de fausses couleurs le caractère de Gallien.

(2) Pollion paroît singulièrement embarrassé pour compléter le nombre.

pour opprimer une seule ville, & une liste incertaine de rivaux indépendans, dont l'élévation & la chûte se succédoient sans aucun ordre dans l'étendue d'une vaste Monarchie? Le nombre même de trente ne peut être complet qu'en comprenant parmi ces tyrans les enfans & les femmes qui furent honorés du titre impérial. Le règne de Gallien, au milieu des troubles qui le déchirèrent, produisit seulement dix-neuf prétendans au trône : Cyriade, Macrien, Baliste, Odenat & Zenobie en Orient; dans la Gaule & dans les Provinces occidentales, Posthume, Lolien, Victorin & sa mère Victoria, Marius, & Tetricus; en Illyrie & sur les confins du Danube, Ingenuus, Regilien & Auréole; dans le Pont (1),

Ils n'étoient réellement que dix neuf.

(1) L'Histoire n'a pas désigné d'une manière précise le pays où Saturnin prit la pourpre; mais il y avoit un tyran dans le Pont, & l'on connoît les Provinces qui furent le théâtre de la rebellion de tous les autres.

Saturnin; Trébellien en Isaurie; dans la Thessalie Pison; Valens en Achaïe; Æmilien en Egypte, & Celsus en Afrique. Les monumens de la vie & de la mort de tous ces prétendans sont ensevelis dans l'obscurité; nous ne pourrions les éclaircir qu'en entrant dans des détails dont la sécheresse rebuteroit le lecteur sans lui rien apprendre d'utile. Bornons-nous donc à quelques traits généraux qui marquent fortement la condition des temps & les caractères de ces usurpateurs, & qui fassent connoître leurs prétentions, leurs motifs, leurs destinées, & les suites funestes de leur rébellion (1).

Caractère & mérite de ces tyrans.

On sçait que les anciens employoient souvent le nom de *tyran* pour désigner ceux qui s'emparoient de l'autorité suprême par des voies illégitimes. Cette dénomination odieuse n'avoit alors aucun rapport avec l'abus du pouvoir.

(1) Tillemont, tom. III, p. 1163, les compte d'une maniere un peu différente.

Plusieurs des prétendans qui levèrent l'étendart de la révolte contre l'Empereur Gallien, étoient de brillans modèles de vertu; ils possédoient presque tous beaucoup de talens & de fermeté. Leur mérite leur avoit attiré la faveur de Valérien, & les avoit insensiblement élevés aux premières dignités de l'Etat. Les Généraux, qui prirent le titre d'Auguste, avoient de grandes qualités: la conduite habile & la discipline rigide des uns, inspiroient de la vénération; on admiroit la valeur & les exploits des autres; une franchise & une générosité naturelle avoient rendu plusieurs de ces chefs l'idole de leurs troupes. Ils furent souvent proclamés sur le champ de la victoire. L'Armurier Marius lui-même, le moins illustre de ces candidats, se distingua par l'intrépidité de son courage, par une force de corps extraordinaire, & par l'honnêteté de ses mœurs grossières (1). La médiocrité de

Leur naissance obscure.

(1) Voyez le discours de Marius, dans l'Histoire

la

la profeſſion, qu'il venoit d'exercer, jette, il eſt vrai, un air de ridicule ſur ſon élévation ſoudaine ; mais ſa naiſſance ne pouvoit pas être plus obſcure que celle du plus grand nombre de ſes rivaux, qui, nés de payſans, étoient d'abord entrés au ſervice comme ſimples Soldats. Dans les ſiècles de confuſion, un génie actif trouve la place qui lui a été aſſignée par la nature : au milieu des troubles qu'enfante la guerre, le mérite militaire eſt la route qui mene à la gloire & à la grandeur. Parmi les dix-neuf Tyran, on ne voyoit de Sénateur que Tetricus ; Piſon ſeul étoit noble. Le ſang de Numa couloit, après vingt-huit générations ſucceſſives, dans les veines de Calphurnius Piſon (1), qui,

auguſte, p. 197. La conformité des noms a pu ſeule engager Pollion à imiter Sallluſte.

(1) *Vos ô Pompilius ſanguis !* C'eſt ainſi que s'exprime Horace, en s'adreſſant aux Piſons. Voyez l'art poët. v. 292, avec les notes de Dacier & de Sanadon.

lié par les femmes aux plus illustres citoyens, avoit le droit de décorer sa maison des images de Crassus & du grand Pompée (1). Ses ancêtres avoient été constamment revêtus de tous les honneurs que la République pouvoit accorder ; & les Calphurniens, seuls des anciennes familles de Rome, avoient échappé à la tyrannie cruelle des Césars. Les qualités personnelles de Pison ajoutoient un nouveau lustre à sa race. L'usurpateur Valens, qui le fit périr, avouoit, en se reprochant sa cruauté, qu'un ennemi même auroit dû respecter cet illustre citoyen. Quoique Pison eût perdu la vie en portant

(1) Tacite, annal. xv, 48. Hist. 1, 15. Dans le premier de ces passages, on peut changer *paterna* en *materna*. Depuis Auguste jusqu'au règne d'Alexandre Sevère, chaque génération a vu un ou plusieurs Pisons revêtus du consulat. Un Pison fut jugé digne du Trône par Auguste (Tacite, annal. 1, 13) Un autre fut le Chef d'une conspiration formidable contre Neron. Un troisième fut adopté & déclaré César par Galba.

les armes contre Gallien, le Sénat, avec la généreuse permission de l'Empereur, décerna les ornemens du triomphe à la mémoire d'un si vertueux rébelle (1).

Cause de leur rebellion.

Les Lieutenans de Valérien, sincèrement attachés à un Prince qu'ils estimoient, ne pouvoient se résoudre à servir la molle indolence de son indigne fils. Le trône de l'univers Romain n'étoit soutenu par aucun principe de fidélité, & la trahison paroissoit en quelque sorte justifiée par le patriotisme. Cependant si nous examinons attentivement la conduite de ces usurpateurs, nous verrons que la crainte en a le plus souvent été le mobile, & qu'ils ne furent pas toujours guidés seulement par l'ambition. Ils redoutoient les soupçons cruels de Gallien; le caprice violent de leurs troupes ne leur causoit pas moins d'al-

(1) Hist. aug. p. 195. Le Sénat, dans un moment d'enthousiasme, semble avoir présumé de l'approbation de Gallien.

larmes. Si la faveur dangereuse de l'armée les déclaroit dignes de la pourpre, c'étoit autant de victimes condamnées à une mort certaine. La prudence même leur auroit conseillé de s'assurer pendant quelques instans de la jouissance de l'Empire, & de tenter la fortune des armes, plutôt que d'attendre la main d'un bourreau. Lorsque les clameurs des soldats forçoient un chef à prendre les marques de l'autorité souveraine, il déploroit quelquefois sa malheureuse destinée. « Vous avez » perdu, dit Saturnin à ses troupes, le » jour de son élévation, vous avez » perdu un commandant utile, & vous » avez fait un bien malheureux empe- » reur (1) ».

Leur mort violente.

Les révolutions sans nombre, dont il avoit été témoin, justifioient ses appréhensions. Des dix-neuf tyrans qui prirent les armes sous le règne de Gallien, il n'y en a eu aucun dont la vie

(1) Hist. aug. p. 196.

ait été tranquille, ou la mort naturelle. Dès qu'ils avoient été revêtus de la pourpre ensanglantée, ils inspiroient à leurs partisans les mêmes craintes ou la même ambition qui avoit occasionné leur révolte. Environnés de conspirations domestiques, de séditions militaires & de guerres civiles, ils trembloient sur le bord de l'abyme, où, après avoir éprouvé l'anxiété la plus cruelle, ils étoient tôt ou tard précipités. Ces Monarques précaires recevoient cependant les honneurs dont pouvoit disposer la flatterie des armées & des provinces qui leur obéissoient. Mais leurs droits, fondés sur la rébellion, n'ont jamais pu obtenir la sanction de la loi, ni être consignés dans l'histoire. L'Italie, Rome & le sénat embrassèrent constamment la cause de Gallien, qui seul fut regardé comme le souverain de l'Empire. A la vérité, ce Prince ne dédaigna point de reconnoître les armes victorieuses d'Odenat, qui méritoit cette

honorable distinction par sa conduite, respectueuse envers le fils de Valérien. Avec l'applaudissement général des Romains & le consentement de l'Empereur, le sénat conféra le titre d'Auguste au brave Palmyrenien ; & le gouvernement de l'Orient, qu'il possédoit déjà, semble lui avoir été confié d'une manière si indépendante, qu'il le laissa comme une succession particulière à son illustre veuve Zenobie (1).

Suites fatales de ces usurpations.

Le passage rapide & continuel de la chaumiere au trône, & du trône au tombeau, amuseroit peut-être un philosophe indifférent, s'il étoit possible à un philosophe de rester indifférent au milieu des calamités générales du genre humain. L'élection de tant d'Empereurs, leur puissance, leur mort devinrent également funestes à leurs sujets & à leurs partisans. Le

(1) L'association du brave Palmyrenien fut l'acte le plus populaire de tout le règne de Gallien. Hist. aug. p. 180.

peuple, écrasé par d'horribles exactions, leur fournissoit les largesses immenses qu'ils distribuoient aux troupes pour prix de leur fatale élévation. Quelque vertueux que fût leur caractère, quelque pût être la pureté de leurs intentions, ils se trouvoient obligés de soutenir leur usurpation par des actes fréquens de rapines & d'inhumanité. Lorsqu'ils tomboient, ils enveloppoient des armées & des provinces dans leur chûte, il existe encore un ordre affreux de Gallien à l'un de ses ministres après la perte d'Ingenuus, qui avoit pris la pourpre en Illyrie. On ne peut lire, sans frémir d'horreur, la lettre de ce Prince, qui joignoit à la mollesse la férocité d'un tyran cruel. « Il ne suffit pas, » dit-il, d'exterminer ceux qui ont » porté les armes; le hasard de la » guerre auroit pu m'être aussi utile. » Que tous les mâles, sans respect » pour l'âge, périssent, pourvu que » dans l'exécution des enfans & des

» vieillards, vous trouviez le moyen
» de sauver notre réputation. Plongez
» le fer vengeur dans le sein de
» celui qui a laissé échapper une ex-
» pression, qui s'est permis une pensée
» contre moi; *contre moi*, le fils de
» Valérien, le frère & le père de tant
» de Princes (1). Songez qu'Ingenuus
» fut Empereur. Déchirez, tuez, met-
» tez en pièces. Je vous écris de ma
» propre main : je voudrois vous insf-
» pirer mes propres sentimens (2) ».
Tandis que les forces de l'état se dis-
sipoient en querelles particulières, les
Provinces sans défense restoient expo-
sées aux attaques de tous les conqué-

(1) Gallien avoit donné le titre de César & d'Auguste à son fils Salonin, tué dans la Ville de Cologne par l'usurpateur Posthume. Un second fils de Gallien prit le nom & le rang de son frère aîné. Valérien, frère de Gallien, fut aussi associé à l'Empire. D'autres frères, des sœurs, des neveux & des nièces de l'Empereur formoient une Famille Royale très-nombreuse. Voyez Tillemont, tom. III, & M. de Brequigny, dans les mém. de l'Académie, tom. XXXII, p. 262.

(2) Hist. aug. p. 188.

rans. Les plus braves usurpateurs, luttant sans cesse contre les dangers de leur situation, se trouvoient obligés de conclure des traités ignominieux avec l'ennemi commun, de lui payer des tributs oppressifs pour acheter sa neutralité ou ses services, & d'introduire des nations guerrières & indépendantes jusques dans le centre de la Monarchie Romaine (1).

Tels étoient les Barbares; tels les tyrans, qui, sous les règnes de Valérien & de Gallien, démembrèrent les Provinces & réduisirent l'Empire à un état d'abaissement & de désolation, d'où il sembloit ne pouvoir jamais se relever. Autant que nous l'a permis la disette des matériaux, nous avons essayé de tracer avec ordre & avec clarté les événemens généraux de cette période désastreuse.

(1) Regilien avoit quelques bandes de Roxolans à son service; Posthume, un corps de Francs. Ce fut peut-être en qualité d'Auxiliaire que ces derniers pénétrèrent en Espagne.

Il nous reſte encore à parler des déſordres de la Sicile, des tumultes d'Alexandrie & de la rébellion des Iſaures. Ces faits particuliers peuvent ſervir à jetter une vive lumière ſur l'affreux tableau que nous venons de préſenter.

Déſordres de la Sicile.

I. Toutes les fois que de nombreuſes troupes de brigands, multipliées par le ſuccès & par l'impunité, oſent braver publiquement les loix de leur pays, au lieu de ſe ſouſtraire à la rigueur de la Juſtice ; c'eſt une preuve certaine que la dernière claſſe de la ſociété s'apperçoit & abuſe de la foibleſſe du Gouvernement. La ſituation de la Sicile la mettoit à l'abri des Barbares, & la Province déſarmée ne pouvoit ſoutenir un uſurpateur. Elle fut déchirée par de plus viles mains. Après avoir pillé cette île, autrefois floriſſante & toujours fertile, une troupe ſéditieuſe de payſans & d'eſclaves y règna pendant quelque temps, & rappella le ſouvenir de ces guerres honteuſes que Rome avoit eu à

soutenir dans ses plus beaux jours (1). Les dévastations, dont le Laboureur étoit victime ou complice, ruinoient l'agriculture en Sicile ; & comme les principales terres appartenoient à de riches Sénateurs, qui souvent renfermoient dans une ferme le territoire d'une ancienne République, ces troubles particuliers affectèrent peut-être la Capitale de l'Empire plus vivement que toutes les conquêtes des Goths & des Perses.

II. La fondation d'Alexandrie, projet noble, conçu & exécuté par le fils de Philippe, étoit un monument de son génie. Bâtie sur un plan magnifique & régulier, cette grande ville, qui ne le cédoit qu'à Rome elle-même, avoit cinq lieues de circonférence (2). On y comptoit trois cent mille habitans libres, outre un nombre au moins égal d'es- Tumultes d'Alexandrie

(1) L'Hist. auguste, p. 177, l'appelle *servile bellum*. Voyez Diodore de Sicile, l. XXXIV.

(2) Pline, Hist. nat., V 10.

claves (1). Son port servoit d'entrepôt aux riches marchandises de l'Arabie & de l'Inde, qui affluoient dans la Capitale & dans les Provinces de l'Empire. L'oisiveté y étoit inconnue. Les différentes Manufactures de verre, de lin & de papier employoient une quantité prodigieuse de bras. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous subsistoient par leur industrie. Le boiteux même ou l'aveugle ne manquoit pas d'occupations convenables à son état (2). Mais le peuple d'Alexandrie, composé de plusieurs Nations, réunissoit la vanité & l'inconstance des Grecs avec l'opiniâtreté & la superstition des Egyptiens. Le plus léger motif, une disette momentanée de poissons ou de lentilles, l'oubli d'un salut accoutumé, une méprise pour quelque préséance dans les bains

(1) Diodore de Sicile, l. XVII, p. 590, édit. de Wesseling.

(2) Voyez une lettre très-curieuse d'Adrien, dans l'Histoire auguste, p. 245.

publics, quelquefois même une dispute de religion (1), suffisoit en tout temps pour exciter des orages au milieu de cette grande multitude, dont le ressentiment étoit furieux & implacable (2). Lorsque la captivité de Valérien & l'indolence de son fils eurent relâché l'autorité des loix, les Alexandrins s'abandonnèrent à la rage effrénée de leurs passions. Leur malheureuse patrie devint le théâtre d'une guerre civile, qui, pendant plus de douze ans, fut à peine suspendue (3) par un petit nombre de trèves courtes & mal observées. On avoit coupé toute communication entre les différens quartiers de la ville. Toutes les rues étoient teintes

(1) Tel que le meurtre d'un chat sacré. Voyez Diodore de Sicile, l. I.

(2) Histoire auguste, p. 195. Cette longue & terrible sédition fut occasionnée par une dispute qui s'éleva entre un soldat & un Bourgeois, au sujet d'une paire de souliers.

(3) Denis, *apud Euseb.* Hist. Ecclés. vol. VII, p. 21. Ammien, XXII, 16.

de sang ; tous les édifices considérables avoient été convertis en autant de citadelles ; enfin, le tumulte ne s'appaisa que lorsqu'une grande partie d'Alexandrie eut été entièrement détruite. Cent ans après, l'enceinte vaste & magnifique du Bruchion, avec ses Palais & son Museum, résidence des Rois & des Philosophes, présentoit déjà, comme aujourd'hui, une affreuse solitude (1).

Rebellion des Isaures.

III. La rebellion obscure de Trebellianus, proclamé en Isaurie, petite Province de l'Asie mineure, eut des suites singulières & mémorables. Un Officier de Gallien détruisit bientôt ce fantôme de Roi ; mais ses partisans, désespérant d'obtenir leur pardon, résolurent de se soustraire à l'obéissance, non-seulement de l'Empereur, mais encore de l'Empire ; & ils reprirent tout-

(1) Scaliger, *animadver. ad Euseb. chron.* p. 258. Trois dissertations de M. Bonamy, dans les Mémoires de l'Académie, tome IX.

à-coup leurs mœurs ſauvages, dont les traits primitifs n'avoient jamais été entièrement effacés. Ils trouvèrent une retraite inacceſſible dans leurs rochers eſcarpés, branche de cette grande chaîne de montagnes connue ſous le nom de mont Taurus. La culture de quelques vallées fertiles (1) leur procura les néceſſités de la vie, & leur brigandage les objets de luxe. Situés au centre de la Monarchie Romaine, ils reſtèrent long-temps dans la barbarie. Les ſucceſſeurs de Gallien, incapables de les ſoumettre par la force ou par la politique, élevèrent des forteresſes autour de leur pays (2). Ces précautions, qui décéloient la foibleſſe de l'Etat, ne furent pas toujours ſuffiſantes pour réprimer les incurſions de ces ennemis domeſtiques. Les Iſaures, étendant par degrés leur territoire juſqu'au rivage de

(1) Strabon, l. XII, p. 569.

(2) Hiſt. auguſte, p. 197.

la mer, s'emparèrent de l'occident de la Cilicie, pays montueux, autrefois la retraite de ces hardis pirates, contre lesquels la République avoit été obligée d'employer toutes ses forces sous la conduite du grand Pompée (1).

Famine & peste.

Nos préjugés lient si étroitement l'ordre de l'univers avec le destin de l'homme, que cette sombre période de l'histoire a été ornée d'inondations, de tremblemens de terre, de météores, de ténèbres surnaturelles & d'une foule de prodiges faux ou de faits exagérés (2). Une famine longue & générale est une calamité d'un genre plus sérieux. Celle qui se fit sentir alors étoit une suite inévitable de la tyrannie & de l'oppression, qui en détruisant les moissons, enlevoient les productions présentes & l'espoir d'une nouvelle récolte. La famine est presque toujours accompagnée de

(1) Voyez Cellarius, geog. ant. tom. II, p. 137, sur les limites de l'Isaurie.

(2) Hist. aug. p. 177.

maladies

maladies épidémiques, effet ordinaire d'une nourriture peu abondante & malſaine. D'autres cauſes doivent cependant avoir contribué à la peſte cruelle, qui, depuis deux cent cinquante juſqu'en deux cent ſoixante & cinq, ravagea ſans interruption chaque Province, chaque Ville & preſque chaque famille de l'Empire Romain. Pendant quelque temps on vit mourir à Rome cinq mille perſonnes par jour, & pluſieurs Villes qui avoient échappé aux mains des barbares, furent entièrement dépeuplées (1).

Il nous eſt parvenu une circonſtance très-curieuſe, qui n'eſt peut-être pas inutile dans le triſte calcul des calamités humaines. On conſervoit dans la ville d'Alexandrie un régiſtre exact des citoyens qui avoient le droit de recevoir du blé. L'ancien nombre des per-

Diminution de l'eſpèce humaine.

(1) Hiſt. aug. p. 177. Zoſime, l. 1, p. 24. Zonare, l. XII, p. 623. Euſebe, *Cronicon.* Victor, *in epitom.* Victor *in Cæſar.* Eutrope, IX, 5. Oroſe, VII, 21.

sonnes comprises entre les âges de quarante & de soixante-dix ans fut trouvé égal à la totalité des habitans qui, depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'à celui de quatre-vingts, eurent part à cette distribution, après le règne de Gallien (1). Ce fait authentique, appliqué aux meilleures tables de mortalité, prouve évidemment qu'Alexandrie avoit perdu plus de la moitié de ses habitans. Si nous osions étendre l'analogie aux autres Provinces, nous pourrions soupçonner que la guerre, la peste & la famine avoient emporté en peu d'années la moitié de l'espèce humaine (2).

(1) Eusebe, Hist. Eccles. VII, 21. Le fait est tiré des lettres de Denys, qui dans le temps de ces troubles étoit évêque d'Alexandrie.

(2) Dans un grand nombre de paroisses, onze mille personnes ont été trouvées entre les âges de quatorze & de quatre-vingt; cinq mille trois cent soixante-cinq entre ceux de quarante & de soixante-dix. Voyez M. de Buffon, hist. nat. tom. II, p. 590



CHAPITRE XI.

Règne de Claude. Défaite des Goths. Victoires, triomphe & mort d'Aurélien.

SOUS les règnes déplorables de Valérien & de Gallien, l'Empire avoit été opprimé & presque détruit par les Tyrans, les Soldats & les Barbares. Des Princes, qui tiroient leur origine des Provinces martiales de l'Illyrie, le sauvèrent. Dans une espace de trente ans environ, Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien & ses Collégues triomphèrent des ennemis étrangers & domestique de l'Etat, rétablirent avec la discipline la force des frontières, & méritèrent le titre glorieux de restaurateurs de l'Univers Romain.

Aureole envahit l'Italie, est vaincu & assiégé dans Milan.

Un Tyran efféminé fit place à des Héros. Le peuple indigné contre Gallien lui imputoit tous ses malheurs ; & réellement ils tiroient pour la plupart

leur source des mœurs dissolues & de l'administration indolente de ce Prince. Il n'avoit pas même ces sentimens d'honneur qui suppléent si souvent au manque de vertu publique, & tant que la possession de l'Italie ne lui fut pas disputée, une victoire remportée par les Barbares, la perte d'une Province, ou la rebellion d'un Général troubla rare-
A. 268. ment le cours paisible de sa vie voluptueuse. Enfin une armée considérable campée sur le haut Danube donna la pourpre impériale à son chef Auréole, qui, dédaignant les montagnes de la Rhetie, Province stérile & resserrée, passa les Alpes, s'empara de Milan, menaça Rome & somma Gallien de venir sur le champ de bataille disputer la souveraineté de l'Italie. L'Empereur irrité de l'insulte, & allarmé à la vue d'un danger si pressant, développa tout-à-coup cette vigueur cachée, qui perçoit quelquefois à travers l'indolence de son caractère; & s'arrachant au luxe

du Palais, il parut en armes à la tête des légions, traversa le Pô, & marcha au-devant de son Compétiteur. Le nom défiguré de *Pontirole* (1), rappelle encore le souvenir d'un pont sur l'Adda, qui durant l'action dût être un objet de la plus grande importance pour les deux armées. L'usurpateur fut entièrement défait, & reçut même une blessure dangereuse. Il se sauva dans Milan qui fut aussitôt assiégé. Le vainqueur fit dresser contre les murailles toutes les machines de guerre connues des Anciens. Auréole, incapable de résister à des forces supérieures, se représentoit déja les suites funestes d'une rebellion malheureuse.

Sa dernière ressource étoit de sé-

(1) *Pons Aureoli*, à treize milles de Bergame, & à trente-deux de Milan. Voyez Cluvier, Ital. ant. tom. I, p. 245. Ce fut près de cette place que se livra la bataille de Caffano, où les François & les Autrichiens combattirent, en 1703, avec tant d'opiniatreté. L'excellente relation du Chevalier Folard, qui étoit présent, donne une idée très-distincte du terrein. Voyez le Polybe de Folard, tom. III, p. 223-248.

duire la fidélité des affiégeans. Il répandit dans leur camp des libelles, pour exhorter les ſoldats à ſe ſéparer d'un indigne Prince, qui ſacrifioit le bonheur public à ſon luxe, & la vie de ſes meilleurs ſujets aux plus légers ſoupçons. Les artifices d'Aureole inſpirèrent la crainte & le mécontentement aux principaux officiers de ſon rival. Il ſe forma une conſpiration dans laquelle entrèrent Heraclien, préfet du prétoire, Marcien, général habile & renommé, & Cecrops, qui commandoit un nombreux corps de gardes Dalmates. La mort de Gallien fut réſolue. Les conjurés vouloient terminer d'abord le ſiége de Milan; mais la vue du danger qui redoubloit à chaque inſtant de délai, les força de hâter l'exécution de leur entrepriſe audacieuſe. La nuit étoit fort avancée, & l'Empereur avoit prolongé les plaiſirs de la table. Tout-à-coup on vient lui annoncer qu'Aureole à la tête de toutes ſes troupes, a fait une ſortie

vigoureuſe. Gallien, qui ne manqua jamais de courage perſonnel, quitte avec précipitation le lit magnifique ſur lequel il étoit couché, & ſans ſe donner le tems de prendre ſes armes, ou d'aſſembler ſes gardes, il monte à cheval & court à toute bride vers le lieu ſuppoſé de l'attaque. Il ſe trouve bien-tôt environné d'ennemis déclarés ou couverts : un dard lancé au milieu de l'obſcurité par une main inconnue lui fait une bleſſure mortelle. Des ſentimens patriotiques qui s'élevèrent dans l'ame de Gallien quelques momens avant ſa mort, l'engagèrent à nommer pour ſon ſucceſſeur un Prince digne de régner. Sa dernière volonté fut que l'on donnât les ornemens impériaux à Claude, qui commandoit alors un détachement dans le voiſinage de Pavie. Au moins ce bruit ne tarda-t-il pas à ſe répandre; & les conjurés qui étoient déja convenus de placer Claude ſur le trône, s'empreſsèrent d'obéir aux ordres

Mort de Gallien. A. 268. 20 Mars.

de leur maître. La mort de Gallien parut d'abord suspecte aux troupes; elles commençoient à s'enflammer. Un présent de vingt pièces d'or distribué à chaque soldat détruisit leurs soupçons & appaisa leur ressentiment. L'armée ratifia l'élection, & reconnut le mérite du nouveau souverain (1).

Caractère & avénement de l'Empereur Claude.

Malgré les fables inventées par la flatterie (2), pour illustrer l'origine de Claude, l'obscurité qui la couvroit en prouve suffisamment la bassesse. Il paroît seulement qu'il avoit pris naissance dans une des Provinces du Danube, qu'il passa sa jeunesse au milieu des ar-

(1) Sur la mort de Gallien, voyez Trebellius Pollion, dans l'histoire aug. p. 181. Zosime, l. I, p. 37, Zonare, l. XII, p. 634. Eutrope, IX, 11. Aurel. Victor, *in epitom.* Victor, *in Cæsar.* J'ai comparé tous ces Auteurs, & j'en ai tiré parti; mais j'ai principalement suivi Aurel. Victor, qui paroît avoir eu les meilleurs Mémoires.

(2) Quelques-uns le supposent bâtard du jeune Gordien. La Province de Dardanie a fait croire à d'autres qu'il tiroit son origine de Dardanus & des anciens Rois de Troye.

mes, & que son courage & la pureté de ses mœurs lui attirèrent la faveur & la confiance de l'Empereur Dèce. Le sénat & le peuple le jugeoient dès-lors capable de remplir les emplois les plus importans & reprochoient à Valérien le peu d'égards qu'il sembloit avoir pour un si excellent officier, en le laissant dans le poste subalterne de tribun. L'Empereur ne tarda pas à distinguer le mérite de Claude, qui fut nommé Général en chef de la frontière d'Illyrie, avec le commandement de toutes les troupes de la Thrace, de la Mœsie, de la Dacie, de la Pannonie & de la Dalmatie. Valérien lui donna en même tems les appointemens de Préfet d'Egypte, lui accorda le rang & les honneurs dont jouissoit le Proconsul d'Afrique, & lui promit le Consulat. Par ses victoires sur les Goths, Claude obtint du Sénat l'honneur d'une statue, & il excita la jalousie de Gallien qu'il méprisoit. Comment un soldat auroit-il estimé un Sou-

verain si dissolu ? Il est peut-être bien difficile de déguiser un juste mépris. Quelques expressions indiscrètes de Claude furent officieusement rapportées à l'Empereur. La réponse de Gallien à un Officier de confiance peint le caractère de ce Prince, & l'esprit du tems. « Vous me parlez » dans votre dernière dépêche (1), de » quelques suggestions malignes qui » ont indisposé contre nous Claude » notre *père* & notre ami ; rien ne pou- » voit me toucher plus sérieusement » que ce que vous me marquez à ce » sujet. Si vous êtes fidèle, employez » toutes sortes de moyens pour appaiser » le ressentiment de Claude ; mais con- » duisez votre négociation avec secret : » qu'elle ne parvienne pas à la connois- » sance des troupes de Dacie. Elles sont

(1) *Notoria*, dépêche que les Empereurs recevoient à certains temps marqués des *frumentarii* ou ageus dispersés dans les Provinces. Nous pourrons en parler dans la suite.

» déja fort irritées, & leur fureur pour» roit s'augmenter. J'ai envoyé moi» même à leur chef quelques préſens ;
» n'épargnez rien pour les lui rendre
» agréables. Sur-tout qu'il ne ſoupçonne
» pas que ſon imprudence m'eſt connue.
» La crainte de ma colère le porteroit à
» des conſeils déſeſpérés (1). »

Cette humble lettre étoit accompagnée de préſens qu'un Monarque n'a pas coutume de donner à un ſujet dont il eſt mécontent ; ils conſiſtoient en une ſomme conſidérable, en habits magnifiques, & en vaiſſelle d'or & d'argent. C'eſt ainſi que Gallien ſut appaiſer l'indignation & diſſiper les craintes de ſon Général d'Illyrie ; & durant le reſte de ſon règne l'épée formidable de Claude ne fut jamais tirée que pour défendre un maître qu'il ne pouvoit eſtimer. A la fin, il eſt vrai, il accepta la pourpre

(1) Hiſt. aug. p. 208. Gallien décrit la vaiſſelle, les habits, &c. comme un homme qui aimoit ces objets de luxe, & qui s'y connoiſſoit.

teinte du sang de Gallien ; mais éloigné du camp des conjurés il n'avoit pas trempé dans leurs complots ; & quoique peut-être il applaudît à la chûte du tyran, nous osons présumer qu'il n'y eut aucune part (1). Claude avoit environ cinquante-quatre ans lorsqu'il monta sur le trône.

Mort d'Auréole.

Le siége de Milan continuoit toujours ; Aureole découvrit bientôt que ses artifices avoient servi seulement à élever contre lui un adversaire plus redoutable. Il essaya de proposer à Claude un traité d'alliance & de partage : « dites-» lui, répliqua l'intrépide Empereur, que » de pareilles offres pouvoient être faites » à Gallien ; Gallien les auroit peut-» être écoutées patiemment ; il auroit » pu accepter un collègue aussi mépri-» sable que lui (2). » Ce dur refus in-

(1) Julien (*orat.* 1, p. 6) assure que Claude obtint l'Empire d'une manière juste & même sainte. Mais on peut se méfier de la partialité d'un parent.

(2) Hist. aug. p. 203. Il se trouve quelques légères

timida les assiégés. Une dernière tentative malheureuse leur ôta toute espérance. Aureole rendit la ville, & fut forcé de se livrer à la discrétion du vainqueur. L'armée le déclara digne de mort; après une foible résistance Claude consentit à l'exécution de la sentence. Les Sénateurs ne montrèrent pas moins de zèle pour leur nouveau Souverain. Ils ratifièrent, peut-être avec des transports sincères, l'élection de Claude; & comme son prédécesseur avoit été leur ennemi personnel, ils exercèrent, sous le voile de la justice, une vengeance sévère contre ses amis & contre sa famille. Triste interprète des loix, le Sénat eut la permission d'ordonner le châtiment des coupables; le Prince se réserva le plaisir & le mérite d'obtenir par son intercession une amnistie générale (1).

---

différences concernant les circonstances de la dernière défaite & de la mort d'Auréole.

(1) Aurel. Victor, *in Gallien.* Le peuple demandoit

Clémence & justice de Claude.

De pareils actes de clémence pourroient paroître l'effet de l'ostentation, & font moins connoître le véritable caractère de Claude, qu'une circonstance peu importante par elle-même où ce Prince sembla suivre les mouvemens de son propre cœur. Les fréquentes rebellions des Provinces avoient rendu presque tous les habitans coupables de trahison; leurs biens avoient été confisqués, & souvent Gallien déploya sa libéralité en distribuant à ses Officiers les dépouilles de ses sujets. A l'avénement de Claude une vieille femme se jetta à ses pieds, lui demandant justice d'un Général qui sous le dernier Empereur avoit obtenu une concession arbitraire de son patrimoine. Le Général étoit Claude lui-même, dont la vertu

hautement aux Dieux que Gallien fût livré aux supplices de l'enfer. Le Sénat condamna, par un décret, ses amis & ses parens à être précipités du Capitole. Un Officier du revenu public, accusé de malversation, eut les yeux arrachés, tandis que l'on instruisoit son procès.

n'avoit pas entiérement échappé à la contagion des temps. Le reproche fit rougir le Prince ; mais il méritoit la confiance que cette infortunée mettoit dans son équité : l'aveu de sa faute fut accompagné d'une prompte restitution & de dédommagemens considérables (1).

Claude vouloit rendre à l'Empire son ancienne splendeur. Pour exécuter une entreprise si difficile, il devoit d'abord rappeller parmi ses soldats un sentiment d'ordre & d'obéissance. Il leur représenta, avec l'autorité d'un ancien Commandant, que le relâchement de la discipline avoit introduit une foule de désordres, dont les troupes elles-mêmes commençoient enfin à sentir les effets pernicieux ; qu'un peuple ruiné par l'oppression & devenu indolent par désespoir, ne pouvoit plus fournir à de nombreuses armées les objets de luxe,

Il entreprend la réforme de l'armée.

(1) Zonare, l. XII, p. 137.

ni même les moyens de subsister; que le danger de chaque individu augmentoit avec le despotisme de l'ordre militaire; en effet, ajoutoit-il, des Princes, qui tremblent sur le Trône, sont sans cesse portés à sacrifier la vie de tout sujet suspect. L'Empereur s'étendit ensuite sur les suites funestes d'un caprice violent, dont les soldats étoient les premières victimes, puisque leurs élections séditieuses avoient été si souvent suivies de guerres civiles qui détruisoient la fleur des légions moissonnée dans les combats ou dans l'abus cruel de la victoire. Il peignit des plus vives couleurs l'épuisement des finances, la désolation des Provinces, la disgrace du nom Romain, & le triomphe insolent des Barbares avides. « C'est contre ces » Barbares, s'écrioit-il, que je prétends » diriger les premiers efforts de vos ar- » mes. Que Tetricus règne pendant » quelque temps dans les Provinces » Occidentales; que Zénobie même » conserve

» conſerve la domination de l'Orient (1).
» Ces uſurpateurs ſont mes ennemis per-
» ſonnels. Je ne ſongerai jamais à venger
» des injures particulières qu'après avoir
» ſauvé un Empire prêt à s'écrouler,
» & dont la ruine, ſi nous tardons à y
» porter une main ſecourable, écraſe-
» roit l'armée & le peuple. »

Les Goths envahiſſent l'empire. A. 269.

Les diverſes tribus de la Germanie & de la Sarmátie, qui combattoient ſous les étendards des Goths, avoient déja raſſemblé un armement plus formidable, qu'aucun de ceux qu'on avoit vu juſque-là ſortir du Pont-Euxin. Sur les rives du Nieſter, un des grands fleuves qui ſe jettent dans cette mer, ces Barbares conſtruiſirent une flotte de deux mille ou même de ſix mille voiles (2).

(1) Zonare fait ici mention de Poſthume; mais les regiſtres du Sénat (hiſt. aug. p. 203) prouvent que Tetricus étoit déja Empereur des Provinces occidentales.

(2) L'hiſtoire auguſte rapporte le plus petit nombre; Zonare, le plus grand. L'imagination vive de M. de

Ce nombre, tout incroyable qu'il paroît, n'auroit pu ſuffire pour tranſporter leur prétendue armée de trois cent vingt mille hommes. Quelque ait été la force réelle des Goths, leur vigueur & le ſuccès de leur expédition ne répondirent pas à la grandeur de leurs préparatifs. En traverſant le Boſphore leurs pilotes ſans expérience furent emportés par la rapidité du courant ; & comme ils ſe jettoient en foule dans un canal étroit, pluſieurs de leurs vaiſſeaux ſe briſèrent l'un contre l'autre, ou échouèrent ſur le rivage. Les Barbares firent des deſcentes ſur différentes côtes de l'Europe & de l'Aſie ; mais le pays ouvert avoit déja été dévaſté ; & lorſqu'ils ſe préſentèrent devant des villes fortifiées, ils furent repouſſés honteuſement & avec perte. Un eſprit de découragement & de diviſion s'éleva dans la flotte. Quelques chefs dirigèrent

Monteſquieu lui a fait donner la préférence à ce dernier Auteur.

leur courſe vers les îles de Crète & de Chypre; mais les principaux, ſuivant une route plus directe, débarquèrent enfin près du mont Athos & aſſaillirent l'importante ville de Theſſalonique, capitale de toutes les Provinces de Macédoine. Leurs attaques dirigées ſans art, mais avec toute la force d'un courage intrépide, furent bientôt interrompues à l'approche de Claude, qui ſe hâtoit d'accourir, ſur un théâtre digne d'un Prince belliqueux, avec toutes les forces qu'il avoit pu raſſembler. Impatiens d'en venir aux mains, les Goths lèvent leur camp, abandonnent le ſiége de Theſſalonique, laiſſent leurs vaiſſeaux aux pieds du mont Athos, & ſe diſpoſent à un combat dont le ſuccès leur ouvroit l'entrée de l'Italie.

Détreſſe & fermeté de Claude.

Il exiſte encore une lettre originale de Claude adreſſée au Sénat & au peuple dans cette occaſion mémorable. « Pères conſcrits, dit l'Empereur, ſa-

» chez que trois cent vingt mille Goths » ont envahi les domaines de Rome. Si » je les défaits, votre gratitude sera la » récompense de mes services. Si je » succombe, n'oubliez pas que je suis » le successeur de Gallien. La Républi» que entière est fatiguée & épuisée. » Nous avons à combattre après Va» lerien, après Ingenuus, Regillianus, » Celsus, Lolliænus, Posthume & mille » autres, qu'un juste mépris pour Gal» lien a forcés de se révolter. Nous » manquons de dards, de piques & de » boucliers. Les Provinces les plus bel» liqueuses de l'Empire, la Gaule & » l'Espagne, sont entre les mains de » Tetricus. Et nous rougissons d'avouer » que les archers d'Orient obéissent à » Zénobie. Tout ce que nous exécute» rons sera suffisamment grand (1). » Le style ferme & mélancolique de cette lettre annonce un héros peu inquiet

(1) Trebellius Pollion, dans l'hist. auguste, p. 204.

de sa destinée, connoissant tout le danger de sa situation, mais qui trouvoit des espérances bien fondées dans les ressources de son propre génie.

Sa victoire sur les Goths.

L'événement surpassa son attente & celle de l'Univers. Par les victoires les plus signalées il arracha l'Empire aux Barbares, qui le déchiroient, & il mérita de la postérité le surnom glorieux de Claude le Gothique. Les relations imparfaites d'une guerre irrégulière (1) nous empêchent de décrire l'ordre & les circonstances de ses exploits; cependant, s'il nous étoit permis de nous servir d'une pareille expression, nous pourrions distribuer en trois actes cette fameuse tragédie. I. La bataille décisive fut livrée près de Naissus ville de Dardanie. Les légions plièrent d'abord accablées par le nombre & découra-

(1) Hist. aug. dans Claude, Aurélien & Probus. Zosime, l. 1, p. 38-42. Zonare, l. XII, p. 638. Aurel. Victor, *epitom.* Victor le jeune, *in Cæsar.* Eutrope IX, 11. Eusebe, *in chron.*

gées par les malheurs; leur ruine paroiſſoit inévitable, ſi la conduite habile de l'Empereur ne leur eût ménagé un prompt ſecours. Un grand détachement ſortant tout-à-coup des paſſages ſecrets & difficiles des montagnes, dont il s'étoit emparé par ſon ordre, attaqua ſubitement l'arrière-garde des Goths victorieux. L'activité de Claude mit à profit cet inſtant favorable. Il ranima le courage de ſes troupes, rétablit leurs rangs & preſſa l'ennemi de toutes parts. On prétend que dans cette bataille cinquante mille hommes reſtèrent ſur la place. De nombreux corps de Barbares, retranchés derrière leurs chariots, ſe retirèrent, ou plutôt s'échappèrent à l'abri de cette fortification mobile. II. Nous pouvons préſumer qu'un obſtacle inſurmontable, peut-être la fatigue ou la déſobéiſſance des vainqueurs, empêcha Claude d'achever en un jour la deſtruction des Goths. La guerre ſe répandit dans les Province

de Mœsie, de Thrace, & de Macédoine ; & les opérations de la campagne se bornèrent à une foule de marches, de surprises & d'actions particulières sur mer & sur terre. Lorsque les Romains souffroient quelque échec, leur lâcheté ou leur imprudence en étoit le plus souvent la cause ; mais les talens supérieurs de leur Souverain, la parfaite connoissance qu'il avoit du pays, ses sages mesures, & son discernement dans le choix de ses officiers, assurèrent presque toujours le succès de ses armes. Tant de victoires lui procurèrent un butin immense, qui consistoit principalement en troupeaux & en esclaves. Une troupe choisie de jeunes Barbares fut incorporée dans les légions ; les autres prisonniers furent vendus en esclavage ; & le nombre des femmes captives étoit si considérable, que chaque soldat en eut deux ou trois pour sa part. D'où nous pouvons juger que les Goths n'avoient point envahi

l'Empire ſeulement pour le dévaſter, mais qu'ils avoient auſſi formé quelque projet d'établiſſement, puiſqu'ils avoient mené leurs familles même dans une expédition navale. III. Leur flotte fut ou priſe ou coulée à fond : perte irréparable qui intercepta leur retraite. Les Romains formèrent une vaſte enceinte de poſtes diſtribués avec art, courageuſement ſoutenus, & qui ſe reſſerrant par degrés vers un centre commun, forcèrent les Barbares de ſe réfugier dans les parties les plus inacceſſibles du mont Hœmus, où ils trouvèrent un aſyle aſſuré ; mais où ils eurent à peine de
A. 270. quoi ſubſiſter. Dans le cours d'un hiver rigoureux, durant lequel ils furent aſſiégés par les troupes de l'Empereur, la famine, la peſte, le fer & la déſertion diminuèrent continuellement toute cette multitude. Au retour du printemps on ne vit paroître ſous les armes, qu'une petite bande de guerriers hardis & déſeſpérés, reſte de ces fiers ennemis qui

s'étoient embarqués à l'embouchure du Niester.

Mort de Claude, qui recommande Aurelien pour son successeur. Mars.

La peste, qui avoit emporté tant de Barbares, devint fatale à leur vainqueur. Après deux mois d'un règne court, mais glorieux, Claude rendit les derniers soupirs à Sirmium, au milieu des pleurs & des acclamations de ses sujets. Prêt à expirer, il assembla ses principaux officiers, & leur recommanda Aurélien, un de ses généraux, comme le plus digne du trône, & comme le plus capable d'exécuter le grand projet qu'il lui avoit seulement été permis d'entreprendre. Les vertus de Claude, sa valeur, son affabilité (1), sa justice & sa tempérance, son amour pour la gloire & pour la patrie, le placent au rang de ce petit nombre de Princes qui honorèrent la pourpre Ro-

(1) Selon Zonare (l. XII, p. 638), Claude, avant sa mort, le revêtit de la pourpre. Mais ce fait singulier n'est point confirmé par les autres Historiens, qui paroissent plutôt le contredire.

maine. Ses vertus cependant doivent une partie de leur célébrité au zèle particulier & à la complaisance des Ecrivains courtisans du siècle de Constantin, arrière-petit-fils de Crispus, le frère aîné de Claude. La voix de la flatterie apprit bientôt à répéter que les Dieux, après avoir enlevé si précipitamment Claude, récompensèrent son mérite & sa piété, en perpétuant à jamais l'Empire dans sa famille (1).

Usurpation & chûte de Quintilius.

Malgré ces oracles, la grandeur des Flaviens (nom que prit la maison de Constance) ne brilla que plus de vingt ans après son fondateur; & même l'élevation de Claude causa la ruine de Quintilius son frère, qui n'eut point assez de modération ou assez de courage pour descendre au rang que lui

(1) Voyez la vie de Claude, par Pollion, & les discours de Mamertin, d'Eumène & de Julien. Voyez aussi les Césars de Julien, p. 313. Ce n'est point l'adulation qui fait parler ainsi Julien, mais la superstition & la vanité.

avoit assigné le patriotisme du dernier Empereur. Immédiatement après la mort de ce Prince, Quintilius prit inconsidérément la pourpre dans la ville d'Aquilée, où il commandoit une armée considérable. Quoique son règne n'eût duré que dix-sept jours, il eut le temps d'obtenir la sanction du sénat, & de connoître l'esprit séditieux des troupes. Dès qu'il eut appris que les légions redoutables du Danube avoient conféré la puissance impériale au brave Aurelien, il succomba sous la réputation & le mérite de son rival; & s'étant fait ouvrir les veines, il s'épargna la honte de disputer le trône avec des forces trop inégales (1). Avril.

Origine & services d'Aurélien.

Le plan général de cet ouvrage ne nous permet pas de rapporter les détails les plus minutieux du règne de

(1) Zosime, l. 1, p. 42. Pollion (hist. aug. p. 207) lui accorde des vertus, & dit que, semblable à Pertinax, il fut, comme lui, victime de la licence des soldats. Selon Dexipus, il mourut de maladie.

chaque Empereur, après son avénement, encore moins de décrire les diverses particularités de sa vie, avant qu'il montât sur le trône. Nous nous contenterons d'observer que le père d'Aurelien étoit un paysan du territoire de Sirmium, où il possédoit une petite ferme qui appartenoit à Aurelius, riche sénateur. Son fils, passionné pour les armes, entra au service comme simple soldat; il obtint successivement les grades de centurion, de préfet d'une légion, d'inspecteur du camp, de général ou duc d'une frontière, comme on les appelloit alors; enfin, durant la guerre des Goths, il exerça l'important emploi de Commandant en chef de la cavalerie. Dans ces différens postes, il se distingua par une valeur extraordinaire (1), par une discipline rigide &

(1) Theoclius (tel qu'il est cité dans l'hist. auguste, p. 211) assure que dans un jour il tua de sa main quarante-huit Sarmates, & neuf cent cinquante dans plusieurs autres actions. Les soldats, pleins d'admi-

par des exploits éclatans. Il parvint au consulat sous le règne de Valérien qui, en lui donnant cette illustre dignité, l'appella, selon le langage pompeux de ce siècle, le sauveur de l'Illyrie, le restaurateur de la Gaule & le rival des Scipions. A la recommandation de cet Empereur, un sénateur d'un rang & d'un mérite distingué, Ulpius Crinitus, qui tiroit son origine de la même source que Trajan, adopta le paysan de Pannonie, lui donna sa fille en mariage, & lui céda une fortune considérable, présent dont Aurelien étoit d'autant plus digne, qu'il avoit toujours vécu dans une honorable pauvreté (1).

Ce Prince ne regna que quatre ans & neuf mois environ; mais tous les instans de cette courte période sont

Règne heureux d'Aurelien.

ration pour cette valeur héroïque, la célébrèrent dans leurs chansons grossières, dont le refrein étoit, *mille, mille, mille, occidit.*

(1) Acholius (ap. hist. aug. p. 213) décrit la cérémonie de l'adoption célébrée à Bizance, en présence de l'Empereur & de ses grands Officiers.

remplis d'événemens mémorables. Il termina la guerre des Goths, châtia les Germains qui avoient envahi l'Italie, retira la Gaule, l'Eſpagne & la Bretagne des mains de Tetricus, & détruiſit la puiſſance orgueilleuſe, que Zénobie avoit élevée en Orient ſur les débris de l'Empire affligé.

Sa diſcipline ſévère.

Aurelien dut cette ſuite non interrompue de ſuccès à ſa rigidité ſcrupuleuſe pour la diſcipline. Ses réglemens militaires ſont contenus dans une lettre très-conciſe, qu'il écrivit à un de ſes Officiers ſubalternes, en lui ordonnant de les faire exécuter, s'il veut devenir Tribun, ou s'il eſt attaché à la vie. Le jeu, la table & l'art de la divination ſont ſévèrement défendus. L'Empereur eſpère que ſes ſoldats ſeront modeſtes, ſobres & laborieux; qu'ils auront ſoin de tenir leur armure brillante, leurs épées affilées, leurs vêtemens & leurs chevaux en état de paroître, au moindre ſignal, ſur le champ de bataille; qu'ils obſer-

veroit la frugalité & la chasteté ; & qu'ils vivront paisiblement dans leurs quartiers, sans endommager les champs de blé, sans dérober même une brebis, une poule ou une grape de raisin, sans exiger des habitans du sel, de l'huile ou du bois. « Ce que l'état leur donne, con-» tinue l'Empereur, suffit pour leur sub-» sistance. Qu'ils enlèvent les dépouilles » de l'ennemi ; leurs richesses ne doivent » pas être trempées des larmes de nos » sujets (1) ». Un seul exemple fera connoître la rigueur & même la cruauté d'Aurelien. Un soldat avoit séduit la femme de son hôte : le coupable fut attaché à deux arbres, qui, fortement courbés l'un vers l'autre, déchirèrent ses

(1) Hist. aug. p. 211. Cette lettre laconique a véritablement été écrite par un soldat ; elle est remplie de phrases & d'expressions militaires, dont quelques-unes ne peuvent être entendues sans difficulté. Saumaise explique très-bien *ferramenta samiata*. Le premier de ces mots signifie toute arme offensive, & contraste très-bien avec *arma*, arme défensive. Le second signifie tranchant & bien affilé.

membres, en se redressant tout-à-coup. Quelques exécutions semblables inspirèrent un effroi salutaire : les châtimens d'Aurelien furent terribles; mais il eut rarement occasion de punir plus d'une fois la même offense. Sa conduite donnoit une sanction à ses loix ; & les légions séditieuses redoutoient un chef, qui, après avoir appris à obéir, étoit digne de commander.

Traité de ce Prince avec les Goths.

A la mort de Claude, les Goths reprirent courage. L'appréhension d'une guerre civile avoit écarté les troupes qui gardoient les passages du mont Hœmus & les bords du Danube. Selon toutes les apparences, les tribus des Goths & des Vandales, qui n'avoient point encore porté les armes contre l'Empire, profitèrent d'une occasion si favorable, quittèrent leurs établissemens en Ukraine, traversèrent les fleuves, & se joignirent en foule à leurs compatriotes, pour piller les provinces Romaines. Aurelien marcha au-devant de

cette

cette nouvelle armée. L'approche ſeule de la nuit mit fin à un combat ſanglant & douteux (1). Les Goths & les Romains, épuiſés par les calamités ſans nombre qu'ils avoient réciproquement cauſées & ſouffertes pendant une guerre de vingt ans, conſentirent à un traité durable & avantageux. Les Barbares le ſollicitoient avec empreſſement; les légions, auxquelles l'Empereur remit prudemment la déciſion de cette affaire importante, s'empreſsèrent de le ratifier. Les Goths promirent de fournir aux armées de Rome un corps de deux mille auxiliaires, entièrement compoſé de cavalerie, à condition qu'ils ne ſeroient pas troublés dans leur retraite, & qu'on leur accorderoit, près du Danube, un marché régulier, pourvu par les ſoins de l'Empereur, mais dont ils feroient les frais. Le traité fut obſervé de leur côté avec une fidélité ſi religieuſe, qu'un

(1) Zoſime, l. 1, p. 45.

parti de cinq cens hommes s'étant écarté du camp pour piller, le roi ou général des Barbares fit arrêter leur chef, & le condamna, en présence de l'armée, à être percé de dards, comme une victime dévouée à la sainteté de leurs engagemens. Il est assez vraisemblable que les mesures d'Aurelien contribuèrent à ces dispositions pacifiques. Ce Prince avoit exigé pour ôtages les enfans des chefs ennemis. Les fils furent élevés près de sa personne dans la profession des armes; il donna aux jeunes filles une éducation Romaine; & en les mariant à quelques-uns de ses principaux Officiers, il unit insensiblement les deux nations par les liens les plus étroits & les plus chers (1).

Il leur cède la Dacie.

Mais la condition la plus importante de la paix avoit été plutôt entendue

(1) Dexippus (*excerpta legat.* p. 12,) rapporte le fait sous le nom des Vendales. Aurélien fit épouser une de ces barbares à son général Bonosus, qui étoit capable de boire avec les Goths, & de découvrir leurs secrets. Hist. aug. p. 247.

qu'exprimée dans le traité. Aurelien retira les troupes Romaines de la Dacie & abandonna tacitement cette grande province aux Goths & aux Vandales (1). La fermeté de ſon jugement lui fit appercevoir les ſolides avantages d'une pareille conceſſion, & lui apprit à mépriſer la honte dont il ſembloit couvrir ſon règne, en reſſerrant ainſi les frontières de l'Empire. Les ſujets de la Dacie quittèrent des poſſeſſions éloignées qu'ils ne pouvoient ni cultiver ni défendre, & s'établirent en-deçà du Danube. Bientôt le pays ſitué au midi de ce fleuve fut plus peuplé & plus floriſſant. Des terres que les irruptions fréquentes des Barbares avoient changées en déſerts, reprirent leur fertilité entre les mains d'un peuple induſtrieux ; & une nouvelle province de Dacie con-

(1) Hiſt. aug. p. 222. Eutrope, IX, 15. Sextus Rufus, c. 9. Lactance, *de mortibus perſecutorum*, c. 9.

ſerva toujours le ſouvenir des conquêtes de Trajan.

L'ancienne contrée de ce nom retint cependant un nombre conſidérable de ſes anciens habitans qui redoutoient plus l'exil que la domination des Goths (1). Après avoir renoncé à l'obéiſſance de l'Empire, ces Romains dégénérés continuèrent à le ſervir, en introduiſant parmi leurs nouveaux maîtres les premières notions de l'agriculture, les arts utiles & les commodités de la vie civiliſée. La Dacie, devenue indépendante, fut ſouvent le plus ferme rempart contre les invaſions des Sauvages du Nord; & les rives oppoſées du Danube ſe trouvèrent inſenſiblement liées par des rapports de commerce & de langage. A meſure que les Barbares

(1) Les Valaques conſervent encore pluſieurs veſtiges de la langue latine, & ſe ſont vantés dans tous les ſiècles d'être deſcendus des Romains. Ils ne ſont pas mêlés avec les barbares, dont ils ſont entourés de tous côtés. Voyez un mémoire de M. d'Anville, ſur l'ancienne Dacie, mém. de l'Académie, tom. XXX.

ſe fixoient dans leurs nouveaux domaines, un ſentiment d'intérêt les attachoit à l'alliance de Rome; & l'intérêt, lorſqu'il eſt permanent, produit ſouvent une amitié ſincère & utile. Les différentes tribus qui occupèrent l'ancienne Dacie, formèrent inſenſiblement une grande nation. Les Goths conſervèrent toujours parmi elles la ſupériorité du rang & de la gloire: tous ces peuples réunis prétendirent à l'honneur imaginaire de deſcendre des Scandinaves. L'heureuſe reſſemblance du nom de Getes ſervit à la fois leur crédulité & leur vanité: ils ſe perſuadèrent que, dans des temps très-reculés, leurs ancêtres, déjà maîtres de ces régions, avoient reçu les inſtructions de Zamolxis, & qu'ils avoient arrêté le progrès des armes victorieuſes de Seſoſtris & de Darius (1).

(1) Voyez le premier chapitre de Jornandès. Cependant les Vandales (c. 22) conſervèrent peu de temps leur indépendance entre les rivières *Mariſia*

Guerre contre les Allemands.

Tandis que la conduite ferme & modérée d'Aurelien rétablissoit la frontière d'Illyrie, les Allemands (1) violèrent les conditions de la paix que Gallien avoit achetée, ou qui leur avoit été imposée par Claude. Leur jeunesse bouillante ne respiroit que la guerre; ils volèrent tout-à-coup aux armes, & parurent sur le champ de bataille avec quarante mille chevaux (2), & une infanterie double de la cavalerie (3). Quelques villes de la Rhetie

---

& *Crissia* (Maros & Keres), qui tombent dans la Teiss.

(1) Dexippus, p. 7-12. Zosime, l. 1, p. 43. Vopiscus, vie d'Aurélien dans l'hist. auguste. Quoique ces historiens diffèrent dans les noms (*Alemanni*, *Juthungi* & *Marcomanni*), il est évident qu'ils ont voulu parler du même peuple & de la même guerre; mais il faut beaucoup de soin pour les concilier & pour les expliquer.

(2) Chanteclerc, avec son exactitude ordinaire, traduit trois cent mille. Cette interprétation est également opposée au sens & à la grammaire.

(3) On peut remarquer, comme un exemple de mauvais goût, que Dexippus applique à l'infanterie

furent les premiers objets de leur avarice ; mais leur audace croissant avec le succès, leur marche rapide traça une ligne de dévastation depuis le Danube jusqu'aux rives du Pô (1).

L'Empereur apprit presqu'en même temps l'irruption & la retraite des Barbares. Aussi-tôt rassemblant un corps de troupes choisies, il s'avança secrètement & avec célérité le long des lisières de la forêt Hercynienne. Les Allemands, chargés des dépouilles de l'Italie, arrivèrent au Danube, sans soupçonner que sur la rive opposée, une armée Romaine, cachée dans un poste avantageux, se disposoit à intercepter leur retour. Aurelien favorisa leur fatale sécurité ; il laissa environ la moitié de leurs forces passer le fleuve. Leur situation & l'étonnement dont

A. 270. Septembre.

légère des Allemands les termes techniques, propres seulement à la phalange des Grecs.

(1) On lit à présent dans Dexippus, *Rhodanus*. C'est avec raison que M. de Valois a substitué le mot *Eridanus*.

ils furent ſaiſis ; lui aſſurèrent une victoire facile. Il pouſſa plus loin ſes avantages. Ce Prince habile, diſpoſant ſes légions en demi-cercle, leur fit traverſer le Danube ; alors les deux extrémités du croiſſant ſe rapprochèrent tout-à-coup vers le centre, & entourèrent l'arrière-garde des Allemands. Cette manœuvre imprévue terraſſa les Barbares. De quelque côté qu'ils jettaſſent les yeux, ils n'appercevoient qu'un pays dévaſté, un fleuve profond & rapide, un ennemi victorieux & implacable.

Dans cette dure extrémité, ils ne dédaignèrent plus de demander la paix. Aurelien reçut leurs Ambaſſadeurs à la tête de ſon camp avec une pompe militaire, qui pût leur donner une idée de la grandeur & de la diſcipline de Rome. Les légions rangées en ordre de bataille, ſe tenoient ſous les armes dans un ſilence impoſant. Les principaux Commandans, revêtus des marques de leur dignité, entouroient à cheval le

trône de l'Empereur. Derrière le trône, les images ſacrées du Prince & de ſes prédéceſſeurs (1), les aigles dorées, & les tableaux ſur leſquels étoient écrits en lettres d'or les noms & les titres honorables des légions, brilloient en l'air élevés ſur de hautes piques couvertes d'argent. Lorſque l'Empereur prit ſéance, ſon maintien noble, ſes graces naturelles & ſa figure majeſtueuſe (2) apprirent aux Barbares à révérer la perſonne auſſi-bien que la pourpre de leur vainqueur. Les députés ſe proſternèrent contre terre en ſilence : ils eurent ordre de ſe relever, & on leur accorda la permiſſion de s'exprimer par interprete. Ils déguisèrent leur perfidie, exagérèrent leurs exploits, s'étendirent

(1) L'Empereur Claude étoit certainement du nombre ; mais nous ignorons juſqu'où s'étendoit cette marque de reſpect. Si elle remontoit à Céſar & à l'Empereur Auguſte, elle devoit former un ſpectacle bien impoſant, une longue ſuite des maîtres du monde.

(2) Vopiſcus, hiſt. aug. p. 210.

sur les vicissitudes de la fortune, vantèrent les avantages de la paix ; & , avec une confiance mal placée , ils demandèrent un subside considérable pour prix de l'alliance qu'ils offroient aux Romains. La réponse d'Aurelien fut sévère & impérieuse. Il traita leurs offres avec mépris, & leurs demandes avec indignation. Après leur avoir reproché d'ignorer également l'art de la guerre & les loix de la paix, il les renvoya, en ne leur laissant que le choix de se mettre entièrement à sa discrétion, ou d'attendre les effets terribles de son ressentiment (1). Quoique Aurelien eût cédé à la nation des Goths une province éloignée, il savoit combien il étoit dangereux de se fier ou de pardonner à des Barbares perfides, dont la puissance formidable tenoit l'Italie dans des alarmes continuelles.

---

(1) Dexippus leur fait prononcer un discours recherché & prolixe, digne d'un sophiste Grec.

Les Allemands envahissent l'Italie.

Il paroît qu'immédiatement après cette conférence, quelqu'événement imprévu exigea la présence de l'Empereur en Pannonie. Il remit à ses généraux le soin de terminer la destruction des Allemands par le fer ou par l'attaque plus sûre de la famine. Combien de fois l'activité du désespoir n'a-t-elle pas triomphé de l'assurance indolente du succès ? Les Barbares ne pouvant traverser le camp Romain & le Danube, forcèrent les postes plus foibles ou moins soigneusement gardés, qui leur fermoient l'entrée des provinces, & ils retournèrent avec une célérité incroyable, mais par une route différente, vers les montagnes d'Italie (1). Aurelien qui croyoit la guerre entiérement finie, apprit avec chagrin que les Allemands s'étoient échappés, & qu'ils ravageoient déjà le territoire de Milan. Les légions eurent ordre de suivre,

(1) Hist. aug. p. 215.

autant qu'il étoit possible à ces corps pesans, la marche rapide d'un ennemi dont l'infanterie & la cavalerie s'avançoient avec une vîtesse presqu'égale. Quelques jours après l'Empereur lui-même vola au secours de l'Italie, à la tête de tous les Prétoriens qui avoient servi dans les guerres d'Illyrie (1), & d'un corps choisi d'auxiliaires, parmi lesquels on voyoit les otages & la cavalerie des Vandales.

Et sont enfin vaincus par Aurélien.

Comme les troupes légères des Allemands couroient tout le pays entre les Alpes & les Apennins, la découverte, l'attaque & la poursuite de leurs nombreux détachemens, exerçoient sans cesse la vigilance d'Aurelien & de ses généraux. Les opérations de la campagne ne se bornèrent cependant pas à des actions particulières. On parle de trois combats opiniâtres dans lesquels les deux armées mesurèrent leurs forces

(1) Dexippus, p. 12.

avec différens ſuccès (1). Le premier fut livré près de Plaiſance ; & les Romains eſſuyèrent une ſi grande perte, que, ſelon l'expreſſion d'un auteur très-prévenu pour Aurelien, on appréhenda la diſſolution prochaine de l'empire (2). Les Allemands qui s'étoient cachés dans des bois, tombèrent tout-à-coup, à l'approche de la nuit, ſur les légions fatiguées & encore en déſordre, après une longue marche. Il eût été difficile de réſiſter à l'impétuoſité du choc des Barbares : le maſſacre fut horrible. Enfin l'Empereur rallia ſes troupes, & répara en quelque ſorte l'honneur de ſes armes par ſa conſtance & par ſa fermeté. La ſeconde bataille ſe donna près de Fano en Ombrie, tant les Germains victorieux s'étoient avancés en Italie par les voies Flaminienne & Emilienne, avec le projet de ſurprendre les habitans de Rome, & de ſaccager

(1) Victor le jeune, dans Aurélien.
(2) Vopiſcus, hiſt. aug. p. 216.

la maîtresse du monde ; mais Aurelien veilloit à sa sûreté. Toujours attaché à la poursuite de l'ennemi, il remporta enfin une victoire complette (1) dans la plaine qui cinq cens ans auparavant avoit été si fatale au frère d'Annibal (2). Les débris de l'armée vaincue furent exterminés dans une troisième & dernière bataille près de Pavie, & l'Italie n'eut plus à redouter les incursions des Allemands.

Cérémonies superstitieuses.

La crainte a été le premier auteur de la superstition. Chaque nouvelle calamité force les mortels tremblans à conjurer la colère d'un ennemi invisible. Quoique l'espoir le plus assuré de la république fût dans la valeur & dans la conduite d'Aurelien, cependant lorsqu'on attendoit à chaque instant les

---

(1) Elle nous est parvenue par une inscription trouvée à Pezaro. Voyez Gruter, CCLXXVI, 3.

(2) La petite rivière, ou plutôt le torrent de Metaure, a été immortalisé, en trouvant un historien tel que Tite-Live, & un poëte tel qu'Horace.

Barbares aux portes de Rome, le sénat ordonna par un décret solemnel que les livres de la Sybile fussent consultés, tant étoit grande la consternation générale. L'Empereur lui-même, porté par un principe de religion ou de politique, approuva des mesures si salutaires. Il écrivit même au sénat pour lui reprocher sa lenteur (1). Le Prince offre dans sa lettre de fournir à tous les frais des sacrifices, & de donner tous les animaux, tous les captifs que les dieux exigeroient. Malgré ces promesses magnifiques, il ne paroît pas qu'aucune victime humaine ait expié de son sang les fautes du peuple Romain. Les oracles de la Sybille prescrivirent des cérémonies moins cruelles; elles consistoient en processions de prêtres revêtus de robes blanches, en chœurs de jeunes garçons & de vierges, en lustrations

A. 271.
11 Janvier.

(1) On imagineroit, dit-il, que vous êtes assemblés dans une Eglise Chrétienne, non dans le temple de tous les Dieux.

de la ville & des campagnes voisines, en sacrifices dont l'influence pût arrêter les Barbares, & les empêcher de passer le terrein mystérieux où ils avoient été célébrés. Ces pratiques superstitieuses du paganisme ne furent pas inutiles au succès de la guerre. Si dans la bataille décisive de Fano, les Allemands crurent voir une armée de spectres combattant pour Aurelien, les terreurs dont ils furent frappés contribuèrent réellement à la victoire de ce Prince (1).

Fortifications de Rome.

Malgré la confiance que le peuple pouvoit avoir dans des remparts imaginaires, l'expérience du passé & la crainte de l'avenir l'engagèrent à construire des fortifications réelles & d'une espèce plus solide. Sous les successeurs de Romulus, les sept collines de Rome avoient été entourées d'une muraille de

(1) Vopiscus (hist. aug. p. 215, 216), donne un long détail, de ces cérémonies, tiré des registres du Sénat.

plus

plus de treize mille de circonférence (1). Cette enceinte paroît peut-être bien vaste, lorsque l'on considére la force & la population de l'état dans son enfance. Mais les premiers citoyens avoient besoin de défendre une grande étendue de pâturages & de terres labourables contre les incursions fréquentes & subites des tribus du Latium leurs ennemis perpétuels. A mesure que la grandeur Romaine s'éleva, la ville & le nombre des habitans devinrent plus considérables ; insensiblement tout le

(1) Pline, hist. nat. III, 5. Pour appuyer cette observation, examinons l'état de la ville dans le temps de la République. Le mont Celien fut pendant long-temps un bois de chênes, & le mont Viminal étoit couvert d'osiers. Dans le quatrième siècle, le mont Aventin étoit une retraite solitaire sans habitation ; jusqu'au règne d'Auguste, le mont Esquilin fut un terrein mal sain, destiné à enterrer les morts ; & les nombreuses inégalités que les anciens remarquoient sur le mont Quirinal prouvent qu'il n'étoit pas couvert de bâtimens. Des sept collines, le Capitole & le mont Palatin seulement, avec les vallées adjacentes, furent la premiere demeure du peuple Romain. Ce sujet demanderoit une dissertation.

terrein fut occupé ; les anciens murs ne servirent plus de limites ; de superbes édifices couvrirent le champ de Mars ; & les fauxbourgs magnifiques bâtis sur toutes les avenues, annonçoient la capitale de l'Univers (1). L'opinion vulgaire donnoit plus de cinquante milles de circuit (2) à la nouvelle muraille commencée par Aurélien, & finie sous le règne de Probus ; des observations plus exactes la réduisirent à vingt-un milles environ (3) ; un pareil ouvrage, triste monument de l'opulence & de la foiblesse de la monarchie, sembloit en présager la chûte. Les Romains qui dans un siècle plus fortuné confiòient aux armes des légions la sûreté des camps établis sur les frontières (4), étoient bien loin de soupçonner qu'il seroit un

(1) *Exspatiantia tecta multas addidere urbes.* Telle est l'expression de Pline.

(2) Hist. aug. p. 222. Juste Lipse & Isaac Vossius, ont adopté avec empressement cette mesure.

(3) Voyez Nardini, *Roma ant.* l. 1, c. 8.

(4) Tacite, hist. IV, 23.

jour néceſſaire de fortifier le ſiége de l'empire contre les invaſions des Barbares (1).

Aurélien défait entièrement deux uſurpateurs.

La victoire de Claude & les exploits d'Aurélien faiſoient eſpérer des jours plus heureux. Déjà Rome avoit repris ſa ſupériorité ſur les nations du Nord. Il étoit réſervé au vainqueur des Allemands de punir les tyrans domeſtiques, & de réunir les membres épars de l'empire. Quoiqu'il eût été reconnu par le ſénat & par le peuple, les frontières de l'Italie, de l'Afrique, de l'Illyrie & de la Thrace reſſerroient les bornes de ſa ſouveraineté. La Gaule, l'Eſpagne & la Bretagne, l'Egypte, la Syrie & l'Aſie mineure obéiſſoient toujours à des rebelles qui, ſeuls de tant de prétendans, avoient échappé aux dangers de leur ſituation ; & pour mettre le com-

(1) Pour la muraille d'Aurélien, voyez Vopiſcus, hiſt. aug. p. 216, 222. Zoſime, l. 1, p. 43. Eutrope, IX, 15. Aurel. Victor, *in Aurel.* Victor le jeune, *in Aurel*, Euſebe, Saint-Jérôme & Idace, chron.

ble à la honte de Rome, ces trônes rivaux avoient été usurpés par des femmes.

Succession d'usurpateurs en Gaule.

La Gaule avoit vu s'élever & tomber une foule de Monarques qui se succédèrent rapidement. Posthume étoit digne de régner sur cette province. La rigidité de sa vertu lui devint fatale. Après la chûte d'un compétiteur qui avoit pris la pourpre à Mayence, il refusa d'abandonner à ses troupes le pillage de la ville rebelle. Leur avarice trompée les rendit furieux (1) : ils massacrèrent Posthume dans la septième année de son règne. Une cause moins honorable précipita du trône Victorin son collègue. Les déréglemens de ce Prince ternissoient ses qualités brillantes (2) ; souvent pour satisfaire ses

(1) Son compétiteur étoit Lollien ou Ælien, si toutesfois ces noms désignoient la même personne. Voyez Tillemont, tom. III, p. 1177.

(2) Le caractère de ce Prince par Julius Aterianus

passions, il employoit la violence sans avoir égard aux loix de la société, ou même à celles de l'amour (1). Il périt à Cologne victime des complots de quelques maris jaloux, dont la vengeance eût été plus excusable, s'ils eussent épargné l'innocence de son fils. Après le meurtre de tant de vaillans Princes, il est assez étonnant qu'une femme ait contenu pendant long-temps les fières légions de la Gaule : ce qui doit paroître encore plus singulier, c'est qu'elle étoit mère de l'infortuné Vic-

(ap. hist. aug. p. 187) paroît si bien tracé, & d'une manière si impartiale, qu'il mérite d'être rapporté.

» Victorino, qui post Junium Posthumium Gallias » rexit, neminem existimo præferendum : non in virtute » Trajanum; non Antoninum in clementia; non in » gravitate Nervam; non in gubernando ærario Ves» pasianum; non in censura totius vitæ ac severitate » militari Pertinacem vel Severum. Sed omnia hæc » libido, & cupiditas voluptatis muliérariæ sic per» didit, ut nemo audeat virtutes ejus in literas mittere, » quam constat omnium judicio meruisse puniri ».

(1) Il viola la femme d'Attitianus, agent de l'armée Hist. aug. p. 186. Aurel. Victor, *in Aurel.*

torin. Les artifices & les trésors de Victoria la mirent en état de couronner successivement Marius & Tetricus, de tenir ces Empereurs dans sa dépendance, & de régner sous leurs noms avec une mâle fermeté. Elle fit frapper à son coin des espèces d'or, d'argent & de cuivre; elle prit les titres d'*Augusta* & de mère des camps; enfin son autorité n'expira qu'avec sa vie, dont le cours fut peut-être abrégé par l'ingratitude de Tetricus (1).

Règne & défaite de Tétricus.

Lorsque celui-ci, dirigé par les conseils de son ambitieuse bienfaitrice, monta sur le trône, il avoit le gouvernement de la tranquille province d'Aquitaine; emploi convenable à son caractère & à son éducation. Devenu maître de la Gaule, de l'Espagne & de la Bretagne, il fut pendant quatre ou cinq ans l'esclave & le souverain d'une armée licentieuse, qu'il redou-

(1) Pollion lui donne une place parmi les trente tyrans. Hist. aug. p. 200.

toit, & dont il étoit méprisé. La valeur & la fortune d'Aurélien firent espérer à Tetricus d'être bientôt délivré du joug qu'il portoit. Ce malheureux Prince A. 271. osa découvrir à l'Empereur sa triste situation; il le conjura de venir au secours d'un rival infortuné. Si les légions de la Gaule eussent été informées de cette correspondance secrete, elles auroient probablement immolé leur général. Il ne pouvoit abandonner le sceptre de l'Occident sans commettre un acte de trahison contre lui-même. Il affecta les apparences d'une guerre civile, s'avança dans la plaine à la tête de ses troupes, les posta de la manière la plus désavantageuse, instruisit Aurelien de toutes les résolutions, & passa de son côté au commencement de l'action avec un petit nombre d'amis choisis. Les soldats rebelles, quoiqu'en désordre & consternés de la désertion inattendue de leur chef, se défendirent long-temps avec le courage du dé-

ſeſpoir. Ils furent enfin taillés en pièces dans cette bataille ſanglante & mémorable qui ſe donna près de Châlons en Champagne (1). Un nombreux corps d'auxiliaires, compoſé de Francs & de Bataves (2), repaſſa le Rhin à la perſuaſion du vainqueur, ou forcé par la terreur de ſes armes. Leur retraite rétablit la tranquillité générale; & la puiſſance d'Aurélien fut reſpectée depuis le mur d'Antonin juſqu'aux colonnes d'Hercule.

Dès le règne de Claude, la ville d'Autun, ſeule & ſans ſecours, avoit

(1) Pollion, hiſt. aug. p. 196. Vopiſcus, hiſt. aug. p. 220. Les deux Victors, vies de Gallien & d'Aurélien. Eutrope, IX, 13. Euſebe, *in chron.* De tous ces écrivains, les deux derniers ſeulement, non ſans de fortes raiſons, placent la chûte de Tetricus avant celle de Zénobie. M. de Boze (acad. des inſcriptions, tom. XXX) ne voudroit pas les ſuivre; & M. de Tillemont (tom. III, p. 1189) ne l'oſe pas. J'ai été de meilleure foi que l'un, & plus hardi que l'autre.

(2) Victor le jeune, *in Aurel.* On lit dans Eumène *Batavicæ.* Quelques critiques, ſans aucune raiſon, voudroient changer ce mot en *Bagaudicæ.*

osé se déclarer contre les légions de la Gaule. Après avoir éprouvé pendant un siége de sept mois toutes les horreurs de la famine, elle avoit été prise d'assaut & saccagée (1). Lyon au contraire avoit résisté avec la plus grande opiniâtreté aux armes d'Aurélien. L'histoire dit que Lyon fut puni (2); elle ne parle pas de la récompense d'Autun. Telle est en effet la politique des guerres civiles. Les injures laissent des traces profondes : on oublie les services les plus importans. La vengeance est utile; la gratitude dispendieuse.

Aurélien ne se fut pas plutôt emparé de la personne & des provinces de Tetricus, qu'il tourna ses armes contre Zénobie, cette fameuse Reine de Palmyre & de l'Orient. Dans l'Europe moderne plusieurs femmes ont soutenu

Caractère de Zénobie. A. 272.

(1) Eumène, *in vet. panegyr.* IV, 8.

(2) Vopiscus, hist. aug. p. 246. Autun ne fut rétabli que sous le règne de Dioclétien. Voyez Eumène, *de restaurandis scholis*.

glorieusement le fardeau d'un empire ; & notre siècle a produit des héroïnes dignes de fixer les regards de la postérité. Mais, si nous en exceptons Sémiramis dont les exploits paroissent si incertains, Zénobie est la seule dont le génie supérieur ait brisé le joug indigne sous lequel les mœurs & le climat de l'Asie tenoient son sexe (1). Elle se disoit descendue des anciens Rois Macédoniens qui régnèrent en Egypte ; sa beauté égaloit celle de Cléopâtre, & elle surpassoit de bien loin cette Princesse en valeur & en chasteté (2). Elevée au-dessus de son sexe par ses qualités éminentes, Zénobie étoit encore la plus belle des femmes. Elle avoit

(1) Presque tout ce que l'on rapporte des mœurs de Zénobie & d'Odenat est pris dans l'histoire auguste, où leurs vies ont été écrites par Trebellius Pollion. Voyez p. 192, 198.

(2) Elle ne recevoit jamais les caresses de son mari, que dans la vue d'avoir une postérité. Si ses espérances étoient trompées, elle faisoit un nouvel essai le mois suivant.

(en parlant d'une Reine les moindres détails intéressent) ; elle avoit le teint brun, les dents d'une blancheur éclatante, une voix forte & harmonieuse, & de grands yeux noirs, dont une douceur attrayante tempéroit la vivacité. L'étude avoit éclairé son esprit, & en avoit augmenté l'énergie naturelle. Elle n'ignoroit pas le Latin; mais elle possédoit au même dégré de perfection le Grec, le Syriaque & la langue Egyptienne. L'histoire orientale lui parut si importante, qu'elle en composa un abrégé pour son usage; & guidée par le sublime Longin, elle comparoît familiérement les beautés d'Homère & de Platon.

Sa beauté & son érudition.

Cette femme accomplie avoit épousé Odenat, qui, né dans une condition privée, étoit monté sur le trône de l'Orient. Elle devint bientôt l'amie & la compagne d'un héros. Odenat aimoit passionnément la chasse. En temps de paix, il se plaisoit à poursuivre les

Sa valeur.

bêtes farouches du désert, les lions, les panthères & les ours. Zénobie se livroit avec la même ardeur à ce dangereux exercice. Endurcie à la fatigue, elle dédaigna bientôt l'usage des chars couverts. On la voyoit le plus ordinairement à cheval revêtue d'un habit militaire. Quelquefois elle marchoit à pied, & faisoit plusieurs milles à la tête des troupes. Les succès d'Odenat furent attribués en grande partie à la valeur & à la prudence extraordinaires de sa femme. Les victoires brillantes des deux époux sur le grand Roi, qu'ils poursuivirent deux fois jusqu'aux portes de Ctesiphon, devinrent la source de leur gloire & de leur puissance. Les armées qu'ils commandoient & les provinces qu'ils avoient sauvées, ne voulurent avoir pour souverain que leurs chefs invincibles. Lorsque l'infortuné Valérien tomba entre les mains des Perses, le sénat & le peuple de Rome respectèrent un étranger qui vengeoit la ma-

jesté de l'empire. L'insensible Gallien lui-même consentit à partager la pourpre avec Odenat, & il lui donna le titre de collègue.

Après avoir chassé de l'Asie les Goths qui la dévastoient, le Prince Palmyrenien se rendit à la ville d'Emèse en Syrie. Il avoit triomphé de tous ses ennemis dans la guerre ; il périt par une trahison domestique. Son amusement favori de la chasse fut la cause, ou du moins l'occasion de sa mort (1). Mœonius, son neveu, eut l'audace de lancer sa javeline avant son oncle. Quoiqu'il en eût été repris, il se porta plusieurs fois à la même insolence. Odenat offensé comme Monarque & comme chasseur, lui ôta son cheval, marque d'ignominie parmi les Barbares,

Elle venge la mort de son mari.

---

(1) Hist. aug. p. 192, 193. Zosime, l. I, p. 36. Zonare, l. XII, p. 633. Le récit de ce dernier est clair & probable; celui des autres, confus & contradictoire. Le texte de George Syncelle, s'il n'est pas corrompu, est absolument inintelligible.

& le fit mettre pendant quelque tems en prison. L'insulte fut bientôt oubliée; mais Mœonius conserva le souvenir de la punition : aidé d'un petit nombre de complices, il assassina son oncle au milieu d'une grande fête. Odenat avoit eu d'une autre femme que Zénobie un fils nommé Hérode. Ce jeune Prince, d'un caractère efféminé (1), éprouva le même sort que son père. Mœonius ne retira de son crime que le plaisir de la vengeance. A peine avoit-il pris le titre d'Auguste, que Zénobie l'immola aux mânes de son époux (2).

A. 267.

Et règne dans l'Orient & en Egypte.

Assistée des plus fidèles amis d'Odenat, cette Princesse monta sur le trône qu'elle remplit avec la plus grande habileté. Elle gouverna pendant plus de

(1) Odenat & Zénobie tiroient souvent des dépouilles de l'ennemi des bijoux & des pierres précieuses, qu'ils lui envoyoient; & il recevoit ces présens avec un plaisir singulier.

(2) On a jetté des soupçons fort injustes sur Zénobie, comme si elle eût été complice de la mort de son mari.

cinq ans, Palmyre, la Syrie & l'Orient. L'autorité que le Sénat avoit accordée au Vainqueur des Perſes, ſeulement comme une diſtinction perſonnelle, expiroit avec lui; mais ſon illuſtre veuve mépriſoit également le Sénat & Gallien. Un Général Romain, qui avoit été envoyé contr'elle, fut forcé de ſe retirer en Europe, après avoir perdu ſon armée & ſa réputation (1). Loin d'être dirigée par ces petits intérêts qui agitent ſi ſouvent le règne d'une femme, l'adminiſtration ferme de Zénobie avoit pour baſe les plus ſages maximes de la politique. S'il falloit pardonner, elle ſavoit étouffer ſon reſſentiment. Etoit-il néceſſaire de punir, elle pouvoit impoſer ſilence à la voix de la pitié. Sa grande économie fut taxée d'avarice; cependant lorſque l'occaſion l'exigeoit, elle paroiſſoit libérale & magnifique. L'Arabie, l'Arménie & la Perſe redoutoient ſon inimitié

(1) Hiſt. aug. p. 180. 181.

& recherchoient son alliance. Aux domaines de son époux, qui s'étendoient depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières de la Bithynie, elle ajouta l'héritage de ses ancêtres, le Royaume fertile & peuplé de l'Egypte. Claude rendit justice à son mérite. Il n'étoit pas fâché qu'elle maintînt la dignité de l'Empire en Orient (1), tandis qu'il faisoit la guerre à la Nation des Goths. Au reste, la conduite de Zénobie paroît équivoque. Il est assez probable qu'elle avoit formé le dessein d'élever une Monarchie indépendante. Elle mêloit aux manières affables des Princes de Rome, la pompe éclatante des Cours de l'Asie, & elle voulut être adorée de ses sujets, comme l'avoient été les successeurs de Cyrus. Ses trois fils (2) reçurent une éducation Romaine.

(1) Voyez, dans l'histoire auguste, p. 198, le témoignage qu'Aurélien rend au mérite de cette princesse, & pour la conquête de l'Egypte. Zosime, l. 1, p. 39. 40.

(1) Timolaus, Herennianus & Vaballathus. On

Souvent elle les montroit aux troupes ornés de la pourpre impériale. Elle se réserva le diadême avec le titre brillant, mais douteux de Reine de l'Orient.

Expédition d'Aurélien. A. 272.

Telle étoit l'adversaire qu'Aurélien avoit à combattre, & qui, malgré son sexe, devoit paroître redoutable. Dès que l'Empereur se fut rendu en Asie, sa présence raffermit la fidélité de la Bithynie, déja ébranlée par les armes & par les intrigues de Zénobie (1). S'avançant à la tête de son armée, il reçut la soumission d'Ancyre, & vint mettre le siège devant Tyane. Après une résistance opiniâtre, un perfide citoyen l'introduisit dans cette place. Aurélien, d'un caractère généreux quoique violent, livra le traître à la fureur

---

suppose que les deux premiers étoient déja morts avant la guerre. Aurélien donna au dernier une petite province d'Arménie avec le titre de Roi. Il existe encore plusieurs médailles de ce jeune Prince. Voyez Tillemont, tom. III, p. 1190.

(1) Zosime, l. I, p. 44.

des Soldats. Un respect superstitieux porta ce Prince à traiter avec douceur les compatriotes d'Appollonius le Philosophe (1). Les habitans d'Antioche, à la nouvelle de la marche des Romains, avoient déserté leur ville. L'Empereur par ses édits rappella les fugitifs, & pardonna généralement à tous ceux que la nécessité avoit contraints de servir la Reine de Palmyre. Cette clémence inattendue gagna le cœur des Syriens; & jusqu'aux portes d'Emèse les vœux du peuple secondèrent la terreur des armes Romaines (2).

L'Empereur défait les Palmyréniens dans les batailles d'Antioche & d'Emese.

Zénobie auroit été peu digne de sa réputation, si elle eût souffert tranquil-

(1) Vopiscus (hist. aug. p. 217) nous donne une lettre authentique d'Aurélien, & une vision douteuse de cet Empereur. Apollonius de Tyane étoit né environ dans le même temps que Jésus-Christ. La vie d'Apollonius est écrite d'une manière si fabuleuse par ses disciples fanatiques, qu'on est en peine, d'après leur récit même, de sçavoir si c'étoit un sage ou un imposteur.

(2) Zosime, l. 1, p. 46.

lement que l'Empereur ſe fût avancé jusqu'à cent milles de ſa Capitale. Le ſort de l'Orient fut décidé dans deux grandes batailles, dont les circonſtances ont entr'elles un tel rapport, qu'il ſeroit difficile de les diſtinguer l'une de l'autre. Nous ſavons ſeulement que la première ſe donna, près d'Antioche (1); la ſeconde, ſous les murs d'Emèſe (2) Dans ces deux combats la Reine de Palmyre anima ſes troupes par ſa préſence, & confia l'exécution de ſes ordres à Zabdas, Général habile, déja connu par la conquête de l'Egypte. Ses forces nombreuſes conſiſtoient pour la plupart en archers & en chevaux couverts de bardes. Les eſcadrons d'Aurelien, compoſés d'Illyriens & de Maures, ne pouvoient ſoutenir le choc d'un ad-

(1) Dans un endroit nommé *Immæ*. Eutrope, Sextus Rufus, & Saint Jérôme, ne parlent que de cette dernière bataille.

(2) Vopiſcus, hiſt. aug p. 217, ne rapporte que la ſeconde.

versaire si puissamment armé. Ils prirent la fuite en désordre, ou affectèrent de se retirer avec précipitation, engagèrent l'ennemi dans une poursuite pénible, le harrassèrent par une infinité de petits combats, & enfin renversèrent cette masse de cavalerie impénétrable, mais trop lourde pour se prêter aux évolutions nécessaires. Cependant l'infanterie légère des Palmyréniens, dont les flancs venoient d'être découverts, restoit exposée de tous côtés. Lorsqu'elle eut tiré toutes ses flèches, il lui fut impossible de résister à l'épée formidable des légions. Aurelien avoit choisi ces troupes de Vétérans, qui campoient ordinairement sur le haut Danube, & dont la valeur avoit été éprouvée dans la guerre des Allemands (1). Les Asiatiques furent incapables de leur disputer la victoire. Après la défaite d'E-

(1) Zosime, l. 1, p. 44-48. Le récit que cet Historien fait des deux batailles, est clair & circonstancié.

mèfe, Zénobie ne put raffembler une troifième armée. Les Nations qui lui avoient obéi, ne la reconnoiffoient plus pour fouveraine; & le vainqueur réfolu de s'emparer de l'Egypte, avoit envoyé dans cette Province le plus brave de fes Généraux. Palmyre étoit la dernière reffource de la veuve d'Odenat. Elle s'enferma dans fa Capitale, fit toutes fortes de préparatifs pour une vigoureufe réfiftance, & remplie d'un courage intrépide, elle déclara que fon règne ne finiroit qu'avec fa vie.

Dans les déferts incultes de l'Arabie, la nature a femé quelques terreins fertiles qui s'élevent, femblables à des îles, au milieu d'un océan de fable. Le nom même de Tadmor ou Palmyre défigne en latin & en fyriaque la multitude de palmiers, qui donnent de la verdure & de l'ombre à ce climat tempéré. Les habitans y refpiroient un air pur; & le fol arrofé de plufieurs fources d'un prix ineftimable, produifoit des fruits & du

Defcription de Palmyre.

bled. L'avantage singulier de cette place, sa situation à une distance convenable (1) de la Méditerranée & du golfe Persique la rendirent en peu de temps florissante. Elle fut bientôt fréquentée par les caravanes qui portoient aux Nations de l'Europe une partie considérable des marchandises précieuses de l'Inde. Insensiblement Palmyre devint une ville riche & libre. Placée entre deux grandes Monarchies, qu'elle unissoit en quelque sorte par les liens utiles du commerce, elle conserva son indépendance, sans songer à étendre ses domaines. Les Parthes & les Romains lui avoient permis d'observer la neutralité; elle resta soumise au dernier de ces peuples, après les conquêtes de Trajan. Réduite alors au rang subordonné, quoiqu'honorable de colonie,

---

(1) Cette ville étoit à cinq cent trente-sept milles de Séleucie, & à deux cent trois de la côte la moins éloignée de la Syrie, selon le calcul de Pline, qui donne en peu de mots une excellente description de Palmyre (hist. nat. v, 21).

elle goûta pendant plus de cent cinquante ans les douceurs de la paix. Si l'on en croit le petit nombre d'inſcriptions que le temps a épargné, ce fut durant cette heureuſe période, que les Palmyréniens opulens élevèrent ſur les modèles de l'architecture Grecque ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines couvrent encore une ſurface de pluſieurs milles, & ont mérité la curioſité de nos voyageurs. Les triomphes d'Odenat & de ſon illuſtre veuve paroiſſent avoir jetté un nouvel éclat ſur leur Patrie. Palmyre voulut être la rivale de Rome. Cette folle préſomption devint fatale à la Capitale de l'Orient; & des ſiècles de proſpérité furent ſacrifiés à un inſtant de gloire (1).

(1) Vers la fin du dernier ſiècle, quelques Anglois, qui étoient partis d'Alep, avoient découvert les ruines de Palmyre. Notre curioſité a depuis été pleinement ſatisfaite par MM. Wood & Dawkins. Pour l'hiſtoire de Palmyre, on peut conſulter l'excellente diſſertation du docteur Halley, dans les tranſactions phil. abrégé de Lowthorp, vol. III, p. 518.

Cette ville est assiégée par Aurélien.

Lorsqu'Aurelien traversa les déserts sablonneux qui séparoient Emèse de Palmyre, les Arabes l'inquiétèrent perpétuellement dans sa marche. Il ne lui fut pas toujours possible de défendre son armée, & sur-tout son bagage contre ces troupes de brigands actifs & audacieux, qui épioient le moment de la surprise, & qui fuyant avec rapidité éludoient la poursuite lente des légions. Leurs courses n'étoient qu'incommodes; le siège de Palmyre offroit de bien plus grandes difficultés. Cet objet important exigeoit toute l'activité d'Aurelien, qui fut blessé d'une flèche, comme il pressoit en personne les attaques de la place. » Le peuple Romain, dit l'Empereur » dans une lettre originale, parle avec » mépris de la guerre que je soutiens » contre une femme. Il ne connoît ni le » caractère, ni la puissance de Zénobie. » On ne peut se faire aucune idée de » ses immenses préparatifs. Palmyre est » remplie d'une quantité prodigieuse de

» dards, de pierres & d'armes de toute
» espèce. Chaque partie des murs est
» garnie de deux ou trois balistes ; &
» les machines de guerre lancent per-
» pétuellement des feux. La crainte du
» châtiment inspire à Zénobie un déses-
» poir qui augmente son courage. Ce-
» pendant j'ai toujours la plus grande
» confiance dans les divinités tutélaires
» de Rome, qui jusqu'à présent ont fa-
» vorisé toutes nos entreprises (1). »
Malgré cette assurance Aurelien doutoit de la protection des Dieux & de l'évènement du siège. Persuadé qu'il étoit plus prudent d'avoir recours à une capitulation avantageuse, il offrit à la Reine une retraite brillante, aux citoyens la confirmation de leurs privilèges. Ses propositions furent rejettées avec opiniâtreté ; & l'insulte accompagna le refus.

Zénobie imaginoit qu'en peu de

Zénobie tombe entre les mains de l'empereur.

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 218.

temps la famine contraindroit les Romains à repasser le désert; elle se flattoit aussi que les Rois de l'Orient, & sur-tout le Monarque de la Perse armeroient pour défendre un allié naturel. Ces espérances soutenoient sa fermeté; mais la persévérance & la fortune d'Aurelien surmontèrent tous les obstacles. La mort de Sapor, que l'on place à cette époque (1), mit la division dans le conseil de la Perse; & les foibles secours que l'on voulut faire entrer dans Palmyre furent aisément interceptés par les armes & par la libéralité d'Aurelien. Les sages précautions de ce Prince lui assurèrent des vivres pendant le siège. Il lui venoit continuellement des convois de toutes les parties de la Syrie. Enfin Probus, après avoir terminé glorieusement la conquête de l'Egypte, joignit ses troupes victorieuses à celles

(1) J'ai tâché de tirer une date très-probable d'une chronologie très-obscure.

de l'Empereur. Ce fut alors que Zénobie résolut de fuir. Elle monta le plus léger de ses dromadaires (1) ; & déja elle étoit parvenue aux bords de l'Euphrate, à vingt lieues environ de Palmyre, lorsqu'arrêtée par la cavalerie légère qu'Aurelien avoit envoyé à sa poursuite, elle fut amenée captive aux pieds de l'Empereur. Sa Capitale se rendit bientôt après. Ses habitans furent traités avec une douceur qu'ils n'auroient osé espérer. Le vainqueur s'empara des chevaux, des armes, des chameaux, & d'une immense quantité d'or, d'argent, de soie & de pierres précieuses. Il laissa A. 273

(1) Hist. aug. p. 218, Zosime, l. 1, p. 50. Quoique le chameau soit une bête de charge fort lourde, le dromadaire, qui est de la même espèce, ou seulement d'une race différente, sert aux habitans de l'Asie & de l'Afrique dans toutes les occasions qui demandent de la vîtesse. « Les Arabes disent que le » dromadaire peut faire autant de chemin en un jour, » qu'un de leurs meilleurs chevaux en huit ou dix ». M. de Buffon, hist. nat. tom. XI, p. 222. Voyez aussi les voyages de Shaw, p. 167.

dans la place une garnison de six cens archers seulement ; & il reprit la route d'Emèse, où il s'occupa pendant quelque temps à distribuer des punitions & des récompenses. Telle fut la fin de cette guerre mémorable, dont le succès fit rentrer sous les loix de Rome les Provinces, qui, depuis la captivité de Valérien, avoient secoué le joug des Césars.

Conduite de Zénobie.

Lorsque la Reine de Syrie parut devant Aurelien, ce Prince lui demanda comment elle avoit eu l'audace de prendre les armes contre les Empereurs de Rome. La réponse de Zénobie fut un mélange prudent de respect & de fermeté. » Parce que, dit-elle, j'aurois » rougi de donner le titre d'Empereur » à un Gallien, à un Aureole. C'est » vous seul que je reconnois comme » mon vainqueur & comme mon souve» rain (1). » Mais la force d'esprit chez

(1) Pollion, hist. aug. p. 199.

les femmes eſt preſque toujours artificielle. Auſſi eſt-il bien rare qu'elle ſe ſoutienne. Le courage de Zénobie l'abandonna au moment du danger. Elle ne put entendre, ſans être glacée d'effroi, les clameurs des Soldats qui demandoient à haute voix ſa mort. Oubliant le généreux déſeſpoir de Cléopatre, qu'elle s'étoit propoſée pour modèle, elle n'eut pas honte d'acheter ſa grace par le ſacrifice de ſa réputation & de ſes amis. Ils avoient gouverné la foibleſſe de ſon ſexe : ce fut à leurs conſeils qu'elle imputa le crime d'une réſiſtance opiniâtre ; ce fut ſur leurs têtes qu'elle dirigea les traits de la vengeance du vainqueur. Le fameux Longin périt avec les victimes nombreuſes & peut-être innocentes que la tremblante Zénobie dévouoit à la mort. Le nom de ce ſublime Ecrivain vivra plus long-temps que celui de la Reine qui le trahit, ou du Tyran qui le condamna. La ſcience & le génie n'étoient pas capables d'émou-

voir le cœur féroce d'un Soldat ignorant; mais ils avoient servi à élever & à fortifier l'ame de Longin. Sans proférer une seule plainte, il marcha tranquillement au supplice, touché de compassion pour les malheurs de sa Souveraine, & consolant lui-même ses amis affligés (1).

Révolte & ruine de Palmyre.

Après avoir soumis l'Orient, Aurelien revint en Europe. Dès qu'il eut passé le détroit qui la sépare de l'Asie, il apprit que le Gouverneur & la garnison de Palmyre venoient d'être massacrés, & que les habitans avoient de nouveau levé l'étendart de la révolte. Cette nouvelle allume sa colere : il part sans hésiter, vole une seconde fois en Syrie. Sa marche précipitée jette l'épouvante dans Antioche : bientôt Palmyre éprouve tout le poids de son ressentiment. Il existe encore une lettre de ce Prince, où il avoue lui-même (2) que

(1) Vopiscus, hist. aug. 219. Zosime, l. 1, p. 51.
(2) Hist. aug. p. 219.

les enfans, les femmes, les vieillards & les payſans confondus avec les rebelles, ont été enveloppés dans un maſſacre général. Quoiqu'il paroiſſe occupé principalement à rétablir un temple du Soleil, il prend quelqu'intérêt au petit nombre de Palmyréniens qui ont échappé à la deſtruction de leur Patrie. Il leur accorde la permiſſion de rebâtir & d'habiter leur ville. Il eſt plus aiſé de détruire que de réparer. Le ſiège du commerce, des arts & de la grandeur de Zénobie devint ſucceſſivement une ville obſcure, une fortereſſe peu importante, & enfin un miſérable village. Aujourd'hui les citoyens de Palmyre, qui conſiſtent en trente ou quarante familles, ont conſtruit leurs chaumières dans l'enceinte ſpacieuſe d'un temple magnifique.

Aurelien détruit la rebellion de Firmus en Egypte.

La vigilance d'Aurelien l'avoit fait triompher de ſes plus fiers rivaux. Il ne reſtoit plus à ce Prince qu'à détruire une rebellion qui, durant la révolte de Palmyre, avoit éclaté ſur les rives du

Nil. Firmus, qui s'appelloit orgueilleusement l'ami, l'allié d'Odenat & de Zénobie, n'étoit qu'un riche marchand d'Egypte. Le commerce qu'il avoit fait dans l'Inde lui avoit procuré des liaisons intimes avec les Blemmyes & les Sarrasins, qui, maîtres des bords de la mer Rouge, pouvoient pénétrer dans sa patrie & faciliter l'exécution de ses projets. Il enflamma les Egyptiens en faisant briller à leurs yeux l'espoir de la liberté; &, suivi d'une multitude furieuse, il s'empara d'Alexandrie, où il prit la pourpre impériale, frappa des monnoies, publia des édits & leva une grande armée, qu'il se vantoit d'être capable d'entretenir avec la vente seule de son papier. De pareilles forces étoient bien peu redoutables. Il est presque inutile de dire que Firmus fut défait, pris, livré aux supplices & mis à mort. Le Sénat & le peuple durent alors applaudir aux succès d'Aurelien. Ce Prince pouvoit se féliciter d'avoir, en moins de

de trois ans, rétabli la paix & l'harmonie dans l'univers Romain (1).

Depuis la fondation de la république, aucun général n'avoit été plus digne qu'Aurélien des honneurs du triomphe. Jamais triomphe ne fut célébré avec plus de faste & de magnificence (2). On vit d'abord paroître vingt éléphans, quatre tigres royaux, & plus de deux cens animaux rares tirés des différens climats du nord, de l'orient & du midi. A leur suite marchoient seize cens gladiateurs dévoués aux jeux cruels de l'amphithéâtre. Les trésors de l'Asie, les

Triomphe d'Aurélien. A. 274.

(1) Voyez Vopiscus, hist. aug. p. 220, 242. On remarque, comme un exemple de luxe, qu'il avoit des fenêtres vitrées. Il étoit célèbre pour sa force & pour son apétit, pour sa valeur & pour son adresse. On peut conclure de la lettre d'Aurélien que Firmus fut le dernier des rebelles, & qu'ainsi Tetricus avoit déja été vaincu.

(2) Voyez la description du triomphe d'Aurélien, par Vopiscus. Il en rapporte les particularités avec l'esprit de détail qui caractérise cet Auteur. Il se trouve dans cette occasion que ces particularités sont intéressantes. Hist. aug. p. 220.

armes & les drapeaux de tant de nations conquises, les meubles précieux de la reine de Palmyre avoient été disposés avec symétrie, ou arrangés confusément par un effet de l'art. Des Ambassadeurs des parties de la terre les plus éloignées, de l'Ethiopie, de l'Arabie, de la Perse, de la Bactriane, de l'Inde & de la Chine, tous remarquables par la richesse ou par la singularité de leurs vêtemens, rendoient hommage à la renommée & à la puissance de l'Empereur Romain. Ce Prince avoit exposé pareillement en public les présens dont il avoit été comblé, & sur-tout les couronnes d'or que lui avoient données un grand nombre de villes reconnoissantes. Une longue suite de captifs, Goths, Vandales, Sarmates, Allemands, Francs, Gaulois, Syriens & Egyptiens, qui s'avançoient avec une sombre contenance, attestoit les victoires d'Aurelien. Chaque peuple étoit distingué par une ins-

cription particulière, & l'on avoit désigné sous le titre d'Amazones les dix guerrières de la nation des Goths, qui avoient été prises les armes à la main (1). Mais les spectateurs dédaignant la foule des prisonniers, fixoient les yeux sur l'Empereur Tetricus & sur la reine de l'Orient. Le premier, accompagné de son fils, qu'il avoit revêtu de la dignité d'Auguste, portoit des chausses Gauloises (2), une tunique couleur de safran, & un manteau de pourpre.

(1) Parmi les nations barbares, les femmes ont souvent combattu avec leurs maris. Mais il est *presque* impossible qu'une société d'Amazones ait jamais existé dans l'ancien continent ou dans le nouveau monde.

(2) L'usage des *braccæ*, culottes ou chausses, étoit toujours regardé en Italie comme une mode gauloise & barbare. Cependant les Romains commençoient à s'en rapprocher. S'envelopper les cuisses & les jambes de bandes, *fasciæ*, c'étoit, du temps de Pompée & d'Horace, une preuve de molesse ou de mauvaise santé. Dans le siècle de Trajan, cet usage étoit réservé aux personnes riches & somptueuses. Il fut insensiblement adopté par les derniers du peuple. Voyez une note très-curieuse de Casaubon, *ad Suet. in Aug.* c. 82.

Zenobie, dans les fers, attiroit les regards. On admiroit la beauté de cette illustre captive qui paroissoit en quelque sorte accablée sous le poids énorme de ses pierreries. Un esclave supportoit la chaîne d'or qui entouroit son col. Elle précédoit à pied le char magnifique sur lequel elle avoit autrefois espéré faire son entrée dans Rome. Ce char étoit suivi de deux autres encore plus brillans; celui d'Odenat & celui du Monarque de la Perse. Le triomphateur en montoit un quatrième tiré par quatre cerfs ou par quatre éléphans (1), & qui avoit appartenu à un roi Goth. Les plus illustres du sénat, du peuple & de l'armée fermoient cette pompe solemnelle. L'air retentissoit des acclamations de la multitude, qui, frappée d'étonnement, s'aban-

(1) Le char étoit, selon toutes les apparences, traîné par des cerfs. Les éléphans, que l'on voit sur les médailles d'Aurélien, marquent seulement, selon le sçavant Cardinal Noris, que ce Prince avoit soumis l'Orient.

donnoit aux transports les plus vifs de la reconnoissance & d'une joie sincère. Au milieu de tous ces monumens de gloire, la vue de Tetricus inspiroit aux Sénateurs des sentimens bien différens. Ils ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le fier Monarque qui livroit ainsi à l'ignominie publique la personne d'un Romain & d'un magistrat(1).

Sa clémence envers Tétricus & Zénobie.

Cependant Aurelien avoit de la générosité : s'il parut insulter aux malheurs de ses rivaux, s'il les traita d'abord avec orgueil, il exerça par la suite envers eux, une clémence qui avoit rarement honoré les anciennes victoires de la République. Souvent, dès que la pompe triomphale montoit le Capitole, des Princes, qui avoient défendu sans succès leur trône ou leur liberté, périssoient en prison par la main d'un bourreau. Les usurpateurs,

(1) L'expression de Calphurnius (eclog. 1, 50) nullos decet *captiva* triumphos, appliquée à Rome, renferme une allusion & une censure très-manifeste.

vaincus par Aurelien, étoient coupables du crime de trahison. Leurs défaites les exposoient aux rigueurs de la loi : ils passèrent leur vie dans l'opulence & dans un repos honorable. L'Empereur fit présent à Zenobie d'une belle maison de campagne située à Tibur, ou Tivoli, à vingt milles environ de la capitale. Bientôt la reine de Syrie prit les mœurs des dames Romaines ; & ses filles épousèrent d'illustres personnages. Sa famille existoit encore au milieu du cinquième siècle (1). Tetricus & son fils, rétablis dans leurs rangs & dans leurs fortunes, élevèrent sur le mont Celien, un palais magnifique ; & lorsqu'il fut fini, ils invitèrent leur vainqueur à souper. Aurelien fut agréablement surpris d'y voir en entrant, un tableau qui représentoit les

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 199. Saint-Jérôme, *in chron.* Prosper, *in chron.* Baronius suppose que Zenobius, Evêque de Florence, du temps de Saint Ambroise, étoit de sa famille.

aventures de ses anciens concurrens. Ils étoient peints offrant à l'Empereur une couronne civique avec le sceptre de la Gaule, & recevant de ses mains la dignité sénatoriale. Le père eut dans la suite le gouvernement de la Lucanie (1). Le Prince, qui bientôt l'admit à sa conversation & à son amitié, lui demandoit familièrement s'il ne valoit pas mieux gouverner une province d'Italie, que de régner au-delà des Alpes. Le fils acquit une grande considération dans le sénat, & de tous les nobles de Rome, il n'y en eut aucun qui fût plus estimé d'Aurelien & de ses successeurs (2).

La pompe triomphale, dont nous venons de donner la description, étoit si nombreuse, elle s'avançoit avec une

Sa magnificence & sa dévotion.

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 222. Eutrope, IX, 13. Victor le jeune. Mais Pollion, dans l'histoire auguste p. 196, prétend que Tetricus fut fait *correcteur* de tout l'Italie.

(2) Hist. aug. p. 197.

majesté si lente, qu'elle ne put arriver au Capitole, avant la neuvième heure, quoiqu'elle eût commencé dès l'aube du jour; & il faisoit déjà nuit, lorsque l'Empereur se rendit au palais. A cette cérémonie brillante succédèrent des représentations de théâtre, des jeux du cirque, des chasses de bêtes sauvages, des combats de gladiateurs & des batailles navales. On distribua de grandes largesses aux troupes & au peuple. Plusieurs institutions agréables ou utiles contribuèrent à perpétuer, au milieu de la capitale, la gloire du vainqueur. Il consacra aux Dieux de Rome la plus grande partie des dépouilles de l'Orient. Sa piété fastueuse suspendit de superbes offrandes dans le Capitole & dans les autres temples. Celui du Soleil seul reçut plus de quinze cens livres d'or (1). Ce temple

(1) Vopiscus, hist. aug. p, 222. *Zosime*, l. 1, p. 56. Il y plaça les images de Belus & du Soleil, qu'il avoit

magnifique, bâti ſur le mont Quirinal, fut dédié, bientôt après la cérémonie du triomphe, à la Divinité qu'Aurelien adoroit comme l'auteur de ſa vie & de ſa fortune. Sa mère avoit rempli les fonctions de ſimple prêtreſſe dans une chapelle du Soleil. L'heureux payſan avoit contracté, dès l'enfance, les ſentimens d'une dévotion particulière pour le Dieu du Jour. La reconnoiſſance fortifia la ſuperſtition, lorſqu'Aurelien eut parcouru ſi glorieuſement la carrière des honneurs; lorſque, maître de l'univers, il ſe fut illuſtré par un ſi grand nombre de victoires (1).

Ses armes avoient abattu les ennemis étrangers & domeſtiques de l'Empire. Il ſupprime une ſédition à Rome.

---

apportées de Palmyre. Le temple fut dédié la quatrième année de ſon règne (Euſebe, *in chron.*); mais Aurélien commença certainement à le bâtir auſſi-tôt après ſon avénement.

(1) Voyez, dans l'hiſtoire auguſte, p. 210, les préſages de ſa fortune. Sa dévotion pour le ſoleil paroît dans ſes lettres, ſur ſes médailles; & Julien en parle dans les Céſars, com. de Spanheim, p. 109.

On prétend que sa rigueur salutaire étouffa, dans toute l'étendue de l'univers Romain (2), les crimes, les factions, l'esprit de révolte, les complots pernicieux & les maux qu'entraîne un gouvernement foible & oppressif. Mais si nous examinons attentivement les progrès du mal & la lenteur de la guérison, si nous nous rappellons que les années de désordres publics surpassèrent en nombre les mois d'un règne sans cesse agité, nous ne pourrons nous persuader que dans quelques intervalles d'une paix souvent interrompue, il ait été possible à l'Empereur Aurelien d'exécuter un plan si difficile de réforme. Ses efforts même, pour rétablir la pureté de la monnoie, excitèrent un soulèvement dangereux. Ce Prince se plaint de ces troubles, dans une lettre particulière. « Surement, dit-il, les Dieux » m'ont destiné à vivre dans un état

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 221.

» de guerre perpétuel. Un tumulte » vient d'allumer un grand incendie » au milieu de la capitale. Les ou» vriers de la monnoie se sont révoltés » à l'instigation de Félicissimus, es» clave auquel j'avois donné un em» ploi dans les finances. La sédition » est éteinte; mais elle m'a coûté sept » mille soldats, l'élite de ces troupes » qui campent dans la Dacie & sur » les bords du Danube (1) ». D'autres écrivains, qui parlent du même événement, le placent fort peu de temps après le triomphe de l'Empereur; ils ajoutent que le combat décisif fut livré sur le mont Celien; que les ouvriers avoient altéré la monnoie; & que pour rétablir le crédit public, Aurelien donna de bonnes espèces en échange pour de mauvaises, que le peuple eut ordre de rapporter au trésor (2).

(1) Hist. aug. p. 222. Aurélien appelle ses soldats, *Hiberi Riparienses*, *Castriani* & *Dascici*.

(2) Zosime, l. 1, p. 56. Eutrope, IX, 14. Aurel. Victor.

Observations sur cet événement.

Si l'on vouloit approfondir un événement si extraordinaire, on verroit combien, de la manière dont il est présenté, les circonstances en sont incompatibles l'une avec l'autre, & dénuées de vraisemblance. L'altération de la monnoie s'accorde très-bien, à la vérité, avec l'administration de Gallien; &, selon toutes les apparences, ceux qui avoient été employés à cette pratique odieuse, redoutèrent la justice sévère d'Aurelien. Mais le crime, aussi-bien que le profit, ne devoit concerner qu'un petit nombre de personnes; & il est difficile de concevoir comment de pareils coupables ont pu armer un peuple qu'ils trompoient si indignement, contre un Prince qu'ils trahissoient. On croiroit plutôt qu'ils auroient partagé la haine publique avec les délateurs & les autres ministres de l'oppression. Il semble que la réformation des espèces ne devoit pas être moins agréable au peuple que la destruction

de plusieurs anciens comptes brûlés, par ordre de l'Empereur, dans la place de Trajan (1).

Dans un siècle où les principes du commerce étoient à peine connus, on ne parvenoit peut-être au but le plus desirable qu'en se servant de rigueur, & en employant des voies peu judicieuses. Mais de pareils moyens, dont l'impression ne sauroit subsister long-temps, ne sont pas capables d'exciter ni d'entretenir le feu d'une guerre dangereuse. Quelquefois le redoublement d'impôts onéreux, établis sur les terres & sur les nécessités de la vie, provoque enfin ceux qui se trouvent forcés à rester dans leur patrie, ou qui ne peuvent se résoudre à l'abandonner. Il en est tout autrement d'une opération qui, par quelque expédient que ce soit, rétablit la juste valeur de la monnoie. Le bénéfice permanent efface

(1) Hist. aug. p. 222. Aurel. Victor.

bientôt le mal passager. La perte se partage entre une grande multitude ; & s'il est un petit nombre d'individus opulens, dont la fortune éprouve une diminution sensible, ils perdent avec leurs richesses l'influence qu'elles leur procuroient.

Peut-être Aurelien vouloit-il déguiser la cause réelle de la révolte. Au reste, la réformation de la monnoie ne pouvoit fournir qu'un foible prétexte à un parti considérable de mécontens. Rome, quoique privée de liberté, étoit en proie aux factions. Le peuple, pour lequel l'Empereur, né lui-même Plébéïen, montroit toujours une affection particulière, vivoit dans une dissention perpétuelle avec le sénat, les chevaliers & les gardes prétoriennes (1). Il ne falloit rien moins que l'union secrette, mais ferme, de ces ordres ; il falloit le con-

(1) La discorde étoit déja excitée avant qu'Aurélien revînt de l'Egypte. Voyez Vopiscus, qui cite une lettre originale. Hist. aug. p. 224.

cours de l'autorité du premier, des richesses du second, & des armes du troisième, pour rassembler des forces capables de se mesurer contre les légions du Danube, composées de vétérans, qui, sous la conduite d'un Souverain belliqueux, avoient achevé la conquête de l'Orient & des provinces occidentales.

Cruauté d'Aurélien.

Quel que fût le motif ou l'objet de cette rébellion, que l'histoire impute avec si peu de probabilité aux ouvriers de la monnoie, Aurelien usa de sa victoire avec la dernière rigueur (1). Naturellement sévère, il avoit conservé sous la pourpre le cœur d'un paysan & d'un soldat. Les douces émotions de la sensibilité lui étoient inconnues. La mort, les tourmens & le spectacle affligeant de l'humanité souffrante pa-

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 222. Les deux Victors. Eutrope, IX, 14. Zosime (l. I, p. 43), ne parle que de trois sénateurs, & place leur mort avant la guerre d'Orient.

roissoient ne lui faire aucune impression. Elevé, dès sa plus tendre jeunesse, dans l'exercice des armes, il mettoit trop peu de prix à la vie d'un citoyen; & punissant, par exécution militaire, les moindres offenses, il transportoit dans l'administration civile la discipline rigide des camps. Son amour pour la justice devint souvent une passion aveugle & furieuse. Toutes les fois qu'il croyoit sa personne ou l'état en danger, il dédaignoit les formes ordinaires, & n'observoit aucune proportion entre le délit & la peine. La révolte, dont les Romains sembloient récompenser ses services, enflamma son esprit altier. Les plus nobles familles de la République, accusées ou soupçonnées d'être entrées dans ce complot, dont il est si difficile de démêler la cause, éprouvèrent les effets de son ressentiment. Sa vengeance implacable fit couler des flots de sang. Un neveu même de l'Empereur fut sacrifié. Les bourreaux

étoient fatigués, les prisons remplies d'une foule de victimes ; & le malheureux sénat déploroit la mort ou l'absence de ses plus illustres membres (1). Cette assemblée ne se trouvoit pas moins offensée de l'orgueil de l'Empereur, que de sa tyrannie. Trop peu éclairé ou trop fier pour se soumettre aux institutions civiles, Aurélien prétendoit ne tenir sa puissance que de l'épée. Il gouvernoit par droit de conquête une monarchie qu'il avoit sauvée & subjuguée (2).

Ce Prince, selon la remarque d'un Empereur judicieux, que nous verrons bientôt régner avec éclat, avoit des talens plus propres au commandement d'une armée qu'au gouvernement d'un

Il marche en Orient, & est assassiné.

(1) Nulla catenati feralis pompa senatûs
Carnificum lassabit opus ; nec carcere pleno
Infelix raros numerabit curia Patres.

Calphurn. eclog. 1, 60.

(2) Selon Victor le jeune, il porta quelquefois le diadême. On lit sur ses médailles, *Deus* & *Dominus*.

A. 274. Octobre. Empire. (1) Aurélien, impatient de rentrer dans une carrière où la nature & l'expérience lui donnoient une si grande supériorité, prit de nouveau les armes, quelques mois après son triomphe. Il lui importoit d'exercer, dans quelque guerre étrangère, l'esprit inquiet des légions; & le Monarque Persan, fier de la honte de Valérien, bravoit toujours avec impunité la majesté de la République indignement outragée. Le Souverain de Rome, à la tête d'une armée moins formidable par le nombre que par la valeur & la discipline, s'étoit avancé jusqu'au détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Il éprouva que le pouvoir le plus absolu est un foible rempart contre les efforts du désespoir. Il avoit menacé de punir un de ses Secrétaires accusé d'exaction, & l'on savoit que l'Empereur menaçoit rarement en vain.

(2) Telle étoit l'observation de Dioclétien. Voyez Vopiscus, hist. aug. p. 224.

La dernière reſſource du criminel fut d'envelopper dans ſon danger les principaux Officiers de l'armée, ou du moins de leur inſpirer les mêmes alarmes. Habile à contrefaire la main de ſon maître, il leur montra une liſte nombreuſe de perſonnes deſtinées à la mort, parmi leſquelles leurs noms ſe trouvoient inſcrits; ſans ſoupçonner ou ſans examiner la fraude, ils réſolurent de prévenir l'arrêt fatal en maſſacrant l'Empereur. Ceux d'entre les conjurés, qui, par leurs emplois, avoient le droit d'approcher de ſa perſonne, l'attaquèrent ſubitement entre Bizance & Héraclée; après une courte réſiſtance, il périt de la main de Mucapor, général qu'il avoit toujours aimé. Aurélien emporta au tombeau les regrets de l'armée & la haine du ſénat. Ses exploits, ſes talens, ſa fortune avoient excité une admiration univerſelle. A ſa mort, l'Etat perdit un réformateur utile, dont la ſé-

A. 275. janvier

vérité pouvoit être justifiée par la corruption générale (1).

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 221. Zosime, l. 1, p. 57. Eutrope, IX, 15. Les deux Victors.



CHAPITRE XII.

Conduite de l'armée & du Sénat, après la mort d'Aurélien. Règnes de Tacite, de Probus, de Carus & de ses fils.

Contestation singulière entre le sénat & l'armée, pour le choix d'un Empereur.

TELLE étoit la triste condition des Empereurs Romains, que ces Princes, quelle que put être leur conduite, éprouvoient ordinairement la même destinée. Le plaisir ou la vertu, la douceur ou la sévérité, l'indolence ou la gloire entraînoient également dans le précipice. Presque tous les règnes finissent par une catastrophe semblable: ce n'est qu'une répétition fatiguante de massacres & de trahisons. Le meurtre d'Aurélien ne devient intéressant que par les évènemens extraordinaires dont il fut suivi. Les légions respectoient leur chef victorieux; elles le pleurèrent & vengèrent sa mort. L'artifice de son perfide Secrétaire fut découvert & puni,

les conspirateurs eux-mêmes, reconnoissant l'erreur qui les avoit armés contre un Souverain innocent, assistèrent à ses funérailles avec un repentir sincère ou bien étudié; & ils souscrivirent à la résolution unanime de l'ordre militaire, dont les sentimens sont exprimés dans la lettre suivante. » Les » braves & fortunées armées, au Sénat » & au peuple de Rome. Le crime d'un » seul & la méprise de plusieurs nous » ont enlevé notre dernier Empereur » Aurélien : vous dont les soins paternels » dirigent l'Etat, hommes respectables, » veuillez mettre ce Prince au rang » des Dieux, & désigner le successeur » que vous jugerez le plus digne de la » pourpre impériale; aucun de ceux » dont le forfait ou le malheur a causé » notre perte ne régnera sur nous (1). » Les Sénateurs Romains n'avoient point été étonnés d'apprendre qu'un Empereur

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 222. Aurel. Victor parle d'une députation formelle des Troupes au Sénat.

venoit d'être aſſaſſiné dans ſon camp ; ils ſe réjouiſſoient en ſecret de la chûte d'Aurélien. Mais lorſque la lettre modeſte & reſpectueuſe des légions eut été lue publiquement, elle répandit parmi eux la ſurpriſe la plus agréable. Ils prodiguèrent à la mémoire de leur dernier Souverain tous les honneurs que la crainte, peut-être l'eſtime, pouvoit arracher. Dans les tranſports de leur reconnoiſſance ils rendirent aux fidèles armées de la République les actions de grace que méritoient leur zèle & la haute idée qu'elles avoient de l'autorité légale du Sénat pour le choix d'un Empereur. Cependant malgré cet hommage flatteur, les plus prudens de l'aſſemblée n'oſoient expoſer leurs perſonnes & leurs dignités au caprice d'une multitude redoutable ; à la vérité la force des légions étoit le gage de leur ſincérité, puiſque ceux qui peuvent commander ſont rarement réduits à la néceſſité de diſſimuler ; mais quelle con-

fiance pouvoit inspirer leur conduite ? Elles avoient foulé pendant quatre-vingts ans les principes fondamentaux de la constitution ; devoit-on croire qu'un repentir précipité effaceroit tout d'un coup d'anciennes habitudes ? Si les soldats retomboient dans leurs séditions accoutumées, il étoit à craindre que leur insolence n'avilît la majesté du Sénat, & ne devînt fatale à l'objet de son choix. De pareils motifs dictèrent le décret, qui renvoyoit l'élection d'un nouvel Empereur au suffrage de l'ordre militaire.

A. 275. 3 Février.

Interrègne paisible de huit mois.

La contestation qui suivit, est un des évènemens les mieux attestés, & les plus extraordinaires de l'histoire du genre humain (1). Les troupes, comme

(1) Vopiscus, notre autorité principale, écrivoit à Rome, seize ans seulement après la mort d'Aurélien. Outre la notoriété récente des faits il tire constamment ses matériaux des registres du Sénat & des papier originaux de la Bibliothèque Ulpienne. Zosime & Zonare paroissent aussi ignorans de ce fait, qu'ils l'étoient en général de la constitution Romaine.

ſi elles euſſent été raſſaſiées de l'exercice du pouvoir, conjurèrent de nouveau les Sénateurs de donner à l'un d'entr'eux la pourpre impériale. Le Sénat perſiſta dans ſon refus, l'armée dans ſa demande. La propoſition fut au moins trois fois offerte & rejettée de chaque côté. Tandis que la modeſtie opiniâtre de l'un des deux partis eſt déterminée à recevoir un maître des mains de l'autre, huit mois s'écoulent inſenſiblement : période étonnant d'une anarchie tranquille, pendant laquelle l'Univers Romain reſta ſans maître, ſans uſurpateur, ſans révolte. Les Généraux & les Magiſtrats, nommés par Aurélien, continuèrent à exercer leurs fonctions ordinaires. Un Proconſul d'Aſie fut la ſeule perſonne conſidérable, qui ne conſerva point ſon emploi dans tout le cours de cet interregne.

Il s'étoit paſſé un évènement à-peu-près ſemblable, mais bien moins authentique, après la mort de Romulus,

qui pourroit être en quelque ſorte comparé à l'Empereur Aurélien, ſi l'on examine la vie & le caractère de ces deux Princes. Lorſque le fondateur de Rome diſparut, le trône reſta vacant pendant douze mois juſqu'à l'élection d'un Philoſophe Sabin; & la tranquillité générale ſe maintint de la même manière par l'union des différens ordres de l'Etat; mais du temps de Numa, l'autorité des Patriciens contenoit les armes du peuple, & l'équilibre de la liberté ſe conſervoit aiſément dans un état vertueux & borné (1). Rome, bien différente de ce qu'elle avoit été dans ſon enfance, commençoit à pencher vers ſa ruine; tout ſembloit alors annoncer un interregne orageux : la vaſte étendue de l'Empire, une Capitale

(1) Tite-Live, 1, 17. Denys d'Halicarnaſſe, l. II, p. 115. Plutarque, vie de Numa, p. 60. Le premier de ces Hiſtoriens rapporte ce fait comme un orateur; le ſecond, comme un homme de Loi; le troiſième, comme un Moraliſte : & aucun d'eux probablement n'en parle ſans un mélange de fables.

immenſe & tumultueuſe, l'égalité ſervile du deſpotiſme, une armée de quatre cent mille mercenaires, enfin l'expérience des révolutions fréquentes, qui avoient déja ébranlé la conſtitution. Cependant, malgré tant de motifs pour bannir l'obéiſſance & l'harmonie, la mémoire d'Aurélien, ſa diſcipline rigide réprimèrent l'eſprit ſéditieux des troupes, auſſi-bien que la fatale ambition de leurs chefs. L'élite des légions reſta campée ſur les rives du Boſphore, & le drapeau impérial imprima du reſpect aux camps moins formidables de Rome & des Provinces. Un enthouſiaſme généreux, quoique momentané, ſe répandit dans l'ordre militaire. Il faut croire qu'un petit nombre de zélés patriotes entretint la nouvelle amitié du Sénat & de l'armée, comme le ſeul moyen de rétablir la vigueur du Gouvernement, & de rendre à la République ſon ancienne ſplendeur.

Le Conſul aſſemble le Sénat.
A. 275.
25 Septemb.

Le vingt-cinq Septembre, huit mois environ après la mort d'Aurélien, le

Consul convoqua les Sénateurs, & leur exposa la situation incertaine & dangereuse de l'Empire. Après avoir insinué légèrement que la fidélité précaire des légions dépendoit d'un seul instant, du moindre accident, il peignit avec l'éloquence la plus persuasive les périls sans nombre qui suivroient un plus long délai pour le choix d'un Empereur. » Ne » savons-nous pas, ajouta-t-il, que les » Germains ont passé le Rhin, qu'ils se » sont emparés des villes les plus opu- » lentes & les plus fortes de la Gaule ? L'ambition du Roi de Perse tient tout » l'Orient dans des alarmes perpétuel- » les. L'Egypte, l'Afrique & l'Illyrie sont » exposés aux armes des ennemis étrangers & domestiques. Les Syriens sont » à peine soumis : ce peuple inconstant » préféreroit même le sceptre d'une » femme à la sainteté des loix Ro- » maines. » Le Consul s'adressant alors à Tacite, le premier des Sénateurs (1),

(1) Vopiscus (Hist. aug. p. 227) l'appelle *primæ*

lui demanda son avis sur le sujet important d'une nouvelle élection.

Caractère de Tacite.

Si le mérite personnel pouvoit nous paroître au-dessus d'une grandeur empruntée, l'extraction de Tacite seroit à nos yeux plus véritablement noble que celle des Souverains; il descendoit de l'Historien Philosophe, dont les écrits immortels éclaireront la postérité la plus reculée (1). Le Sénateur Tacite étoit alors âgé de soixante-quinze ans (2). Les richesses & les honneurs avoient embelli le cours de sa vie innocente; il avoit été revêtu deux fois de la dignité

---

sententiæ consularis, & bientôt après, *Princeps senatûs*. Il est naturel de supposer que les Monarques de Rome, dédaignant cet humble titre, le cédoient au plus ancien des Sénateurs.

(1) La seule objection que l'on puisse faire à cette généalogie, est que l'Historien se nommoit *Cornelius*, & l'Empereur *Claudius*. Mais dans le bas Empire les surnoms étoient extrêmement variés & incertains.

(2) Zonare, l. XII, p. 637. La chronique d'Alexandrie tombe dans une méprise évidente, lorsqu'elle donne cet âge à l'Empereur Aurélien.

consulaire (1). Possesseur d'un patrimoine de cinquante ou soixante millions, il vivoit honorablement & sans faste (2). Ce respectable citoyen avoit vu la République tour-à-tour opprimée & florissante, sous le Gouvernement d'un grand nombre de Souverains; la conduite de tant de Princes, depuis les vaines folies d'Elagabale, jusqu'à la rigueur utile d'Aurélien, lui avoit appris à se former une juste idée des devoirs, des dangers & des piéges qui entourent le trône. Il avoit puisé dans les sublimes ouvrages de son aïeul, les notions les plus parfaites sur la nature humaine (3), &

(1) Il avoit été consul ordinaire en 273; mais il avoit sûrement été *suffectus* plusieurs années auparavant, vraisemblablement sous Valérien.

(2) *Bis millies octogenties.* Vopiscus, Hist. aug. p. 229. Sur le pied où avoit été mise la monnoie, cette somme équivaloit à huit cens quarante mille livres romaines d'argent, chacun valant environ soixante-dix livres tournois. Mais dans le siècle de Tacite, la monnoie avoit beaucoup perdu de son poids & de sa pureté.

(3) Après son avénement il ordonna que l'on fît

ſur la conſtitution de l'Etat. La voix du peuple avoit déja nommé Tacite comme le plus digne de l'Empire. Loin d'être flatté de ces bruits, il n'en fut pas plutôt informé, qu'il ſe retira dans une de ſes maiſons de plaiſance en Campanie. Il goûtoit, depuis deux mois, à Bayes, les douceurs d'une vie tranquille, lorſqu'il ſe trouva forcé d'obéir au Conſul, qui lui ordonnoit de reprendre la place honorable qu'il occupoit dans le Sénat, & d'aſſiſter la République de ſes Conſeils.

Dès qu'il ſe leva pour parler, toute l'aſſemblée le ſalua des noms d'Auguſte & d'Empereur. » Tacite Auguſte, les » Dieux te préſervent, nous te choi- Il eſt élu Empereur.

---

tous les ans dix copies des ouvrages de Tacite, & qu'on les plaçât dans les Bibliothèques publiques. Il y a long-temps que les Bibliothèques Romaines ont péri. La partie la plus précieuſe des ouvrages de Tacite a été conſervée dans un ſeul manuſcrit, & découverte dans un Monaſtère de Weſtphalie. V. Bayle, dictionn. article *Tacite*, & Juſte-Lipſe, *ad annal.* 11, 9.

» fissons pour notre Souverain. C'est à » tes soins que nous confions Rome & » l'Univers. Accepte l'Empire des mains » du Sénat ; il est dû à ton rang, à ta » conduite, à tes mœurs. » A peine le tumulte des acclamations fut-il appaisé, que Tacite voulut refuser l'honneur dangereux qu'on lui offroit si solemnellement. Il parut surpris de ce qu'on choisissoit son âge & ses infirmités, pour remplacer la vigueur martiale d'Aurélien. » Ces bras, pères conscrits, » sont-ils propres à soutenir le poids » d'une armure, à pratiquer les exerci- » ces des camps? La variété des climats, » les fatigues d'une vie militaire détrui- » roient bientôt une constitution foible, » qui ne se soutient que par les plus » grands ménagemens. Mes forces épui- » sées me permettent à peine de remplir » les devoirs d'un Sénateur ; me met- » troient-elles en état de supporter les » travaux pénibles de la guerre & du » gouvernement? Pouvez-vous croire » que

» que les légions respecteront un vieil-
» lard infirme, dont les jours ont coulé
» à l'ombre de la paix & de la retraite ?
» Pouvez-vous desirer que je me trouve
» jamais forcé de regretter l'opinion fa-
» vorable de mes concitoyens (1) » ?

La répugnance de Tacite, & peut-être étoit-elle sincere, fut combattue par l'opiniâtreté affectueuse du Sénat. Cinq cens voix répétèrent à la fois avec une éloquence tumultueuse, que les plus grands Princes de Rome, Numa, Trajan, Adrien & les Antonins, avoient pris les rênes de l'Etat dans un âge très-avancé, que la République avoit besoin de l'ame & non du corps, qu'elle avoit fait choix d'un Souverain non d'un soldat, & que tout ce qu'elle lui demandoit étoit de diriger par sa sagesse la valeur des légions. Ces instances pressantes, qui exprimoient confusément le vœu général, furent appuyées d'un

Et il accepte la pourpre.

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 227.

discours plus régulier, prononcé par Metius Falconius, le premier des Consulaires après Tacite. Falconius rappella les maux que Rome avoit soufferts, lorsqu'elle avoit été gouvernée par de jeunes Princes, livrés à l'excès de leurs passions. Il félicita l'assemblée sur l'élection d'un Sénateur vertueux & expérimenté. Enfin, avec une liberté courageuse, quoique peut-être elle eût pour principe l'intérêt personnel, il exhorta Tacite à ne pas oublier les motifs de son élévation, & à chercher un successeur non dans sa famille, mais dans l'Etat. Ce discours fut généralement applaudi: l'Empereur élu, cédant à l'autorité de la patrie, reçut l'hommage volontaire de ses égaux. Le consentement du peuple Romain, & des gardes Prétoriennes confirma le jugement des Sénateurs (1).

---

(1) Hist. aug. p. 228. L'Empereur Tacite, en parlant aux Prétoriens, les appelle *sanctissimi milites*, & en adressant la parole au Peuple, il lui donne le nom de *sacratissimi Quirites*.

Autorité du Sénat.

L'adminiſtration de Tacite fut conforme aux principes qu'il avoit adoptés. Il conſerva ſur le trône le même reſpect pour l'aſſemblée auguſte, dont il avoit été membre. Perſuadé qu'en elle ſeule réſidoit le pouvoir légiſlatif, il parut ne régner que pour obéir aux loix qui en émanoient (1). Il s'appliqua ſur-tout à guérir les plaies cruelles que l'orgueil impérial, les diſcordes civiles, & la violence militaire avoient faites à l'Etat; du moins s'efforça-t-il de rétablir l'image de l'ancien Gouvernement, tel que l'avoient conſervé la politique d'Auguſte & les vertus de Trajan & des Antonins. Il ne ſera pas inutile de rapprocher quelques-uns des droits, dont l'élection de Tacite ſembla rendre au Sénat la jouiſſance (2). Les plus

(1) Dans tous les affranchiſſemens il ne paſſa jamais le nombre de cent. Ce nombre avoit été limité par la Loi Caninienne, établie ſous Auguſte, & annullée par Juſtinien. V. Caſaubon, *ad locum Vopiſci.*

(2) Voyez les vies de Tacite, de Florianus & de

importantes prérogatives de cette assemblée furent 1. de revêtir un de ses membres du commandement général des armées & du Gouvernement des Provinces frontières; 2. de donner par ses décrets de la force & de la validité aux édits du Prince qu'elle approuveroit; 3. de nommer les Proconsuls & les Présidens des Provinces, & de conférer à tous les Magistrats leur jurisdiction civile; 4. de recevoir des appels de tous les tribunaux de l'Empire, par l'office intermédiaire du Préfet de la ville; 5. de déterminer la liste, ou comme on l'appelloit alors, le collége des Consuls: ils furent fixés à douze par année; on en élisoit deux alternativement tous les deux mois, & ils soutenoient ainsi la dignité de cette ancienne charge. Les Sénateurs qui s'étoient réservé le droit de les nommer,

Probus dans l'Histoire auguste. Nous pouvons être bien assurés que tout ce que le soldat donna, le Sénateur l'avoit déja donné.

l'exercèrent avec une liberté si indépendante, qu'ils n'eurent aucun égard à une requête irrégulière de l'Empereur pour son frère Florianus. « Ils connoissent bien le caractère du Prince qu'ils » ont choisi, » s'écria Tacite avec le » transport généreux d'un patriote. 6. A ces différentes branches d'autorité, nous pouvons ajouter quelque inspection sur les finances; puisque même sous le régne du sévère Aurélien, ils avoient pu détourner une partie des fonds destinés au service public (1).

Aussi-tôt après l'avènement de Tacite, des lettres circulaires furent envoyées à toutes les principales villes de l'Empire, Trêves, Milan, Aquilée, Thessalonique, Corinthe, Athènes, Antioche, Alexandrie & Carthage, pour exiger d'elles le serment de fidélité, & pour leur apprendre l'heureuse

Joie & confiance des Sénateurs.

(1) Vopiscus Hist. aug. p. 216. Le passage est très-clair; cependant Casaubon & Saumaise voudroient le corriger.

révolution qui venoit de rendre au Sénat son antique splendeur. Deux de ces lettres existent encore. Il nous est aussi parvenu des fragmens curieux de la correspondance particulière de deux Sénateurs à ce sujet. On voit que, dans l'excès de leur joie, ils avoient conçu les espérances les plus magnifiques. « Sortez de » votre indolence, c'est ainsi que s'ex- » prime l'un d'entr'eux en écrivant à son » ami; arrachez-vous de votre retraite » de Bayes & de Putéole. Livrez-vous » à la ville, au Sénat. Rome fleurit, la » République entière fleurit. Rendons » mille actions de grace à l'armée Ro- » maine, à une armée véritablement » Romaine. Notre juste autorité, cet » objet de tous nos desirs, est enfin ré- » tablie. Nous recevons les appels, nous » nommons les Proconsuls, nous créons » les Empereurs. Ne pouvons-nous pas » aussi mettre des bornes à leur puis- » sance? . . . A un homme sage un mot

» suffit (1). » Ces images brillantes disparurent bientôt. Il n'étoit réellement pas possible que les armées & les Provinces consentissent à obéir long-temps à des nobles plongés dans la mollesse, & dont les bras ne connoissoient plus l'usage des armes. Ils se flattoient de pouvoir tenir les rênes du Gouvernement, mais à la première atteinte on vit s'écrouler cet édifice de grandeur qui n'avoit pour base que l'orgueil. L'autorité expirante du Sénat répandit une lueur subite, brilla pour un moment, & fut éteinte à jamais.

Tout ce qui se passoit à Rome n'étoit qu'une vaine représentation de théâtre. Il falloit que les décisions d'une foible assemblée fussent ratifiées par la force plus réelle des légions. Tandis que les sénateurs se laissoient éblouir par un fantôme d'ambition & de liberté, Ta- Tacite reconnu l'armée. A. 27[illegible]

(1) Vopiscus Hist. aug. p. 230, 232, 233. Les Sénateurs célébrèrent cet heureux rétablissement pa des hécatombes & par des réjouissances publiques.

cite se rendit au camp de Thrace, où le préfet du prétoire le présenta aux troupes assemblées, comme le souverain qu'elles avoient demandé, & que leur accordoit le sénat. Dès que le préfet eut cessé de parler, l'Empereur prononça un discours éloquent & convenable à sa situation. Il satisfit l'avarice des soldats en leur distribuant des sommes considérables sous le nom de gratifications & de paie; & il sut gagner leur estime par la noble assurance que si son grand âge ne lui permettoit pas de leur donner l'exemple, ses conseils ne seroient jamais indignes d'un général, successeur du brave Aurélien (1).

Les Alains envahissent l'Asie & sont repoussés par Tacite.

Dans le temps que le dernier Empereur se préparoit à porter une seconde fois ses armes en Orient, il avoit négocié avec les Alains, peuple Scythe qui tendoit ses tentes dans le voisinage

(1) Hist. aug. p. 228.

des Palus-Méotides. Séduits par des préſens & par des ſubſides, ces Barbares avoient promis d'envahir la Perſe avec un corps nombreux de cavalerie légère. Ils furent fidèles à leurs engagemens; mais lorſqu'ils arrivèrent ſur la frontière Romaine, Aurélien n'étoit plus, & ſa mort avoit au moins ſuſpendu le projet de la guerre de Perſe. Les généraux qui durant l'interrègne n'exerçoient qu'une autorité douteuſe, ne ſe trouvèrent point en état de recevoir ces nouveaux alliés, ni de leur réſiſter. Les Alains, irrités d'une conduite dont les motifs leur paroiſſoient frivoles, accusèrent hautement les Romains de perfidie; ils eurent recours à leur propre valeur pour ſe venger, & pour obtenir le paiement qu'on leur refuſoit. Comme ils marchoient avec la vîteſſe ordinaire des Tartares, ils ſe répandirent bientôt dans les provinces de Pont, de Cappadoce, de Cilicie & de Galatie. Les légions qui des rives

oppofées du Bofphore, pouvoient prefque appercevoir les flammes des villes & des villages embrafés, follicitoient vivement leur général de les mener contre l'ennemi. Tacite fe conduifit comme il convenoit à fon âge & à fa dignité. Son but étoit de convaincre les Barbares de la bonne foi auffi-bien que de la puiffance de l'empire; il acquitta d'abord les engagemens que fon prédéceffeur avoit contractés. Les Alains, pour la plupart appaifés par cette démarche, abandonnèrent leurs prifonniers & leur butin, & fe retirèrent tranquillement dans leurs déferts au-delà du Phafe. L'Empereur en perfonne termina heureufement la guerre contre ceux qui refufoient la paix. Secondé par une armée de vétérans braves & expérimentés, il délivra bientôt les provinces de l'Afie des Scythes qui les dévaftoient (1).

(1) Vopifcus, Hift. aug. p. 230; Zofime, l. 1, p. 57; Zonare, l. XII, p. 637. Deux paffages dans

Mais la gloire & la vie de Tacite n'eurent qu'une courte durée. Ce Prince avoit été forcé de quitter le beau climat de la Campanie, où, loin du bruit des armes, il goûtoit les douceurs de la retraite. Transplanté tout-à-coup, dans le sein de l'hiver, au pied du Mont-Caucase, il succomba aux fatigues de la vie militaire. Les peines du corps furent aggravées par celles de l'ame. L'enthousiame du bien public avoit suspendu pour un temps les passions que l'esprit de discorde & l'intérêt personnel avoient allumées dans le cœur des soldats. Elles reprirent bientôt leur cours avec une violence redoublée, & elles excitèrent un furieux orage dans le camp, dans la tente même du vieil Empereur. Son caractère doux & aimable ne servit qu'à inspirer

Mort de l'Empereur Tacite.

la vie de Probus, p. 236, 238, me persuadent que ces Scythes, qui envahirent le Pont, étoient Alains. Si nous pouvions croire Zosime (l. 1, p. 58), Florianus les poursuivit jusqu'au Bosphore Cimmerien. Mais ce Prince eut à peine assez ce temps pour une expédition si longue & si difficile.

du mépris pour sa personne. Tourmenté sans cesse par des factions qu'il ne pouvoit étouffer, & par des demandes auxquelles il lui étoit impossible de satisfaire, il voyoit disparoître les espérances magnifiques qu'il avoit conçues en prenant les rênes du gouvernement. En vain s'étoit-il flatté de remédier aux désordres de l'état; il ne tarda pas à s'appercevoir que la licence de l'armée dédaignoit le frein impuissant de la loi. Le chagrin & le déséspoir de réussir dans ses projets de réforme, hâtèrent ses derniers instans. On ne sait si les soldats trempèrent leurs mains dans le
A. 276. 12 Avril. sang de ce vertueux Prince (1). Il paroît certain que leur insolence fut la cause de sa mort. Il expira dans la ville de Tyanes en Cappadoce, après un

(1) Eutrope & Aurélius Victor, disent simplement qu'il mourut; Victor le jeune ajoute que ce fut d'une fièvre. Selon Zosime & Zonare, il fut tué par les soldats. Vopiscus rapporte ces différentes opinions & semble hésiter. Il est cependant bien aisé de concilier ses sentimens opposés.

règne de six mois & vingt jours seulement (1).

A peine Tacite eut-il les yeux fermés, que son frère Florianus, sans attendre le consentement du sénat, s'empara de la couronne, dont son usurpation précipitée le rendoit indigne. Les camps & les provinces conservoient encore pour la constitution Romaine un respect dont l'influence pouvoit bien les engager à désapprouver l'ambition de Florianus, mais non les déterminer à s'y opposer. Le mécontentement se seroit dissipé en vains murmures, si le général de l'Orient, le brave Probus, ne se fût pas déclaré le vengeur du sénat. Les forces des deux prétendans paroissoient fort inégales. Le chef le plus habile, à la tête des troupes efféminées de l'Egypte, pouvoit-il espérer de disputer la victoire aux légions invincibles de l'Europe, qui sou-

Usurpation & mort de son frère Florianus.

(1) Selon les deux Victors, il regna exactement deux cens jours.

tenoient les armes du frère de Tacite? La fortune & l'activité de Probus surmontèrent tous les obstacles. Les intrépides vétérans de son rival, accoutumés à des climats froids, furent incapables de supporter les chaleurs étouffantes de la Cilicie, où l'été fut singulièrement mal-sain. Aux maladies se joignirent de fréquentes désertions qui diminuèrent leur nombre. Les passages des montagnes n'étoient que foiblement gardés. Tarse ouvrit ses portes. Enfin les soldats de Florianus, après l'avoir laissé jouir environ trois mois de la dignité impériale, délivrèrent l'Etat des horreurs d'une guerre civile, en sacrifiant un Prince qu'ils méprisoient (1).

Juillet.

Leurs enfans subsistent dans l'obscurité.

Les révolutions perpétuelles du trône avoient tellement effacé toute notion de

(1) Hist. aug. p. 231; Zosime, l. I, p. 58, 59; Zonare, l. XII, p. 637. Aurel. Victor avance que Probus prit la pourpre en Illyrie. Une pareille opinion, quoiqu'adoptée par un homme très-savant, jetteroit cette période de l'Histoire dans la plus grande confusion.

droit héréditaire, que la famille d'un infortuné Souverain ne donnoit aucun ombrage à ses successeurs. Les enfans de Tacite & de Florianus eurent la permission de descendre dans un rang privé, & de se mêler à la masse générale des sujets. Leur pauvreté devint, il est vrai, la sauve-garde de leur innocence. Tacite, en montant sur le trône, avoit consacré son ample patrimoine au service public (1) : acte spécieux de générosité, mais qui montroit évidemment l'intention qu'avoit ce Prince de transmettre l'Empire à ses descendans. La seule consolation qu'ils goûtèrent, après leur chûte, fut le souvenir de leur grandeur passée, & la perspective brillante, quoiqu'éloignée, que leur offroit la crédulité. Une prophétie annonçoit qu'au bout de mille ans, il s'éleveroit un Monarque du sang de Tacite, qui protégeroit le Sénat, rétabliroit

---

(1) Hist. aug. p. 229.

Rome, & soumettroit toute la terre (1).

Caractère & avénement de l'Empereur Probus.

Les paysans d'Illyrie avoient déja sauvé la Monarchie prête à périr, en lui donnant Claude & Aurélien. L'élévation de Probus ajouta encore à leur gloire (2). Plus de vingt ans avant cette époque, le mérite naissant du jeune soldat n'avoit point échappé à la pénétration de Valérien, qui lui conféra le rang de Tribun, quoiqu'il fût bien éloigné de l'âge prescrit par les règlemens militaires. La conduite du Tribun justifia bientôt un choix si flatteur. Il remporta sur un détachement considérable de Sarmates, une victoire complette, dans laquelle il sauva la vie à

(1) Ce héros devoit envoyer des juges aux Parthes, aux Perses & aux Sarmates, un Président dans la Taprobane & un Proconsul dans l'île Romaine (que Casaubon & Saumaise supposent être la Bretagne). Une Histoire, telle que la mienne (dit Vopiscus avec une juste modestie), ne subsistera plus dans mille ans pour exposer ou pour justifier la prédiction.

(2) Pour la vie privée de Probus, voyez Vopiscus, hist. aug. p. 234-237.

un proche parent de l'Empereur. Ce fut par de pareils exploits qu'il mérita de recevoir des mains du Prince les bracelets, les colliers, les épées, les drapeaux, les couronnes civiques & toutes les marques honorables destinées par l'ancienne Rome, à récompenser la valeur triomphante. On lui confia le commandement de la troisième légion, & ensuite de la dixième. En parcourant la carrière des honneurs, Probus se montra toujours supérieur au grade qu'il occupoit. L'Afrique & le Pont, le Rhin, le Danube, le Nil & l'Euphrate lui fournirent tour-à-tour les occasions les plus brillantes de développer son courage personnel & ses talens militaires. Aurélien lui dut la conquête de l'Egypte, & fut encore plus redevable à la fermeté héroïque avec laquelle il réprima souvent la cruauté de son maître. Tacite qui vouloit suppléer à son peu d'expérience pour la guerre par l'habileté de ses Généraux, nomma Probus

commandant en chef de toutes les Provinces orientales, lui donna un revenu cinq fois plus considérable que les appointemens attachés à cette place, lui promit le consulat, & lui fit espérer les honneurs du triomphe. Probus avoit environ quarante-quatre ans (1), lorsqu'il monta sur le trône. Il jouissoit alors de toute sa réputation, de l'amour des troupes, & de cette vigueur d'esprit & de corps propre aux plus grandes entreprises.

Sa conduite respectueuse envers le Sénat.

Son mérite reconnu, & le succès de ses armes contre Florianus le laissoient sans ennemi ou sans rival. Cependant, si nous en croyons sa propre déclaration, bien loin d'avoir recherché la pourpre, il ne l'avoit acceptée qu'avec la plus sincère répugnance. « Mais il n'est déja plus en mon pouvoir, dit-il » dans une lettre particulière, de renon» cer à un titre qui m'expose à l'envie

(1) Selon la chronique d'Alexandrie, il avoit cinquante ans lorsqu'il mourut.

» & à tant de dangers. Je dois continuer » de jouer le rôle que les troupes m'ont » forcé de prendre (1). » Sa lettre respectueuse au Sénat respire les sentimens ou du moins le langage d'un patriote Romain. « Lorsque vous avez choisi un » de vos membres, pères conscripts, » pour succéder à l'Empereur Aurélien, » vous vous êtes conduits conformément » à votre justice & à votre sagesse; car » vous êtes les Souverains légitimes de » l'Univers; & la puissance, que vous » tenez de vos ancêtres, sera transmise » à votre postérité. Plût aux Dieux que » Florianus, au lieu de s'emparer de » la pourpre de son frère comme d'un » héritage particulier, eût attendu ce » que votre majesté décideroit en sa » faveur, ou pour quelqu'autre personne! » Les prudentes légions l'ont puni de sa

(1) La lettre étoit adressée au préfet du prétoire. Le Prince lui promet, s'il se conduit bien, de le conserver dans cette charge importante. Voyez hist. aug. p. 237.

» témérité; elles m'ont offert le titre » d'Auguste; mais je soumets à votre » clémence mes prétentions & mes ser- » vices (1). »

A. 276. 3 Août Lorsque cette lettre fut lue par le Consul, les Sénateurs ne purent dissimuler leur satisfaction, de ce que Probus daignoit solliciter si humblement un sceptre qu'il possédoit déja. Ils célébrèrent avec la plus vive reconnoissance ses vertus, ses exploits, & surtout sa modération. Aussi-tôt un décret passé d'une voix unanime ratifia l'élection des armées de l'Orient, & conféra solemnellement à leur brave chef toutes les diverses branches de la dignité impériale, les noms de César & d'Auguste, le titre de père de la patrie, le droit de proposer le même jour trois questions dans le Sénat (2), l'office

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 237. La date de la lettre est assurément fausse. Au lieu de *Non. Februar*, on peut lire *Non. August.*

(2) Hist. aug. p. 238. Il est singulier que le Sénat

de souverain pontife, la puissance tribunitienne, & le commandement proconsulaire : forme d'investiture, qui, en paroissant multiplier l'autorité du Prince, exprimoit la constitution de l'ancienne République. Le règne de Probus répondit à de si beaux commencemens. Il permit au Sénat de diriger l'administration civile. Se regardant comme son Général, il se contentoit de soutenir l'honneur des armes Romaines. Souvent même il déposoit à ses pieds les couronnes d'or & les dépouilles des Barbares, fruits de ses nombreuses victoires (1). En flattant ainsi la vanité des Sénateurs, ne devoit-il pas intérieurement mépriser leur indolence & leur foiblesse? Les succes-

ait traité Probus moins favorablement que Marc-Aurèle. Celui-ci avoit reçu, même avant la mor d'Antonin le pieux, *jus quintæ relationis*. Voyez Capitolin, hist. aug. p. 24.

(1) Voyez la lettre respectueuse de Probus au Sénat après ses victoires sur les Germains. Hist. aug. 239.

seurs des Scipions sembloient n'avoir hérité que de l'orgueil de leurs ancêtres. Quoiqu'il fut à tout moment en leur pouvoir de faire révoquer l'édit flétrissant de Gallien, ils consentirent patiemment à rester exclus du service militaire. L'instant approchoit où ils alloient éprouver que refuser l'épée c'est renoncer au sceptre.

Victoires de Probus sur les Barbares.

La force d'Aurélien avoit écrasé de tous côtés les ennemis de Rome. Après sa mort, ils parurent renaître & même se multiplier. Ils furent de nouveau vaincus par la vigueur & par l'activité de Probus, qui, dans un règne de six ans (1) environ, égala les anciens Héros, & rétablit l'ordre dans toute l'étendue de l'Univers Romain. Il assura si bien les frontières de la Rhétie, Province exposée depuis

(1) La date & la durée du règne de Probus sont fixées avec beaucoup d'exactitude par le Cardinal Noris, dans son savant ouvrage *de epochis Syro-Macedonum*, p. 96-105. Un passage d'Eusèbe lie la seconde année de Probus avec les ères de plusieurs villes de Syrie.

long-temps à toutes les horreurs de la guerre, que l'on n'y apperçut aucune trace d'hostilité. La terreur de ses armes dispersa les Sarmates. Les Tribus errantes de ces Barbares, forcées d'abandonner leur butin, retournèrent dans leurs déserts. La nation des Goths rechercha l'alliance d'un Prince si belliqueux (1). Il attaqua les Isaures dans leurs montagnes, assiégea & prit un grand nombre de leurs fortes citadelles (2), & se flatta d'avoir détruit pour jamais un ennemi domestique, dont l'indépendance insultoit si cruellement à la majesté de l'Empire. Les troubles excités dans la haute Egypte, par l'usurpateur Firmus, n'avoient point été tout-à-fait appaisés. Le foyer de la rébellion existoit encore dans les villes de Ptolemaïs & de Coptos, soutenues par les

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 239.

(1) Zosime, (l. 1, p. 62-65) rapporte une histoire très-longue & très-minutieuse de Lycius, voleur Isaurien.

Blemmyes. On prétend que le châtiment de ces places, & des Sauvages du Midi leurs auxiliaires, alarma la Cour de Perse (1), & que le grand Roi sollicita vainement l'amitié de l'Empereur Romain. Les entreprises mémorables, qui distinguèrent le règne de Probus, furent pour la plupart terminées par sa valeur & par sa conduite personnelles. L'Historien de sa vie est étonné que, dans un si court espace de temps, un seul homme ait pu se trouver présent à tant de guerres éloignées. Ce Prince confia les autres expéditions au soin de ses Lieutenans, dont le choix judicieux ne doit pas moins contribuer à sa gloire. Carus, Dioclétien, Maximien, Constance, Galère, Asclepiodotus, Annibalien, & une foule d'autres chefs qui, par la suite, montèrent sur

(1) Zosime, l. 1, p. 65; Vopiscus, hist. aug. p. 239, 240. Mais il ne paroît pas vraisemblable que la défaite des Sauvages d'Ethiopie pût affecter le Monarque Persan.

le trône, ou qui le soutinrent, avoient appris le métier des armes à l'école sévère d'Aurélien & de Probus (1).

Il délivre la Gaule des invasions des Germains. A. 277.

Mais si jamais Probus mérita de la République, ce fut lorsqu'il délivra la Gaule, & prit soixante & dix places florissantes, opprimées par les Barbares de la Germanie qui, depuis la mort d'Aurélien, ravageoient impunément cette grande Province (2). Au milieu de la multitude confuse de ces fiers conquérans, il n'est pas impossible de discerner trois grandes armées ou plutôt trois nations défaites par l'Empereur Romain. Probus chassa les Francs dans leurs marais, d'où nous pouvons inférer que la confédération, connue sous le nom glorieux d'*hommes libres*, occupoit déja le pays plat & maritime, coupé &

(1) Outre ces Chefs bien connus, Vopiscus (hist. aug. p. 241) en nomme plusieurs autres, dont les actions ne nous sont pas parvenues.

(2) Voyez les Césars de Julien & l'histoire aug. p. 238, 240, 241.

presque inondé par les eaux stagnantes du Rhin. Il paroît aussi que les Frisons & les Bataves avoient accédé à leur alliance. L'Empereur vainquit les Bourguignons, peuple considérable de la race des Vandales. Entraînés par le desir du pillage, ils s'étoient répandus depuis les rives de l'Oder, jusqu'aux bords de la Seine. Ils se crurent d'abord trop heureux d'acheter, par la restitution de tout leur butin, la permission de se retirer tranquillement; lorsqu'ils essayèrent ensuite d'éluder cet article du traité, leur punition fut prompte & terrible (1). Mais de tous les peuples qui envahirent la Gaule, le plus formidable étoit les Lygiens qui possédoient de vastes domaines sur les frontières de la Pologne & de la Silésie (2). Parmi ces

(1) Zosime, l. 1, p. 62; l'histoire auguste (p. 240), suppose que les Barbares furent châtiés, du consentement de leurs Rois. S'il en est ainsi, la punition étoit partiale comme l'offense.

(2) Voyez Cluvier, Germ. ant. l. III. Ptolémée place dans leur pays la ville de *Califia*, probablement Calish en Silésie.

Barbares les Aries tenoient le premier rang par leur nombre & par leur fierté. » Les Aries, (c'eſt ainſi qu'ils ſont dé» crits dans le ſtyle énergique de Ta» cite) s'étudient à augmenter leur » férocité naturelle par le ſecours de » l'art & du ſtratagême. Ils noirciſſent » leurs boucliers, leurs corps, leurs » viſages, & choiſiſſent la nuit la plus » ſombre pour attaquer l'ennemi. La » ſurpriſe, l'horreur des ténèbres, le » ſeul aſpect de cette armée épouvan» table, qui ſemble ſortir des enfers (1), » glacent d'effroi les cœurs les plus in» trépides, car dans un combat les yeux » ſont toujours vaincus les premiers (2). » Cependant les armes & la diſcipline des Romains détruiſirent facilement ces horribles fantômes. Les Lygiens furent taillés en pièces dans une action gé-

(1) *Feralis umbra*, qu'on lit dans Tacite, eſt ſûrement une expreſſion hardie.

(2) Tacite, Germ. 43. traduction de l'Abbé de la Bléterie.

nérale; & Somno, le plus renommé de leurs chefs, tomba entre les mains de Probus. Ce prudent Empereur ne voulant pas réduire de si braves ennemis au désespoir, leur accorda une capitulation honorable, & leur permit de retourner en sûreté dans leur patrie. Mais les pertes qu'ils essuyèrent dans la marche, dans la bataille & dans la retraite anéantirent la nation. L'histoire de la Germanie ou de l'Empire ne répète plus même le nom des Lygiens. Ces victoires, qui furent le salut de la Gaule, coûterent, dit-on, aux ennemis quatre cent mille hommes; entreprise pénible pour les Romains, & dispendieuse pour l'Empereur qui payoit une pièce d'or chaque tête de Barbare (1). Cependant, comme la réputation des guerriers est fondée sur la destruction du genre humain, nous pouvons naturellement soupçonner que le nombre

(1) Vopiscus, hist. aug. p. 238.

des morts fut exagéré par l'avarice des ſoldats, & que la vanité prodigue du Prince ne ſe mit pas en peine d'en faire une recherche bien exacte.

Depuis l'expédition de Maximin les Généraux s'étoient bornés à une guerre défenſive contre les nations Germaniques, qui preſſoient continuellement les frontières de l'Empire. Probus plus entreprenant réſolut de profiter de ſes victoires. Intimement perſuadé que les Barbares ne conſentiroient jamais à la paix, tant qu'ils n'éprouveroient pas dans leurs pays les calamités de la guerre, il paſſa le Rhin & fit briller ſes aigles invincibles, ſur les rives de l'Elbe & du Necker. Sa préſence étonna la Germanie épuiſée par les mauvais ſuccès de la dernière migration. Neuf des Princes les plus conſidérables ſe rendirent à ſon camp, & ſe proſternèrent à ſes pieds. Ils reçurent humblement les conditions qu'il lui plut de dicter. Le vainqueur exigeoit qu'on lui remit exactement les

Probus porte ſes armes en Germanie.

dépouilles & les prisonniers enlevés aux Provinces. Il obligea les Magistrats à sévir contre ceux qui retiendroient quelque partie du butin. Un tribut considérable qui consistoit en bled, en troupeaux & en chevaux, les seules richesses des Barbares, fut destiné à l'entretien des garnisons établies sur les limites de leur territoire. Probus avoit même conçu le dessein de forcer les Germains à quitter l'usage des armes. Il vouloit les engager à confier leurs différends à la justice de Rome, & leur sûreté à sa puissance. Ce plan magnifique auroit exigé la résidence constante d'un Gouverneur impérial soutenu d'une armée nombreuse. Aussi Probus jugea-t-il plus à propos de différer l'exécution d'un si grand projet, dont l'avantage étoit réellement plus spécieux que solide (1). Si la Germanie eût été réduite en Pro-

(1) Hist. aug. p. 238, 239. Vopiscus cite une lettre de l'Empereur au Sénat, dans laquelle ce Prince parle du projet de réduire la Germanie en Province.

vince, avec des frais & des peines immenses, les Romains n'auroient eu qu'une frontière beaucoup plus étendue à défendre contre les Scythes, barbares plus redoutables par leur courage & par leur activité.

Il bâtit un mur depuis le Rhin jusqu'au Danube.

Au lieu de tenir les naturels belliqueux de la Germanie dans le rang de sujets, Probus se contenta d'élever un rempart contre leurs incursions. Le pays qui forme maintenant le cercle de Souabe, étoit devenu désert du temps d'Auguste par la migration de ses anciens habitans (1). La fertilité du sol attira bientôt une nouvelle colonie des Provinces de la Gaule. Des foules d'aventuriers, d'un caractère entreprenant & d'une fortune désespérée, s'emparèrent de cette contrée, dont les Etats voisins se disputoient la possession ; & ils re-

(1) Strabon, l. VII. Selon Velléius Paterculus (II, 108), Maroboduus mena ses Marcomans en Bohême. Cluvier (Germ. ant. III, 8) prouve qu'il partit de la Souabe.

connurent la majesté de l'Empire en lui payant le dixième de leurs revenus (1). Pour protéger ces nouveaux sujets, les Romains construisirent des postes qu'ils distribuèrent par degrés, depuis le Rhin, jusqu'au Danube. Vers le règne d'Adrien, lorsqu'on imagina un pareil moyen de défense, ces postes étoient couverts & communiquoient l'un à l'autre, par un fort retranchement d'arbres & de palissades. A des remparts si informes l'Empereur Probus substitua une muraille de pierres, d'une grande hauteur, fortifie par des tours placées à des distances convenables. Elle commençoit dans le voisinage de Neudstat & de Ratisbonne sur le Danube; elle s'étendoit à travers des collines, des vallées, des rivières & des marais, jusqu'à Wimpfen sur le Necker; enfin elle se terminoit aux bords du Rhin,

(1) Le payement du dixieme fit donner à ces colons le nom de *Decumates*, Tacite Ger. 29.

après

après un circuit de deux cents milles environ (1). Cette barrière importante unissoit ainsi les deux grands fleuves qui défendoient les Provinces de l'Europe. Il paroît qu'elle remplissoit l'espace vuide par lequel les Barbares, & sur-tout les Allemands, pouvoient pénétrer avec le plus de facilité dans le centre de l'Empire. Mais l'expérience de l'Univers depuis la Chine, jusques dans la Bretagne, prouve combien il est inutile de fortifier une grande étendue de pays (2).

(1) Voyez les notes de l'Abbé de la Bléterie à la Germanie de Tacite, p. 183. Ce qu'il dit de la muraille est principalement tiré (comme il l'écrit lui-même) de l'ouvrage de M. Schœpflin, intitulé *Alsatia illustrata*.

(2) Voyez les recherches sur les Égyptiens & les Chinois, tom. II, p. 81-102. L'auteur anonyme de cet ouvrage connoît très-bien le Globe en général, & l'Allemagne en particulier. A l'égard de ce pays, il cite un ouvrage de M. Hanselman; mais il paroît confondre la muraille de Probus, bâtie contre les Allemands, avec la fortification des Mattiaces, construite, dans le voisinage de Francfort, contre les Cattes.

Un ennemi actif, libre de varier l'attaque & de choisir le moment favorable, doit enfin découvrir quelqu'endroit foible ou profiter d'un instant de négligence. La force, aussi-bien que l'attention de ceux qui défendent cette chaîne de fortifications, se trouve divisée; & tels sont les effets d'une terreur aveugle sur les troupes les plus fermes, qu'une ligne rompue en un seul endroit est presqu'aussi-tôt abandonnée. Le sort qu'éprouva le mur de Probus, peut confirmer l'observation générale. Il fut renversé par les Allemands peu d'années après la mort de ce Prince. Ses ruines éparses, que l'admiration stupide attribue universellement à la puissance du démon, ne servent maintenant qu'à exciter la surprise du paysan de Souabe.

Les Barbares introduits dans l'empire. Leurs établissemens.

Parmi les conditions qu'imposa l'Empereur aux nations vaincues, une des plus utiles fut de fournir à l'armée Romaine seize mille hommes, les plus braves & les plus robustes de leur jeunesse.

Probus les dispersa dans toutes les Provinces, & distribua ce renfort dangereux en petites bandes de cinquante ou soixante Germains chacune, parmi les troupes nationales. « Il est avantageux » à la République, observoit-il judicieu- » sement, de tirer du secours des Bar- » bares, pourvu qu'on le sente, mais » qu'on ne l'apperçoive pas (1). » Ce secours paroissoit alors nécessaire. Amollis par le luxe, les foibles habitans de l'Italie & des Provinces intérieures, ne pouvoient supporter le poids des armes. La nature donnoit toujours aux peuples, nés sur la frontière du Rhin & du Danube, des ames & des corps capables de résister aux fatigues des camps. Mais une suite perpétuelle de guerres en avoit insensiblement diminué le nombre. Les mariages devenoient plus rares; l'agri-

(1) Il plaça cinquante ou soixante Barbares environ dans un *numerus*, comme on l'appelloit alors. Nous ne connoissons pas exactement le nombre fixé de ceux qui composoient un pareil corps.

culture étoit entièrement négligée. Ces causes, qui affectèrent les principes de la population, non-seulement détruisoient la force actuelle de ces contrées, elles étouffoient encore l'espoir des générations futures. Le sage Probus conçut le projet grand & utile de ranimer les frontières épuisées, en y introduisant de nouvelles colonies de Barbares prisonniers ou fugitifs, auxquels il accorda des terres, des troupeaux, les instrumens propres à la culture, & tous les encouragemens capables de former une race de soldats pour le service de la République. Il transporta un corps considérable de Vandales en Bretagne, selon toutes les apparences dans la Province de Cambridge (1). L'impossibilité de s'échapper accoutuma ces nouveaux habitans à leur situation; & dans les troubles qui, par la suite, déchirèrent le le sein de cette île, ils se montrèrent

(1) La Bretagne de Cambden, introduction, p. 136; mais il est appuyé sur une conjecture bien douteuse.

les plus zélés défenſeurs de l'Etat (1). Un grand nombre de Francs & de Gepides ſe fixa ſur les rives du Rhin & du Danube. Cent mille Baſtarnes, chaſſés de leur patrie, acceptèrent avec joie un établiſſement dans la Trace. Bientôt ils adoptèrent les ſentimens & les mœurs des ſujets Romains (2). Mais les eſpérances de Probus furent ſouvent trompées. Des Barbares inquiets, élevés dans l'oiſiveté, ne pouvoient ſe réſoudre à mener une vie ſédentaire; leurs bras ſe refuſoient aux travaux lents de l'agriculture. Ils conſervoient pour l'indépendance un amour indomptable. Cet eſprit de liberté, luttant ſans ceſſe contre le deſpotiſme, les précipita dans des révoltes également fatales à eux-mêmes & aux Provinces (3). Malgré les efforts

(1) Zoſime, l. 1, p. 62. Selon Vopiſcus, un autre corps de Vandales fut moins fidèle.

(2) Hiſt. aug. p. 240. Ils furent probablement chaſſés par les Goths, Zoſime, l. 1, p. 66.

(3) Hiſt. aug. p. 240.

des Empereurs suivans, qui imitèrent la conduite de Probus, jamais ces moyens artificiels ne purent rendre à la frontière importante de la Gaule & de l'Illyrie cette ancienne vigueur qu'elle tenoit de la nature.

Entreprise hardie des Francs.

De tous les Barbares qui abandonnèrent leurs nouveaux établissemens & qui troublèrent la tranquillité publique, quelques-uns en très-petit nombre retournèrent dans leur pays natal. Ces fugitifs pouvoient bien errer pendant quelque temps les armes à la main au milieu de l'Empire; mais ils succomboient à la fin, sous la puissance d'un Empereur belliqueux. La hardiesse heureuse d'un parti de Francs eut des suites si mémorables, qu'elle ne doit pas être passée sous silence. Probus les avoit établis sur la côte maritime de Pont, dans la vue de défendre cette frontière contre les incursions des Alains. Des vaisseaux, qui mouilloient dans un des ports du Pont-Euxin, tombèrent entre

les mains des Francs. Ils résolurent aussitôt de chercher une route de l'embouchure du Phase à celle du Rhin. Les dangers d'une longue navigation sur des mers inconnues ne les effrayèrent pas. Ils passèrent aisément les détroits du Bosphore & de l'Helespont; & croisant le long de la Méditerranée, ils satisfirent à la fois leur vengeance & leur cupidité, en ravageant les rivages de l'Asie, de la Grèce & de l'Afrique, dont les habitans se croyoient à l'abri de toute incursion. Syracuse, ville opulente qui avoit vu autrefois les flottes d'Athènes & de Carthage englouties dans son port, fut saccagée par une poignée de Barbares, qui massacrèrent impitoyablement la plus grande partie des citoyens. De la Sicile les Francs s'avancèrent jusqu'aux colonnes d'Hercule, bravèrent le redoutable Océan, côtoyèrent l'Espagne & la Gaule, & dirigeant leur course triomphante à travers la Manche, ils descendirent en sûreté sur

les côtes des Frisons ou des Bataves (1), après avoir terminé si glorieusement leur voyage. L'exemple de leurs succès enflamma leurs compatriotes. En leur apprenant à connoître les avantages de la mer & à en mépriser les périls, il ouvrit à ces esprits avides d'entreprises une nouvelle route aux honneurs & aux richesses.

Révolte de Saturnin en Orient.

Malgré la vigilance & l'activité de Probus, il lui étoit presque impossible de contenir dans l'obéissance toutes les parties de ses vastes domaines. Les Barbares, qui brisèrent leurs chaînes, avoient profité de l'occasion favorable d'une guerre civile. L'Empereur, avant de marcher au secours de la Gaule, avoit donné le commandement de l'Orient à Saturnin. Ce général, homme de mérite & d'une grande expérience, leva l'étendart de la révolte. L'absence de son Souverain, la légèreté du peuple

(1) Panégyr. Vet. v, 18; Zosime, l. 1, p. 66.

d'Alexandrie, les ſollicitations preſſantes de ſes amis, & ſes propres alarmes l'avoient entraîné dans cette démarche téméraire. Mais du moment qu'il fut revêtu de la pourpre, il perdit à jamais l'eſpoir de conſerver l'Empire & même la vie. « Hélas, dit-il, la République » vient de perdre un citoyen utile. La » précipitation d'un inſtant a détruit » pluſieurs années de ſervice. Vous ne » ſavez pas, continuoit-il, quels ſont les » maux attachés à la puiſſance ſuprême. » L'épée eſt ſans ceſſe ſuſpendue ſur » notre tête, nous redoutons nos pro» pres gardes; nous n'oſons nous fier » à ceux qui nous entourent. Il ne nous » eſt plus permis d'agir, ni de nous re» poſer à notre volonté. Ni l'âge, ni le » caractère, ni la conduite ne ſçauroient » nous garantir des traits empoiſonnés » de l'envie. En m'élevant ſur le trône, » vous m'avez condamné à une vie de » fatigues & à une mort prématurée. La » ſeule conſolation qui me reſte eſt l'aſ-

» surance que je ne périrai pas seul (1). »

La première partie de la prédiction fut vérifiée par la victoire de Probus; mais la clémence de ce Prince voulut empêcher l'effet de la dernière. Il essaya même d'arracher l'infortuné Saturnin à la fureur des soldats. Rempli d'estime pour l'usurpateur, Probus avoit puni, comme un vil délateur, le premier qui lui avoit apporté la nouvelle de sa ré-
A. 279. volte (1). Il exhorta plus d'une fois ce Général rebelle à prendre confiance en son maître. Saturnin auroit peut-être accepté une offre si généreuse, s'il n'eût pas été retenu par l'opiniâtreté de ses partisans. Plus coupable que leur chef, ils avoient plus à redouter le ressentiment de l'Empereur, & ils s'étoient for-

---

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 245, 246. Cet orateur infortuné avoit étudié la rhétorique à Carthage, & nous sommes plus portés à croire qu'il étoit Maure (Zosime, l. 1, p. 60.) que Gaulois, comme Vopiscus l'appelle.

(1) Zonare, l. XII, p. 638.

més de plus grandes espérances sur le succès de leur révolte.

A peine le calme fut-il rétabli en Orient que la rebellion de Proculus & de Bonosus excita de nouveaux troubles dans la Gaule. Ces deux Officiers s'étoient rendus fameux seulement, l'un par ses exploits de galanterie (1); l'autre par le talent singulier qu'il avoit de boire, sans perdre la raison. Ils ne manquoient cependant pas de courage, ni de capacité; & ils soutinrent tous les deux avec dignité le caractère auguste, que la crainte du châtiment les avoit engagés à prendre, jusqu'à ce qu'enfin ils furent terrassés par le génie supérieur de Probus. Ce Prince usa de la victoire remportée sur les rebelles avec sa mo-

De Bonosus & de Proculus en Gaule. A. 280.

---

(1) On rapporte un trait fort surprenant de la prouesse de Proculus : cet Officier avoit pris cent Vierges Sarmates. Il vaut mieux l'entendre raconter dans sa langue le reste de l'Histoire. « Ex his unâ » nocte decem inivi : omnes tamen, quod in me » erat, mulieres intra dies quindecim reddidi ». Vopiscus, Histoire auguste, p. 246.

dération ordinaire : il épargna la vie aussi-bien que la fortune de leurs familles innocentes (1).

Triomphe de l'empereur Probus. A. 281

Ses armes avoient triomphé de tous les ennemis étrangers & domestiques de l'Etat. Son administration douce, mais ferme, ne contribua pas moins à rétablir la tranquillité publique. Il n'existoit plus dans les Provinces de Barbares ennemis, d'usurpateurs, de brigands même, qui rappellassent le souvenir des anciennes discordes. Après de si grands exploits l'Empereur se rendit à Rome, pour y célébrer sa propre gloire & la félicité générale. La pompe du triomphe, que méritoit la valeur de Probus, fut dirigée avec une magnificence égale à la grandeur de sa fortune ; & le peuple, après avoir admiré les trophées d'Aure-

(1) Proculus, qui étoit natif d'Albengue sur la côte de Gênes, arma deux mille de ses esclaves. Il avoit acquis de grandes richesses ; mais il les devoit à ses brigandages. Par la suite sa famille avoit coutume de dire, *nec latrones esse, nec principes sibi placere.* Vopiscus, Hist. aug. p. 247.

lien, contemploit avec le même plaisi ceux du Héros qui lui avoit succédé (1) Nous ne pouvons oublier à cette occasion le courage désespéré de quelque gladiateurs, dont près de six cens avoien été destinés aux jeux cruels de l'amphithéâtre. Quatre-vingt d'entr'eux environ, frémissant d'être forcés de répandre leur sang pour l'amusement de a populace, tuèrent leurs conducteurs, sortirent avec impétuosité de l'endroit où ils étoient gardés, & remplirent les rues de la Capitale de meurtres & de confusion. Après une résistance opiniâtre ils furent terrassés & mis en pièces par des troupes régulières; mais ils obtinrent du moins une mort honorable & la satisfaction d'une juste vengeance (2).

La discipline de Probus, moins cruelle que celle d'Aurelien, étoit observée avec la même rigidité & la même exactitude. Le vainqueur de Zénobie pu- Sa discipline

(1) Hist. aug. p. 240.
(2) Zosime, l. 1, p. 66.

niſſoit ſévèrement les déſordres des ſoldats; Probus les prévenoit, en employant conſtamment les légions à des travaux utiles. Lorſqu'il eut le commandement de l'Egypte, il exécuta pluſieurs ouvrages conſidérables, qui contribuèrent à la ſplendeur & à l'avantage de cette riche contrée. Il perfectionna la navigation du Nil, ſi importante à Rome elle-même. Des temples, des ponts, des portiques & des palais furent conſtruits par les mains des ſoldats, devenus tour à tour architectes, ingénieurs & cultivateurs (1). On rapporte d'Annibal que, dans la vue de garantir ſes troupes des ſuites funeſtes de l'oiſiveté, il les força de planter un grand nombre d'oliviers le long des côtes de l'Afrique (2). Guidé

(1) Hiſt. aug. p. 236.

(2) Aurel. Victor, *in Prob.* Mais la politique d'Annibal, dont aucun Auteur plus ancien n'a parlé, ne s'accorde pas avec l'Hiſtoire de ſa vie. Il quitta l'Afrique à l'âge de neuf ans; il en avoit quarante-cinq lorſqu'il y retourna, & immédiatement après il perdit

par le même principe, Probus exerça ſes légions à couvrir de vignes les côteaux fertiles de la Gaule & de la Pannonie. Il s'efforça de mériter par ſes bienfaits la reconnoiſſance de ſa patrie, pour laquelle il conſerva toujours une affection particulière. Un vaſte terrein connu ſous le nom de mont Almo, & ſitué aux environs de Sirmium, ſon pays natal, ne préſentoit de tous côtés que des marais infects; il fut converti en riches pâturages. On parle encore d'un autre endroit entièrement défriché par ſes troupes (1). Une pareille armée formoit peut-être la portion la plus brave & la plus utile des ſujets Romains.

Satisfait de la droiture de ſes inten-

ſon armée dans la bataille déciſive de Zama. Tite-Live, xxx, 37.

(1) Hiſt. aug. p. 240; Eutrope IX, 17; Aurel. Victor, *in Prob.* Victor le jeune. Ce Prince révoqua la défenſe de Domitien, & il accorda aux Gaulois, aux Bretons & aux Pannoniens une permiſſion générale de planter des vignes.

tions, l'homme le plus ſage, en ſuivant un plan favori, ſort ſouvent des bornes de la modération. Probus lui-même ne conſulta point aſſez la patience & la diſpoſition de ſes fiers légionnaires (1). Les périls attachés à la profeſſion des armes, ſemblent n'être compenſés que par une vie d'oiſiveté & de plaiſir. Mais ſi les travaux du payſan aggravent perpétuellement les devoirs du guerrier, le ſoldat ſuccombera ſous le fardeau, ou le rejettera avec indignation. Probus lui-même enflamma, dit-on, le mécontentement des troupes. Plus occupé des intérêts du genre humain que de ceux de l'armée, il eſpéroit vainement, & il avoit eu l'imprudence de ſe vanter que l'établiſſement d'une paix perpétuelle lui épargneroit bientôt la néceſſité d'avoir toujours ſur pied une multitude de mer-

(1) Julien blâme avec trop de ſévérité la rigueur de Probus, qui, ſelon lui, méritoit preſque ſa malheureuſe deſtinée.

cenaires dangereux (1). Ces paroles peu réservées lui devinrent fatales. Dans un des jours les plus chauds de l'été, comme il faisoit dessécher les marais de Sirmium, & qu'il pressoit les travaux avec beaucoup d'ardeur, les soldats irrités jettent tout-à-coup leurs outils, prennent les armes & se révoltent. Leurs cris séditieux, la fureur peinte dans leurs regards, annoncent à l'Empereur le danger qui le menace. Il se réfugie dans une tour élevée, A. 282. Août.
qu'il avoit construite pour diriger les ouvrages (2). La tour est à l'instant forcée, & mille épées sont plongées dans le sein de l'infortuné Probus. La rage des troupes s'appaisa, dès qu'elle eut été satisfaite. Elles déplorèrent alors leur funeste précipitation, oublièrent la sévérité du Prince qu'elles

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 241. Il fait sur ce vain espoir un grand étalage d'éloquence.

(2) *Turris ferrata.* Il paroît que cette Tour étoit mobile & garnie de fer.

venoient de massacrer, & se hâtèrent d'élever un monument honorable à sa mémoire, pour perpétuer le souvenir de ses vertus & de ses victoires (1).

Elévation & caractère de Carus.

Après les premiers mouvemens de la douleur & du repentir, les légions proclamèrent, d'un consentement unanime, Carus, préfet du prétoire. Tout ce qui tient à ce Prince paroît douteux & incertain. Il se glorifioit du titre de Citoyen, & il affectoit de comparer la pureté de son sang avec l'origine étrangère & même barbare de ses prédécesseurs. Cependant, loin d'admettre ses prétentions, ceux de ses contemporains qui ont fait le plus de recherches sur sa naissance ou sur celle de ses parens, la placent en Illyrie, dans la Gaule ou en Afrique (2).

(1) *Probus, & vere probus situs est : Victor omnium gentium barbararum : Victor etiam tyrannorum.*

(2) Tout ceci cependant peut être concilié. Il étoit né à Narbonne en Illyrie, qu'Eutrope a confondu

Quoique soldat, son éducation avoit été très-cultivée; quoique sénateur, il se trouvoit revêtu de la première dignité de l'armée; & dans un siècle où les professions civiles & militaires commençoient à être pour jamais séparées l'une de l'autre, elles étoient réunies dans la personne de Carus. Malgré la justice sévère qu'il exerça contre les assassins de Probus, dont l'estime & la faveur lui avoient été si utiles, il fut soupçonné d'avoir participé à un crime qui lui frayoit le chemin au trône. Il jouissoit du moins, avant son avénement, d'une grande réputation de mérite & de vertu (1);

avec la Ville plus fameuse de ce nom située dans la Gaule. Son père pouvoit être Africain, & sa mère une Noble Romaine. Carus lui-même fut élevé dans la Capitale, voyez Scaliger, *Animad. ad Euseb. chron.* p. 241.

(1) Probus avoit demandé au Sénat que l'on élevât à Carus, aux dépens du public, une statue équestre & un Palais de marbre, comme une juste récompense de son mérite extraordinaire. Vopiscus Hist. aug. 249.

» recevant sur ses épaules le poids de » l'univers, doit étouffer les guerres, » les factions, & rétablir l'innocence & » la sécurité de l'âge d'or (1) ».

Carus défait les Sarmates & marche en Orient.

Selon toutes les apparences, ces peintures frivoles n'attirèrent jamais les regards d'un général élevé dans les camps, que la gloire appelloit à la défense de l'Empire. Carus, avec le consentement de ses légions, se préparoit à exécuter le projet si long-temps suspendu de la guerre contre les Perses; il conféra le titre de César à ses deux fils, Carin & Numérien; & cédant au premier une portion presque égale de l'autorité souveraine, il lui ordonna d'appaiser d'abord quelques troubles élevés dans la Gaule, ensuite de fixer sa résidence à Rome, & de prendre le commandement des provinces occidentales (2).

(1) Voyez la première églogue de Calphurnius, dont M. de Fontenelle préfère le plan à celui du Pollion de Virgile, voyez tom. III, p. 148.

(2) Hist. aug. p. 353; Eutrope, IX, 18; Pagi, annal.

Une victoire mémorable, remportée sur les Sarmates, assura la tranquillité de l'Illyrie. Les Barbares laissèrent seize mille hommes sur le champ de bataille, vingt mille d'entr'eux furent prisonniers. Impatient de cueillir de nouveaux lauriers, le vieil Empereur se mit en marche au milieu de l'hiver, traversa la Thrace & l'Asie mineure, & arriva sur les confins de la Perse avec Numérien, le plus jeune de ses fils. Ce fut là que, campé sur le sommet d'une haute montagne, il montra aux troupes l'opulence & le luxe de l'ennemi qu'elles alloient bientôt combattre.

Il donne audience aux ambassadeurs Persans. A. 283.

Le successeur d'Artaxerxès, Varanes ou Bahram, avoit subjugué les Segestes, une des nations les plus belliqueuses de la haute Asie (1). Malgré cet exploit, l'approche des Romains l'a-

---

(1) Agathias, l. IV, p. 135. On trouve une de ses maximes dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. « La définition de l'humanité renferme toutes » les autres vertus ».

larma; il résolut d'employer la voie de la négociation pour retarder leurs progrès. Ses Ambassadeurs entrèrent dans le camp Romain, vers le coucher du soleil, au moment où les troupes appaisoient leur faim par un repas frugal. Les Perses demandèrent à paroître en présence de Carus. Ils parcoururent les rangs sans appercevoir l'Empereur. On les conduisit enfin à un soldat assis sur le gazon, & qui n'avoit pour marque distinctive qu'un manteau de pourpre fait d'une étoffe grossière. Un morceau de lard rance & quelques vieux pois composoient son souper. La même simplicité régna dans la conférence. Carus, ôtant un bonnet qu'il portoit pour cacher sa tête chauve, assura les Ambassadeurs qu'il rendroit bientôt la Perse aussi dépouillée d'arbres, que sa tête l'étoit de cheveux (1), si leur

(1) Synesius attribue cette Histoire à Carin. Il est bien plus naturel de la donner à Carus qu'à l'Empereur Probus, comme l'ont fait Tillemont & Petau.

maître refusoit de reconnoître la souveraineté de Rome. Quoiqu'il y eût peut-être de l'affectation dans cette scène, elle peut nous donner une idée des mœurs de Carus, & de la modestie sévère que les belliqueux successeurs de Gallien avoient introduite dans les camps. Les ministres du grand Roi tremblèrent & se retirèrent.

Ses victoires & sa mort extraordinaire.

Les menaces de Carus ne furent pas sans effet. Il ravagea la Mésopotamie, renversa tout ce qui s'opposoit à son passage, se rendit maître de Seleucie & de Ctesiphon, places importantes, qui paroissent s'être rendues sans résistance; enfin, il porta ses armes victorieuses au-delà du Tygre (1). Ce Prince avoit saisi le moment favorable pour une invasion. Les conseils de la Perse étoient agités par des factions domestiques. Cette monarchie avoit envoyé la plus grande partie de ses forces sur les frontières

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 250; Eutrope, IX, 18; les deux Victors.

de l'Inde. Rome & l'Orient reçurent avec transport la nouvelle d'un si grand succès. On se formoit déjà les idées les plus magnifiques. La flatterie & l'espérance annonçoient la chûte de la Perse, la conquête de l'Arabie, la soumission de l'Egypte & la tranquillité de l'Empire à jamais délivré des incursions du peuple Scythe (1). Mais le règne de Carus sembloit destiné à montrer la

A. 283. 25 Décemb.

fausseté des prédictions. La mort du vainqueur dissipa bientôt ces vains fantômes de gloire. On est fort incertain sur la manière dont ce Prince périt. Ce qui nous est parvenu de plus authentique à ce sujet, se trouve dans une lettre de son secrétaire au préfet de la ville. « Carus, dit-il, notre cher » Empereur, étoit dans son lit malade, » lorsqu'il s'éleva dans le camp un fu-

(1) C'est à la Victoire de Carus sur les Perses, que je rapporte le dialogue du *philopatris*, qui a été si long-temps un objet de dispute parmi les savans. Mais il faudroit une dissertation pour expliquer & pour justifier mon opinion.

» rieux orage. Le Ciel devint si obscur » que nous ne pouvions nous distinguer; » & les éclats continuels de la foudre » nous ôtèrent la connoissance de tout » ce qui se passoit dans la confusion » générale. Immédiatement après le » plus violent coup de tonnerre, nous » entendons crier que l'Empereur n'est » plus. Il paroît que les Officiers de » sa maison, dans les transports de leur » douleur, ont mis le feu à la tente » impériale; ce qui a donné lieu au » bruit que Carus avoit été tué de la » foudre: mais autant qu'il nous a » été possible d'approfondir la vérité, » nous croyons que sa mort a été l'effet » naturel de sa maladie (1) ».

Ses deux fils Carin & Numérien, lui succédent.

Cet événement ne produisit aucun trouble. L'ambition des Généraux qui auroient voulu s'emparer de la pour-

(1) Hist. aug. p. 250. Cependant Eutrope, Festus, Rufus, les deux Victors, S. Jérôme, Sidonius Apollinaris, George Syncelle & Zonare prétendent tous que Carus fut tué de la foudre.

pre, étoit contenue par leurs craintes respectives. Le jeune Numérien & son frère Carin, alors absent, furent universellement reconnus. Les Romains espéroient que le successeur de Carus marcheroit sur les traces de son père, & qu'il porteroit le fer & le feu dans les palais de Suze & d'Ecbatane (1). Mais les légions, si redoutables par leur nombre & par leur discipline, ne purent résister aux viles terreurs de la superstition. Malgré tous les artifices que l'on employa pour déguiser les circonstances de la mort du dernier Empereur, il ne fut pas possible de détruire l'opinion de la multitude, & la force de l'opinion est irrésistible. Les places & les personnes frappées de la foudre paroissoient singulièrement dévouées à la colère du Ciel (2); les

(1) V. Nemesien. Cinegeticon, v, 71, &c.

(2) Voyez Festus & ses commentateurs sur le mot *scribonianum*. Les *places* frappées de la foudre étoient entourées d'un mur; les *choses* étoient enterrées avec des cérémonies mistérieuses.

anciens ne les regardoient qu'avec une pieuſe horreur. On parla d'un oracle qui déſignoit le Tygre comme la borne fatale des armes Romaines. Les troupes, effrayées du ſort de Carus & de leurs propres dangers, ſommèrent hautement le jeune Numérien d'obéir à la volonté des Dieux, & de les tirer d'un pays où elles ne pouvoient combattre que ſous les plus malheureux auſpices. Le foible Empereur ſe laiſſa entraîner par leurs préjugés, & les Perſes ne purent voir, ſans étonnement, la retraite ſubite d'un ennemi victorieux (1).

On ſut bientôt à Rome le deſtin du dernier Empereur. Le ſénat & les provinces ſe félicitèrent de l'avénement des fils de Carus. Ces jeunes Princes cependant n'avoient point cette ſupériorité de naiſſance ou de mérite, qui ſeule peut rendre la poſſeſſion du trône en quelque ſorte naturelle. Nés dans

Vices de Carin. A. 284.

(1) Vopiſcus, Hiſt. aug. p. 250. Aurel. Victor ſemble croire la prédiction & approuver la retraite.

une condition privée, ils avoient reçu l'éducation de leur état, lorsque l'élection de leur père les appella tout-à-coup au rang de Prince ; sa mort, qui arriva seize mois après environ, leur assura l'héritage d'un Empire immense. Pour soutenir avec modération une fortune si rapide, il eût fallu une prudence & une vertu extraordinaires; qualités dont Carin, l'aîné des deux frères, manquoit entièrement. Il avoit montré quelque courage dans la guerre de la Gaule (1); mais dès qu'il fut arrivé à Rome, il s'abandonna, sans aucune retenue, au luxe de la ville & à l'abus de l'autorité. Il étoit doux & cependant cruel, livré aux plaisirs, mais dénué de goût; & quoique singulièrement susceptible de vanité, il paroissoit insensible à l'estime publique. Dans le cours de quelque mois il épousa & répudia successivement neuf

(1) Nemesien. Cynegeticon, v., 69. Il étoit contemporain, mais Poëte.

femmes, qu'il laiſſa pour la plupart enceintes; & malgré tant d'engagemens légitimes, ſi ſouvent rompus, il trouvoit le temps de ſatisfaire une foule d'autres paſſions, qui le couvroient d'opprobre, & déshonoroient les premières familles de l'Etat. Rempli d'une haine implacable contre tous ceux qui pouvoient ſe rappeller ſon ancienne obſcurité, ou déſapprouver ſa conduite préſente, il eut la baſſeſſe de perſécuter les compagnons de ſon enfance, qui n'avoient point aſſez reſpecté la majeſté future de l'Empereur; & les ſages Conſeillers, que ſon père avoit placés auprès de lui pour guider ſa jeuneſſe ſans expérience, furent condamnés à l'exil ou au dernier ſupplice. Carin traitoit les ſénateurs avec fierté; il affectoit de leur parler en maître, & il leur diſoit ſouvent qu'il avoit intention de diſtribuer leurs biens à la populace de Rome. Ce fut d'entre les derniers de cette populace, qu'il tira ſes favoris & ſes mi-

nistres. On voyoit dans le palais, à la table même du Prince, des chanteurs, des danseurs, des courtisannes, & tout le cortège du vice & de la folie. Un huissier (1) obtint le gouvernement de la ville. A la place du Préfet du prétoire, qui fut mis à mort, Carin, substitua l'un des Ministres de ses plaisirs les plus dissolus. Un autre qui avoit les mêmes droits à sa faveur, ou qui l'avoit obtenu par un moyen encore plus infame, reçut les honneurs du consulat. Enfin, un secrétaire de confiance, très-habile dans l'art de contrefaire l'écriture, délivroit l'indolent Empereur du devoir pénible de signer son nom.

Lorsque Carus entreprit la guerre de Perse, la politique & sa tendresse

(1) *Cancellarius*. Ce mot, si humble dans son origine, est devenu, par un hasard singulier, le titre de la première place de l'Etat dans les Monarchies de l'Europe. Voyez Casaubon & Saumaise, *ad Hist. aug.* p. 253.

pour

pour sa famille, dont il vouloit assurer la fortune, l'avoient engagé à laisser entre les mains de l'aîné de ses fils les armées & les provinces de l'Occident. La nouvelle qu'il reçut bientôt de la conduite de Carin, lui causa les regrets les plus vifs. Pénétré de douleur & de honte, le vieil Empereur ne cacha point la résolution où il étoit de satisfaire la République par un acte sévère de justice, d'éloigner du trône un fils indigne, qui en dégradoit la majesté, & d'adopter le brave & vertueux Constance, alors gouverneur de la Dalmatie. Mais l'élévation de cet illustre Général fut différée pour quelque temps; & dès que Carin se trouva débarrassé, par la mort de son père, du frein de la crainte ou de la décence, Rome gémit sous la tyrannie d'un Monarque qui joignoit à la folie d'Elagabale la cruauté de Domitien (1).

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 253, 254; Eutrope, IX, 19; Victor le jeune. A la vérité le règne de

Il célèbre des jeux à Rome.

Le seul mérite que l'histoire ou la poésie ait remarqué dans l'administration de Carin, fut la splendeur extraordinaire avec laquelle il célébra les jeux du cirque & de l'amphithéâtre. Plus de vingt ans après, lorsque les courtisans de Dioclétien lui représentoient la gloire & l'affection des peuples que son prédécesseur avoit acquises par sa munificence, ce Prince économe disoit que le règne de Carin avoit été en effet un règne de plaisir (1) ; au reste, cette vaine prodigalité que pouvoit dédaigner la prudence de Dioclétien, excita la surprise & les transports du peuple. Les vieillards, se rappellant la pompe triomphale de Probus, celle d'Aurélien & les jeux séculaires de l'Empereur Philippe, avouoient que ces fêtes

Dioclétien fut si long & si florissant, qu'il a dû nuire beaucoup à la réputation de Carin.

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 254. Il l'appelle Carus; mais le sens paroît d'une manière assez claire. D'ailleurs les noms du père & du fils étoient souvent confondus.

brillantes étoient toutes surpassées par la magnificence du fils de Carus (1).

Spectacles de Rome.

On peut se former une idée des spectacles de Carin, en considérant quelques particularités que l'on trouve dans l'histoire concernant les jeux donnés par ses prédécesseurs. Si nous nous bornons aux chasses de bêtes sauvages, quelque blâmable que nous paroisse la vanité du dessein, ou la cruauté de l'exécution, nous serons forcés de l'avouer : jamais avant ni depuis les Romains, l'art n'a fait des efforts si prodigieux, jamais on n'a dépensé des sommes si excessives pour l'amusement du peuple (2). Sous le règne de Probus, de grands arbres, transplantés au milieu du cirque avec leurs racines,

(1) Voyez Calphurnius, éclog. VII, 43. Nous pouvons observer que les Spectacles de Probus étoient encore récens, & que le Poëte est secondé par l'Historien.

(2) Le Philosophe Montaigne (essais, l. III, c. 6) donne une idée très-juste & très-agréable de la magnificence Romaine dans ces Spectacles.

formèrent une vaste forêt, qui fut tout-à-coup remplie de mille autruches, de mille dains, de mille cerfs & de mille sangliers, & tout ce gibier fut abandonné à l'impétuosité tumultueuse de la multitude. La tragédie du jour suivant consista dans un massacre de cent lions, d'autant de lionnes, de deux cents léopards, & de trois cents ours (1). Les animaux, que le jeune Gordien avoit destinés à son triomphe, & qui parurent aux jeux séculaires de son successeur, étoient moins remarquables par le nombre que par la singularité. Vingt zèbres déployèrent aux yeux du peuple Romain, leurs formes élégantes & la beauté de leur robe, brillante de différentes couleurs (2). Dix élans &

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 240.

(2) Ils étoient appellés *onagri*; mais le nombre est trop petit pour qu'il ne soit question que d'ânes sauvages. Cuper (*de elephantis exercitat.* II, 7) a prouvé, d'après Oppien, Dion & un Grec anonyme, que l'on avoit vu des zèbres à Rome. Ces animaux venoient de quelqu'île de l'Océan; peut-être de Madagascar.

autant de giraffes, les plus doux & les plus grands des animaux qui errent dans les plaines de la Sarmatie & dans celles de l'Ethiopie, contrastoient avec trente hyènes d'Afrique, & dix tigres de l'Inde, les créatures les plus féroces de la zone torride. La force, que les plus énormes quadrupèdes ont reçue de la nature, sans être nuisibles, fut admirée dans le rhinoceros, dans l'hippopotame du Nil (1), & dans une troupe majestueuse de trente-deux éléphans (2). Tandis que la populace contemploit avec une surprise stupide ce magnifique spectacle, le naturaliste pouvoit observer la figure & la propriété de tant d'espèces différentes, trans-

(1) Carin donna un hippopotame. (Voyez Calphurn. éclog. VII, 66). Auguste avoit autrefois exposé trente-six crocodriles; je ne vois pas qu'il en ait paru dans les Spectacles donnés depuis ce Prince. Dion Cassius, l. LV, p. 781.

(2) Capitolin, Hist. aug. p. 164, 165. Nous ne connoissons pas les animaux qu'il appelle *archeleontes*, quelques-uns lisent *argoleontes*, d'autres *agrioleontes*. Ces deux corrections sont ridicules.

portées de toutes les parties de l'ancien continent dans l'amphithéâtre de Rome. Mais cet avantage passager, que la science tiroit de la folie, ne sauroit certainement justifier un emploi si extravagant des richesses de l'Etat. Ce fut dans la première guerre punique seulement, que le Sénat de Rome lia prudemment les jeux de la multitude avec les intérêts de la République. Un petit nombre d'esclaves, qui n'avoient pour armes que des javelines émoussées (1), donna la chasse au milieu du cirque, à une troupe considérable d'éléphans pris sur les Carthaginois. Ce divertissement utile servit à inspirer au soldat Romain, un juste mépris pour ces masses énormes, qu'il ne craignit bientôt plus de rencontrer sur le champ de bataille.

L'amphithéâtre.

La chasse ou l'exposition des bêtes sauvages se faisoit avec une magnifi-

(1) Pline, Hist. nat. VIII, 6. Cette particularité est tirée des annales de Pison.

cence digne d'un peuple qui s'appelloit le maître de l'Univers ; les édifices destinés à ces amusemens ne répondoient pas moins à la grandeur Romaine. La postérité admire & admirera long-temps les débris majestueux de l'amphithéâtre de Titus, qui méritoit bien le nom de colossal (1). C'étoit un bâtiment de forme elliptique, long de cinq cent vingt-huit pieds, large de quatre cent trente-sept, appuyé sur quatre-vingts arches, & s'élevant par quatre ordres d'architecture, à la hauteur de cent trente-un pieds (2). L'extérieur étoit revêtu de marbre, & décoré de statues. Dans le

(1) Voyez Maffei, *verona illustrata*, P. IV, l. I, c. 2.

(2) Maffei, l. II, c. 2. La hauteur a été beaucoup trop exagérée par les anciens. Elle touchoit presque les cieux, selon Calphurnius (éclog. VII, 23) & elle surpassoit la portée de la vue de l'homme, selon Ammien Marcellin (XVI, 10). Mais que cette hauteur étoit peu considérable, si on la compare avec celle de la grande pyramide d'Egypte, qui s'élevoit à cinq cens pieds en ligne perpendiculaire!

contour de la vaste enceinte qui formoit l'intérieur, on avoit disposé soixante ou quatre-vingts rangs de siéges aussi de marbre couverts de coussins, & capables de recevoir commodément plus de quatre-vingt mille spectateurs (1). La multitude se portoit en foule par soixante-quatre entrées (en latin *vomitoria*, nom propre à désigner de pareilles portes). Les issues, les passages, les escaliers avoient été si habilement construits, que chaque personne, Sénateur, Chevalier, ou Plébéien se rendoient sans confusion à la place qui lui étoit destinée (2); on n'avoit rien omis de ce qui pouvoit contribuer au plaisir ou à la commodité

(1) Selon les différentes copies de Victor, nous lisons soixante-dix-sept mille ou quatre-vingt-sept mille spectateurs. Mais Maffei (l. II, c. 12), ne trouve place sur les sièges découverts que pour trente-quatre mille. Le reste se tenoit dans les galeries couvertes du haut.

(2) Voyez Maffei, l. II, c. 5-12. Il traite un sujet si difficile avec toute la clarté possible, & en Architecte aussi-bien qu'en Antiquaire.

des ſpectateurs. Un large voile, tiré ſur leurs têtes lorſque le temps l'exigeoit, les garantiſſoit du ſoleil & de la pluie. Le jeu des fontaines rafraîchiſſoit continuellement l'air imprégné du parfum délicieux des aromates. Dans le centre de l'édifice l'arène ou théâtre parſemé du ſable le plus fin, prenoit ſucceſſivement les formes les plus variées. Tantôt il ſembloit s'élever de terre comme le jardin des Heſpérides: il préſentoit enſuite les cavernes & les rochers de Thrace; des canaux ſouterrains fourniſſoient une ſource d'eau inépuiſable; & ce qui venoit de paroître une plaine unie, pouvoit être tout-à-coup changé en un lac, couvert de vaiſſeaux armés, & rempli des monſtres de la mer (1). Les Empereurs Romains dé-

(1) Calphurn. éclog. VII, 64, 73. Ces vers ſont curieux, & toute l'églogue a été d'un très-grand ſecours à Maffei. Calphurnius & Martial (voyez ſon premier livre) étoient Poëtes; mais lorſqu'ils ont décrit l'Amphithéatre, ils ont peint ce qu'ils voyoient, & ils vouloient parler aux ſens des Romains.

ployèrent leurs richesses & leur libéralité pour embellir ces scènes. Nous lisons que tous les matériaux employés à la décoration de l'amphithéâtre furent quelquefois d'or, d'argent ou d'ambre (1); selon le Poëte qui décrit les jeux de Carin, sous le nom d'un berger attiré dans la capitale par leur magnificence, les filets, destinés à défendre le peuple contre les bêtes sauvages, étoient de fil d'or; les portiques avoient été dorés, & une superbe mosaïque (2) de pierres précieuses enrichissoit les degrés de l'amphithéâtre, qui servoient à séparer les rangs de spectateurs.

A. 284. 12 septemb. Au milieu de cette pompe éclatante, l'Empereur, assuré de sa fortune, jouissoit des acclamations du peuple, & de la flatterie des courtisans. Il écou-

(1) Voyez Pline, Hist. nat. XXXIII, 16; XXXVII, 2.

(2) Balteus en gemmis, en inlita porticus auro
Certatim radiant &c.

Calphurn. VII.

toit avec transport les chants des Poëtes qui se trouvoient réduits à célébrer, au défaut d'un mérite plus essentiel, les graces divines de sa personne (1). Dans le même moment, mais à trois cents lieues de Rome, son frère rendoit les derniers soupirs, & une révolution soudaine faisoit passer entre les mains d'un étranger le sceptre de la maison de Carus (2).

Retour de Numérien avec l'armée de Perse.

Les fils de Carus ne se virent jamais après la mort de leur père. Les arrangemens, qu'exigeoit leur nouvelle situation, avoient probablement été différés jusqu'au retour de Numérien dans la capitale, où l'on avoit décerné aux jeunes Princes les honneurs du triom-

(1) *Et Martis vultus & Appollinis esse putavi*, dit Calphurnius ; mais Jean Malala, qui avoit peut-être vu des Portraits de Carin, dit que ce Prince étoit petit, épais & blanc, tome 1, p. 403.

(2) Par rapport au temps où ces jeux Romains furent célébrés, Scaliger, Saumaise & Cuper se sont donné bien de la peine pour embrouiller un sujet très-clair.

phe, pour le glorieux succès de la guerre de Perse (1). On ne sait s'ils avoient le projet de diviser entre eux l'administration, ou les Provinces de l'Empire; mais il est vraisemblable que leur union n'eût point été de longue durée. La jalousie du pouvoir auroit été enflammée par l'opposition des caractères. Dans le plus corrompu des siécles Carin étoit indigne de vivre; Numérien méritoit de régner dans des temps plus heureux. Ses manières affables & ses vertus aimables lui assurèrent, dès qu'elles furent connues, l'estime & l'affection du public; il possédoit les qualités brillantes de poëte & d'orateur, qui honorent & embélissent l'état le plus humble comme le plus élevé. Les Romains applaudissoient à son éloquence, quoiqu'il eût moins pris pour modèle Ciceron que de modernes déclamateurs. Dans un siècle où,

(1) Nemesien (cinegeticon) paroît anticiper dans son imagination cet heureux jour.

malgré la décadence du goût, la poésie conservoit encore de la majesté, il disputa le prix aux plus célèbres de ses contemporains; & il resta toujours l'ami de ses rivaux : ce qui montre évidemment la bonté de son cœur ou la supériorité de son génie (1). Mais les talens de Numérien le portoient à la contemplation; la nature ne l'avoit point formé pour une vie active. Lorsque la grandeur soudaine de sa maison le força de s'arracher aux charmes de la retraite, ni son caractère ni ses études ne l'avoient rendu propre au commandement des armées. Les fatigues de la guerre de Perse détruisirent sa constitution; & ses yeux, incapables de soutenir la chaleur du climat (2),

(1) Il gagna toutes les Couronnes sur Nemesien, son rival dans la Poësie didactique. Le Sénat éleva une statue au fils de Carus avec une inscription très-équivoque : *au plus puissant des Orateurs.* Voyez Vopiscus, Hist. aug. p. 251.

(2) Cause plus naturelle au moins que celle dont parle Vopiscus, Hist. aug. p. 251. Cet Historien at-

avoient contracté une foiblesse qui l'obligea, pendant une longue marche, de se renfermer dans la solitude & dans l'obscurité d'une tente ou d'une litière. L'administration de toutes les affaires, tant militaires que civiles, fut remise au Préfet du Prétoire, Arius Aper, qui à l'importance de sa dignité ajoutoit l'honneur d'avoir Numérien pour gendre; cet Officier avoit confié la garde du pavillon Impérial aux plus dévoués de ses partisans; & ce fut lui qui, pendant plusieurs jours, communiqua aux troupes les ordres supposés de leur invisible Souverain (1).

Mort de Numérien.

L'armée Romaine avoit quitté les bords du Tygre, dès que Carus avoit eu les yeux fermés : elle n'arriva qu'après huit mois d'une marche lente, sur les rives du bosphore de Thrace. Les

---

tribue la foiblesse de ses yeux aux pleurs qu'il ne cessa de verser sur la mort de son père.

(1) Dans la guerre de Perse, Aper fut soupçonné d'avoir eu le projet de trahir Carus, Hist. aug. p. 250.

légions s'arrêtèrent à Chalcédoine en Asie, tandis que la Cour passoit à Héraclée, ville d'Europe, baignée par la Propontide (1). Tout-à-coup on parle de la mort de l'Empereur, & de la présomption d'un Ministre ambitieux, qui continuoit à exercer le pouvoir souverain au nom d'un Prince qui n'étoit plus. Ces bruits se répandent d'abord secrètement; bientôt ils éclatent dans tout le camp. L'impatience des soldats ne leur permet pas de rester plus long-temps incertains. Entraînés par la curiosité, ils forcent la tente impériale, où ils n'apperçoivent que le corps de Numérien (2). L'affoiblissement graduel de sa santé auroit pu les

(1) Nous devons à la chronique d'Alexandrie, p. 274, la connoissance du temps & du lieu où Dioclétien fut nommé Empereur.

(2) Hist. aug. p. 251; Eutrope, IX, 18; S. Jérôme, *in chron.* Selon ces *judicieux* Ecrivains, la mort de Numérien fut découverte par l'infection de son cadavre. Ne pouvoit-on pas trouver d'aromates dans la maison de l'Empereur?

porter à croire que sa mort étoit naturelle ; mais le soin que l'on avoit pris de la cacher, parut une preuve de crime; & les mesures d'Aper pour assurer son élection, devinrent la cause immédiate de sa ruine. Cependant, même dans les transports de leur rage & de leur douleur, les troupes observèrent un ordre qui montre combien la discipline avoit été fermement rétablie par les belliqueux successeurs de Gallien. On tint à Chalcédoine une assemblée générale, où le Préfet du Prétoire fut amené chargé de fers, comme prisonnier & comme criminel. Un Tribunal vacant fut érigé au milieu du camp ; & les Généraux formèrent, avec les Tribuns, un grand conseil militaire. Ils annoncèrent bientôt à la multitude, qu'ils avoient choisi Dioclétien, comte des Domestiques ou Gardes du Palais, comme la personne la plus capable de venger un Prince chéri, & de lui succéder. Le moment étoit précieux

Election de l'empereur Dioclétien. A. 284. 17 septemb.

cieux pour le Candidat ; & ſa fortune pouvoit en quelque ſorte dépendre de la conduite qu'il alloit tenir. Perſuadé que l'emploi dont il avoit été chargé, l'expoſoit à quelques ſoupçons, Dioclétien monte ſur le Tribunal, tourne les yeux vers le ſoleil, & en préſence de ce dieu qui voit tout (1), il proteſte ſolemnellement de ſon innocence. Prenant alors le ton d'un Souverain & d'un Juge, il fait amener Aper au pied du Tribunal : « Cet homme, dit-il, eſt le » meurtrier de Numérien. » Et ſans lui donner le temps d'entrer dans une juſtification dangereuſe, il tire ſon épée, & la plonge dans le ſein de l'infortuné Préfet. Une accuſation, appuyée d'une preuve ſi déciſive, eſt admiſe ſans aucune contradiction ; & les troupes, avec des acclamations réitérées, recon-

(1) Aurel. Victor, Eutrope, IX, 20; S. Jérôme, *in chron.*

noissent l'autorité & la justice de l'Empereur Dioclétien (1).

Défaite & mort de Carin.

Avant de décrire le règne mémorable de ce Prince, voyons quelle fut la destinée de l'indigne frère de Numérien. Les armes & les trésors de Carin le mettoient en état de soutenir ses droits au Trône ; mais ses vices personnels détruisoient tous les avantages qu'il pouvoit tirer de sa naissance & de sa situation. Les plus fidèles serviteurs du père méprisoient l'incapacité du fils, & redoutoient sa cruelle arrogance. Son rival avoit pour lui le cœur des peuples ; le Sénat même préféroit un usurpateur à un tyran. Les artifices de Dioclétien entretinrent le mécontentement général. L'hyver fut employé en intrigues secrètes & en préparatifs ouverts pour une guerre civile. Au printemps, les

A. 285. Mai.

(1) Vopiscus, Hist. aug. p. 252. Ce qui engagea Dioclétien à tuer *Aper* (en latin un sanglier), ce furent une prédiction & une pointe aussi ridicules que connues.

armées de l'Orient & de l'Occident se rencontrèrent dans les plaines de Margus, petite ville de Mœsie, non loin des rives du Danube (1). Les troupes, qui venoient de faire trembler le grand Roi, se trouvoient épuisées par les maladies & par les fatigues de leur dernière expédition; elles ne pouvoient disputer la victoire aux légions d'Europe, dont la force n'avoit éprouvé aucune altération. Les lignes de Dioclétien furent rompues; & ce Prince désespéra pendant quelque temps de la pourpre & de la vie. Mais Carin perdit, par l'infidélité de ses Officiers, l'avantage que lui avoit procuré la valeur de ses soldats. Un Tribun dont il avoit séduit la femme, saisit l'occasion de se venger, & d'un seul coup

(1) Eutrope marque sa situation avec beaucoup d'exactitude. Cette Ville étoit entre *Mons Aureus* & *Viminiacum*. M. d'Anville (Géographie ancienne, tom. 1, p. 304) place Margus à Kastolatz en Servie, un peu au-dessous de Belgrade & de Semendrie.

il éteignit les discordes civiles dans le sang de l'adultère (1).

(1) Hist. aug. p. 254; Eutrope, IX, 20; Aurel. Victor; Victor, *in epit.*



CHAPITRE XIII.

Règne de Dioclétien & de ses trois associés, Maximien, Galere & Constance. Rétablissement général de l'ordre & de la tranquillité. Guerre de Perse. Victoire & triomphe des Empereurs Romains. Nouvelle forme dadministration. Abdication de Dioclétien & de Maximien.

Élévation & caractère de Dioclétien. A. 285.

COMME Dioclétien surpassa tous ses prédécesseurs par l'éclat de son règne, sa naissance fut aussi moins illustre & plus obscure. Les fortes prétentions du mérite & de la violence avoient souvent renversé les prérogatives idéales de la noblesse; mais il existoit toujours une ligne de séparation entre les hommes libres & ceux qui vivoient dans la servitude. Les parens du Prince, qui succéda aux fils de Carus, avoient été esclaves dans la maison d'Anulinus,

Sénateur Romain. Le nom qui servoit à distinguer Dioclétien, lui venoit d'une petite ville de Dalmatie, d'où sa mère tiroit son origine (1). Il paroît cependant que son père, après avoir obtenu la liberté, exerça le métier de scribe, emploi réservé communément aux personnes de son état (2). Des oracles favorables, ou plutôt l'impulsion d'un mérite supérieur, éveillèrent l'ambition de son fils, l'engagèrent à suivre la profession des armes, & lui annoncèrent une fortune brillante. Le hasard & son

(1) Eutrope, IX, 19; Victor, *in epit.* La Ville paroît avoir été nommée *Doclia*, d'une petite Tribu d'Illiriens (voyez Cellarius, géogr. ant. tom. I, p. 393). Le premier nom de l'heureux esclave, fut probablement Docles; il l'allongea ensuite pour lui donner un son convenable à l'Harmonie Grecque, & il s'appella Diocles; enfin il en fit Diocletianus (Dioclétien), qui répondoit mieux à la Majesté Romaine. Il prit le nom patricien de Valérius, & c'est ainsi qu'Aurelius Victor a coutume de le désigner.

(2) Voyez Dacier sur la VIe satyre du IIe livre d'Horace; Corn. Nepos, vie d'Eumènes, c. I.

propre génie contribuèrent à son élévation. Ce seroit un spectacle très-curieux, d'observer l'enchaînement des circonstances qui lui fournirent les moyens de remplir ses hautes destinées, & de développer aux yeux de l'univers, les talens qu'il avoit reçus de la nature. Dioclétien obtint successivement le gouvernement de la Mœsie, les honneurs du consulat, & le commandement important des gardes du palais. Il se distingua par son habileté dans la guerre de Perse. Enfin, après la mort de Numérien, au jugement & de l'aveu de ses rivaux, l'esclave fut déclaré le plus digne du Trône Impérial. La malignité du zèle religieux, qui n'a pas épargné la férocité sauvage de Maximien son collègue, s'est efforcé de jetter des soupçons sur le courage personnel de l'Empereur Dioclétien (1) Nous croirons

(1) Lactance (ou l'auteur, quel qu'il soit, du petit traité *de mortibus persecutorum*), accuse en deux endroits Diocletien de timidité. Dans le chapitre 9,

difficilement à la lâcheté d'un ſoldat de fortune, qui mérita & qui ſut conſerver l'eſtime des légions, auſſi-bien que la faveur de tant de Princes belliqueux. Cependant la calomnie ne manque pas de ſagacité pour découvrir & pour attaquer le côté le plus foible. Dioclétien eut toujours le courage que ſon devoir ou l'occaſion exigeoit; mais on ne voit pas en lui cet eſprit entreprenant, cette intrépidité d'un héros qui, brûlant du deſir de ſe faire un nom, brave les dangers, dédaigne l'artifice, & force ſes égaux à reconnoître ſa ſupériorité. Des qualités moins brillantes qu'utiles; une ame forte, éclairée par l'expérience & par une étude approfondie de l'humanité; de la dextérité & de l'application dans les affaires; un mêlange judicieux d'économie & de libéralité, de ſévérité & de douceur; une diſſimulation profonde, cachée ſous le voile

---

il dit de lui : » erat in omni tumultu meticuloſus & animi disjectus, »

de la franchiſe militaire ; de la conſtance pour parvenir à ſon but; de la flexibilité pour varier ſes moyens ; & pardeſſus tout, le grand art de ſoumettre ſes paſſions & celles des autres à l'intérêt de ſon ambition, de colorer ſon ambition des prétextes les plus ſpécieux de juſtice & de bien public : tels ſont les traits qui forment le caractère de Dioclétien. Comme Auguſte, il jetta en quelque ſorte les fondemens d'un nouvel Empire. Semblable au fils adoptif de Céſar, il ſe diſtingua plutôt par les talens d'homme d'état, que par ceux de guerrier ; & jamais ces Princes n'employèrent la force, toutes les fois qu'ils pouvoient réuſſir par la voie de la politique.

Dioclétien uſa de ſa victoire avec une douceur ſingulière. Depuis longtemps les Romains applaudiſſoient à la clémence du vainqueur, lorſque les peines ordinaires de mort, d'exil & de confiſcation, étoient infligées avec quel- **Sa victoire & ſa clémence.**

que degré de modération & de juſtice ; ils furent agréablement ſurpris de voir une guerre civile, dont la rage ne s'étendoit pas au-delà du champ de bataille. L'Empereur donna ſa confiance au principal Miniſtre de la maiſon de Carus, Ariſtobule. Il reſpecta la vie, la fortune, la dignité de ſes adverſaires ; & même les ſerviteurs de Carin (1) conſervèrent pour la plupart leurs emplois. La prudence contribua vaiſemblablement à l'humanité de l'artificieux Dalmate. Parmi tous ces officiers, les uns avoient acheté ſa faveur par une trahiſon ſecrète ; il eſtimoit dans les autres les ſentimens de fidélité & de reconnoiſſance qu'ils avoient montrés pour un maître infortuné. Aurélien, Probus & Carus, Princes habiles,

(1) Dans cet éloge, Aurelius Victor paroît cenſurer avec raiſon, quoique d'une manière indirecte, la cruauté de Conſtance. On voit, par les faſtes, qu'Ariſtobule reſta préfet de la Ville, & qu'il finit avec Dioclétien le conſulat qu'il avoit commencé avec Carin.

avoient placé dans les différens départemens de l'Etat & de l'armée des ſujets d'un mérite reconnu, dont l'éloignement ſeroit devenu nuiſible au ſervice public, ſans ſervir à l'intérêt du Prince. Au reſte, une pareille conduite donnoit à l'univers Romain les plus magnifiques eſpérances. L'Empereur eut ſoin de fortifier ces impreſſions favorables, en déclarant que de toutes les vertus de ſes prédéceſſeurs, il ſe propoſoit ſurtout d'imiter la philoſophie de Marc-Aurèle (1).

Elévation & caractère de Maximien. A. 286. 1 Avril.

La première action conſidérable de ſon règne sembloit un garant de ſa modération & de ſa ſincérité. Il prit pour collègue Maximien, & il lui accorda d'abord le titre de Céſar, enſuite celui d'Auguſte (2). Marc-Aurèle avoit déja

---

(1) Aurelius Victor appelle Dioclétien *parentem potius quam dominum.* Voyez Hiſt. aug. p. 30.

(2) Les critiques modernes ne s'accordent pas ſur le temps où Maximien reçut les honneurs de Céſar & d'Auguſte; & cette queſtion a donné lieu à un

donné un pareil exemple ; mais en couronnant un jeune Prince livré à ses passions, il avoit sacrifié le bonheur de l'Etat pour acquitter une dette de reconnoissance particulière. Les motifs de Dioclétien & l'objet de son choix furent d'une nature entièrement différente. En associant un ami, un compagnon d'armes aux travaux du Gouvernement, il pourvoyoit à la défense de l'Orient & des Provinces Occidentales, lorsque la République seroit menacée de quelque danger. Maximien, né paysan comme Aurélien, n'avoit eu aucune éducation. Sans lettres (1), sans égard pour les

grand nombre de disputes savantes. J'ai suivi M. de Tillemont (Hist. des Empereurs, tom. 4, p. 500-505), qui a pesé les difficultés & les différentes raisons avec l'exactitude scrupuleuse qui lui est propre.

(1) Dans un discours prononcé devant lui (panég. vet. II. 8), Mamertin doute si son Héros, en imitant la conduite d'Annibal & de Scipion, a jamais entendu prononcer leurs noms ; d'où nous pouvons conclure que Maximien ambitionnoit plus la réputation de soldat que celle d'homme de Lettres. C'est ainsi que

loix, la rusticité de ses manières décéla toujours, dans le rang le plus élevé, la bassesse de son extraction. Il ne connoissoit d'autre science que celle de la guerre. Il s'étoit distingué pendant plusieurs années de service sur toutes les frontières de l'Empire ; & quoique ses talens militaires le rendissent plus propre à obéir qu'à commander, quoique peut-être il n'eut jamais l'habileté d'un Général consommé, sa valeur, sa fermeté & son expérience, le mirent en état d'exécuter les entreprises les plus difficiles. Ses vices même ne furent pas inutiles à son bienfaiteur. Insensible à la pitié, prêt à se porter aux actions les plus violentes, sans en redouter les suites, Maximien étoit toujours l'instrument des cruautés que son rusé collègue savoit à la fois suggérer & désavouer. Dès qu'un sacrifice sanglant avoit été offert à la nécessité ou à la vengeance,

---

l'on peut souvent tirer la vérité du langage même de la flatterie.

Dioclétien, par une prudente interces-sion, sauvoit le petit nombre de ceux qu'il n'avoit jamais eu intention de punir. Il reprenoit avec douceur la sévérité de son impitoyable associé ; & il jouissoit de l'amour des peuples, qui ne cessoient de comparer à l'âge d'or & au siècle de fer des maximes de gouvernement si opposées.

Malgré la différence des caractères, les deux Empereurs conservérent sur le Trône l'amitié qu'ils avoient contractée dans une condition privée. Maximien, dont l'esprit altier & turbulent lui devint par la suite si fatal, & troubla la tranquillité publique, étoit accoutumé à respecter le génie de Dioclétien, & il avouoit l'ascendant de la raison sur la brutalité (1). La superstition ou l'orgueil

(1) Lactance, *de mort. persec.* c. 8. Aurel Victor. Comme parmi les panégyriques nous trouvons des discours prononcés à la louange de Maximien, & d'autres qui flattent ses Adversaires à ses dépens ; ce contraste sert à nous donner quelque connoissance de ce Prince.

engagèrent ces Princes à prendre les titres, l'un de Jovius, l'autre d'Herculius. Tandis que la sagesse clairvoyante de Jupiter (tel étoit le langage des vils Orateurs de ce siècle), imprimoit le mouvement à l'univers, le bras invincible d'Hercule purgeoit la terre des monstres & des tyrans (1).

Association des deux Césars Galère & Constance. A. 292. 1 Mars.

Mais la toute-puissance de Jovius & d'Herculius n'étoit pas capable de supporter le fardeau de l'administration publique. Le sage Dioclétien découvrit que l'Empire, assailli de tous côtés par les Barbares, exigeoit de tous côtés la présence d'une armée & d'un Empereur. Il prit donc la résolution de diviser encore une fois cette masse énorme de pouvoir, & de donner, avec le titre inférieur de César, une portion égale

(1) Voyez le second & le troisième panégyriques, & particulièrement III, 3, 10, 14. Mais il seroit ennuyeux de copier les expressions diffuses & affectées de cette fausse éloquence. Au sujet des titres, V. Aurel. Victor, Lactance, *de mort. persec.* c. 52. Spanheim, *de usu numismatum*, &c. Dissert. XII, 8.

d'autorité souveraine à deux Généraux d'un mérite reconnu (1). Son choix tomba sur Galère, dont le nom d'Armentarius rappelloit l'état de pâtre qu'il avoit d'abord exercé, & sur Constance, nommé Chlore (2), par allusion à la pâleur de son teint. En décrivant la Patrie, l'extraction & les mœurs d'Herculius, nous avons déja fait connoître Galère, qui fut souvent, & avec raison, appellé Maximien le jeune, quoique dans plusieurs occasions il ait montré plus de talens & de vertus que le Prince de ce nom. L'origine de Constance étoit moins obscure que celle de ses collègues. Eutrope, son père, tenoit un rang considérable parmi les nobles

(1) Aurel. Victor. Victor, *in epit.* Eutrope, IX, 22. Lactance, *de mort. persec.* c. 8. Saint Jérôme, *in chron.*

(2) C'est seulement parmi les Grecs modernes que M. de Tillemont a découvert ce surnom de *Chlore*. Le moindre degré remarquable de *pâleur* semble ne pouvoir s'allier avec la *rougeur* dont il est question dans les panégyriques, v. 19.

nobles de Dardanie; & sa mère étoit nièce de l'Empereur Claude (1). Quoique Constance eut passé sa jeunesse dans les armes, il avoit un caractère doux & aimable. Depuis long-temps la voix du peuple le jugeoit digne du rang qu'il avoit enfin obtenu. Pour resserrer les liens de la politique par ceux de l'union domestique, les Empereurs adoptèrent les Césars, & leur donnèrent leurs filles en mariage (2), après les avoir forcés de répudier leurs femmes. Dioclétien fut père de Galère, Maximien de Constance. Ces quatre Princes se distribuèrent entre eux la vaste étendue de l'Empire Romain. La

Départemens & harmonie des quatre Princes.

(1) Julien, petit-fils de Constance, se glorifie de tirer son origine des Mœsiens belliqueux. Misopogon, p. 348. Les Dardaniens habitoient sur la lisière de la Mœsie.

(2) Galère épousa Valérie, fille de Dioclétien. Pour parler avec exactitude, Théodora, femme de Constance, étoit fille seulement de la femme de Maximien. Spaheim, dissert. XI, 2.

défense de la Gaule, de l'Espagne (1) & de la Bretagne, fut confiée à Constance. Galère resta campé sur les rives du Danube, pour veiller à la sûreté des Provinces d'Illyrie. L'Italie & l'Afrique formèrent le département de Maximien. Dioclétien se réserva la Thrace, l'Egypte & les contrées opulentes de l'Asie. Chacun régnoit en Souverain dans les Provinces qui lui avoient éte assignées; mais leur puissance réunie s'étendoit sur tout l'Empire. Ils se tenoient tous préparés à voler au secours d'un collègue, ou à l'aider de leurs conseils. Les Césars, dans le poste élevé qu'ils occupoient, révéroient la majesté des Empereurs; & les trois Princes qui devoient leur fortune à Dioclétien, conservèrent toujours le souvenir de ses bienfaits, & lui restè-

(1) Cette division s'accorde avec celle des quatre préfectures. Il y a cependant quelque raison de douter si l'Espagne n'étoit pas une Province de Maximien. Voy. Tillemont, tom. IV, p. 517.

rent invariablement attachés. La jalousie du pouvoir n'altéroit point une union si parfaite. On comparoit cet accord singulier à un chœur de musique, dont la main habile du premier artiste règle & entretient l'harmonie (1).

Ordre des faits.

L'élection des deux Césars n'eut lieu que six ans environ après l'association de Maximien. Dans cet intervalle il se passa plusieurs événemens mémorables; mais pour mettre de la clarté dans notre narration, nous avons préféré de décrire d'abord la forme la plus parfaite du gouvernement établi par Dioclétien, & de rapporter ensuite les actions de son règne, en suivant plutôt l'ordre naturel des faits, que les dates d'une chronologie fort incertaine.

Etat des paysans de la Gaule. A. 287.

Le premier exploit de Maximien, dont les monumens imparfaits de ce siècle ne parlent qu'en peu de mots,

(1) Julien, *In Cæsar b.* p. 315. Notes de Spanheim à la traduction françoise, p. 122.

mérite, par sa singularité, de trouver place dans une histoire destinée à peindre les mœurs du genre humain. Il délivra la Gaule des paysans qui, sous le nom de *Bagaudes* (1), désoloient cette Province : ce soulèvement général peut être comparé à ceux qui dans le quatorzième siècle déchirèrent le sein de la France & de l'Angleterre (2). Plusieurs des institutions que nous avons coutume de rapporter au systême féodal, paroissent venir originairement des Barbares Celtes. Lorsque César subjugua les Gaulois, cette grande nation se trouvoit déja divisée en trois ordres; le clergé, la noblesse & le peuple. Le premier gouvernoit par la superstition;

(1) Le nom général de *Bagaudes*, pour signifier rebelles, fut employé en Gaule jusques dans le cinquième siècle. Quelques-uns le tirent du mot celtique *Bagad*, assemblée tumultueuse. Scaliger, *ad Euseb.* Ducange, glossaire.

(2) Chronique de Froissard, vol. I, pag. 182; II, 73-79. La naïveté de cette histoire est perdue dans nos meilleurs ouvrages modernes.

le second par les armes; le troisième, entièrement oublié, n'avoit aucune influence dans les conseils publics. Des Plébéiens, accablés de dettes ou exposés à des injures continuelles, devoient naturellement implorer la protection de quelque chef puissant, qui disposât de leurs personnes & de leurs propriétés avec une autorité semblable à celle qu'un maître exerçoit sur ses esclaves (1) parmi les Grecs & les Romains. La plus grande partie de la nation, insensiblement réduite en esclavage, & condamnée à des travaux perpétuels dans les terres des nobles, éprouva la servitude de la glèbe, & gémit sous le poids réel des chaînes, ou sous le joug puissant & non moins cruel des loix. Durant les troubles qui agitèrent la Gaule depuis le règne de Gallien jusqu'à celui de Dioclétien, la condition

(1) Cesar, *de bel. Gal.* VI, 13. Orgetorix, de la Nation Helvétienne, pouvoit armer pour sa défense un corps de dix mille esclaves.

de ces paysans esclaves avoit été singulièrement misérable ; ils subirent à-la-fois la tyrannie de leurs maîtres, des barbares, des soldats & des officiers du fisc (1).

Leur Rébellion.

Ces vexations les jettèrent enfin dans le désespoir. De tous côtés ils s'élevèrent en foule, armés des instrumens de leur profession, & guidés par une fureur capable de tout renverser. Le laboureur devint un fantassin. Les bergers montèrent à cheval. Les villages abandonnés, les villes ouvertes furent livrées aux flammes; & les paysans commirent autant de ravages que le plus terrible ennemi (2). Ils réclamoient les droits naturels de l'homme ; mais ils réclamoient ces droits avec la cruauté la plus farouche. Les nobles Gaulois, redoutant à juste titre leur vengeance,

(1) Eumène convient de leur oppression & de leur misère. (Panégyr. VI, 8.) *Gallias efferatas injuriis.*

(2) Panégyr. vet. II, 4. Aurel. Victor.

cherchèrent un abri dans les villes fortifiées, & quittèrent des campagnes qui ne présentoient plus qu'un théâtre affreux de confusion & d'anarchie. Les paysans régnèrent sans obstacle. Deux de leurs chefs eurent même la folie & la témérité de prendre les ornemens impériaux (1). Leur puissance expira bientôt à l'approche des légions. L'union & la discipline obtinrent une victoire facile sur une multitude confuse & licentieuse (2). On punit sévérement les paysans qui furent trouvés les armes à la main. Les autres effrayés retournèrent à leurs habitations; & leurs efforts inutiles pour la liberté, ne servirent qu'à appesantir leurs chaînes. Le cours des passions humaines est si impétueux & en même temps si uniforme, que malgré la disette des maté- Leur punition.

(1) Ælianus & Amandus. Nous avons les médailles qu'ils ont fait frapper. Goltzius, *in thes. R. A.* p. 117, 121.

(2) *Levibus præliis domuit.* Eutrope, IX, 20.

riaux, nous aurions pu décrire les particularités de cette guerre. Mais nous ne sommes pas disposés à croire que les principaux chefs de la révolte, Elianus & Amandus, aient été chrétiens (1), ni que leur rebellion, ainsi qu'il arriva du temps de Luther, ait été occasionnée par l'abus des principes bienfaisans du christianisme, qui tendent à établir la liberté naturelle de l'homme.

Révolte de Carausius en Bretagne. A. 287.

Maximien n'eut pas plutôt arraché la Gaule aux paysans de cette province, que l'usurpation de Carausius lui enleva la Bretagne. Depuis l'heureuse témérité des Francs sous le règne de Probus, leurs hardis compatriotes avoient construit de légers brigantins, & ravageoient continuellement les contrées voisines baignées par l'Océan (2). Pour

(1) A la vérité, ce fait est appuyé sur une foible autorité, la vie de Saint Babolin, qui est probablement du septième siècle. Voyez Duchesne, *scriptores rer. Francicar*, tom. 1, p. 662.

(2) Aurel. Victor les appelle Germains. Eutrope

repousser leurs incursions, il parut nécessaire de créer une marine ; ce sage projet fut exécuté avec vigueur & avec prudence. L'Empereur fit équiper une flotte à Gessoriacum ou Boulogne, situé sur le détroit qui séparoit la Gaule de la Bretagne. Il en confia le commandement à Carausius Menapien, de la plus basse origine (1), qui avoit long-temps signalé son habileté comme pilote, & son courage comme soldat. L'intégrité du nouvel Amiral ne répondit pas à ses talens. Lorsque les pirates de la Germanie sortoient de leurs ports, il favorisoit leur passage ; mais il avoit soin

(IX, 21) leur donne le nom de Saxon ; mais Eutrope vivoit dans le siècle suivant, & paroît avoir employé le langage de son temps.

(1) Les trois expressions d'Eutrope, d'Aurelius Victor & d'Eumène, « *vilissime natus* », *Bataviæ alumnus* », & « *Menapiæ civis* », nous font connoître d'une manière fort incertaine la naissance de Carausius. Le docteur Stukely cependant (hist. de Carausius, p. 62), prétend qu'il étoit né à S. David, & qu'il étoit Prince du sang royal de Bretagne. Il en a trouvé la première idée dans Richard de Cirecenster, p. 44.

d'intercepter leur retour, dans la vue de s'approprier une partie considérable des dépouilles qu'ils avoient enlevées. Les richesses, que Carausius amassa par ce moyen, parurent avec raison la preuve de son crime. Déja Maximien avoit ordonné sa mort. Le rusé Menapien avoit prévu l'orage; il sut se dérober à la sévérité de son maître. Les Officiers de la flotte séduits par la libéralité de leur Commandant, lui étoient entiérement dévoués. Sûr de n'être point inquiété par les Barbares, il partit de Boulogne pour se rendre en Bretagne, gagna la légion & les auxiliaires qui défendoient l'isle; & prenant fiérement avec la pourpre impériale le titre d'Auguste, il défia la justice & les armes du Souverain qu'il insultoit (1).

Importance de la Bretagne.

Lorsque la Bretagne eut été démembrée de l'Empire, son importance fut plus vivement sentie, & sa perte

(1) La Bretagne alors étoit sûre par sa situation, & elle n'étoit que foiblement gardée. Panégyr. V, 12.

ſincèrement déplorée. Les Romains célébrèrent & exagérèrent peut-être l'étendue de cette iſle floriſſante, pourvue de tous côtés de ports commodes, la température du climat & la fertilité du ſol, également propre à produire des vignes ou du bled, les minéraux précieux, dont le pays eſt rempli, ſes riches pâturages couverts de troupeaux innombrables, & ſes bois où l'on n'avoit point à redouter la bête ſauvage ni le ſerpent venimeux. Ils regrettoient ſur-tout le revenu conſidérable de la Bretagne, & ils avouoient qu'une pareille province méritoit bien de devenir le ſiège d'un royaume indépendant (1). Elle fut, pendant ſept ans,

(1) Panég. vet. v, 11; vii, 9. Eumène voudroit élever la gloire du héros (Conſtance) en vantant l'importance de la conquête. Malgré notre louable partialité pour notre pays natal, il eſt difficile de concevoir qu'au commencement du quatrième ſiècle l'Angleterre méritât tous ces éloges. Un ſiècle & demi avant cette époque, les revenus de cette île avoient à peine ſuffi pour l'entretien des troupes qui y étoient en garniſon. Voyez Appien, *in præm.*

entre les mains de Carausius ; & durant cet intervalle, la fortune favorisa une rebellion soutenue par le courage & par l'habileté. Le Souverain de la Bretagne défendoit les frontières de ses domaines contre les Caledoniens du Nord ; il attiroit du continent un grand nombre d'excellens artistes. Plusieurs médailles qui nous sont parvenues, attestent encore son goût & son opulence. Né sur les confins de la patrie des Francs, il rechercha l'amitié de ce peuple formidable, en imitant leur habillement & leurs manières : il enrôla les plus braves de leur jeunesse dans ses troupes de terre & de mer ; &, pour reconnoître les services que lui procuroit une alliance si utile, il leur enseigna la science dangereuse de l'art militaire & de la navigation. Carausius resta toujours en possession de Boulogne & de son territoire. Ses flottes triomphantes couvroient le détroit, commandoient les bouches du Rhin & de

Pouvoir de Carausius.

la Seine, ravageoient les côtes de l'Océan, & répandoient la terreur de son nom au-delà des colonnes d'Hercule. Sous son administration, la Bretagne, destinée à posséder l'empire des mers, avoit déjà pris son rang naturel de puissance maritime, qui devoit un jour la rendre si respectable (1).

Reconnu par les empereurs. A. 289.

En s'emparant de la flotte de Boulogne, Carausius enlevoit à l'Empereur les moyens de le poursuivre & de se venger. Lorsqu'après un temps considérable & des travaux immenses, on mit en mer une nouvelle flotte (2),

(1) Comme il nous est parvenu un grand nombre de médailles frappées par Carausius, cet usurpateur est devenu l'objet favori de la curiosité des antiquaires; les moindres particularités de sa vie & de ses actions ont été recherchées avec le soin le plus exact. Le docteur Stukely, en particulier, a consacré un volume considérable à l'histoire de l'Empereur Breton. J'ai fait usage de ses matériaux, & j'ai rejetté la plupart de ses conjectures imaginaires.

(2) Lorsque Mamertin prononça son premier panégyrique, les préparatifs de Maximien, pour son expédition navale, étoient achevés, & l'orateur annonçoit

les troupes impériales, qui n'avoient jamais porté les armes sur cet élément, furent bientôt défaites par les matelots expérimentés de l'usurpateur. Cet effort inutile produisit un traité de paix. Dioclétien & son collègue, qui redoutoient avec raison l'esprit entreprenant de Carausius, lui cédèrent la souveraineté de la Bretagne, & admirent, quoique avec répugnance, un sujet rébelle aux honneurs de la pourpre (1).

Mais l'adoption des Césars rendit une nouvelle vigueur aux armes Romaines. Tandis que Maximien assuroit par sa présence les frontières du Rhin, son brave associé Constance prit la conduite de la guerre de Bretagne. Sa première

---

une victoire certaine. Son silence, dans le second penégyrique, auroit pu seul nous apprendre que l'expédition n'avoit pas réussi.

(1) Aurel. Victor, Eutrope & les médailles (*Pax augg.*), nous font connoître cette réconciliation momentanée. Mais je me garderai bien de rapporter les articles du traité comme l'a fait le docteur Stukely, dans son histoire métallique de Carausius, p. 86, &c.

entreprise fut le siège de l'importante place de Boulogne. Une immense jetée, qui fermoit l'entrée du port, ne laissoit aucun espoir de secours. La ville se rendit après une résistance opiniâtre ; & la plupart des vaisseaux de Carausius tombèrent entre les mains des assiégeans. Constance se disposa ensuite à la conquête de la Bretagne. Pendant les trois années qui furent employées à la construction d'une flotte, il s'assura des côtes de la Gaule, envahit le pays des Francs, & priva l'usurpateur de l'assistance de ces puissans alliés. A. 292.

Mort de Carausius. A. 294.

Les préparatifs n'étoient point encore terminés, lorsque Constance apprit la mort du tyran. Cet événement parut un présage certain des victoires du Cesar. Les amis de Carausius imitèrent l'exemple de trahison qu'il avoit donné ; il fut tué par Allectus, son premier Ministre, qui hérita de sa puissance & de ses dangers. Mais l'assassin n'avoit pas assez de talens pour exercer l'auto-

rité souveraine, ou pour surmonter les obstacles. Il contemploit avec effroi les rives opposées du continent, déjà couvertes d'armes, de troupes & de vaisseaux. En effet, Constance avoit prudemment divisé ses forces, afin de diviser pareillement l'attention & la résistance de l'ennemi. Enfin, l'attaque fut faite par la principale escadre, qui, sous le commandement du préfet Asclepiodotus, Officier d'un mérite distingué, avoit été assemblée à l'embouchure de la Seine. L'art de la navigation étoit alors si imparfait, que les Orateurs ont célébré le courage intrépide des Romains, qui osèrent mettre à la voile un jour d'orage, & avec le vent de côté. Le temps concourut au succès de leur entreprise. A la faveur d'un brouillard épais, ils échappèrent à la flotte placée par Allectus, à l'isle de Wight pour observer leurs mouvemens, descendirent en sûreté sur la côte occidentale, & montrèrent aux Bretons que

Constance reprend la Bretagne. A. 296.

là

la ſupériorité des forces navales ne défendroit pas toujours leur patrie d'une invaſion étrangère. A peine Aſclepiodotus fut-il débarqué, qu'il brûla ſes vaiſſeaux ; & comme la fortune ſeconda ſon expédition, cette action héroïque fut univerſellement admirée. L'uſurpateur attendoit aux environs de Londres l'attaque formidable de Conſtance, qui commandoit en perſonne la flotte de Boulogne. Mais la deſcente d'un nouvel ennemi demandoit la préſence d'Allectus dans la partie occidentale de l'iſle. Sa marche fut ſi précipitée, qu'il parut devant le Préfet avec un petit nombre de troupes haraſſées & découragées. Le combat fut bientôt terminé par la défaite totale & par la mort d'Allectus. Une ſeule bataille, comme il eſt ſouvent arrivé, décida du ſort de cette iſle importante. Lorſque Conſtance débarqua ſur la côte de Kent, il la trouva couverte de ſujets ſoumis. Le rivage retentiſſoit des accla-

mations unanimes des habitans. Les vertus du vainqueur nous portent à croire que leur joie fut sincère : ils se félicitoient d'une révolution qui, après dix ans, réunissoit la Bretagne à la monarchie Romaine (1).

Défense des frontières.

L'isle n'avoit plus à redouter que des ennemis domestiques. Tant que les gouverneurs conservèrent leur fidélité, & les troupes leur discipline, les incursions des Ecossois ou des Irlandois, n'altérèrent jamais sensiblement la tranquillité de la province. La paix du continent & la défense des grands fleuves, qui servoient de limites à l'Empire, étoient des objets beaucoup plus difficiles, & d'une plus grande importance. La politique de Dioclétien, qui dirigeoit les conseils de ses associés, pourvut à la sûreté de l'état en semant la discorde parmi les Barbares, & en augmentant les fortifications

---

(1) Au sujet de la soumission de la Bretagne, Aurel Victor & Eutrope nous fournissent quelques lumières.

des frontières Romaines. En Orient, il traça une ligne de camps depuis l'Egypte jusqu'aux domaines des Perses. Chaque camp fut rempli d'un certain nombre de troupes stationnaires, commandées par leurs Officiers respectifs, & fournies de toutes sortes d'armes qu'elles tiroient des arsenaux nouvellement établis dans les villes d'Antioche, d'Emese & de Damas (1). L'Empereur ne prit pas moins de précautions contre la valeur si souvent éprouvée des Barbares de l'Europe. De l'embouchure du Rhin à celle du Danube, les anciens camps, les villes & les citadelles furent réparés avec soin, & l'on construisit de nouvelles forteresses dans les lieux les plus exposés. La plus exacte vigilance fut introduite parmi les garnisons des frontières. Enfin, on n'oublia rien pour assurer & pour mettre à l'abri de toute insulte cette longue Fortifications

(1) Jean Malala, *in chron. Antioch.* tom. 1, p. 408, 409.

chaîne de fortifications (1). Une barrière ſi reſpectable fut rarement forcée ; & les nations ennemies, contenues de toutes parts, tournèrent ſouvent leur rage les unes contre les autres. Les Goths, les Vandales, les Gepides, les Bourguignons, les Allemands, détruiſoient leur propre force par de cruelles hoſtilités : quel que fût le vainqueur, le vaincu étoit un ennemi de Rome. Les ſujets de Dioclétien jouiſſoient de ce ſpectacle ſanglant, & ils voyoient avec joie les Barbares expoſés, ſeuls alors, à toutes les horreurs de la guerre civile (2).

Diſſentions des Barbares.

(1) Zoſime, l. 1, p. 3. Cet Hiſtorien partial ſemble célébrer la vigilance de Dioclétien, dans la vue de mettre au jour la négligence de Conſtantin. Voici cependant les expreſſions d'un orateur : « Nam quid ego alarum & cohortium caſtra percenſeam, toto Rheni, » & Iſtri, & Euphratis limite reſtituta ». Paneg. vet. IV, 18.

(2) « Ruunt omnes in ſanguinem ſuum populi, quibus » non contigit eſſe Romanis, obſtinatæque feritatis pœnas nunc ſponte perſolvunt ». Panegyr. vet. III, 16. Mamertin explique le fait par l'exemple de preſque toutes les nations du monde.

Malgré la politique de Dioclétien, il ne lui fut pas toujours possible de maintenir une paix constante, pendant un règne de vingt ans, le long des frontières de ses vastes domaines. Quelquefois les Barbares suspendoient leurs animosités domestiques. La vigilance des garnisons cédoit quelquefois à l'adresse ou à la force. Lorsque les provinces étoient envahies, Dioclétien se conduisoit avec cette dignité calme, qu'il affecta toujours ou qu'il possédoit réellement. Se réservant pour les occasions dignes de sa présence, il n'exposoit jamais sa personne ni sa réputation à d'inutiles dangers. Après avoir employé tous les moyens que dictoit la prudence pour assurer ses succès, il usoit avec ostentation de sa victoire. Dans les guerres plus difficiles, & dont l'événement paroissoit plus douteux, il se servoit du bras de Maximien; & ce soldat fidèle attribuoit modestement ses exploits aux sages conseils & à l'heu-

Conduite des Empereurs.

reuse influence de son bienfaiteur. Mais après l'élection des deux Césars, les Empereurs préférant un théâtre moins agité, confièrent à leurs fils adoptifs la défense du Rhin & du Danube. Le vigilant Galère ne fut jamais réduit à la nécessité de combattre les Barbares sur le territoire de l'Empire (1). Constance si connu par sa bravoure & par son activité, délivra la Gaule d'une terrible invasion des Allemands. Vainqueur à Vindonesse & à Langres, où il courut un grand danger, il développa les talens d'un Général habile. Comme il traversoit le pays avec une foible escorte, il se trouva tout-à-coup environné d'une troupe d'ennemis supérieurs en nombre; & ce ne fut qu'avec peine qu'il gagna Langres. Les habitans dans la consternation générale, refusèrent d'ouvrir

Valeur des Césars.

---

(1) Il se plaint, non avec une vérité bien exacte, *jam fluxisse annos quindecim in quibus in Illiryco, ad ripam Danubii relegatus cum gentibus Barbaris luctaret.* Lactance, *de mort. Pers.* c. 18.

leurs portes, & le Prince bleſſé fut tiré par une corde au-deſſus des murs. A cette nouvelle, les troupes Romaines volèrent de toutes parts à ſon ſecours: avant la fin de la journée, Conſtance ſatisfit à la fois ſa vengeance & ſon honneur par le meurtre de ſix mille Allemands (1). Les monumens de ce ſiècle nous feroient peut-être connoître pluſieurs autres victoires remportées ſur les Germains & ſur les Sarmates: mais la deſcription de ces exploits exigeroit des recherches dont l'ennui ne ſauroit être compenſé par le plaiſir ni par l'inſtruction.

Traitement fait aux Barbares.

Dioclétien & ſes collègues ſuivirent pour la diſpoſition des vaincus, la conduite qu'avoit adoptée l'Empereur Probus. Les Barbares captifs, échangeant la mort contre l'eſclavage, furent

(1) Dans le texte Grec d'Euſebe, on lit ſix mille. J'ai préféré ce nombre à celui de ſoixante mille, qui ſe trouve dans Saint Jérôme, Oroſe, Eutrope & ſon Traducteur Grec Pæan.

distribués parmi les habitans des provinces, & fixés dans les pays que les calamités de la guerre avoient dépeuplés. Dans la Gaule, les territoires d'Amiens, de Beauvais, de Cambray, de Treves, de Langres & de Troyes sont particulièrement spécifiés (1). Ces esclaves furent employés utilement à garder les troupeaux & à cultiver les campagnes. Ils n'avoient la permission de porter les armes que lorsqu'on jugeoit à propos de les faire entrer au service militaire. Les Barbares, qui sollicitoient la protection de Rome, obtinrent des terres à des conditions moins serviles. Les Empereurs accordèrent un établissement à différentes colonies de Carpiens, de Bastarnes & de Sarmates; & ils eurent l'imprudence de les laisser en quelque sorte retenir leurs mœurs & leur indépendance naturelle (2). Ce-

(1) Panégyr. vet. VII, 21.

(2) Les Sarmates avoient dans le voisinage de Trèves un établissement, que ces Barbares fainéans

pendant les campagnes prirent bientôt un aspect riant. Quel triomphe pour les habitans des provinces de voir le sauvage du Nord, si long-temps un objet de terreur, défricher leurs terres, mener leurs troupeaux dans les marchés publics, & contribuer par ses travaux à l'abondance générale! Ils félicitoient leur maître d'un accroissement si utile de sujets & de soldats; mais ils ne réfléchissoient pas que l'Empire nourrissoit dans son sein une foule d'ennemis secrets, dont les uns étoient devenus insolens par la faveur, tandis que l'oppression pouvoit précipiter les autres dans un désespoir funeste (1).

paroissent avoir abandonné. Ausone en parle dans son poëme sur la Moselle.

> Unde iter ingrediens nemorosa per avia solum,
> Et nulla humani spectans vestigia cultus.
> . . . .
> Arvaque Sauromatûm nuper metata colonis.

Il y avoit une ville de Carpiens dans la basse Mœsie.

(1) Voyez les félicitations d'Eumène, écrites en style de Rhéteur, panégyr. VII, 9.

Guerres d'Afrique & d'Egypte.

Pendant que les Césars exerçoient leur valeur sur les rives du Rhin & du Danube, l'Afrique exigeoit la présence des Empereurs. Du Nil au mont Atlas tout étoit en armes. Cinq nations Maures (1), sorties de leurs déserts, avoient réuni leurs forces, pour envahir des provinces tranquilles. Julien avoit pris la pourpre à Carthage (2), Achillée dans Alexandrie. Les Blemmyes même renouvelloient ou plutôt continuoient leurs hostilités dans la haute Egypte. Il reste à peine quelques détails des exploits de Maximien dans l'occident de l'Afrique. Il paroît, par l'événement, que les progrès de ses armes furent rapides & décisifs, qu'il vainquit les plus fiers Barbares de la Mauritanie, & qu'il les força de des-

(1) Scaliger (*animad. ad Euseb.* p. 243) décide à sa manière ordinaire que les *quinque gentiani*, ou cinq Nations Africaines, étoient les cinq grandes Villes, la Pentapole de la foible Province de Cyrène.

(2) Après sa défaite, Julien se perça d'un poignard, & se jetta aussi-tôt dans les flammes. Victor, *in epit.*

cendre de leurs montagnes, dont la force inacceſſible leur inſpiroit une confiance aveugle, & les accoutumoit à une vie de rapine & de violence (1). De ſon côté, Dioclétien ouvrit la campagne en Egypte par le ſiège d'Alexandrie. Lorſqu'il eut coupé les aqueducs deſtinés à porter les eaux du Nil dans toutes les parties de cette ville immenſe (2), & qu'il eut mis ſon camp en état de réſiſter aux ſorties des aſſiégés, il preſſa les attaques avec précaution & avec vigueur. Après un ſiège de huit mois, Alexandrie, ruinée par le fer & par le feu, implora la clémence du vainqueur; mais elle éprouva toute ſa ſévérité. Pluſieurs milliers de citoyens furent maſſacrés; & preſque tous les coupables en Egypte ſubirent la peine

Conduite de Dioclétien en Egypte.
A. 296.

---

(1) *Tu ferociſſimos Mauritaniæ populos inacceſſis montium jugis, & naturali munitione fidentes, expugnaſti, recepiſti, tranſtuliſti.* Panegir. vet. VI, 8.

(2) Voyez la deſcription d'Alexandrie, dans Hirtius, *de bel. Alex.* c. 5.

de mort, ou du moins de l'exil (1). Le sort de Busiris & de Coptos fut encore plus déplorable que celui d'Alexandrie. Les armes & l'ordre févère de Dioclétien détruisirent entièrement ces villes (2), la première fameuse par son antiquité, l'autre enrichie par le passage des marchandises de l'Inde.

Le caractère de la nation Egyptienne insensible à la douceur, mais extrêmement susceptible de crainte, peut seul justifier cette rigueur excessive. Les séditions d'Alexandrie avoient souvent altéré la tranquillité de Rome elle-même, qui tiroit sa subsistance des fertiles contrées arrosées par le Nil. Depuis l'usurpation de Firmus, la haute Egypte, en proie à des factions continuelles, avoit

(1) Eutrope, IX, 24. Orose, VII, 25. Jean Malala, *in chron. ant.* p. 409, 410. Cependant Eumène nous assure que l'Egypte fut pacifiée par la clémence de Dioclétien.

(2) Eusèbe (*in chron.*) place leur destruction quelques années plutôt & dans un temps où l'Egypte elle-même étoit révoltée contre les Romains.

embrassé l'alliance des sauvages de l'Ethiopie. Les Blemmyes, répandus entre l'île de Meroé & la mer Rouge, étoient en très-petit nombre. Sans inclination pour la guerre, ils se servoient d'armes grossières & peu redoutables (1). Cependant au milieu des désordres publics, ces peuples, que l'antiquité choquée de la difformité de leur figure, avoit presque exclus de l'espèce humaine, osèrent se mettre au nombre des ennemis de Rome (2). Tels étoient les indignes alliés des rebelles de l'Egypte; & leurs incursions incommodes pouvoient troubler le repos de la province, pendant que l'Etat se trouvoit engagé dans des guerres plus sérieuses. Dans la vue d'opposer aux Blemmyes un adversaire convenable, Dioclétien engagea

(1) Strabon, l. XVII, p. 1, 172. Pomp. Mela, l. 1, c. 4. Ses mots sont curieux. « Intra, si credere » libet, vix homines, magisque semiferi; Ægipanes, & *Blemmyes*, & Satyri ».

(2) *Ausus sese inserere fortunæ, & provocare arma Romana.*

les Nobates, ou peuples de Nubie, à quitter leurs anciennes habitations dans les déserts de la Lybie; & il leur céda un pays considérable, mais inutile, situé au-delà de Syene & des cataractes du Nil, en exigeant d'eux qu'ils respectassent & défendissent à jamais la frontière de l'Empire. Le traité subsista long-temps; & jusqu'à ce que l'établissement du Christianisme eût introduit des notions plus rigides de culte religieux, on ratifioit tous les ans ce traité par un sacrifice solemnel offert dans l'île d'Elephantine, où les Romains & les Barbares se rassembloient pour adorer les mêmes puissances visibles ou invisibles de l'univers (1).

Dans le temps que Dioclétien punissoit les crimes de l'Egypte, il assuroit le repos & le bonheur futur de cette province par plusieurs sages réglemens qui furent confirmés & per-

(1) Voyez Procop, *de bel Pers.* l. 1, c. 19.

fectionnés sous le règne de ses successeurs (1). Un Edit très-remarquable de ce Prince, loin de paroître l'effet d'une tyrannie jalouse, doit être applaudi comme un acte de prudence & d'humanité. « On rechercha soigneuse-» ment par ses ordres tous les anciens » livres qui traitoient de l'art admirable » de faire de l'or & de l'argent. Dio-» clétien les livra sans pitié aux flammes ; » craignant, comme on nous l'assure, » que l'opulence des Egyptiens ne leur » inspirât l'audace de se révolter contre » l'Empire (2) ». Mais s'il eût été convaincu de la réalité de ce secret inestimable, au lieu de l'ensevelir dans un éternel oubli, il s'en feroit servi pour augmenter les revenus publics. Il est bien plus vraisemblable que ce Prince

Il détruit les livres d'alchymie.

(1) Il fixe la distribution publique du bled à deux millions *de medimni*, environ trois millions deux cents mille boisseaux. Chronicon Paschale, p. 276. Procope, Hist. Arcan. c. 26.

(2) Jean d'Antioche, *in exerp.* Val. p. 834. Suidas, dans Dioclétien.

sensé connoissoit l'extravagance de ces prétentions magnifiques, & qu'il voulut préserver la raison & la fortune de ses sujets d'une occupation funeste. On peut remarquer que ces ouvrages anciens, attribués si libéralement à Pythagore, à Salomon, ou au fameux Hermès, avoient été composés par des adeptes plus modernes, qui en imposoient à la multitude en prenant ces noms illustres. Les Grecs ne s'attachèrent ni à l'abus ni à l'usage de la chymie. Dans ce recueil immense, où Pline a consigné les découvertes, les arts & les erreurs de l'esprit humain, il n'est point parlé de la transmutation des métaux. La persécution de Dioclétien est le premier événement authentique dans l'histoire de l'alchymie. La conquête de l'Egypte par les Arabes répandit cette vaine science sur tout le globe. Née de la cupidité, l'alchymie fut étudiée à la Chine comme en Europe, avec la même ardeur & avec un succès égal.

Nouveauté & progrès de cet art.

égal. L'ignorance du moyen âge favorisoit toute eſpèce de chimère. La renaiſſance des lettres ouvrit de nouvelles eſpérances à la crédulité, & lui fournit des moyens plus ſpécieux. Enfin, la philoſophie, aidée de l'expérience, a banni l'étude de l'alchymie; & le ſiècle préſent, quoique avide de richeſſes, ſe contente de les chercher par les voies moins merveilleuſes du commerce & de l'induſtrie (1).

Guerre de Perſe.

La réduction de l'Egypte fut ſuivie de la guerre de Perſe. La fortune avoit réſervé au règne de Dioclétien la gloire de vaincre cette puiſſante nation, & de forcer les ſucceſſeurs d'Artaxerxès à reconnoître la ſupériorité de l'Empire Romain.

Tiridate l'Arménien.

Nous avons déjà dit que les armes & la perfidie des Perſes avoient ſubjugué l'Arménie, & qu'après l'aſſaſſinat

(1) Voyez une petite Hiſtoire & une Réfutation de l'alchymie dans les ouvrages de ce Compilateur philoſophe, la Mothe le Vayer tom. 1, p. 327-353.

de Cosroës, Tiridate son fils, encore enfant, sauvé par des amis fidèles, avoit été élevé sous la protection des Empereurs. Tiridate tira de son exil des avantages qu'il n'auroit jamais pu se procurer sur le trône de ses pères. Il apprit de bonne heure à connoître l'adversité, le genre humain & la discipline Romaine. Ce Prince signala sa jeunesse par des actions de bravoure; il déploya une force & une adresse peu communes dans tous les exercices militaires, & même dans les combats moins glorieux des jeux olympiques (1). Ces qualités furent mieux employées à la défense de

A. 282. son bienfaiteur Licinius (2). Cet Officier,

(1) Voyez l'éducation & la force de Tiridate, dans l'histoire d'Arménie de Moyse de Chorène, l. II, c. 76. Il pouvoit saisir deux taureaux sauvages par les cornes, qu'il cassoit de ses mains.

(2) Si nous nous en rapportions à Victor le jeune, Licinius, qui selon lui étoit seulement âgé de soixante ans, en 323, pourroit à peine être la même personne que le protecteur de Tiridate. Mais une meilleure autorité (Eusebe, Hist. ecclés. l. X, c. 8)

dans la ſédition, qui cauſa la mort de Probus, avoit couru les plus grands dangers. Les ſoldats furieux étoient ſur le point de forcer ſa tente; le bras ſeul du Prince d'Arménie les arrêta. La reconnoiſſance de Tiridate contribua bientôt après à ſon rétabliſſement. Licinius avoit toujours été l'ami & le compagnon de Galère; & le mérite de celui-ci, long-temps avant qu'il parvînt au rang de Céſar, lui avoit attiré l'eſtime de Dioclétien. La troiſième année du règne de cet Empereur, Tiridate obtint l'inveſtiture du royaume d'Arménie. Cette démarche, fondée ſur la juſtice, ne ſembloit pas moins avantageuſe à l'intérêt de Rome. Il étoit temps d'arracher à la domination des Perſes une contrée importante, qui, depuis le règne de

---

nous apprend que Licinius avoit alors atteint le dernier période de la vieilleſſe. Seize ans avant il eſt repréſenté avec des cheveux gris, & comme contemporain de Galère. Voyez Lactance, c. 32. Licinius étoit né probablement vers l'année 250.

Néron, avoit toujours été gouvernée sous la protection de l'Empire par la branche cadette de la maison des Arsacides (1).

Il remonte sur le trône. A. 286.

Lorsque Tiridate parut sur les frontières de l'Arménie, il fut reçu avec des protestations sincères de joie & de fidélité. Durant 26 ans, ce Royaume avoit éprouvé les malheurs réels & imaginaires des contrées soumises à un joug étranger. Les Monarques Persans avoient orné leur nouvelle conquête de bâtimens magnifiques; mais le peuple contemploit avec horreur ces monumens élevés à ses frais, & qui attestoient la servitude de la patrie. L'appréhension d'une révolte avoit inspiré les précautions les plus rigoureuses. L'insulte aggravoit l'oppression; & le vainqueur, chargé de la haine publique, prenoit, pour en prévenir l'effet, toutes les mesures qui pouvoient la rendre encore

Etat de l'Arménie.

(1) Voyez Dion Cassius, l. LXII & LXIII.

plus implacable. Nous avons déjà remarqué l'esprit intolérant de la religion des Mages. Les statues des Souverains de l'Arménie placés au rang des Dieux, & les images sacrées du soleil & de la lune furent mises en pièces par le zèle des Perses. Ils érigèrent sur la cime du mont Bagavan (1) un autel, où brûla le feu perpétuel d'Ormusd. Une nation, irritée par tant d'injures, devoit naturellement armer avec ardeur pour la défense de sa liberté, de sa religion & de la souveraineté de ses Monarques héréditaires. Le torrent renversa tous les obstacles; & les Perses, incapables de résister à son impétuosité, prirent la fuite avec précipitation. Les nobles d'Arménie accoururent sous les éten-

Révolte du peuple & des nobles.

(1) Moyse de Chorène. Hist. d'Arménie, l. II, c. 74. Les statues avoient été érigées par Valarsaces, qui régnoit en Arménie environ cent trente ans avant J. Ch. il fut le premier Roi de la famille d'Arsaces (Voyez Moyse, Hist. d'Arménie, l. II, 2, 3). Justin (XLI, 5) & Ammien Marcellin (XXIII, 6) ont parlé de la déification des Arsacides.

darts de Tiridate, tous vantant leurs mérites passés, offrant leurs services pour l'avenir, & demandant au nouveau Roi les honneurs & les récompenses qu'on leur avoit dédaigneusement refusés sous un gouvernement étranger (1). On nomma, pour commander l'armée, Artavasdès, fils de ce Sénateur fidèle, qui avoit sauvé Tiridate dans son enfance, & dont la famille avoit été victime de cette action généreuse. Le frère d'Artavasdès obtint le gouvernement d'une province. Un des premiers grades militaires fut donné au satrape Otas, homme d'un courage & d'une tempérance singulière. Il présenta au Roi sa sœur (2) & un trésor considérable.

(1) La Noblesse d'Arménie étoit nombreuse & puissante. Moyse parle de plusieurs familles qui se distinguèrent sous le Règne de Valarsaces (l. II, 7), & qui subsistoient encore de son tems, vers le milieu du cinquième siècle. Voyez la préface de ses éditeurs.

(2) Elle s'appelloit Chosroiduchta, & elle n'avoit point l'*os patulum*, comme les autres femmes (Hist. d'Arm. l. II, c. 79). Je n'entends pas cette expression.

qui, renfermés dans une citadelle, avoit échappé à l'avidité des Perses. Parmi les Seigneurs d'Arménie, parut un allié, dont la destinée est trop remarquable pour être passée sous silence. Il se nommoit Mamgo, & il avoit pris naissance en Scythie. Fort peu d'années auparavant, la horde, qui lui obéissoit, campoit sur les confins de l'Empire Chinois (1), qui s'étendoit alors jusqu'au voisinage de la Sogdiane (2).

Histoire de Mamgo.

(1) Dans l'Histoire d'Arménie (l. II, 78), aussi-bien que dans la géographie (p. 367). La Chine est appellée *Zenia* ou *Zenastan*. Ce pays est caractérisé par la production de la soie, par l'opulence des habitans, & par leur amour pour la paix, en quoi ils surpassent toutes les autres Nations de la terre.

(2) Vou-ti, le premier Empereur de la septième dynastie, qui régnoit alors en Chine, avoit des relations politiques avec Fergana, Province de la Sogdiane, & l'on prétend qu'il reçut une ambassade Romaine (Hist. des Huns, tom. I, p. 38). Dans ces siècles les Chinois tenoient une garnison à Kashgar, & du temps de Trajan un de leurs Généraux s'avança jusqu'à la mer Caspienne. Au sujet des liaisons de la Chine avec les contrées Occidentales, on peut voir

Ayant encouru la disgrace de son maître, Mamgo, suivi de ses partisans, se retira sur les rives de l'Oxus, & implora la protection de Sapor. L'Empereur Chinois réclama le fugitif, en alléguant les droits de souveraineté. Les loix de l'hospitalité furent respectées par le Monarque Persan, qui, pour éviter une guerre, promit, après quelque difficulté, de bannir Mamgo à l'extrêmité de l'Occident; punition, disoit-il, non moins terrible que la mort même. L'Arménie fut choisie pour le lieu de l'exil, & on assigna aux Scythes un territoire considérable où ils pussent nourrir leurs troupeaux, & transporter leurs tentes d'une place à l'autre, selon les différentes saisons de l'année. Ils eurent ordre de repousser l'invasion de Tiridate; mais leur chef, après avoir pesé les obligations & les injures qu'il avoit reçues du Monarque

---

un mémoire très-curieux de M. de Guignes, dans l'Académie des Inscriptions, tom. XXXII, p. 355.

Persan, résolut d'abandonner son parti. Le Prince Arménien, qui connoissoit le mérite & la puissance d'un pareil allié, traita Mamgo avec distinction; & en l'admettant à sa confiance, il acquit un brave & fidèle serviteur, qui contribua très-efficacement à le faire remonter sur le trône de ses ancêtres (1).

Les Perses reprennent l'Arménie.

La fortune sembla favoriser pendant quelque temps la valeur entreprenante de Tiridate. Non-seulement il chassa de l'Arménie les ennemis de sa famille & de son peuple; mais encore, animé du désir de se venger, il porta ses armes ou du moins fit des incursions dans le cœur de l'Assyrie. L'Historien, qui a sauvé de l'oubli le nom de Tiridate, célèbre avec l'enthousiasme national sa valeur personnelle; & suivant le véritable esprit des romans orientaux, il décrit les géans & les éléphans qui

---

(1) Hist. d'Arménie, l. II, c. 81.

tombèrent ſous ſon bras invincible. D'autres monumens nous apprennent que le Prince Arménien dut une partie de ſes avantages aux troubles qui déchirèrent la monarchie Perſane. Des frères rivaux ſe diſputoient alors le trône. Hormuz, après avoir employé toutes ſes reſſources, implora le ſecours dangereux des Barbares qui habitoient les bords de la mer Caſpienne (1). Au reſte, la guerre civile fut bientôt terminée, ſoit par la défaite d'un parti, ſoit par un accommodement; & Narsès, univerſellement reconnu Roi de Perſe, tourna toutes ſes forces contre l'ennemi étranger. La victoire ne pouvoit être

(1) *Ipſos Perſas ipſumque regem aſcitis Saccis, & Ruffis, & Gellis, petit frater Ormies.* Panégyr. vet. III, 1. Les Saces étoient une nation de Scythes vagabonds, qui campoient vers les ſources de l'Oxus & du Jaxartes. Les Gelli étoient lès habitans du Ghilan le long de la mer Caſpienne. Ce furent eux qui, ſous le nom de Dilemites, infeſtèrent ſi long-temps la Monarchie Perſanne. Voyez d'Herbelot, biblioth. Orientale.

disputée; la valeur du héros fut incapable de résister à la puissance du Monarque. Tiridate, obligé de descendre une seconde fois du trône d'Arménie, vint encore se réfugier à la cour des Empereurs. Narsès rétablit bientôt son autorité dans la province rébelle; & se plaignant hautement de la protection accordée par les Romains à des séditieux & à des fugitifs, il médita la conquête de l'Orient (1).

Guerre entre les Perses & les Romains. A. 296.

Ni la prudence ni l'honneur ne permettoit aux Souverains de Rome d'abandonner la cause du Roi d'Arménie. La guerre de Perse fut résolue. Dioclétien, toujours ferme dans sa conduite, fixa sa résidence à Antioche, d'où il préparoit & dirigeoit les opé-

(2) Moyse de Chorène passe sous silence cette seconde révolution, que j'ai été obligé de tirer d'un passage d'Ammien Marcellin (l. XXIII, 5). Lactance parle de l'ambition de Narsés. « Concitatus domesticis » exemplis avi sui Saporis ad occupandum Orientem » magnis copiis inhiabat ». *De mort. Pers.* c. 9.

rations militaires (1). Le commandement des légions fut donné à l'intrépide valeur de Galère, qui, pour cet objet important, se transporta des rives du Danube à celles de l'Euphrate. Les armées se rencontrèrent bientôt dans les plaines de la Mésopotamie, & se livrèrent deux combats où les succès furent douteux & balancés. La troisième bataille fut plus décisive. Les troupes Romaines essuyèrent une défaite totale, attribuée généralement à la témérité de Galère, qui osa attaquer avec un petit corps de troupes l'armée innombrable des Perses (2). Mais on peut trouver une autre cause de cet

Défaite de Galère.

(1) Nous pouvons croire sans difficulté que Lactance attribue à la timidité la conduite de Dioclétien. Julien, dans son discours, dit que ce Prince resta avec toutes les forces de l'Empire : expression très-hyperbolique.

(2) Nos cinq Abbréviateurs, Eutrope, Festus, les deux Victors & Orose, rapportent tous cette dernière & grande bataille ; mais Orose est le seul qui parle des deux premières.

échec, si l'on considère le pays qui fut le théâtre de cette action. Le même terrein, où Galère fut vaincu, avoit été célèbre par la mort de Crassus & par le massacre de dix légions. C'étoit une plaine de plus de vingt lieues, qui s'étendant depuis les hauteurs de Carrhes jusqu'à l'Euphrate, présentoit une surface unie & stérile de désert sablonneux, sans éminence, sans arbre, sans aucune source d'eau fraîche (1). L'infanterie pesante des Romains, accablée par la chaleur, & cruellement tourmentée de la soif, ne pouvoit espérer de vaincre, ni rompre ses rangs, sans s'exposer aux plus grands périls. Dans cette extrêmité, elle fut successivement environnée de troupes supérieures, en nombre, harassée par les évolutions rapides de la cavalerie des Barbares, & détruite par leurs fleches redouta-

(1) On voit une belle description de la nature du pays dans Plutarque, vie de Crassus, & dans Xenophon, au 1er livre de la retraite des dix mille.

bles. Le Roi d'Arménie avoit signalé sa valeur sur le champ de bataille, & il s'étoit couvert de gloire au milieu des malheurs publics. Il fut poursuivi jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son cheval étoit blessé, & il ne paroissoit pas pouvoir échapper à un ennemi victorieux. Aussi-tôt Tiridate embrasse le seul parti qui lui reste à prendre: il met pied à terre, & s'élance dans le fleuve. Son armure étoit pesante, l'Euphrate très-profond, & il avoit en cet endroit au moins quatre cens toises de large (1). Cependant la force & l'ardeur du Prince le servirent si heureusement, qu'il arriva en sûreté sur la rive opposée (2). Pour le Général Romain, nous ignorons comment il se

(1) Voyez la dissertation de Forster, dans le second volume de la traduction de la retraite des dix mille, par Spelman.

(2) Hist. d'Arménie, l. II, c. 76. Au lieu de rapporter cet exploit de Tiridate à une défaite imaginaire, je l'ai tranféré à la défaite réelle de Galère.

ſauva. Lorſqu'il retourna dans la ville d'Antioche, Dioclétien le reçut, non avec la tendreſſe d'un ami & d'un collègue, mais avec l'indignation d'un Souverain irrité. Revêtu de la pourpre, & humilié par le ſouvenir de ſa faute & de ſon malheur, le plus orgueilleux des hommes fut obligé de ſuivre à pied le char de l'Empereur l'eſpace d'un mille environ, & de montrer devant toute la cour le ſpectacle de ſa diſgrace (1).

Réception que lui fait Dioclétien.

Dès que Dioclétien eut ſatisfait ſon reſſentiment particulier, & qu'il eut ſoutenu la majeſté de la puiſſance impériale, ce Prince, touché de la ſoumiſſion du Céſar, lui permit de réparer ſon honneur & celui des armes Romaines. Aux troupes efféminées de l'Aſie, qui avoient probablement été

Seconde campagne de Galère. A. 297.

(1) Ammien Marcellin, l. XIV. Entre les mains d'Eutrope, (IX, 24), de Feſtus (c. 25), & d'Oroſe (VII, 25), le mille augmente aiſément de *plusieurs* milles.

employées dans la première expédition, on substitua des vétérans & de nouvelles levées tirées des frontières de l'Illyrie; & le Prince prit à son service un corps considérable de Goths auxiliaires (1). Galère repassa l'Euphrate à la tête d'une armée choisie de vingt-cinq mille hommes; mais au lieu d'exposer ses légions dans les plaines découvertes de la Mésopotamie, il s'ouvrit une route à travers les montagnes de l'Arménie, dont les habitans embrassèrent sa cause. Les Romains se trouvoient dans une contrée aussi favorable aux opérations de l'infanterie que nuisible aux mouvemens de la cavalerie (2). L'adversité avoit affermi leur discipline; tandis que les Barbares, enflés de leur succès étoient de-

Sa victoire.

(1) Aurel. Victor. Jornandès, *de reb. Geticis*, c. 21.

(2) Aurel. Victor dit : *per Armeniam in hostes contendit, quæ ferme sola, seu facilior vincendi via est.* Galère suivit la conduite de Trajan, & l'idée de Jules César.

venu

venus si négligens, qu'au moment où ils s'y attendoient le moins, ils furent surpris par l'activité de Galère. Ce Prince, accompagné seulement de deux cavaliers, avoit examiné lui-même secrètement l'état & la position de leur camp. Il le fit attaquer au milieu de la nuit. Une pareille surprise étoit presque toujours fatale aux soldats Perses. « Ils » lioient leurs chevaux, & leur met- » toient des entraves aux pieds, pour » les empêcher de s'échapper. En cas » d'alarme, le Persan avoit son cheval » à brider, sa housse à poser & sa » cuirasse à mettre, avant d'être en » état de combattre (1) ». L'impétuosité de Galère porta le désordre & le découragement parmi les Barbares. Une foible résistance fut suivie d'un horrible carnage. Au milieu de la confusion générale, le Monarque blessé (car

(1) Xenophon, retraite des dix mille, l. III. C'est pour cette raison que la cavalerie Persane campoit à soixante stades de l'ennemi.

Narsès commandoit ses armées en personne) prit la fuite vers les déserts de la Médie. Le vainqueur trouva des richesses immenses dans la tente magnifique de ce Prince, & dans celles de ses Satrapes. On rapporte un trait curieux, qui prouve quelle étoit l'ignorance rustique, mais martiale, des légions; & combien elles connoissoient peu les élégantes superfluités de la vie. Une bourse faite d'une peau *luisante* & remplie de perles tomba entre les mains d'un simple soldat. Il garda soigneusement la bourse, mais il jetta ce qu'elle contenoit, jugeant que ce qui ne servoit à aucun usage, ne pouvoit être d'aucun prix (1). La perte principale de Narsès étoit d'une nature infiniment plus sensible. Plusieurs de ses femmes, ses sœurs, ses enfans, qui accompagnoient l'armée, avoient été pris dans la déroute. Mais quoique le ca-

Et sa conduite envers les prisonniers de la famille de Narses.

(1) Ce trait est rapporté par Ammien, l. XXII. Au lieu de *saccum*, quelques-uns lisent *scutum*.

ractère de Galère eût en général peu de rapport avec celui d'Alexandre, le César, après sa victoire, imita la conduite du héros Macédonien envers la famille de Darius. Les femmes & les enfans de Narsès furent mis à l'abri de toute violence, menés en lieu de sûreté, & traités avec le respect & les tendres égards qu'un ennemi généreux devoit à leur âge, à leur sexe & à leur dignité (1).

Dans le temps que l'Asie attendoit avec inquiétude la décision de la fortune, Dioclétien ayant levé en Syrie une forte armée d'observation, déployoit à quelque distance du théatre de la guerre les ressources de la puissance romaine, & se réservoit pour les événemens importans. A la nouvelle de la victoire remportée sur les Perses, il s'a- Négociation pour la paix.

(1) Les Perses avouèrent la supériorité des Romains dans la morale aussi-bien que dans les armes. Eutrope, IX, 24. Mais ce respect & cette gratitude d'un ennemi se trouvent rarement dans sa propre relation.

vança sur la frontiere, dans la vue de modérer par sa présence & par ses conseils l'orgueil de Galere.

Les Princes Romains se virent à Nisibe, où ils se donnerent toutes les marques, l'un de respect, l'autre d'estime. Ce fut dans cette ville qu'ils reçurent bientôt après l'Ambassadeur du grand Roi (1). La force ou du moins l'ambition de Narsès avoit été abattue par sa derniere défaite. La paix lui parut le seul moyen d'arrêter le progrès des armes Romaines. Il députa Arphaban, qui possédoit sa faveur & sa confiance, pour négocier un traité, ou plutôt pour recevoir les conditions qu'il plairoit au vainqueur d'imposer. Arphaban commença par exprimer combien son maître étoit reconnoissant du traitement géné-

Discours de L'Ambassadeur Persan.

(1) Le détail de cette négociation est tiré des fragmens de Pierre Patrice, dans les *excepta legationum*, publiés dans la collection Bysantine. Pierre vivoit sous Justinien; mais il est évident, par la nature de ses matériaux, qu'ils sont pris des Ecrivains les plus authentiques & les plus respectables.

reux qu'éprouvoit sa famille : il demanda ensuite la liberté de ces illustres captifs. Il célébra la valeur de Galere, sans dégrader la réputation de Narsès, & il ne rougit pas d'avouer la supériorité du César victorieux, sur un monarque qui surpassoit, par l'éclat de sa gloire, tous les Princes de sa race. Malgré la justice de la cause des Perses, il étoit chargé de soumettre les différends actuels à la décision des Empereurs Romains, persuadé qu'au milieu de leur prospérité, ces Princes n'oublieroient pas les vicissitudes de la fortune. Arphaban termina son discours par une allégorie dans le goût oriental. « Les monarchies Persanes & » Romaines, dit-il, sont les lumieres de » l'Univers, qui va rester imparfait & mu- » tilé, si l'on arrache un de ses yeux ».

» Il convient bien aux Persans, répli- » qua Galere dans un transport de rage ; » il convient bien à ces cruels ennemis » de s'étendre sur les vicissitudes de la » fortune, & de nous étaler froidement

Réponse de Galere.

» des préceptes de vertu ; qu'ils se rap-
» pellent leur modération envers l'infor-
» tuné Valérien. Après avoir vaincu ce
» Prince par trahison, ils l'ont traité
» avec indignité ; ils l'ont retenu jusqu'au
» dernier moment de sa vie dans une
» honteuse captivité, & après sa mort
» ils ont exposé son corps à une ignomi-
» nie perpétuelle ». Prenant ensuite un ton plus adouci, Galere insinua que la pratique des Romains n'avoit jamais été de fouler aux pieds un ennemi vaincu ; que dans la circonstance présente ils consulteroient plutôt leur dignité que le desir de se venger des Perses. En congédiant Arphaban, il lui fit espérer que Narsès apprendroit bientôt à quelles conditions il obtiendroit de la clémence des Empereurs une paix durable & la liberté de sa famille. On peut découvrir dans cette conférence les passions violentes de Galere, aussi-bien que sa déférence pour l'autorité & pour la sagesse supérieure de Diocletien. Le premier

de ces Princes aspiroit à la conquête de l'Orient ; il avoit même proposé de réduire la Perse en Province. L'autre plus prudent, qui avoit adopté la politique modérée d'Auguste & des Antonins, saisit l'occasion favorable de terminer une guerre heureuse par une paix honorable & utile (1). Modération de Dioclétien.

Conclusion. Pour remplir leur promesse, les Empereurs envoyerent à la Cour de Narsès Sicorius Probus, un de leurs Secrétaires, qui lui communiqua leur derniere résolution. Comme ministre de paix, il fut reçu avec la plus grande politesse & avec les marques de la plus sincere amitié ; mais sous prétexte de lui accorder un repos nécessaire après un si long voyage, on remit son audience de jour en jour ; & il fut obligé de suivre le roi dans plusieurs marches très-lentes. Il

(1) « Adeo Victor, *dit Aurelius*, ut ni Valerius, » cujus nutu omnia gerabantur, abnuisset, Romani » fasces in provinciam novam ferrentur. Verum pars » terrarum tamen nobis utilior quæsita. »

fut enfin admis en présence de ce monarque, près de l'Asprudus, riviere de la Médie. Quoique Narsès desirât sincérement la paix, le motif secret de ce Prince, dans un pareil délai, avoit été de rassembler des forces qui le missent en état de négocier avec plus de dignité, & de rétablir en quelque sorte l'équilibre. Trois personnes seulement assisterent à cette conférence importante, le Ministre Arphaban, le Capitaine des Gardes & un Officier qui avoit commandé sur les frontieres d'Arménie (1). La premiere proposition de l'Ambassadeur Romain n'est pas maintenant de nature à être bien entendue. Il demandoit que Nisibe fût l'entrepôt des marchandises des deux Empires. On conçoit facilement l'intention des Princes

(1) Il avoit été gouverneur de Sumium (Pierre Patrice, *excepta leg.* p. 30). Cette Province, dont il paroit que Moyse de Chorène a fait mention (geogr. p. 360), étoit située à l'Orient du mont Ararat.

Romains, qui vouloient augmenter leurs revenus en mettant quelques droits fur le commerce ; mais comme Nifibe leur appartenoit, & qu'ils pouvoient régler l'importation & l'exportation, de pareils droits fembloient devoir être plutôt l'objet d'une loi intérieure que d'un traité étranger. Pour leur donner toute la force néceffaire, on exigeoit peut-être du Roi de Perfe quelques conditions qui lui parurent fi contraires à fon intérêt ou à fa dignité, qu'il ne put fe réfoudre à les accepter. Cet article étoit le feul auquel il refufoit de confentir ; auffi les Empereurs n'infifterent pas davantage ; ils laifferent le commerce prendre fon cours naturel, ou ils fe contenterent des droits qu'ils étoient maîtres d'établir.

Dès que cette difficulté eut été levée, une paix folemnelle fut conclue & ratifiée entre les deux Nations. Les conditions d'un traité, fi glorieux pour l'Empire & devenu fi néceffaire aux Perfes, méritent une attention d'autant plus par- **Et articles du traité.**

ticuliere, que l'histoire de Rome présente rarement de pareils actes : en effet, la plupart de ses guerres ont été terminées par une conquête absolue, ou entreprises contre des Barbares qui ignoroient l'usage des lettres.

L'Aboras fixé comme la limite des deux empires.

I. L'Aboras, appellé l'Araxe dans Xenophon, fut fixé comme la limite des deux monarchies (1). Cette riviere, qui prend sa source près du Tigre, recevoit à quelques milles au-dessous de Nisibe les eaux du Mygdonius ; elle passoit ensuite sous les murs de Singara & tomboit dans l'Euphrate à Circesium, ville frontiere, que Dioclétien avoit singulierement fortifiée (2). La Mésopotamie, si long-tems disputée, fut cédée

(1) Par une erreur du Géographe Ptolémée, la position de Singara est transportée de l'Aboras au Tygre ; ce qui a peut-être occasionné la méprise de Pierre, qui assigne la dernière rivière comme la Limite de l'Empire, au lieu de la première. La ligne de la frontiére Romaine traversoit le cours du Tygre, mais elle ne le suivit jamais.

(2) Procope, *de edificis*, l. II, c. 6.

à l'Empire ; & par le traité les Perses renoncerent à toutes prétentions sur cette grande contrée. II. Ils abandonnerent aux Romains cinq Provinces au-delà du Tigre (1), qui formoient une barriere très-utile, & dont la force naturelle fut bientôt augmentée par l'art & par la science militaire. Quatre d'entre elles, l'Intiline, la Zabdicene, l'Arzanene & la Moxoene, noms peu connus, n'avoient point une grande étendue ; mais à l'orient du Tigre, l'Empire acquit le pays montueux & considérable

Cession de cinq provinces au-delà du Tigre.

(1) Tous les Auteurs conviennent que la Zabdicène, l'Arzanène & la Carduène furent au nombre des Provinces cédées ; mais au lieu des deux autres, Pierre (*excerpta leg.* p. 30) ajoute la Rehimène & la Sophène. J'ai préféré Ammien (l. XXV, 7), parce qu'on peut prouver que la Sophène ne fut jamais entre les mains des Perses avant le règne de Dioclétien; ni après celui de Jovien. Au defaut des cartes exactes, telles que celles de M. d'Anville, presque tous les modernes, avec Tillemont & Valois à leur tête, ont prétendu que les cinq Provinces étoient situées au-delà du Tygre par rapport à la Perse, & non à l'empire Romain.

de Carduene, l'ancienne patrie des Carduques, qui, placés dans le centre du despotisme de l'Asie, conserverent pendant plusieurs siecles leur indépendance. Les dix mille Grecs traverserent leur contrée après dix jours d'une marche pénible ou plutôt d'un combat perpétuel. Le chef de cette fameuse entreprise avoue dans son admirable relation, que ses concitoyens eurent plus à souffrir des fléches des Carduques que de toutes les forces du grand Roi (1). La postérité de ces Barbares, les Curdes, qui ont conservé presqu'en entier le nom & les mœurs de leurs ancêtres, vivent indépendans sous la protection du Sultan des Turcs. III. Il est presque inutile de dire que Tiridate, ce fidele allié de Rome, occupa le trône de ses peres. Les Empereurs soutinrent & assurerent

Arménie.

(1) Xenophon, retraite des dix mille, l. IV. Leurs arcs avoient trois coudées de long, leurs flèches deux. Ils rouloient des pierres, dont chacune auroit pu faire la charge d'un chariot. Les Grecs trouvèrent un grand nombre de villages dans cette contrée barbare.

d'une maniere irrévocable leurs droits de souveraineté sur l'Arménie. Les limites de ce Royaume s'étendirent jusqu'à la forteresse de Sintha dans la Médie. Une pareille augmentation de domaine étoit moins un acte de libéralité que de justice. Des cinq Provinces au-delà du Tygre, dont nous avons déja parlé, les Parthes en avoient démembré quatre de la Couronne d'Arménie (1). Les Romains, lorsqu'elles leur furent cédées, obligerent l'usurpateur à donner l'Atropatene en dédommagement à leur allié. La ville principale de cette grande & fertile contrée fut souvent honorée de la présence du Monarque Arménien : & comme cette place, dont la situation est peut-être la même que celle de Tauris, porta quelquefois le nom d'Ecba-

---

(1) Selon Eutrope, (VI, 9, tel que le porte le texte des meilleurs manuscrits) la Ville de Tigranocerte étoit dans l'Arzanène. On pourroit retrouver, quoique assez imparfaitement, le nom & la position des trois autres.

tane ; Tiridate y fit construire des édifices & des fortifications sur le modele de la superbe Capitale des Medes (1).

Ibérie. IV. L'Ibérie, pays inculte, avoit pour habitans des peuples grossiers & sauvages ; mais ils étoient accoutumés à porter les armes, & ils séparoient l'Empire d'avec des Barbares plus féroces & plus formidables. Maîtres des défilés étroits du mont Caucase, les Ibériens pouvoient à leur gré admettre ou exclure les tribus errantes des Sarmates, toutes les fois qu'entraînées par l'esprit de rapine, elles vouloient pénétrer dans les climats opulens du Midi (2). La nomination des Rois d'Ibérie, que les Monarques Persans cédoient aux Empereurs, contribua beaucoup à la force & à la sûreté de la puissance Romaine en

(1) Comparez Herodote, l. I, c. 97, avec Moyse de Chorène, Hist. d'Arm. l. II, c. 84; & la carte d'Arménie donnée par ses Editeurs.

(2) *Hiberi, locorum potentes, Caspiâ viâ Sarmatam in Armenios raptim effundunt*, Tacite, ann. VI, 34. V. Strabon, géog. l. XI, p. 764.

Aſie (1). L'Orient goûta pendant quarante années les douceurs d'une tranquillité profonde ; le traité conclu entre les deux Monarchies rivales, fut régulierement obſervé juſqu'à la mort de Tiridate. A cette époque le gouvernement de l'Univers ſe trouva entre les mains d'une nouvelle génération, dirigée par des intérêts oppoſés & par des paſſions différentes. Ce fut alors que le petit-fils de Narsès entreprit une guerre longue & mémorable contre les Princes de la Maiſon de Conſtantin.

L'Empire venoit d'être délivré des tyrans & des Barbares. Cet ouvrage difficile avoit été entiérement achevé par une ſucceſſion de payſans d'Illyrie. Dès que Dioclétien fut entré dans la vingtieme année de ſon regne, il ſe rendit à Rome pour y célébrer par la pompe d'un triomphe cette ère fameuſe

Triomphe de Dioclétien & de Maximien. A. 303. 20 novemb.

(1) Pierre Patrice (*excerpta leg.* p. 30) eſt le ſeul Ecrivain qui parle de l'article du traité concernant l'Ibérie.

& le succès de ses armes (1). Maximien, qui l'égaloit en pouvoir, partagea seul la gloire de cette journée. Les deux Césars avoient combattu & remporté des victoires ; mais le mérite de leurs exploits fut attribué, selon la rigueur des anciennes maximes, aux auspices heureux de leurs peres & de leurs Empereurs (2). Le triomphe de Dioclétien & de Maximien, moins magnifique peut-être que ceux d'Aurélien & de Probus, brilloit de l'éclat d'une renommée & d'une fortune supérieures. L'Afrique & la Bretagne, le Rhin, le Danube & le Nil fournissoient de superbes trophées ; mais ce qui faisoit le plus bel ornement de cette fête, c'étoit une victoire remportée sur les Perses, & suivie d'une

(1) Eusebe, *in chron.* Pagi *ad annum.* Jusqu'à la découverte du traité *de mort. Pers.* il n'étoit pas certain que le triomphe & les vicennales eussent été célébrés en même-tems.

(2) Dans le temps des vicennales, Galère paroît avoir gardé son poste sur le Danube. Voyez Lactance, *de mort. Pers.* c. 38.

conquête

conquête importante. On portoit devant le char Impérial les repréſentations des rivieres, des montagnes & des provinces. Les images (1) des femmes, des ſœurs & des enfans du grand Roi formoient un ſpectacle nouveau, & flattoient la vanité du peuple. Une conſidération d'une eſpece moins brillante rend ce triomphe remarquable aux yeux de la poſtérité. C'eſt le dernier qu'ait jamais vu Rome. Bientôt après les Empereurs ceſſerent de vaincre, & Rome ceſſa d'être la Capitale de l'Empire.

Le terrein, ſur lequel Rome fut bâtie, avoit été conſacré par d'anciennes cérémonies & par une foule de miracles. La préſence de quelque Dieu ou la mémoire de quelque Héros ſembloit animer toutes les parties de la ville; & le ſceptre de l'Univers avoit été promis

Rome privé de la préſence des empereurs.

(1) Eutrope (IX, 27) parle de cette famille comme ſi elle eût fait partie du triomphe; mais les *perſonnes* avoient été rendues à Narsès; on ne pouvoit donc expoſer que leurs *images*.

au Capitole (1). Le Citoyen sentoit & reconnoissoit l'empire de cette agréable illusion, qui lui venoit de ses ancêtres, & qui, fortifiée par l'éducation, étoit en quelque sorte soutenue par l'opinion de l'utilité politique. La forme du gouvernement & le siege de l'Empire sembloient inséparables : & l'on ne croyoit pas pouvoir transporter l'un sans anéantir l'autre (2). Mais la souveraineté de la Capitale se perdit insensiblement dans l'étendue de la conquête. Les Provinces s'éleverent au même niveau ; & les Nations vaincues acquirent le nom & les privileges des Romains, sans adopter leurs préjugés. Cependant les

(1) On voit dans Tite-Live v, (51-55) un discours de Camille, remplie d'éloquence & de sensibilité, que ce grand homme prononça pour s'opposer au projet de transporter à Veies le siège du gouvernement.

(2) On reproche à Jules César d'avoir voulu transférer l'Empire dans la Ville d'Illium ou dans celle d'Alexandrie. Selon la conjecture ingénieuse de le Fevre & de Dacier, la troisième ode du troisième livre d'Horace a été composée pour détourner Auguste de l'exécution d'un semblable dessein.

restes de l'ancienne constitution & la force de l'habitude maintinrent pendant long-tems la dignité de Rome. Les Empereurs, quoique nés en Afrique, ou en Illyrie, respectoient leur nouvelle patrie, comme le siége de leur grandeur & comme le centre de leurs vastes domaines. Ils ne l'abandonnoient que lorsque la guerre exigeoit leur présence sur les frontières. Dioclétien & Maximien furent les premiers Princes, qui, en temps de paix, fixèrent leur résidence ordinaire dans les Provinces. Leur conduite, quelqu'en ait été le motif particulier, pouvoit être justifiée par des vues spécieuses de politique. L'Empereur de l'Occident tenoit ordinairement sa Cour à Milan, dont la situation au pied des Alpes le mettoit bien plus à portée de veiller aux mouvemens des Barbares de la Germanie, que s'il eût fixé son séjour à Rome. Milan eut bientôt la splendeur d'une ville impériale; ses maisons étoient aussi nombreuses &

Leur résidence à Milan.

aussi bien bâties ; le même goût & la même politesse regnoit parmi les habitans. Un cirque, un palais, un théatre, une Cour des Monnoies, des bains, qui portoient le nom de Maximien leur fondateur, des portiques ornés de statues, une double enceinte de murs, tout contribuoit à la beauté de la nouvelle Capitale, qui ne paroissoit pas éclipsée par la proximité de l'ancienne (1). Dioclétien voulut aussi que le lieu de sa résidence égalât la majesté de Rome. Il employa son loisir & les

A Nicomédie.

(1) Voyez Aurélius Victor, qui parle aussi des bâtimens élevés par Maximien à Carthage, probablement durant la guerre des Maures. Nous rapporterons quelques vers d'Ausone, *de Clar. urb.* v.

Et Mediolani mira omnia : copia rerum,
Innumeræ cultæque domus ; façunda virorum
Ingenia, & mores læti, tum duplice muro
Amplificata loci species ; populique voluptas
Circus ; & inclusi moles cuneata Theatri
Templa, Palatinæque arces, opulensque Moneta.
Et regio *Herculei* celebris sub honore lavacri.
Cunctaque marmoreis ornata Perystyla signis ;
Mæniaque in valli formam circumdata labro,
Omnia quæ magnis operum velut æmula formis
Excellunt : nec junctæ premit vicinia Romæ.

richesses de l'Orient à décorer Nicomédie, qui, placée sur les bords de l'Asie & de l'Europe, se trouvoit à une distance presque égale de l'Euphrate & du Danube. En peu d'années Nicomédie s'éleva par les soins du Monarque, & aux dépens du peuple, à un dégré de magnificence qui sembloit avoir exigé des siecles de travaux. Elle ne le cédoit qu'aux villes de Rome, d'Alexandrie & d'Antioche pour l'étendue & pour la population (1). La vie de Dioclétien & de Maximien fut perpétuellement agitée; ils en passerent la plus grande partie dans les camps ou dans des marches longues & fréquentes; mais toutes les fois que les affaires publiques leur permettoient de prendre du repos, ils se retiroient avec plaisir à Milan & à Nicomédie, leurs résidences favorites. Jusqu'au moment où Dioclétien célébra son triomphe dans la vingtième année

(1) Lactance, *de mort. Perf.* c. 17. Libanius, *orat.* VIII, p. 203.

de ſon régne, il eſt fort douteux qu'il ait jamais viſité l'ancienne Capitale de l'Empire; & même dans cette circonſtance mémorable il n'y reſta pas plus de deux mois. On croyoit qu'il paroîtroit devant le Sénat avec les marques de la dignité conſulaire; mais piqué de l'inſolente familiarité du peuple, il quitta Rome avec précipitation treize jours avant cette cérémonie (1).

Abaiſſement de Rome & du Sénat.

Le dégoût qu'il montra pour Rome & pour la licence de ſes habitans, ne fut point l'effet d'un caprice momentané; toutes ſes démarches étoient le réſultat de la politique la plus artificieuſe. Ce Prince habile avoit adopté un nouveau ſyſtême d'adminiſtration, qui fut entierement exécuté dans la ſuite par la famille de Conſtantin. Comme le Sénat conſervoit religieuſement l'image

(1) Lactance, *de mort. Perſ.* c. 17. Ammien Marcellin dit, dans une occaſion ſemblable, que *dicacitas plebis* n'eſt point fort agréable à une oreille imperiale. (Voyez l. XVI c. 10).

de l'ancien gouvernement, Dioclétien résolut d'enlever à cet ordre le peu de pouvoir & de considération qui lui restoit. Rappellons-nous quelles furent la grandeur passagère & les espérances ambitieuses des Sénateurs huit ans environ avant l'avénement de ce Monarque. Tant que l'enthousiasme subsista, quelques Nobles eurent l'imprudence de déployer leur zèle pour la cause de la liberté, &, lorsque les successeurs de Probus eurent abandonné le parti de la République, ces fiers Patriciens furent incapables de déguiser un ressentiment qu'il ne leur étoit pas possible de satisfaire. Comme Souverain de l'Italie, Maximien fut chargé d'anéantir cet esprit d'indépendance, plus incommode que dangereux. Une pareille commission convenoit parfaitement au caractère cruel de ce Prince. Les plus illustres du Sénat, que Dioclétien affectoit toujours d'estimer, furent enveloppés, par son impitoyable collegue, dans une proscription

générale. Accusés de complots imaginaires, la possession d'une belle maison de campagne ou d'une terre bien cultivée les rendoit évidemment coupables (1). Les Prétoriens, qui avoient opprimé si long-temps la majesté de Rome, commençoient à la protéger. Ces troupes hautaines, voyant que leur puissance, autrefois si formidable, leur échappoit, crurent devoir réunir leurs forces avec l'autorité du Sénat. Dioclétien, par de sages mesures, diminua insensiblement le nombre des Prétoriens, abolit leurs privileges (2) & leur substitua deux fidèles légions d'Illyrie, qui, sous les nouveaux titres de Joviens & d'Hercu-

Nouveaux corps de gardes; les Joviens & les Herculiens.

(1) Lactance accuse Maximien d'avoir détruit *fictis criminationibus lumina senatus* (de mort. Pers. c. 8). Aurel. Victor parle d'une manière très-douteuse de la bonne foi de Dioclétien envers ses amis.

(2) *Truncatæ vires urbis, imminuto prætoriarum cohortium atque in armis vulgi numero.* Aurel. Victor. Selon Lactance (c. 26), ce fut Galère qui poursuivit le même plan.

liens, firent le ſervice des Gardes Impériales (1).

Mais le coup le plus terrible que Dioclétien & Maximien portèrent au Sénat, fut la révolution ſecrète que leur longue abſence devoit néceſſairement amener. Tant que les Empereurs réſidèrent à Rome, cette aſſemblée, ſouvent opprimée, ne pouvoit être négligée. Les ſucceſſeurs d'Auguſte établirent toutes les loix que leur dictoit leur ſageſſe ou leur caprice; mais ces loix avoient été ratifiées par la ſanction du Sénat, dont les délibérations & les décrets préſentoient toujours l'image de l'ancienne liberté. Les ſages Monarques, qui reſpectèrent les préjugés du peuple Romain, furent en quelque ſorte obli-

(1) C'étoient de vieilles troupes campées en Illyrie; &, ſelon l'ancien établiſſement, chaque corps conſiſtoit en ſix mille hommes. Ils avoient acquis beaucoup de réputation par l'uſage des *plumbatæ* ou dards chargés de plomb. Chaque ſoldat en portoit cinq, qu'il lançoit à une diſtance conſidérable avec autant de force que d'adreſſe. Voyez Vegece, 1, 17.

gés de prendre le langage & la conduite convenables au général & au premier Magistrat de la République. Dans les Camps & dans les Provinces ils déployèrent la dignité de Souverain. Dès qu'ils eurent fixé leur résidence loin de la Capitale, ils abandonnèrent à jamais la dissimulation qu'Auguste avoit recommandée à ses successeurs. En exerçant la puissance exécutrice & législative de l'Etat, le Prince prenoit l'avis de *ses* Ministres, au lieu de consulter le grand conseil de la Nation. Le nom du Sénat fut cependant cité avec honneur jusqu'à la destruction totale de l'Empire. Ses Membres jouissoient de plusieurs distinctions honorables qui flattoient leur vanité (1). Mais on laissa respectueusement tomber dans l'oubli l'assemblée auguste qui, pendant si long-temps, avoit d'abord été la source & ensuite l'instrument de la grandeur Romaine.

(1) Voyez le code Théodosien, l. VI, tit. II; avec le commentaire de Godefroi.

Le Sénat, n'ayant plus de liaiſon avec la nouvelle conſtitution ni avec la Cour Impériale, reſta ſur le mont Capitolin comme un monument vénérable, mais inutile d'antiquité.

Magiſtratures civiles négligées.

Lorſque les Souverains de Rome eurent perdu de vue le Sénat & leur ancienne Capitale, ils oublièrent aiſément l'origine & la nature du pouvoir qui leur étoit confié. Les emplois civils de Conſul, de Proconſul, de Cenſeur & de Tribun, dont la réunion avoit formé l'autorité des Princes, rappelloient encore au peuple l'ancienne République. Ces titres modeſtes diſparurent (1); & ſi le Souverain ſe fit toujours appeller Empereur ou *Imperator*, ce mot fut pris dans un ſens nouveau & plus relevé. Au lieu de ſignifier le Général des ar-

(1) Voyez la douzième diſſertation dans l'excellent ouvrage de Spanheim, *de uſu numiſmatum.* A l'aide des médailles, des inſcriptions & des Hiſtoriens, il examine chaque titre ſéparément, & il le ſuit depuis Auguſte juſqu'au moment où il diſparoît.

mées Romaines, il désigna le maître de l'Univers. Au nom d'Empereur, dont l'origine tenoit aux institutions militaires, on en joignit un autre qui marquoit davantage l'esprit de servitude. La dénomination de Seigneur ou *Dominus* exprimoit originairement, non l'autorité d'un Prince sur ses Sujets, ni celle d'un Commandant sur ses soldats, mais le pouvoir arbitraire d'un maître sur des esclaves domestiques (1). Considéré sous ce vil aspect, les premiers Césars rejettèrent ce titre avec horreur. Leur résistance devint insensiblement plus foible & le nom moins odieux. Enfin la formule *de notre Seigneur & Empereur* fut non-seulement adoptée par la flatterie,

Dignité & titre de l'empereur.

(1) Pline (panégyr. c. 2, 55, &c.) parle avec horreur de *dominus*, comme synonyme de tyran, & comme opposé à Prince; & le même Pline donne régulièrement ce titre (dans le dixième livre de ses lettres) au vertueux Trajan, son ami, plutôt que son maître. Cette étrange expression embarrasse les Commentateurs qui expliquent, & les Traducteurs qui peuvent écrire.

mais encore réguliérement admise dans les loix & dans les monumens publics. Ces expressions pompeuses devoient satisfaire la vanité la plus excessive ; & si les successeurs de Dioclétien refuserent le nom de Roi, ce fut moins l'effet de leur modération que de leur délicatesse. Parmi les peuples qui parloient latin (& cette langue étoit celle du Gouvernement dans tout l'Empire), le titre d'Empereur, particuliérement réservé aux Monarques de Rome, imprimoit plus de vénération que celui de Roi. Ces Princes auroient été forcés de partager ce dernier nom avec une foule de chefs barbares, & ils n'auroient pu le tirer que de Romulus ou de Tarquin. Mais l'Orient avoit des principes bien différens. Dès les premiers âges dont l'histoire fasse mention, les Souverains de l'Asie avoient été nommés en grec *Basileus* ou Roi ; & puisque cette dénomination désignoit dans ces contrées le rang le plus élevé, les habitans s'en

servirent bientôt dans les humbles Requêtes qu'ils portoient aux pieds du trône Romain (1). Les attributs même ou du moins les titres de la divinité furent usurpés par Dioclétien & par Maximien, qui les transmirent aux Princes Chrétiens leurs successeurs (2). Au reste ces expressions extravagantes perdirent leur impiété en perdant leur signification primitive. Dès qu'une fois l'oreille est accoutumée au son, un pareil langage n'excite que l'indifférence, & est reçu comme une protestation vague, quoique outrée de respect.

Dioclétien prend le diadème & introduit à la cour les manières Persanes.

Depuis le temps d'Auguste jusqu'au règne de Dioclétien, les Romains n'a-

(1) Synesius, *de regno*, édit. de Petau, p. 15. Je dois cette citation à l'Abbé de la Bleterie.

(2) Voyez Van-Dale, *de consecratione*, p. 354, &c. Les Empereurs avoient coutume de faire mention (dans le préambule des loix) de leur *divinité*, *sacrée majesté*, *divins oracles*, &c. Selon M. de Tillemont, Grégoire de Nazianze se plaint très-amèrement d'une pareille profanation, sur-tout lorsqu'un Empereur Arien employe ces titres.

voient eu pour leurs Princes que les égards dus aux ſimples Magiſtrats. L'Empereur converſoit familiérement avec ſes concitoyens. Un manteau de pourpre le diſtinguoit principalement des Sénateurs, dont la toge étoit bordée d'une large bande auſſi de pourpre, & des Chevaliers qui en portoient une plus étroite ſur leurs habits. L'orgueil ou plutôt la politique engagea Dioclétien à introduire dans ſa Cour la magnificence des Monarques Perſans (1). Il oſa ceindre le diadême, cette marque odieuſe de la royauté dont les Romains avoient reproché l'uſage à Caligula comme l'acte de la plus inſigne folie. Le diadême étoit un large bandeau blanc & brodé de perles qui entouroit la tête de l'Empereur. Dioclétien & ſes ſucceſſeurs portèrent de ſuperbes robes d'or & de ſoie, & l'on ne vit qu'avec indignation leurs ſouliers même couverts de pierres précieuſes. De nouvelles formes

(1) Voyez Spanheim, *de uſu numiſm. diſſert.* XII.

& de nouvelles cérémonies rendoient tous les jours l'accès de leurs personnes sacrées plus difficile. Les Officiers domestiques placés dans différens postes (appellés alors *écoles*) gardoient avec la plus grande précaution les avenues du palais. Les appartemens intérieurs étoient confiés à la vigilance des eunuques, dont le nombre & l'influence augmentant sans cesse, marquoient visiblement les progrès du despotisme. Lorsqu'un sujet obtenoit enfin la permission de paroître en présence de l'Empereur, il étoit obligé, quel que fut son rang, de se prosterner contre terre, & d'adorer, selon la coutume des Orientaux, la divinité de son Seigneur & maître (1). Dioclétien avoit l'esprit éclairé avant de monter sur le trône. Dans le cours d'un long règne ce Prince

(1) Aurel. Victor. Eutrope, IX, 26. Il paroît, d'après les panégyristes, que les Romains s'accoutumèrent bientôt au nom & à la cérémonie de l'adoration.

avoit

avoit appris à se connoître, & il avoit apprécié les hommes. Il est difficile de croire qu'en substituant les manières de la Perse à celles de Rome, il ait été dirigé par un motif aussi bas que la vanité. Il se flattoit qu'une ostentation de splendeur & de luxe subjugueroit l'imagination de la multitude; que le Monarque seroit moins exposé à la licence grossière des soldats & du peuple, tant qu'il se déroberoit aux regards publics; & que l'habitude de la soumission produiroit insensiblement des sentimens de respect. Semblable à la modestie affectée d'Auguste, le faste de Dioclétien fut une représentation de théatre. Mais il faut l'avouer, de ces deux comédies la première renfermoit plus de noblesse & de véritable grandeur que la dernière: l'une avoit pour but de cacher & l'autre de développer le pouvoir immense que les Empereurs exerçoient sur leurs vastes domaines.

L'ostentation avoit été le premier

Nouvelle forme d'ad-

ministration. Deux Augustes & deux Césars.

principe du systême de Dioclétien ; la division en fut le second. Il divisa l'Empire, les Provinces & toutes les branches de l'administration civile & militaire. Il multiplia les roues de la machine politique ; & si ses opérations furent moins rapides, elles devinrent plus sûres. Tous les avantages & tous les défauts que l'on a pu remarquer dans le nouveau systême doivent être attribués en grande partie à son premier inventeur. Mais comme ce plan d'administration fut perfectionné par dégrés, & qu'il ne fut achevé que sous les Princes suivans, nous examinerons l'édifice lorsque nous serons arrivés au temps où il fut entièrement fini (1). Réservant donc pour le règne de Constantin une description plus exacte du nouvel Empire, nous nous

(1) Les innovations, introduites par Dioclétien, sont principalement déduites, 1°. de quelques passages de Lactance très-expressifs ; 2°. des nouvelles charges de plusieurs espèces, qui, dans le code Theodosien, paroissent *déja* établis dans le commencement du règne de Constantin.

contenterons de tracer les traits principaux & caractériſtiques du tableau deſſiné par la main de Dioclétien. Ce Prince avoit aſſocié trois collegues au pouvoir ſuprême. Perſuadé que les talens d'un ſeul homme ne ſuffiſoient pas pour défendre de ſi vaſtes domaines, il ne conſidéra pas ſeulement l'adminiſtration réunie de quatre Souverains comme un expédient momentané ; Dioclétien en fit une loi fondamentale de la conſtitution. Il décida que les deux premiers Princes ſeroient diſtingués par le diadême & par le titre *d'Auguſte* ; qu'ils choiſiroient, ſelon les mouvemens de leur affection ou de leur eſtime, deux collegues ſubordonnés qui les aideroient à ſupporter le poids du gouvernement ; & que les *Céſars*, élevés à leur tour à la première dignité, fourniroient une ſucceſſion non interrompue d'Empereurs. La Monarchie fut diviſée en quatre parties. Les départemens honorables de l'Orient & de l'Italie jouiſſoient

de la présence des Augustes. La garde pénible du Rhin & du Danube étoit confiée aux Césars. Les quatre Souverains dispofoient de la force des légions; & le désespoir de vaincre successivement quatre rivaux formidables devoit intimider l'ambition d'un Général entreprenant. Dans le gouvernement civil, les Empereurs étoient supposés exercer en commun le pouvoir indivisible de la Monarchie. Les Edits signés de leurs noms avoient force de loi dans toutes les Provinces, & paroissoient émanés de leurs conseils & de leur autorité. Malgré toutes ces précautions, l'on vit se dissoudre par dégrés l'union politique de l'Univers Romain; & il s'introduisit un principe de division, qui, dans le cours d'un petit nombre d'années, causa la séparation perpétuelle des Empires d'Orient & d'Occident.

Augmentation des taxes.

Le système de Dioclétien renfermoit un autre inconvénient très-essentiel, qui, même à présent, n'est pas indigne

de notre attention. Un établiſſement plus diſpendieux entraîna néceſſairement une augmentation de taxes & l'oppreſſion du peuple. Au lieu de la ſuite modeſte d'eſclaves & d'affranchis, dont s'étoit contentée la noble ſimplicité d'Auguſte & de Trajan, trois ou quatre Cours magnifiques furent établies dans les différentes parties de l'Empire. Les Princes Romains cherchoient à ſe ſurpaſſer par leur ſomptuoſité, & à éclipſer le faſte du Monarque Perſan. Le nombre des Magiſtrats, des Miniſtres & des Officiers, qui rempliſſoient les Charges de l'Etat, n'avoit jamais été ſi conſidérable; & (ſi nous pouvons emprunter l'expreſſion vive d'un Auteur contemporain,) « lorſque la proportion de ceux, qui » recevoient, excéda la proportion de » ceux qui contribuoient, les Provinces » furent opprimées par le poids des tri» buts (1). » Depuis cette époque juſ-

(1) Lactance, *de mort. Perſ.* c. 7.

qu'à la ruine de l'Empire, il seroit aisé de former une suite de clameurs & de plaintes; chaque Ecrivain, suivant sa religion ou sa situation, choisit Dioclétien, Constantin, Valens ou Théodose pour l'objet de ses invectives. Mais ils s'accordent tous à représenter l'état accablé sous le fardeau des impositions publiques, principalement de la capitation & de la taxe sur les terres. D'après cette conformité, un Historien impartial, obligé de tirer la vérité de la satyre aussi-bien que du panégyrique, sera disposé à partager le blâme entre tous ces Princes; il attribuera leurs exactions bien moins à leurs vices personnels qu'au systême uniforme de leur gouvernement. A la vérité, Dioclétien est l'auteur de ce systême; mais pendant son règne le mal naissant fut contenu dans les bornes de la discrétion & de la modestie; & s'il mérite le reproche d'avoir donné un exemple pernicieux, il ne sauroit être

accusé d'avoir opprimé ses Sujets (1). On peut ajouter que ses revenus furent administrés avec une prudente économie ; & lorsqu'il avoit fourni à toutes les dépenses nécessaires, il déposoit toujours dans le trésor Impérial des sommes considérables, pour pouvoir satisfaire une sage libéralité ou les besoins imprévus de l'Etat.

Abdica son de Dioclétien & de Maximien.

Ce fut la vingt-unième année de son règne que Dioclétien exécuta le projet de descendre du trône : résolution mémorable, plus digne d'Antonin ou de Marc-Aurele, que d'un Prince qui, dans l'acquisition & dans l'exercice du pouvoir suprême, n'avoit jamais pratiqué les leçons de la philosophie. Dioclétien eut la gloire de donner le premier à l'Univers un exemple (1), que les Mo-

---

(1) *Indicta lex nova, quæ sane illorum temporum modestiâ tolerabilis, in perniciem processit.* Aurel. Victor, qui a traité le caractère de Dioclétien avec bon sens, quoiqu'en mauvais latin.

(1) « Solus omnium, post conditum Romanum

narques imitèrent rarement dans la suite.

Parallèle de Dioclétien & de Charles-Quint.

Le parallèle de Charles-Quint vient ici se presenter naturellement à notre esprit, non-seulement depuis que la plume éloquente d'un Historien moderne a rendu ce nom plus célèbre, mais encore lorsque l'on considère la ressemblance frappante du caractère de ces deux Princes, dont l'habileté politique surpassa les talens militaires, & dont les vertus spécieuses furent moins l'effet de la nature que celui de l'art. L'abdication de Charles paroît avoir été déterminée par les vicissitudes de la fortune. Le chagrin de voir échouer ses projets favoris, lui fit prendre le parti de résigner une puissance qu'il ne trouvoit pas proportionnée à son ambition. Le règne de Dioclétien au contraire avoit été marqué par des succès continuels. Ce ne fut vraisemblablement qu'après avoir triom-

» imperium, qui ex tanto fastigio sponte ad privatæ » vitæ statum civilitatemque remearet ». Eutrope, IX, 28.

plié de tous ses ennemis, & accompli tous ses desseins, qu'il s'occupa sérieusement de quitter l'Empire. Ni Charles, ni Dioclétien, n'avoient atteint un âge bien avancé, lorsqu'ils descendirent du trône, puisque l'un n'avoit encore que cinquante-cinq ans, & l'autre cinquante-neuf seulement: Mais la vie active de ces Princes, leurs guerres, leurs voyages, les soins de la royauté, & leur application aux affaires, avoient affoibli leur constitution; ils ressentoient déja les infirmités d'une vieillesse prématurée (1).

Longue maladie de Dioclétien.

Malgré la rigueur de l'hiver pluvieux & très-froid, Dioclétien quitta l'Italie fort peu de temps après la cérémonie de son triomphe. Il prit sa route par la province de l'Illyrie pour se rendre en Orient. L'inclémence de la saison &

---

(2) Les particularités du voyage & de la maladie sont prises de Lactance (c. 17), qui peut *quelquefois* servir d'autorité pour les faits publics, quoique très-rarement pour les Anecdotes particulières.

les fatigues du voyage, lui causèrent bientôt une maladie de langueur. Quoiqu'il ne marchât qu'à petites journées & qu'il fût porté dans une litière fermée, son état devint sérieux & très-alarmant, lorsqu'il arriva vers la fin de l'été à Nicomédie. Il ne sortit point de son palais durant tout l'hiver. Le danger de ce Prince inspiroit un intérêt général & sincère; mais le peuple ne pouvoit juger des variations de sa santé, que par la consternation ou par la joie peintes tour-à-tour sur le visage des courtisans. Le bruit se répandit pendant quelque temps qu'il avoit rendu les derniers soupirs. L'opinion générale étoit qu'on cachoit sa mort pour prévenir les troubles en l'absence du César Galère. A la fin, cependant, Dioclétien parut encore une fois en public le premier Mars, mais si pâle & si exténué que l'on pouvoit à peine le reconnoître. Il étoit temps de finir le

Sa prudence.

combat pénible qu'il avoit soutenu pendant plus d'une année, pour accorder le soin de sa conservation avec les devoirs de son rang. Sa santé exigeoit qu'il suspendît ses travaux ; sa dignité lui imposoit la loi de veiller du sein de la maladie à l'administration d'un grand Empire. Il résolut de finir ses jours dans un repos honorable, de placer sa gloire hors de la portée des traits de la fortune, & de laisser le théâtre du monde à des Princes plus jeunes & plus actifs (1).

La cérémonie de son abdication fut célébrée dans une grande plaine, à trois milles environ de Nicomédie, où les soldats & le peuple s'étoient assem- A. 305, 1 mai.

(1) Cette abdication, qui a été si diversement interprétée, est attribuée par Aurel. Victor à deux causes, dont la première est le mépris de Dioclétien pour l'ambition ; la seconde, son appréhension des troubles qui menaçoient l'Etat. Un des panégyristes (VI, 9) parle de l'âge & des infirmités de Dioclétien, comme de la cause naturelle de sa retraite.

blés. L'Empereur, monté sur un tribunal élevé, leur déclara son intention dans un discours rempli de raison & de noblesse. Dès qu'il eut ôté le manteau de pourpre, il se déroba aux regards de la multitude frappée d'étonnement; & traversant la ville dans un chariot couvert, il prit aussitôt la route de Salone, sa patrie, qu'il avoit choisi pour sa retraite. Le même jour, qui étoit le premier Mai (1), Maximien, comme il en avoit été convenu, résigna la dignité impériale dans la ville de Milan.

Soumission de Maximien.

Ce fut au milieu de son triomphe, que Dioclétien forma le projet d'abdiquer le gouvernement. Voulant dès-lors s'assurer de l'obéissance de Maximien, il en avoit exigé une assurance

---

(1) Les difficultés & les méprises sur les dates de l'année & du jour de l'abdication de Dioclétien sont parfaitement éclaircies par Tillemont (Hist. des Empereurs, tom. IV, p. 525, note 19), & par Pagi, *ad annum*.

générale qu'il ſoumettroit toutes ſes actions à l'autorité de ſon bienfaiteur, ou une promeſſe particulière qu'il deſcendroit du trône au premier ſignal, & lorſqu'on lui en donneroit l'exemple. Un pareil engagement, quoique confirmé par un ſerment ſolemnel devant l'autel de Jupiter Capitolin (1), n'auroit point eu aſſez de force pour contenir le caractère violent d'un Prince, dont la paſſion étoit l'amour du pouvoir, & qui ne deſiroit ni de mener une vie tranquille ni d'immortaliſer ſon nom. Mais incapable de ſurmonter tout-à-coup l'aſcendant, qu'un collègue plus ſage avoit pris ſur lui pendant vingt années, il céda, quoiqu'avec peine, à ſes ordres; & il ſe retira, immédiatement après ſon abdication, dans une maiſon de campagne en Lucanie, où

(1) Voyez panégyr. vet. VI, 9. Le diſcours fut prononcé après que Maximien eut repris la pourpre.

il eût été presqu'impossible à cet esprit turbulent de trouver aucune tranquillité durable.

Retraite de Dioclétien à Salone.

Dioclétien qui de l'esclavage étoit monté sur le trône, passa les neuf dernières années de sa vie dans une condition privée. La raison lui avoit conseillé de renoncer aux grandeurs; le contentement semble l'avoir accompagné dans sa retraite. Il s'attira jusqu'au dernier moment la vénération des Princes entre les mains desquels il avoit remis le sceptre de l'Univers (1). Il est rare qu'un homme, chargé pendant long-temps de la direction des affaires publiques, se soit formé l'habitude de converser avec lui-même. Lorsqu'il a perdu le pouvoir, son principal regret

(1) Eumène en fait le plus bel éloge. « At enim » divinum illum virum, qui primus imperium & par» ticipavit & posuit, consilii & facti sui non pœnitet; » nec amisisse se putat, quod spontè transcripsit. Felix » beatusque vere quem vestra, tantorum principum, » colunt obsequia privatum ». Panegyr. vet. VII, 15.

est le manque d'occupation. La dévotion & les lettres, qui offrent tant de ressources dans la solitude, ne pouvoient fixer l'attention de Dioclétien; mais il avoit conservé, ou du moins il reprit bientôt du goût pour les plaisirs les plus purs & les plus naturels. Il passoit son temps à bâtir, à planter & à cultiver son jardin; ces amusemens innocens occupoient suffisamment son loisir. Sa réponse à Maximien est devenue célèbre. Ce vieillard inquiet le sollicitoit de reprendre les rênes du Gouvernement. Dioclétien rejetta cette proposition avec un sourire de pitié. « Oh! que ne peut-il voir, » s'écria-t-il, les légumes que j'ai plantés » de mes mains à Salone! il ne me » presseroit plus d'abandonner la jouis- » sance du bonheur pour courir après » un vain fantôme de pouvoir (1). »

Sa philosophie.

(1) C'est à Victor le jeune que nous devons ce mot fameux. Eutrope parle du fait d'une manière plus générale.

Dans ses entretiens familiers, il avouoit fréquemment que de tous les arts le plus difficile est celui de régner; & il avoit coutume de s'exprimer sur ce sujet avec une chaleur que l'expérience seule peut donner. « Qu'il arrive souvent, disoit» il, que l'intérêt de quatre ou cinq » Ministres les porte à se concerter pour » tromper leur maître; séparé du genre » humain par son rang élevé, la vérité » ne peut trouver accès auprès de lui. Il » est réduit à voir par les yeux de ses » courtisans, il n'entend que leurs faus» ses représentations. Le Souverain con» fère les dignités les plus importantes » au vice & à la foiblesse; il dédaigne » le talent & la vertu. C'est par ces » indignes moyens, ajoutoit-il, que les » Princes les meilleurs & les plus sages » sont vendus à la corruption vénale du » petit nombre qui les entoure (1). »

(1) Hist. aug. p. 223, 224. Vopiscus avoit appris de son père cette conversation.

Une juſte appréciation des grandeurs & l'aſſurance d'une réputation immortelle nous rendent plus chers les plaiſirs de la ſolitude; mais l'Empereur Romain avoit joué ſur la ſcène du monde un rôle trop important, pour qu'il lui fût poſſible de goûter ſans mélange les douceurs & la ſécurité d'une condition privée. Quoique tranquille dans le port, il voyoit s'élever de toutes parts de violens orages: pouvoit-il ne pas être ſenſible aux ſuites funeſtes de ces troubles? La crainte, le chagrin & l'inquiétude le pourſuivirent quelquefois dans ſa retraite. Les malheurs de ſa femme & de ſa fille bleſſèrent cruellement ſa tendreſſe, ou du moins ſon orgueil. Enfin des affronts, que Conſtantin & Licinius auroient dû épargner au père de tant d'Empereurs, au premier auteur de leur fortune, répandirent l'armertume ſur les derniers momens de Dioclétien.

On a prétendu, quoique ſans aucune Et ſa mort. A. 313.

preuve certaine, qu'il se déroba prudemment à leur persécution par une mort volontaire (1).

Description de Salonne & des environs.

Avant de perdre entièrement de vue le tableau de la vie & du caractère de ce Prince, jettons nos regards sur le lieu de sa retraite. Salone, capitale de la Dalmatie, son pays natal, étoit, selon la mesure des grands chemins de l'Empire, à deux cens milles Romains d'Aquilée & des confins d'Italie, & à deux cent soixante & dix environ de Sirmium, résidence ordinaire des Empereurs lorsqu'ils visitoient la frontière d'Illyrie (2). Un misérable village conserve encore le nom de Salone; mais

(1) Victor le jeune parle légèrement de ce bruit. Mais comme Dioclétien s'étoit déclaré contre un parti puissant & triomphant, sa mémoire a été chargée de toutes sortes de crimes & de malheurs. On a prétendu qu'il étoit mort enragé, qu'il avoit été condamné comme criminel par le Sénat de Rome, &c.

(2) Voyez les itinéraires, p. 269, 272, edit. de Wesseling.

jusqu'au seizième siècle les restes d'un théâtre, & des débris d'arches rompues, & de colonnes de marbre attestoient l'ancienne splendeur de cette place (1). Ce fut à six ou sept milles de la ville que Dioclétien construisit un palais magnifique. La grandeur de l'ouvrage doit nous faire juger combien il avoit médité long-temps le projet d'abdiquer l'Empire. L'attachement de ce Prince, pour sa patrie, ne pouvoit pas seul le déterminer au choix d'un terrein, où se trouvoit réuni tout ce qui servoit au luxe & à la santé. « Le sol est sec » & fertile, l'air pur & salubre. Quoi» qu'extrêmement chaud durant l'été, » le pays éprouve rarement ces vapeurs » étouffantes & nuisibles, que les vents

(1) L'Abbé de Fortis, dans son voyage en Darmantie, p. 43 (imprimé à Venise en 1774, deux petits vol. *in*-4°.), cite une description manuscrite des antiquités de Salone, composée par Giambattista Giustiniani, vers le milieu du seizième siècle.

» amenent sur la côte de l'Istrie & dans » quelques parties de l'Italie. Les su» perbes vues du palais ne contribuent » pas moins que la beauté du climat à » rendre ce séjour agréable. Du côté de » l'Occident, on découvre le fertile ri» vage qui s'étend le long du golphe » Adriatique. Les petites îles, dont cette » partie de la mer est parsemée, lui don» nent l'air d'un grand lac. Au Nord du » bâtiment, est située la baie qui me» noit à l'ancienne ville de Salone. La » contrée, que l'on apperçoit au-delà, » forme un heureux contraste avec l'é» tendue d'eau plus considérable, que » la mer Adriatique présente à l'Orient » & au Midi. La vue est terminée vers » le Nord par de hautes montagnes pla» cées à une distance convenable, & » couvertes, en quelques endroits, de vignes, de bois & de villages (1). »

(1) Adam, antiquités du palais de Dioclétien à Spalatro, p. 6. Nous pouvons ajouter une circonstance

Quoique Conſtantin, par un motif facile à pénétrer, affecte de mépriſer le palais de Dioclétien (1); cependant un de ſes ſucceſſeurs, qui ne pouvoit le voir que dans un état de décadence, en parle avec la plus grande admiration (2). Ce palais renfermoit une eſpace de neuf à dix acres. Il étoit de forme quadrangulaire & flanqué de ſeize tours. Ceux des côtés avoient près de cinq cent ſoixante pieds de

Palais de Dioclétien.

ou deux, tirées du voyage de l'Abbé de Fortis. L'Hyader, petite rivière dont parle Lucain, produit des truites excellentes, qui, ſelon la remarque d'un Ecrivain très-judicieux, moine peut-être, déterminèrent Dioclétien pour le choix de ſa retraite. Fortis, p. 45. Le même auteur (p. 38) obſerve que l'on voit renaître à Spalatro du goût pour l'agriculture, & qu'une ſociété vient d'établir une ferme près de la Ville, pour y faire des expériences.

(1) Conſtantin, *orat. ad cœtum Sanct.* c. 25. Dans ce diſcours, l'Empereur, ou l'Evêque, qui le compoſa pour lui, affecte de rapporter la fin malheureuſe de tous les perſécuteurs de l'Egliſe.

(2) Conſtant. Porphyr. *de ſtatû imper.* p. 86.

long, & les autres six cent cinquante-cinq environ. Tout l'édifice avoit été construit de pierres de taille tirées des carrières voisines de Trau ou Tragutium, & presqu'aussi belles que le marbre. Quatre rues, qui se coupoient à angles droits, divisoient les différentes parties de ce vaste bâtiment. L'appartement principal s'annonçoit par une entrée magnifique, que l'on appelle encore la porte dorée. Le vestibule menoit à un péristile de colonnes de granite, où l'on voyoit d'un côté le temple quarré d'Esculape, & de l'autre le temple octogone de Jupiter. Dioclétien adoroit le dernier de ces Dieux comme l'auteur de sa fortune, & le premier comme le protecteur de sa santé. En comparant les descriptions de ce palais avec les préceptes de Vitruve, il paroît que les différentes parties de l'édifice, les bains, la chambre à coucher, le vestibule, la basilique, les salles Cysicène,

Egyptienne & Corinthienne, ont été repréſentés avec quelque degré de préciſion ou du moins de probabilité. Les formes étoient variées, les proportions juſtes, mais il exiſtoit dans la conſtruction particulière deux défauts que les notions modernes, ſur le goût & ſur les diſpoſitions intérieures, rendent bien frappans. Ces ſalles magnifiques n'avoient, ni fenêtres, ni cheminées. Elles recevoient le jour d'en haut (car le bâtiment ſemble n'avoir eu qu'un étage); & des tuyaux placés le long des murs ſervoient à les échauffer. Les principaux appartemens étoient appuyés, vers le ſud-oueſt, d'un portique, long de cinq cent dix-ſept pieds, & qui devoit former une ſuperbe promenade, lorſque les beautés de la vue ſe trouvoient jointes à celles de la peinture & de la ſculpture.

Si ce magnifique édifice eût été conſtruit dans un pays ſolitaire, il auroit

été exposé au ravage du temps; mais peut-être seroit-il échappé à l'industrie destructive de l'homme. Ses débris ont servi à bâtir le village d'Aspalathe (1), & long-temps après la ville de Spalatro. La porte dorée conduit maintenant dans le marché public. Saint Jean-Baptiste a usurpé les honneurs d'Esculape, & le temple de Jupiter est converti en Eglise cathédrale, sous l'invocation de la Vierge. Nous sommes principalement redevables de la description du palais de Dioclétien à un artiste Anglois de notre siècle, qu'une curiosité bien louable a transporté dans le cœur de la Dalmatie (2). Cependant nous avons lieu de croire que ses desseins & ses gravures ont, en quelque sorte, flatté

(1) D'Anville, géog. anc. tom. 1, p. 162.

(2) Messieurs Adam & Clerisseau, accompagnés de deux dessinateurs, visitèrent Spalatro au mois de Juillet 1757. Le magnifique ouvrage que leur voyage a produit a été publié à Londres sept ans après.

les objets qu'il avoit intention de représenter. Un voyageur plus moderne & très-judicieux nous assure que les ruines majestueuses de Spalatro n'attestent pas moins la décadence des arts que la grandeur Romaine sous le règne de Dioclétien (1). Si l'architecture avoit alors perdu de sa noblesse, nous devons naturellement imaginer que la peinture & la sculpture se ressentoient encore plus de la corruption du siècle, l'architecture est subordonnée à quelques règles générales & même méchaniques. La sculpture & la peinture sur-tout se proposent d'imiter non-seulement les formes de la nature, mais encore les

Décadence des arts.

(1) Je rapporterai le passage de l'Abbé de Fortis. « E' bastevolmente nota agli amatori dell' architettura, e dell' antichità, l'opera del signor Adams, » che a donato molto a que' superbi vestigi coll' abituale eleganza del suo toccalapis e del bulino In » generale la rozzezza del scalpello, e'l cativo gusto » del secolo vi gareggiano collo magnificenza del » fabricato ». Voyez le voyage en Dalmatie, p. 40.

caractères & les passions de l'esprit humain. Dans ces arts sublimes, la dextérité de la main est de peu de secours : il faut, pour enfanter des chefs-d'œuvres, que l'imagination anime l'artiste, & que son pinceau soit guidé par le goût le plus correct & par l'observation la plus exacte.

Des lettres. Il est presque inutile de remarquer que les discordes civiles de l'Empire, la licence des soldats, les incursions des Barbares, & les progrès du despotisme ne favorisèrent en aucune façon le génie, ni même la littérature. Les paysans d'Illyrie, qui montèrent successivement sur le trône, rétablirent la Monarchie, sans rétablir les sciences. Leur éducation militaire ne tendoit pas à leur inspirer l'amour des Lettres. L'esprit même de ce Dioclétien, si actif, si propre aux affaires, n'avoit point été cultivé par l'étude ni par la méditation. L'usage de la Jurisprudence & de la Médecine

est si universel, l'exercice de ces professions est si avantageux, qu'elles seront toujours embrassées par un nombre suffisant de personnes assez instruites & douées de quelques talens. Mais cette période paroît n'avoir produit aucun maître célèbre dans ces deux arts, dont les ouvrages méritent d'être étudiés. La poésie ne faisoit plus entendre sa voix; l'histoire étoit réduite à des abrégés secs & informes, également dénués d'agrémens & d'instruction. L'éloquence enchaînée à la Cour du Monarque avoit perdu sa force & sa dignité. Entourés d'Orateurs corrompus, les Empereurs n'encourageoient que les arts, qui pouvoient satisfaire leur orgueil ou justifier leurs excès (1).

---

(1) L'Orateur Eumène fut Secrétaire des Empereurs Maximien & Constance, & Professeur de Rhetorique dans le Collége d'Autun. Ses appointemens étoient de six cent mille sesterces, qui, selon la moindre estimation de ce siècle, devoient valoir plus de soi-

Nouveaux Platoniciens.

Ce siècle si funeste aux sciences, est cependant marqué par l'élévation & par les progrès rapides des nouveaux Platoniciens. L'école d'Alexandrie imposa silence à celle d'Athènes. Les anciennes sectes s'enrôlèrent sous les étendarts de quelques enthousiastes, dont les opinions étoient plus goûtées, & qui appuyoient leur systême par une nouvelle méthode & par l'austérité de leurs mœurs. Plusieurs de ces Philosophes, Ammonius, Plotin, Amelius & Porphyre (1), étoient des hommes singuliérement appliqués & absorbés dans

xante-dix mille livres. Il demanda généreusement la permission d'employer ce revenu à rebâtir le Collège. Voyez son discours, *de restaur. scholis.* Cet ouvrage, quoiqu'il ne soit pas exempt de vanité, peut lui faire pardonner ses panégyriques.

(1) Porphyre mourut vers le temps de l'abdication de l'Empereur Dioclétien. La vie de son maître Plotin, qu'il composa, donne l'idée la plus complète du génie de la secte, & des mœurs de ceux qui la composoient. Ce morceau précieux se trouve dans la bibliothèque grecque de Fabricius, tom. IV, p. 88-148.

de profondes méditations. Mais comme ils ne connurent point le véritable objet de la philosophie, leurs travaux servirent bien moins à perfectionner qu'à corrompre l'esprit humain. Ils négligèrent la morale, les mathématiques & l'étude de la nature, les seules connoissances qui conviennent à notre situation & à nos facultés. Les nouveaux Platoniciens s'épuisoient en disputes de mots sur la métaphysique. Occupés à découvrir les secrets du monde invisible, ils s'appliquoient à concilier Platon avec Aristote sur des matières aussi peu connues de ces Philosophes que du reste des mortels ; &, tandis qu'ils consumoient leur raison dans des recherches sublimes, mais abstraites, leur esprit se nourrissoit de toutes les chimères de l'imagination. Il prétendoient posséder l'art de dégager l'ame de sa prison corporelle ; ils se vantoient d'avoir un commerce familier avec les esprits

& avec les démons ; &, par une révolution bien étrange, l'étude de la philosophie étoit devenue l'étude de la magie. Les anciens sages avoient méprisé la superstition du peuple : après avoir déguisé un culte si extravagant, sous le voile léger de l'allégorie, les disciples de Plotin & de Porphyre s'en montrèrent les plus zélés défenseurs. Comme ils s'accordoient avec les Chrétiens, sur quelques points mystérieux de la foi, ils attaquèrent les autres parties de leur systême théologique avec toute la fureur des guerres civiles. Les nouveaux Platoniciens méritent à peine d'occuper une place dans l'histoire des sciences ; on les voit très-souvent paroître dans celle de l'Eglise.

Fin du deuxième Volume.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME SECOND.

Fin de la Table.

ERES.

Augustes & des

5.

tien,

Quint,

5

53

56

5

5

9

5

5

57